

Fr

~~U. 1862.~~

~~4 P.~~ G

— (G.)

22497

LE
VOYAGEUR
FRANÇOIS.

Tome XV.

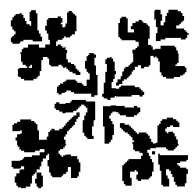
A

LE
VOYAGEUR
FRANÇOIS,
OU
LA CONNOISSANCE
DE L'ANCIEN
ET DU NOUVEAU MONDE,

Mis au jour par M. l'Abbé DELAPORTE.

TOME X V.

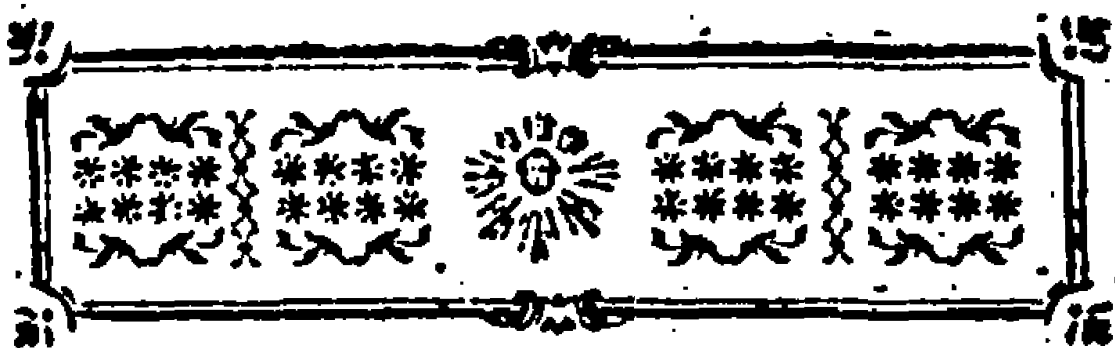
Prix 3 liv. relié.



A. P A R I S,
Chez L. CELLOT, Imprimeur - Libraire
rue Dauphine.

M. DCC. LXXII.

Avec Approbation , & Privilege du Roi.



L E

VOYAGEUR

F R A N Ç O I S.

LETTRE CLXXIX;

LA CÔTE D'IVOIRE.

C'EST, Madame , le nom qu'ont donné les voyageurs à cette partie de la Guinée , qui s'étend, d'orient en occident , depuis le cap Appollonia , jusqu'au cap de Palme. Ils l'ont ainsi appelée , sans doute , à cause de la grande quantité d'ivoire ou de dents d'éléphants , qui se trouve dans cette région. Nous ne nous y arrêtâmes pas , parce que les Européens n'y ont aucun établissement ; & tout ce que je fais de ce pays , je ne l'ai appris que par des relations particulières.

A iij

Des jacobins François ayant entrepris d'y faire des missions, y furent reçus avec bonté par le souverain d'Issini; & un des fruits de leur voyage, fut de nous amener à Paris une espece d'aventurier, qui, sous le nom & la qualité du prince Aniaba, vint en imposer à la cour de Louis XIV. C'étoit un jeune negre, qui se donnoit pour le fils & l'héritier présomptif du roi d'Issini. Il avoit été conduit en France par un capitaine de vaisseau, qui s'étoit proposé de le prendre pour son valet; mais il lui fut ensuite dérobé par quelques personnes, qui trouverent de l'avantage à le faire passer pour un prince. Il fut baptisé à Paris par M. Bossuet; le roi voulut être son parrain; il communia de la main du cardinal de Noailles; & il gagna si bien l'estime de toute la cour, que sa majesté lui fit donner une éducation convenable à sa naissance, & ensuite une compagnie de cavalerie. Le roi d'Issini étant mort, on jugea à propos de renvoyer le prétendu prince en Guinée, avec deux vaisseaux de guerre, sous la conduite du chevalier d'Amou: mais en y débarquant, il fut reconnu pour l'esclave d'un habitant du pays, au

service duquel il rentra aussitôt après son arrivée. Vous voyez que , malgré la stupidité qu'on attribue aux negres , & la pénétration qu'on nous suppose , ils ont encore assez d'esprit pour nous duper.

Le chevalier d'Amou obtint du souverain d'Issini un emplacement pour y bâtir un fort ; & le monarque lui accorda en même tems une audience solennelle dans Assoko , sa capitale. D'Amou & ses gens y furent conduits au son d'une musique militaire , & traversèrent trois cours , entre une double haie de soldats armés de sabres & de mousquets. Arrivés au trône, les François se placèrent comme ils purent , & s'assirent à terre ou sur des bancs , l'espace d'une heure , sans prononcer une parole ; les trompettes & les tambours faisoient un bruit qui n'auroit pas permis de s'entendre. La salle d'audience avoit l'air d'une grange ; elle étoit bâtie de roseaux , & couverte de feuilles. On n'y voyoit ni ornemens , ni meubles, ni même de plancher ; car le fond étoit de sable. Un simple châlit formoit le trône , posé sur des tréteaux, que cachotent quelques peaux de tigres.

8. LA CÔTE D'IVOIRE.

Toute cette côte n'offre pas plus de magnificence; par tout, ce sont des rois qui valent à peine nos payfans, des villes qui ne valent pas nos villages, des maisons construites de roseaux, des vaisseaux composés d'un tronc d'arbre, un peuple qui vit sans soins, marche sans habits, parle sans regles, fait le commerce sans écriture; qui loge, ou dans l'eau comme les poissons, ou sur les arbres comme les écureuils, ou dans des trous comme les vers, aussi nud, & presque aussi stupide que ces animaux.

Le roi d'Issini, les pieds pendans, la pipe à la bouche, étoit assis sur ses tréteaux, ayant à ses côtés deux de ses femmes, qui portoient chacune un sabre nud sur l'épaule. Un mauvais chiffon leur couvroit le milieu du corps; & leurs cheveux; ainsi que la barbe du monarque, étoient entrelacés de paillettes d'or. Les ouvriers du pays marquent à l'envi leur habileté dans la forme qu'ils donnent à ces ornemens. La musique ne cessa, que lorsque le prince eut achevé de fumer sa pipe; & sa majesté demanda aux François ce qui les amenoit dans son royaume.

« Nous venons sur cette côte , ré-
 » pondit le chevalier , pour répandre
 » notre religion dans vos états , pour
 » établir le commerce avec vos peu-
 » ples , pour vous marquer notre res-
 » pect , & pour vous rendre nos hom-
 » mages ». La fin de ce compliment
 flatta le monarque ; & dès ce jour les
 François trouverent toutes les facilités
 à élèver une forteresse dont ils
 avoient tracé le plan. Elle fut construite
 en peu de jours ; mais les Hollandois ,
 sentant que cet établissement nuirait à
 leur commerce , l'attaquerent avec
 quatre vaisseaux ; & , sans le secours
 des negres , qui les obligerent de se
 retirer , ils s'en seroient emparés à
 force ouverte. La garnison de ce fort
 souffrit beaucoup pendant plusieurs
 années , parce qu'elle ne recevoit
 aucune provision d'Europe. Louis XIV ,
 touché de sa situation , la fit revenir
 en France , au grand regret des
 peuples d'Issini , qui ont toujours
 paru très-attachés à notre nation.

Le chevalier d'Amou avoit aussi
 gagné les bonnes grâces de la reine
 de Guiomré , royaume voisin de celui
 d'Issini. Cette princesse se nommoit

Asamouche ; & l'histoire la représente comme une autre Elisabeth, continuellement occupée de la gloire de son trône , & du bonheur de ses sujets. Ils avoient tous une égale part à sa tendresse, & lui rendoient le même tribut d'amour & de soumission. Lorsque son courage lui faisoit prendre les armes , elle les voyoit à l'envi se précipiter dans les combats ; & sa prudence , le-courue de sa fortune, lui assuroit la victoire. Aux vertus qu'on admire dans les souverains, elle joignoit les qualités qui font aimer les particuliers ; & la vivacité de son esprit égaloit la douceur de son caractère. Elle avoit l'ame trop élevée, pour n'épouser qu'un prince negre : un chevalier François lui eût mieux convenu ; mais ne pouvant en faire son époux , elle jugea du moins, sur l'idée qu'elle s'étoit formée de notre nation, qu'il étoit très-possible qu'il devînt son amant. Aussi témoigna-t-elle les regrets les plus vifs, lorsqu'elle vit nos gens abandonner le fort d'Issini. On assure même qu'elle dit au commandant : « Si vous » aviez, vous autres François , autant » d'exactitude à tenir votre parole, que

» vous montrez d'agrément & de po-
 » litesse dans vos manieres, toute la
 » côte d'Afrique seroit à vos ordres:
 » mais vous êtes si légers, si faciles à
 » manquer à vos engagements, que
 » vos amis même ne peuvent compter
 » sur vos promesses ».

Le royaume d'Issini est arrosé par une des plus belles rivières de l'Afrique. Elle seroit navigable, si elle n'étoit comme bridée par un banc de sable, qui en ferme l'embouchure. Ses bords sont embellis par de grands arbres, aussi régulièrement disposés, que s'ils étoient l'ouvrage de l'art. A huit lieues dans les terres, elle forme un lac, au centre duquel est une isle, où l'on pourroit fonder un établissement. Plus haut, sont des rochers qui interrompent le cours du fleuve, & le changent en des cascades admirables, dont le bruit se fait entendre de plusieurs lieues.

C'est sur cette rivière même, que les François avoient un fort, & qu'est située la capitale, à quatre ou cinq milles de la mer. Elle contient deux cens maisons, & mille ou douze cens habitans. Je vous ai dit en quoi

consistent ces maisons : des roseaux entrelacés, enduits de boue, & couverts de feuilles, en composent toute l'architecture. Le riche n'est distingué du pauvre, que par la grandeur du bâtiment; le palais du roi offre de plus vastes enclos, mais non de plus beaux édifices.

Ce petit pays est habité par deux sortes de negres, les Issinois & les Véteres. Les deux nations vivent dans une parfaite union : chacune a son chef, ses loix & ses usages. Pendant la guerre, elles se rassemblent, ne forment qu'un seul peuple, & rentrent ensuite dans l'ordre qui les distingue. Les Issinois sont en possession de la côte; & on les regarde comme meilleurs soldats que les Véteres. Ils s'occupent du commerce, les autres de la pêche. Ils sont affables & civils envers les Européens, les autres grossiers & farouches. Ils portent leurs cheveux courts, les autres longs; ils laissent croître leur barbe, les autres la rasent. Ils ont des pagnes de coton, les autres d'herbe ou d'écorce; des cimetières en forme de serpes, les autres en façon de poignards. Les cabanes des

Issinois sont bâties sur la terre ; celles des Véteres , sur des pilotis au milieu de l'eau. Les femmes des premiers se couvrent une partie du corps ; celles des seconds vont toutes nues : mais on assure que , ni dans leurs attitudes , ni dans les regards même des hommes , on n'apperçoit jamais l'indécence de la volupté. On découvre d'abord en elles tout ce qu'on peut désirer de voir ; où la nouveauté manque, la curiosité cesse ; & sans curiosité , il y a peu de plaisir ; car c'est pour trouver le plaisir que la curiosité nous est donnée.

Les Véteres sont maîtres d'une grande partie de la belle riviere d'Issini ; & ils en tirent tout ce qui est nécessaire à leur entretien. Ils se servent de filets tissus d'herbe ; & leurs réservoirs pour le poisson , sont de grands enclos de roseaux , soutenus par des pieux , dans les endroits où l'eau a peu de profondeur. On n'y laisse qu'une ouverture pour y faire entrer le poisson ; & , par ce moyen , on peut s'en procurer de frais en tout tems. Les habitans en envoient aux negres des montagnes, qui leur donnent en échange leurs propres denrées. Ils en re-

vendent une partie aux Issinois, qui, sans eux, mourroient de faim. Lorsqu'il s'élève quelque différend entre ces deux peuples, les Vétères interrompent leurs marchés, & forcent par là les Issinois à leur accorder ce qu'ils demandent.

Les uns & les autres ne subsisteroient pas long-tems, sans le secours des Kompas. Ces derniers se gouvernent en forme de république, ou plutôt d'aristocratie; car ce sont les chefs des villages, qui discutent les intérêts de la nation, & en décident à la pluralité des voix. Leur pays est composé de collines agréables & fertiles, qu'ils cultivent avec beaucoup de soin. Ils reçoivent, en échange de leurs productions, des pagnes, du sel & des armes à feu, dont ils sont absolument dépourvus. Avec leurs provisions, ils apportent aussi de l'or, qu'ils tirent des negres qui sont plus avancés dans les terres.

Les Issinois passent pour les hommes les mieux faits de toute la côte. Ils ont un soin extrême de leurs dents, qui égalent & surpassent même la blancheur de l'ivoire. Ils entretiennent

nent & augmentent la noirceur de leur peau , en la frottant avec de l'huile de palmier mêlée de poudre de charbon , qui la rend unie , douce & luisante. Ils parent leurs cheveux de brins d'or & de petites coquilles. Ils se lavent souvent ; car la propreté du corps est un goût commun à toute la nation. Ils aiment avec passion les chapeaux & les bonnets d'Europe , & les portent dans les occasions d'éclat , comme une parure qui flatte leur vanité.

Ce peuple a tous les défauts des autres negres. Les hommes sont adonnés au vol , & s'en font gloire ; les filles à la galanterie , & elle ne les déshonore point ; les femmes à la débauche , & c'est le vice général des deux sexes. Il faut y joindre la fourberie , l'ingratitude & l'avarice. La maladie que cause l'incontinence , est aussi fréquente que dangereuse : tous en sont infectés , & n'en ont pas moins d'ardeur pour le plaisir.

Les dévots sont persuadés que la mort est la punition infallible de ceux qui jurent fausement par leurs fétiches. Un negre qui s'engage par ce lien ,

trouve plus de crédit parmi eux, qu'un chrétien en jurant sur l'évangile. Ils ont un autre serment, sur lequel on peut se reposer sans défiance ; c'est lorsqu'ils s'adressent au ciel même, & qu'ils l'appellent en témoignage. Ils mettent du sable dans leur bouche ; & levant les yeux & les mains, ils font cette imprécation : « Dieu, tuez-moi » par ce sable, si telle chose n'est pas » vraie ». *Avaler le fétiche*, c'est, dans leur langage, boire de l'eau où l'on a rapé quelques parcelles de l'idole.

Les affaires d'état se traitent ici dans des conférences familiales, où les seigneurs, fumant & conversant avec le roi, exposent librement leur opinion. Cette manière de juger n'empêche pas que les délibérations ne soient secrètes. Un Issinois mourroit plutôt, que de révéler ce qui s'est passé au conseil : le moindre crime de cette nature est puni du dernier supplice. Les grands dont je parle, & le roi lui-même, ne font pas difficulté d'aller eux-mêmes acheter leurs provisions, & marchandent comme le dernier des esclaves.

Ces grands sont distingués par les

titres de riches & de commandans. Dans la langue du pays, on les confond sous le nom de cabaschirs. C'est à eux qu'appartient le privilege exclusif de commercer avec les Européens. Tout autre negre, qui seroit surpris dans ce trafic, verroit ses effets confisqués. Aussi les cabaschirs sont-ils les seuls qui s'enrichissent; le reste des Issinois est si pauvre, que les plus aisés ont à peine de quoi se nourrir. Ce n'est pas qu'avec quelque industrie, ils ne puissent amasser du bien, & acquérir la qualité de nobles; comme je l'ai dit des habitans de la Côte d'Or; mais la cérémonie de réception n'est pas tout à fait la même. Ici l'on indique un jour où le roi & les seigneurs se rendent sur le bord de la mer. Le candidat commence par payer les droits royaux; ensuite le prince déclare devant ses courtisans, qu'il reçoit un tel pour marchand ou pour noble. Puis se tournant vers l'Océan, il défend aux flots de nuire au nouveau gentilhomme, de renverser ses canots, de faire périr ses marchandises. Il finit l'installation, en versant dans la mer une bouteille d'eau-de-vie pour ga-

gner ses bonnes graces. Alors le nouveau noble s'approche du roi qui lui prend les mains, les serre l'une contre l'autre, les ouvre ensuite, & souffle dedans, en lui disant : *allez en paix.*

Si vous vous rappelez, Madame, certaines cérémonies funéraires qui s'observent en Russie, vous admirerez leur ressemblance avec ce qui se pratique en pareil cas sur la côte d'Ivoire. Lorsqu'un negre a rendu le dernier soupir, sa femme, ou quelqu'autre, court à la porte de la maison, fait un grand cri; & aussi-tôt toute la ville retentit de lamentations & de gémissemens. Chacun arrive au logis du défunt, & lui fait cent questions ridicules. Pourquoi il est mort? Si c'est le chagrin qui l'a tué? S'il n'avoit point assez d'or, de femmes, de bled, d'esclaves, &c.? Comme on voit qu'il ne répond rien, on s'en retourne en disant froidement : *il n'est plus.* Alors les vieilles femmes redoublent leurs cris, & font mille contorsions extravagantes. Les unes, armées de piques, vont fureter par toute la maison, feignent de vouloir ouvrir la terre, pour trouver la personne qui leur manque, & l'appel-

lent à haute voix par son nom & ses qualités. D'autres courent comme des furieuses, dans les lieux que le mort fréquentoit, & demandent, en pleurant, à tous ceux qu'elles rencontrent, s'ils ne l'ont pas vu quelque part ? On leur répond, en branlant la tête : *il est parti le pauvre homme ; il est parti.*

En suivant la côte, & tirant à l'ouest, on trouve la nation des Quaquas, ainsi nommés, dit-on, parce qu'à l'approche des vaisseaux, ils répètent sans cesse le mot de *quaqua*, qui veut dire joie, satisfaction, contentement. Ils l'ont de même continuellement à la bouche, lorsqu'après avoir mangé, ils paroissent contens de s'être bien rempli l'estomac, ou quand ils se rencontrent, & témoignent qu'ils sont bien aises de se voir. Leurs villes, ou plutôt leurs villages, sont situés le long de la mer, à l'embouchure d'autant de rivières, dont ils portent le nom. L'intérieur du pays est peu connu, parce que depuis la retraite des François, ces negres n'ont pas souffert qu'aucune nation de l'Europe y formât des établissemens. Tout le commerce se fait dans les vais-

seaux, & rarement sur le rivage. La défiance mutuelle fait prendre des précautions extrêmes de part & d'autre : les habitans apportent à bord des dents d'éléphants, de l'or, des esclaves, des provisions, & reçoivent en échange nos marchandises. Il est toujours plus sûr de les attendre ; car avec la précaution de n'en avoir à la fois qu'un certain nombre sur le tillac, on ne court aucun danger ; au lieu qu'à terre, étant les plus forts, ils peuvent aisément succomber à la tentation d'égorger les marchands, pour se saisir de leurs effets. C'est ainsi du moins qu'on nous les représente ; mais les Européens ont eu, en général, de trop grands torts avec eux, pour en parler avec vérité. Ils ont commencé par être injustes à leur égard, & ont fini par calomnier les victimes de leur injustice.

Quoi qu'il en soit, comme il reste toujours aux Quaquas beaucoup d'inquiétude, jamais ils ne se hasardent d'entrer dans un navire, avant que le capitaine ait fait la cérémonie du serment. Elle consiste à se mettre dans l'œil un peu d'eau de la mer ; ce qui,

dans leur opinion , est l'engagement le plus sacré qu'un mortel puisse contracter. Ils sont persuadés que celui qui violeroit un serment si redoutable, perdrait successivement les yeux, l'esprit & la vie. Quoique, de leur côté, ils ne manquent pas de s'engager par le même lien, il ne faut pourtant rien négliger pour se garantir de la surprise & de la fraude. Malgré cela, ils sont si attachés à cette superstition, que lorsqu'ils veulent assurer une chose, ou l'attester solennellement, ils emploient la même pratique.

Dans quelques cantons, & principalement aux environs d'Issini, ils se contentent d'examiner curieusement un vaisseau qui arrive, d'en faire plusieurs fois le tour dans leurs canots, de considérer sa fabrique & l'habillement des matelots. S'ils croient reconnoître qu'on leur répond en françois, ils viennent à bord sans aucune défiance. C'est un amusement pour les gens de l'équipage, de se voir environnés d'une multitude de barques chargées de negres, qui crient & répètent de toutes leurs forces, *quaqua, quaqua*, & s'éloignent avec

la même promptitude. Les outrages qu'ils ont souvent reçus des Européens, & sur-tout des Anglois, qui les enlevoient pour l'esclavage, leur inspirent des soupçons continuels. Il est rare qu'on les voie monter plus de deux à la fois sur un vaisseau; le premier qui s'y hasarde, observe avec soin s'il y a des armes & beaucoup d'hommes sur le tillac. Il en avertit son compagnon; & le commerce se fait avec assez de tranquillité. S'ils découvrent quelque arme en s'approchant du bâtiment, ils retournent au rivage, sans que rien puisse les rappeler. Enfin leur inquiétude va si loin, qu'au moindre bruit qu'ils entendent, ils se précipitent dans la mer, & retournent à leurs canots, qu'ils tiennent exprès à peu de distance, pour s'y réfugier en cas de besoin.

Si l'on en croit différentes relations, ces peuples sont à la fois cruels & bien-faisans, humains & antropophages. Ils boivent le sang de leurs ennemis, & sont prêts à répandre leur propre sang pour un ami. Leurs coutumes sont féroces, & leurs mœurs douces. Leurs mains barbares & sanglantes déchirent

le corps d'un esclave vivant ; & leur cœur compatissant & sensible s'attendrit , verse des larmes sur le sort d'un homme mort. On voit des meres, désolées de la perte d'un enfant , se rendre au lieu de sa sépulture , y pousser des cris , s'y presser le sein , & arroser le tombeau de leur lait & de leurs pleurs.

Les femmes de ce pays sont petites , mais bien faites ; elles ont les traits réguliers , les yeux vifs , les dents blanches , & possèdent tout ce qui est du ressort de la beauté , si on en excepte la couleur de leur peau. Toute leur figure porte un air d'enjouement & de coquetterie , qui n'est démenti ni par leurs mœurs , ni par leur conduite.

Les deux sexes sont passionnés pour des anneaux de fer & de cuivre , montés de grelots , dont ils se font des colliers , des bracelets , & des brodequins. Le bruit de ces grelots leur fait trouver plus de plaisir à la danse , qu'ils aiment d'ailleurs avec fureur. Après le tems du travail , ils donnent chaque jour cinq ou six heures à cet exercice ; & nos plus habiles maîtres pourroient apprendre d'eux des pas & des figures qui contribueroient également à la perfection de leur

art, & à la composition de leurs ballets. Ces danses font partie des cérémonies religieuses, qui sont les mêmes que sur la côte d'Or.

Si ces peuples respectent leurs souverains & leurs prêtres, c'est moins par amour de l'ordre, que par l'opinion qu'ils se forment de ces deux dignités. Ils croient que la magie, les divinations & les enchantemens sont des qualités également attachées à la royauté & au sacerdoce. La pauvreté de ces rois, la misère de ces prêtres obligent d'user de ces moyens extraordinaires, les uns pour assurer la soumission, les autres pour établir la confiance des peuples.

Les negres de la côte d'Ivoire passent pour les hommes les plus sobres de la Guinée. Ils vendent à leurs voisins le vin de palmier qu'ils ont en abondance, & se contentent d'une sorte de petite biere, dans laquelle il n'entre presque que de l'eau. Ils ont, en général, tant d'aversion pour l'ivrognerie, que la loi impose des punitions publiques à ceux qui poussent l'ivresse jusqu'à perdre le jugement. Aussi marquent-ils peu d'empressement pour
les

les liqueurs d'Europe; & leur maxime est qu'elles altèrent la santé ou la raison; qu'elles tuent l'homme, ou le rendent bête.

Leur mets favori est une composition de riz, de volaille, de chevreau & de chair d'éléphant, qu'ils ne trouvent bonne, que lorsqu'elle est un peu puante. On fait bouillir le tout avec de l'ocre & de l'huile de palmier; & ce ragoût passe pour ce qu'il y a de plus délicieux dans les festins. Un autre plat fort estimé parmi eux, est du poisson séché au soleil & à demi pourri, qu'ils font frire dans la même huile. La soupe noire est un troisième aliment, composé de volaille cuite avec différentes herbes, dans lequel il entre aussi de l'ocre & beaucoup de poivre.

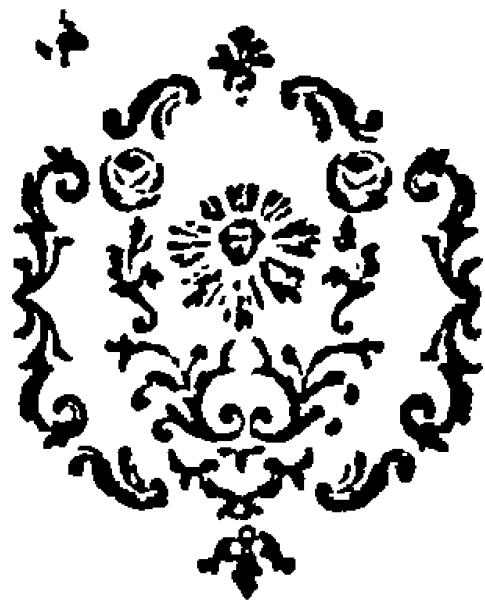
Parmi les rivières qui arrosent cette côte, on vante principalement celle de Saint-André, & la fertilité de son territoire. On y voit des bosquets de palmiers, d'orangers, de citronniers, & d'autres arbres qui produisent d'excellens fruits sans culture. Les cannes de sucre y parviennent naturellement à la perfection de leur espèce, & sont plus grosses & plus douces que celles de

l'Amérique. On les abandonne aux éléphants , quoiqu'avec peu de soin on en pourroit faire beaucoup de sucre & de rum. On m'a parlé d'un petit fruit rouge, nommé assayaya, de la grosseur d'une prune, qui, quoique très-insipide par lui-même, a cette qualité singulière, qu'après l'avoir mâché pendant quelque tems, les citrons les plus aigres, & le vinaigre le plus fort paroissent doux comme du sirop. Les bestiaux sont si abondans aux environs de cette même rivière, qu'on a un bœuf excellent pour quelques mauvais couteaux de deux sous, & le reste à proportion. Les éléphants doivent y être d'une grosseur extraordinaire, puisqu'on y achete des dents qui pèsent jusqu'à deux cens livres. Les contrées intérieures en fournissent plus que la côte; & l'ivoire en est plus estimé. Le pays est si rempli de ces animaux, que les habitans sont obligés de se creuser des cavernes sur les montagnes les plus escarpées, d'en rendre les portes très-étroites, & d'user de toutes sortes d'artifices, pour les chasser de leurs plantations. De quelque utilité qu'ils puissent être, les negres n'ont jamais pensé à

LA CÔTE D'IVOIRE. 27
les apprivoiser. Ils leur tendent des
pieges, pour les avoir morts, se nour-
rissent de leur chair, vendent l'ivoire
aux Européens, & font servir les oreil-
les à couvrir leurs tambours.

Je suis, &c.

De la Côte d'Ivoire, ce 30 Août 1753.



L E T T R E C L X X X .

CÔTE DE MALAGUETTE.

Nous ne mîmes que trois jours, Madame, pour nous rendre au cap de Palme, où commence la côte de Malaguette. On l'appelle aussi la Côte du Poivre, parce que la malaguette est une espece de poivre long, que le pays produit en abondance. Les Européens y vont plus fréquemment, & sont mieux reçus qu'à la Côte d'Ivoire. Aussi nous y arrêtâmes nous pendant quelque tems ; & notre premiere station se fit près de la riviere de Sestre, qui donne son nom à deux villages & à un royaume. On appelle les deux villages, le grand & le petit Paris ; ils furent ainsi nommés par des marchands de Dieppe, qui y faisoient autrefois le commerce du poivre & de l'ivoire. Les negres de ce canton ont même conservé quelques expressions Normandes ; & lorsqu'ils voient aborder nos vaisseaux, ils ne cessent de crier de

toute leur force , « malaguettes tout
« plein , malaguettes tout plein » , pour
marquer qu'on y trouve toujours beau-
coup de poivre.

Un vieux Irlandois , qui passoit avec
nous au Sénégal , nous raconta que ,
dans sa jeunesse , il avoit accompagné
le capitaine Oyle à la cour du roi de
Sestre. Le détail plaisant qu'il nous fit
de cette réception , mérite bien que vous
l'entendiez. « Ce prince , dit-il , se nom-
» moit Pierre ; car les François avoient
» communiqué à ce peuple l'usage de
» porter des noms de saints. Comme il
» étoit en possession de recevoir un pré-
» sent de tous les vaisseaux qui abor-
» doient dans ses états , nous nous crû-
» mes obligés de lui envoyer ce tribut
» par une ambassade. Le chevalier
» Clarck , qui n'étoit encore que lieute-
» nant , & moi , qui exerçois l'emploi de
» trésorier , fûmes choisis pour cette
» commission. En arrivant dans la ville
» royale , c'est-à-dire , dans une espece
» de village , composé d'environ trente
» cabanes , nous fûmes conduits au
» palais , dont la magnificence répon-
» doit à celle de la ville. On nous fit
» entrer dans la salle du conseil ; & l'on

» nous dit d'attendre que le roi fût habillé , & disposé à paroître en public. Il parut en effet, une heure après , accompagné de sa noblesse , & précédé d'un esclave, qui, soufflant dans un cornet , formoit lui seul toute sa musique. Tout ce cortège étoit nud ; le monarque seul avoit une robe d'une vieille étoffe rouge & fort sale, ornée d'un grand nombre de pieces de différentes couleurs. Un negre lui portoit la queue ; & cette queue étoit une autre piece , attachée au bas de sa robe. Sa coëffure consistoit en une perrique noire , toute usée , & qui n'avoit pas été peignée depuis bien des tems. Son chapeau , trop petit de moitié , & reculé sur le derriere de la tête , tomboit en lambeaux. Ses bas de laine , sales & grossiers , étoient sans jarretieres , ses souliers sans boucles ; & pour ne rien laisser manquer à cette parure , qui faisoit de cette majesté Africaine une espece d'épouvantail, ce prince portoit à son cou une chaîne de laiton , qui pesoit plus de vingt livres.

» Comme nous n'étions pas plus exercés sur les cérémonies , que le

» roi Pierre dans l'art des ajustemens ;
 » nous débutâmes par nous mettre à
 » genoux ; & nous n'aurions peut-être
 » pas pensé à nous relever , si le mo-
 » narque ne nous en eût lui-même
 » fait souvenir. Il parut surpris de
 » nous voir prendre cette posture ;
 » & nous dit que c'étoit un usage
 » d'Europe , qu'on ne connoissoit
 » point à sa cour. Puis , venant aux
 » présens , dont il étoit plus occupé
 » que du cérémonial , il demanda à les
 » voir. Nous lui offrîmes un fusil ,
 » deux pieces de bœuf salé , un fro-
 » mage , une bouteille d'eau-de-vie ,
 » une douzaine de pipes , & quantité
 » de révérences. Le roi n'y trouvant
 » rien de convenable à ses besoins ac-
 » tuels , en parut peu content , nous
 » dit de les reprendre , & nous pria de
 » lui donner nos culottes. Comme il
 » nous vit peu disposés à le satisfaire ,
 » il conféra quelque tems avec ses mi-
 » nistres , & se détermina enfin à rece-
 » voir ce qu'on lui présentait. Immé-
 » diatement après, il nous congédia avec
 » un verre de vin de palmier & l'*atti-*
 » *ho*, qui est la maniere de saluer , en
 » faisant craquer les doigts de la main.

» Pour donner au monarque une idée
» avantageuse de notre politesse, nous
» demandâmes à être présentés à son fils
» le prince Thomas. Ce dernier nous
» reçut avec de grandes démonstrations
» de joie, voulut nous reconduire jus-
» qu'à notre navire, & se fit apporter
» son flageolet, dont il joua plusieurs
» airs sur la route. C'étoit pour avoir
» aussi un présent : nous lui donnâmes
» un chapeau bordé, une épée &
» une perruque. On y joignit une
» grande feuille de parchemin en for-
» me de lettres-patentes, par lesquelles
» on le créoit duc de Sestre. Elles fu-
» rent signées par tous les gens de l'é-
» quipage ; & l'on y mit pour sceau,
» une vieille marque de beurre, que le
» hasard fit trouver dans le vaisseau.
» Cette cérémonie burlesque fut très-
» goûtée du roi Pierre ; & dans le pre-
» mier mouvement de sa reconnois-
» sance, il nous envoya deux chevres
» par Joseph, son second fils, qui fut
» aussi fort aise de participer à notre
» générosité. Nous le créâmes prince de
» Baxos ; & le monarque continua de
» paroître extrêmement sensible à ces
» marques de distinction. Il nous per-

» mit de pêcher dans la riviere , nous
 » accorda la liberté de visiter ses
 » villages , & ordonna à ses sujets de
 » nous traiter comme les bienfaiteurs
 » de sa nation. Nous nous crûmes obli-
 » gés de l'en remercier ; & nous allâ-
 » mes le trouver dans une habitation
 » voisine , où il étoit arrivé nouvelle-
 » ment. Nous entrâmes dans un palais
 » fort inférieur aux étables d'Europe ;
 » & nous passâmes par une cour , où
 » l'on voyoit quelques misérables hut-
 » tes , qu'on nous dit être le logement
 » de ses concubines. Ce prince étoit
 » assis sur un échaffaud semblable à ce-
 » lui de nos tailleurs , accompagné de
 » deux ou trois femmes nues , qui fu-
 » moient avec lui. Ce spectacle nous
 » fit rire ; & le roi Pierre sourit lui-
 » même aussi en nous voyant. La con-
 » versation dura peu ; & nous nous
 » quittâmes avec la cérémonie ordi-
 » naire de l'atti-ho ».

Les François avoient autrefois un
 établissement dans ce pays ; & l'on y
 conserve encore , avec un fond d'atta-
 chement pour notre nation , quantité
 de mots de notre langue , mais fort
 défigurés. Nous en fûmes chassés par

les Portugais , qui le furent à leur tour par les Hollandois & les Anglois. Ils se retirèrent dans les terres , s'allierent par des mariages avec les negres ; & de-là est venue cette race de Portugais mulâtres , qui se trouvent dans ces contrées. Ils aiment à parler de leurs ancêtres, à vanter leurs prodiges de valeur ; & ces prodiges sont la destruction des peuples , & la dévastation des plus belles contrées de l'Afrique. Les Portugais d'Europe , par intérêt ou par politique, les reconnoissent pour leurs compatriotes , leur donnent le titre de gentilshommes, leur accordent l'ordre de Christ, les admettent aux ordres sacrés, & leur confient le gouvernement de leurs forts. Ces mulâtres se sont rendus très-puissans dans plusieurs cantons éloignés de la mer ; & la considération qu'ils ont acquise parmi les negres , les mettroit en état de faire un commerce considérable , s'ils recevoient plus régulièrement des marchandises de Portugal.

Les habitans de Sestre font de fréquentes incursions chez leurs voisins, pour y enlever des captifs. Ils vivoient autrefois en paix ; mais les Européens,

avec un art infernal , ont trouvé le moyen de semer & d'entretenir parmi eux la division , pour se procurer un plus grand nombre d'esclaves. Ces hommes qui n'avoient rien à se disputer dans un pays où la terre prodigue tout , sont aujourd'hui continuellement occupés à se nuire , à se persécuter , à se détruire , pour le service de quelques étrangers , qui ne cessent de dépeupler leurs provinces. J'ai vu de ces malheureux qui versaient des larmes en nous montrant leurs chaînes , & en se rappelant le bonheur de leurs peres. D'autres ont été mis en pieces sur les étaux des bouchers , pour servir de nourriture aux chiens de leurs conquérans.

Le roi de Sestre a une autorité absolue sur ses sujets ; mais il les punit rarement de mort , parce qu'il trouve plus de profit à vendre les criminels pour l'esclavage. Tous les soirs , ce prince , à la tête de son peuple , se lave dans la riviere , & se prosterne devant une idole , dont les prêtres sont les médecins du pays. Les femmes en sont comme les apothicaires , du moins pour la distribution des lavemens. Elles

se servent , pour cet effet , de tuyaux de corne , par lesquels elles soufflent le clistere hors de leur bouche qu'elles remplissent à différentes reprises ; & dans cinq ou six jets , toute la composition en entrée dans le corps du malade. On ne cherche point à éviter les spectateurs ; & comme ces gens sont presque nuds , la cérémonie ne demande pas une longue préparation.

Ces peuples sont livrés à tous les excès de l'intempérance & de la luxure. Ils n'entretiennent les Européens , & ne parlent ensemble , que des plaisirs qu'ils prennent avec leurs femmes. Il s'en trouve même qui les prostituent ; & quand on leur reproche cette infamie , « il est de notre honneur , répondent-ils , que l'on connoisse toute l'étendue de nos plaisirs ; & nos amis pourroient en douter , s'ils ne les éprouvoient par eux-mêmes. Nous ne croyons pas que les charmes de nos épouses nous soient uniquement réservés. Ce n'est pas l'intention de la nature ; elle veut que ses faveurs soient générales. D'ailleurs , nous sommes si familiarisés avec les beautés de nos femmes , que leurs appas souffri-

» roient de cette possession exclusive,
 » si nos amis ne venoient rendre à
 » notre cœur la vivacité qu'il commen-
 » çoit à perdre. Enfin ; ajoutent-ils,
 » nous avons quelquefois la satisfac-
 » tion de voir qu'elles prennent avec
 » d'autres des manieres tendres, une
 » sorte de volupté que nous ne leur
 » connoissons pas, qu'elles nous ap-
 » portent, & dont nous profitons ».

Ces gens, si raffinés dans l'art de la galanterie, ont aussi appris des François celui de tremper le fer & l'acier ; ou plutôt ils l'ont porté à une perfection dont les Européens n'approchent pas. Ils rendent les armes & les instrumens d'une dureté à toute épreuve. Les marchands, qui trafiquent sur cette côte, ne manquent jamais de faire donner cette même trempe aux ciseaux dont on se sert pour couper les barres de fer.

Le territoire de Sestre produit une si prodigieuse quantité de riz, que cette denrée ne revient pas à deux liards la livre. Le plus gros bâtiment peut en faire promptement sa cargaison ; mais il n'est pas de la meilleure espee. Le poivre est à si bon marché,

qu'on ne le vend pas dix sous le quintal. On prétend que cette graine a pris le nom de malaguette, d'une ville d'Afrique. La plante de celui qui la produit, devient plus ou moins forte, suivant la bonté du terroir, & s'élève communément à la hauteur d'un arbruste. Souvent elle demeure rampante, à moins qu'elle ne s'attache à quelque tronc d'arbre, qui lui sert d'appui. Son fruit est une gouffe, semblable à une petite figue allongée, contenant un grand nombre de graines triangulaires, de couleur rougeâtre, blanches en dedans, d'un goût âcre & mordicant, qui ne sont ni si grosses, ni si rondes, que le poivre de l'Inde. Les Portugais leur donnent six angles, au lieu de trois; & c'est de là, dit-on, que vient le nom de *sextos* ou *sestos*, dont les François ont formé celui de *sestre*. Le poivre de Guinée est recherché en Europe, lorsque la rareté de celui de l'Inde en augmente la cherté. Les marchands s'en servent aussi pour doubler leur profit, en le mêlant avec le poivre véritable. Le cardamome est une autre sorte d'épice, qui diffère peu de la malaguette, & croît égale-

ment dans ce pays, ainsi que le poivre d'Espagne ou le piment.

En avançant à l'Ou-Est, nous trouvâmes le cap Mefurado. Les negres ont fait ce mot de celui de miséricorde, qu'ils entendoient prononcer sans cesse à des matelots François, qu'un naufrage avoit jettés sur cette côte. On a donné le même nom au pays voisin, qui forme un royaume, & à la riviere qui l'arrose. Il est habité par un peuple riche & puissant, qui fait un grand commerce d'or, de poivre, d'ivoire & d'esclaves. Il comprend plusieurs villages, dans l'un desquels le palais du roi n'est distingué des autres bâtimens, que par une salle d'audience. Au milieu de l'habitation, on voit une espece d'amphithéâtre, couvert comme une halle, qui s'élève d'environ six pieds. Il porte le nom de *Kalilé*, qui signifie place ou lieu de conversation. Les négocians s'y assemblent pour traiter d'affaires, les paresseux pour fumer, les politiques & les gens oisifs pour raconter ou pour entendre des nouvelles.

Le cap Monté n'est éloigné de ce royaume que de quinze lieues; & nous fîmes ce trajet en très-peu de tems. On

appelle Quojas la principale nation de cette contrée. Parmi les qualités qui leur sont communes avec les autres negres, on remarque sur-tout leur extrême penchant à l'incontinence. Les femmes emploient différentes herbes pour exciter les forces de leurs maris, ou réparer leur épuisement. Une femme, convaincue d'adultere, est conduite dans la place publique, où le conseil s'assemble pour la juger. On invoque d'abord les jananins, qui sont comme les saints ou les génies tutélaires de la nation : ensuite on lui bouche les yeux, pour qu'elle ne les voie pas ; & on lui persuade qu'ils vont l'enlever. On la laisse quelques momens dans cette frayeur ; après quoi un des juges lui représente son crime, & la menace d'un châtiment sévère, si elle ne rentre en elle-même & ne se corrige. On lui fait aussi-tôt entendre un bruit confus de plusieurs voix, qu'on lui dit être celle des jananins, qui veulent bien lui pardonner cette première faute. Ces mêmes voix lui imposent une pénitence, & lui recommandent de s'observer davantage à l'avenir. Si elle retombe dans le même crime, le

grand-prêtre & ses ministres se rendent le matin dans sa maison, y font beaucoup de bruit avec des especes de creffelles, se saisissent d'elle, l'emmenent à la place publique, & l'obligent de faire trois tours au bruit des mêmes instrumens. Après cette cérémonie, sans écouter ni plaintes, ni pleurs, ni promesses, ils la conduisent au bois sacré des jananins; & l'on n'entend plus parler d'elle.

Il y a, dans plusieurs contrées de cette côte, des écoles où l'on élève les enfans de l'un & de l'autre sexe. Les garçons y apprennent à pêcher, à chasser, à danser, à chanter & à combattre. Ce chant n'est qu'une répétition confuse d'expressions sales, accompagnées de gestes encore plus indécens. Un negre, parfaitement instruit dans ces exercices, est capable de posséder toutes sortes d'emplois. Ceux qui n'ont pas reçu cette éducation, sont regardés comme des imbécilles, & privés de toute espece de privileges. Ces écoles sont communément au milieu d'un bois, où l'on bâtit des cabanes; & l'on y sème tout ce qui est nécessaire pour la nourriture des

écoliers. Ils y restent quatre ou cinq ans ; & il est défendu aux femmes d'approcher de cette demeure. Pour les en éloigner, on leur persuade dès l'enfance, qu'elles mourroient frappées de la main des génies, si elles s'avisent de violer cette défense. Une autre loi prescrit à ces jeunes gens de rester dans leur enceinte, & leur défend de converser avec ceux qui n'ont point la marque de l'école. Cette marque ne consiste pas, comme dans nos colleges, à porter un vêtement particulier, mais dans des cicatrices qu'on leur fait depuis le cou jusqu'aux épaules. Pendant qu'ils vivent dans cette retraite, ils sont entièrement nus ; & l'éducation finie, on les conduit dans de petites cabanes, où ils apprennent à se laver, à s'oindre le corps, à se vêtir, & à observer tous les usages de la société. On les mène ensuite à la place publique de la ville royale, où ils sont au milieu du peuple & principalement en présence des femmes, les exercices qu'ils ont appris dans leur college. Ceux qui s'en acquittent mal, servent de risée aux spectateurs ; & les rieurs crient de toutes leurs forces : « un tel a

» perdu son tems à manger du riz ».

Les filles ont aussi leur école ; mais cette éducation ne dure que quatre mois. On commence par leur raser la tête ; & on leur fait quitter leurs habits , pour qu'elles demeurent nues pendant cette espece de noviciat. Une matrone les conduit près d'un ruisseau qui est dans leur enceinte , les lave & les circoncit. Cette opération est douloureuse ; mais on les guérit avec des simples dans l'espace de quinze jours. On leur apprend ensuite les danses & les chants du pays , qui offrent toujours des objets obscènes ou ridicules. Elles ne reçoivent la visite d'aucun homme ; les femmes même qui viennent les voir , sont obligées de laisser leurs habits à la porte , & ne peuvent entrer que nues dans l'intérieur de l'enclos. Le tems de l'école expiré , la supérieure ramene ses élèves à la ville , où elles donnent publiquement des preuves de leur avancement & de leurs progrès.

Il y a peu de nations parmi les negres , où les formalités soient plus en usage que chez les Quojas ; & le moyen le plus sûr pour gagner leur

affection , est de marquer du goût pour leurs cérémonies. Un homme de distinction , qui a encouru la disgrâce du roi , & veut rentrer en faveur , commence par faire des présens aux femmes du monarque , & demande à être admis à se prosterner devant lui. S'il obtient cette permission, il s'avance lentement vers le souverain , s'incline de la moitié du corps ; & s'approchant de la natte sur laquelle il est assis , il met un genou en terre , baisse la tête sur son bras droit , prononce respectueusement le nom de seigneur ; & le prince répond , je vous remercie. Il lui ordonne ensuite de s'asseoir à quelque distance de lui , sur une sellette ou sur une natte. Dès ce moment il est rétabli dans les bonnes grâces du roi. Si ce dernier refuse de pardonner , on rend au coupable tous ses présens ; & il ne reparoit à la cour , que lorsqu'il plaît à sa majesté de faire grace. Lorsque le tems du pardon est arrivé , le prince lui envoie son bouclier avec deux tambours , qui ne cessent de battre jusqu'à ce qu'il se soit mis en chemin pour aller au palais. Il porte d'une main le bouclier , & de l'autre des présens.

On ne lui envoie cette arme, que pour lui servir de reproche, & lui faire entendre que, ne se soumettant pas aux loix, il semble aspirer à la place de son maître, & vouloir exercer le pouvoir souverain.

A peine eûmes-nous perdu de vue le cap Monté, qu'une tempête furieuse nous jeta à plus de trente lieues de la côte; & après huit jours d'une navigation très-périlleuse, nous entrâmes, par une grande baie, dans la rivière de Mitomba, autrement dite Sierra-Leona ou Tagrim, une des plus considérables de l'Afrique. Cette variété de noms vient de la disposition de son embouchure, qui a quatre lieues de largeur, & se trouve partagée en trois canaux par des sables & par des isles. On nous fit voir sur ses bords une fontaine dont l'eau est excellente, & où les Normands avoient un comptoir. Les Anglois ont élevé un fort dans une des isles placées à l'entrée de la rivière; mais il n'a rien de remarquable, que l'avantage de sa situation.

Parmi les habitans de cette contrée; il y a des chrétiens, des mahométans, des idolâtres, & d'autres qui ne

professent aucune religion. Ces negres me paroissent, en général, plus intelligens, plus civilisés, plus instruits que ceux de la même côte, quoique pourtant ils aient à peu près les mêmes loix, les mêmes coutumes, les mêmes mœurs. La pauvreté, la nudité, la saleté regnent également dans leur personne, dans leurs maisons, dans leurs repas, dans leurs habits, & dans leurs meubles. Leurs villes ressemblerent à peine à nos villages, leurs rois à nos fermiers, leurs palais à nos étables. Ils ont beaucoup de dieux & point de temples, beaucoup de femmes & peu de mariages, beaucoup de danses & peu de fêtes, des arts grossiers, des opinions absurdes, des loix atroces, des épreuves cruelles. Les uns mangent leurs prisonniers; les autres les vendent. Ils croient aux sortilèges, & punissent les sorciers. Ils sont jaloux de leurs femmes, & les prostituent pour de l'eau-de-vie, du tabac, des grains de verre, un vieux chapeau, des haillons, &c. Nos missionnaires leur ont apporté la loi de Jesus-Christ, & les negres mahométans celle de leur prophete. Les uns & les autres ont fait peu de prosélites, les premiers parce

qu'ils défendoient la polygamie , les seconds parce qu'ils proscrivoient l'usage du vin. Ici vous rencontrez des républiques qui ont la franchise , le courage , l'esprit de justice que donne la liberté ; là vous voyez le despotisme des princes & celui des prêtres , établi sur la servitude des peuples. Ailleurs , ce sont des hommes indépendans , qui vivent sans chefs , sans loix , sans gouvernement , aussi barbares , aussi féroces que les Iroquois. Par-tout vous trouvez des opinions , des points d'honneur différens , & par conséquent des negres cruels , des negres humains , des peuples guerriers , des peuples pusillanimes , &c.

Le royaume de Barré est un des principaux états de cette côte. Il a été long-tems héréditaire ; mais c'étoit toujours le plus jeune des fils du roi , qui lui succédoit , avec des formalités singulieres. Les grands alloient lui rendre visite , sans lui marquer plus de considération qu'à un simple particulier. Au bout d'un certain tems , on le lioit ; & , dans cet état , on le conduisoit au palais , au milieu du peuple , qui avoit droit , ce jour-là , de l'accabler d'injures,

de sarcasmes , & même de le maltraiter à coups de fouet. A son arrivée , il étoit revêtu des ornemens royaux , & conduit dans un appartement , où il recevoit la couronne & les hommages de la nation.

Les cérémonies qui accompagnent l'élection des juges , paroissent encore plus ridicules. On fait asseoir le récipiendaire sur une chaise de bois ; le président le frappe plusieurs fois sur la face avec la fressure sanglante d'un vieux bouc , lui frotte tout le corps de la même matière , lui couvre la tête d'un bonnet rouge ; & après cette sanglante & sale cérémonie , on lui fait faire plusieurs-fois le tour d'une espece de halle qui environne le palais , porté avec sa chaise sur les bras de quelques esclaves. Quand les avocats plaident , ils ont un masque sur le visage , des cliquettes aux mains , & des sonnettes aux jambes. Leur corps est couvert d'une casaque ornée de plumes ; & vous les prendriez pour autant de bouffons qui courent les rues au carnaval.

Si dans tous les pays de Guinée on trouve à peu-près les mêmes usages ,
les

les mêmes mœurs , la nature y offre à peu-près aussi les mêmes productions & le même climat. On y distingue deux saisons , la sèche & l'humide. Cette dernière dure quatre mois , c'est-à-dire , depuis le commencement de juin , jusqu'à la fin de septembre. La chute des eaux est si violente , sur-tout au mois de juillet , les orages , les vents , les éclairs , le tonnerre sont si terribles , qu'on croiroit avoir à redouter la confusion des élémens. Les apparences du ciel sont des avertissemens qui font prévoir les tempêtes. Il devient noir & triste ; & à mesure que les nuées s'avancent , il en sort des nuages capables de jeter l'épouvante dans les âmes les plus intrépides. Ces éclairs se succèdent de si près , que , pendant la nuit , ils rendent la lumière continuelle. Le fracas du tonnerre va jusqu'à faire trembler la terre. C'est néanmoins dans cette saison ; que se font les travaux de la campagne ; & dans l'espace de trois mois , les champs sont labourés , semés & moissonnés. La sécheresse succède à la récolte ; & à peine tombe-t-il quelques rosées pendant le reste de l'année.

La variété des arbres est étonnante

Tome XV.

G

dans cette partie de l'Afrique. J'ai déjà parlé de leur grosseur ; je ne finirois pas , si je parlois de leurs différentes especes. Vous connoissez l'usage du palmier, & son extrême utilité. Celui dont les negres tirent leur vin, est en même tems & le plus commun, & le plus estimé. Ce vin a la consistance & la couleur de celui d'Espagne , pétille comme le champagne ; & joint à sa douceur une sorte d'acidité qui le rend très-agréable. J'ai rapporté ailleurs ses propriétés, & la maniere dont il sort de l'arbre. Le coton, l'indigo, le tabac, les bananes, l'igname, les patates, le millet, le maïs, & le riz croissent naturellement sur ces mêmes côtes ; j'ai donné en différens tems l'explication de toutes ces plantes.

Le calebassier, dont je ne vous ai dit autrefois que fort peu de choses, exige ici une plus longue description. Il fournit aux negres, comme je crois aussi vous l'avoir dit, des vases, des plats & des ustensiles de ménage. Il ne faut pas le confondre avec la plante qui produit nos calebasses ou gourdes d'Europe. Le calebassier d'Afrique est un grand arbre, dont le

tronc tortueux est couvert d'une écorce grise & raboteuse. Ses branches sont longues, épaisses, & unies. Ses feuilles, étroites vers la tige, s'élargissent par degrés, & s'arrondissent à l'extrémité. La nature les a placées les unes après les autres, le long de la branche, à des distances presque égales. A ses fleurs, qui tirent sur le blanc, & sont faites en forme de cloches, succèdent des fruits de la figure de nos calebasses, enfermés dans une peau très dure, & remplis d'une chair qui contient plusieurs semences. On reconnoît qu'ils sont mûrs, quand la queue qui les attache à l'arbre, se flétrit & se noircit; alors on peut les détacher. Il y en a de toutes les grandeurs, depuis la grosseur d'un œuf, jusqu'à celle d'un boisseau. On fait en varier la forme, avant qu'ils aient acquis leur maturité. On les serre avec force, suivant la figure à laquelle on veut les assujettir. La manière de les préparer est la même que celle des negres de l'Amérique, dont j'ai eu occasion de vous parler dans une de mes lettres sur la Guiane. Quand on en a tiré toute la substance intérieure, on laisse sécher la calebasse,

qui devient aussi propre que nos bouteilles, à contenir toutes sortes de liqueurs, sans leur communiquer de mauvais goût. Pour la couper en deux, & en faire des bassins ou des plats, on la serre par le milieu avec une ficelle, immédiatement après l'avoir cueillie : la coque est alors si molle, qu'elle se divise aisément. Le calebassier n'est pas moins utile ici qu'en Amérique ; & , comme je vous l'ai dit, il n'y a point d'habitation où les negres puissent s'en passer. On fait aussi, avec son fruit, un sirop laxatif, fort en usage dans la médecine. Il est devenu commun en France, où on l'emploie pour la poitrine.

Le nom de Sierra-Leona, ou de montagne des Lions, donné à ce pays par les Portugais, vient de la multitude de ces animaux qui peuplent toute cette partie de l'Afrique. Je vais, à cette occasion, vous parler de ces quadrupèdes, non d'après mes propres observations ; car je vous avoue que je n'en ai jamais rencontré dans mon chemin, mais sur le rapport de quelques naturalistes, qui en ont écrit l'histoire, & m'ont fourni jusqu'aux expressions.

« Il semble que l'Afrique soit le pays

» naturel de ce roi des animaux , non-
 » seulement parce qu'il n'y a point de
 » régions connues , où les lions soient
 » en si grand nombre , mais encore par-
 » ce qu'ils y sont d'une taille & d'une
 » force que n'ont pas ceux des autres
 » pays. Leur figure est imposante , leur
 » regard assuré , leur démarche fiere ,
 » leur voix terrible & leur rugissement
 » si effroyable , que lorsqu'il se fait en-
 » tendre par écho la nuit dans les forêts ,
 » il ressemble au bruit du tonnerre.
 » Aussi agiles que nerveux , ils ne sont
 » chargés ni de chair , ni de graisse ; &
 » leur intrépidité se manifeste au dehors
 » par la facilité , la promptitude , la har-
 » diesse , l'impétuosité & la véhémence
 » de leurs mouvemens. Un coup de
 » leur queue est capable de terrasser
 » l'homme le plus vigoureux. Leur cri-
 » niere se hérissé lorsqu'ils sont en co-
 » lere ; & leur front , traversé de rides
 » profondes , ajoute encore à l'expres-
 » sion de la fureur. Leurs yeux vifs &
 » perçans sont ombragés d'épais sour-
 » cils , qu'ils font mouvoir d'une ma-
 » niere effrayante.

» Les lions n'habitent que les pays les
 » plus chauds de l'Asie & de l'Afrique ;

» on en voit cependant subsister & vi-
» vre assez long-tems dans les climats
» tempérés ; mais on doute qu'ils puis-
» sent y multiplier. Ils sont très-ardens
» en amour ; & lorsque la femelle est en
» chaleur, elle est suivie de huit ou dix
» mâles, qui ne cessent de se livrer des
» combats, jusqu'à ce que l'un d'eux,
» vainqueur de tous les autres, demeure
» paisible possesseur de sa victoire. La
» lionne ne produit qu'une fois par an ;
» & quoiqu'elle n'ait que deux mamel-
» les, elle ne laisse pas de nourrir quel-
» quefois jusqu'à six petits. L'amour qu'
» elle a pour eux est extrême ; & quoi-
» que moins forte, moins courageuse
» que le mâle, elle devient terrible, dès
» qu'elle est mère. Elle se jette indiffé-
» remment sur les hommes & sur les
» animaux, se charge de sa proie, &
» la partage à ses lionceaux, auxquels
» elle apprend de bonne heure à dé-
» chirer la chair & à sucer le sang. Si
» on veut les lui enlever, elle devient
» furieuse, & les défend jusqu'à la
» dernière extrémité. Dès que les ne-
» gres en trouvent dans quelque antre,
» ils s'empressent de les porter aux
» Européens, qui ne manquent jamais

» de les acheter. Si la lionne revient
 » assez tôt pour courir après les ravif-
 » seurs, ils lui jettent un de ses petits;
 » & tandis qu'elle le porte à sa caverne,
 » ils ne perdent pas un instant pour
 » s'éloigner avec les autres.

» Dans les climats brûlans & déserts
 » de la Lybie, où l'industrie humaine
 » n'a ni affoibli la vigueur, ni énérvé le
 » courage des lions, ces animaux sont
 » encore tels que la nature les produit.
 » Accoutumés à mesurer leurs forces
 » avec les autres quadrupedes, l'habi-
 » tude de vaincre les rend intrépides;
 » & comme ils ne connoissent point
 » la puissance de l'homme, & n'ont
 » pas éprouvé le pouvoir de ses armes,
 » ils n'en ont nulle crainte, & semblent
 » même les braver. Les blessures les
 » irritent, mais ne les effraient point.
 » Un seul de ces lions du désert atta-
 » que toute une caravane; & lorsqu'a-
 » près un combat opiniâtre & violent,
 » il se sent affoibli, il se retire toujours
 » en combattant, sans jamais tour-
 » ner le dos. Ceux au contraire qui
 » ont connu & éprouvé la force de
 » l'homme, perdent leur courage, &
 » craignent de l'attaquer. On les voit

» obéir à sa voix , & s'enfuir en se lais-
» sant poursuivre par des femmes ou
» des enfans , qui leur font quitter prise
» & abandonner leur proie , quand ils se
» sont emparés de quelque bétail.

» Cette différence dans le caractère de
» ces quadrupèdes , prouve qu'ils peu-
» vent être apprivoisés jusqu'à un cer-
» tain point. Aussi l'histoire nous parle-
» t-elle de lions attelés à des chars de
» triomphe , d'autres que l'on condui-
» soit à la guerre , qu'on menoit à la
» chasse , & qui , fideles à leur maître , ne
» déployoient leur force que contre ses
» ennemis. Ce qu'il y a de sûr , c'est que
» le lion pris jeune , & élevé parmi les
» animaux domestiques , s'accoutume
» aisément à vivre & à jouer innocem-
» ment avec eux ; qu'il est doux & même
» caressant pour ceux qui le gouvernent ;
» & que si sa férocité naturelle reparoit
» quelquefois , il la tourne rarement
» contre ceux qui lui ont fait du bien.
» On peut même dire , en général , que
» ce noble & fier quadrupède n'est
» cruel que par nécessité , & ne détruit
» qu'autant qu'il consomme. Dès qu'il
» est rassasié , il vit en pleine paix ; tandis
» que le tigre , le loup , & d'autres

» bêtes féroces, donnent la mort pour
 » le seul plaisir de la donner, & semblent
 » plutôt vouloir assouvir leur rage que
 » leur faim.

» Tant que le lion est jeune, & qu'il
 » a de la légèreté, il vit du produit de
 » sa chasse, & quitte rarement les dé-
 » serts & les forêts. Il aime la chair des
 » jeunes éléphants, & s'en rend aisément
 » le maître, à moins que la mère n'arrive
 » à leur secours. L'éléphant, le rhino-
 » céros, le tigre & l'hyppopotame sont
 » les seuls animaux qui puissent lui ré-
 » sister quand il est dans la force de
 » son âge. Lorsqu'il devient vieux &
 » pesant, il s'approche des lieux fré-
 » quentés; & c'est alors qu'il est plus
 » dangereux pour l'homme & pour
 » les bestiaux. Mais quelque terrible
 » qu'il soit, on ne laisse pas de lu
 » donner la chasse avec des chiens
 » de taille, soutenus & guidés par des
 » hommes à cheval. Il faut, à la vérité,
 » que les chiens & les chevaux soient
 » bien aguerris; car la plupart des
 » animaux frémissent & prennent la
 » fuite à la seule odeur du lion. On ne
 » le tue presque jamais d'un seul coup.
 » On le prend souvent par adresse, dans

» une fosse, comme les loups. Il devient
 » doux, dès qu'il se trouve pris; & si
 » l'on fait profiter des premiers momens
 » de son étonnement ou de sa honte,
 » on peut l'attacher, le museler & le
 » conduire où l'on veut ».

J'ai parlé ailleurs des éléphans, des tigres, des singes & autres animaux sauvages, qui se trouvent aussi en grand nombre sur les côtes d'Afrique. J'ai parlé des crocodiles, des vaches, des chiens, des lions marins, qui peuplent les mers & les rivières de ces mêmes côtes. J'ai parlé des autruches, des pélicans, des perroquets & autres oiseaux qui habitent les forêts; j'ai parlé enfin du caméléon, de la fourmi, des moustiques & autres insectes aussi incommodes, qu'ils sont communs dans toute cette contrée.

Je suis, &c.

Sur la côte de Malaguette, ce 6 Septembre 1753.



LETTRE CLXXXI.

LE SÉNÉGAL.

LES rivières situées entre Sierra-Lione & Gambia, ont sur leurs bords des villages sans nombre, dont les habitans sont un mélange de negres & de Portugais. Chaque maison a un portique agréablement meublé, où ils reçoivent les étrangers; la jalousie ne leur permet pas de les laisser pénétrer plus avant. Femmes & concubines, tout est renfermé sous la même clef; mais elles sont si énormément laides, qu'il faut être, ou matelots pour les aimer, ou negres pour en être jaloux.

Nous allâmes voir un des souverains du pays; c'est encore un de ces rois dont vous ne feriez pas votre fermier. Informé de notre arrivée, il se préparoit à nous recevoir. Il tint son audience sous un arbre vis-à-vis de son enclos. Son habit étoit une pagne noire, qui lui descendoit à mi-jambes, avec un manteau, un chapeau & des fan-

dales de la même couleur ; le reste du corps étoit nud. Il nous donna un dîner dans le goût du pays , où l'abondance tencit lieu de la délicatesse. Le territoire est arrosé d'une petite rivière qui le rend très-fécond. On y trouve de la cire , de l'ivoire , du coton , des plumes d'autruche , & de l'or qui vient des contrées intérieures. On y amene aussi des esclaves ; car comme ces nations aiment la guerre, elles sont souvent dans l'occasion de faire des prisonniers ; & ceux qui sont pris dans le combat , sont vendus pour la servitude.

Laissant Rio-Grande à notre droite , nous allâmes mouiller aux îles de Bissao. La plus grande donne son nom à tout l'Archipel , & peut avoir trente ou quarante lieues de circuit. Son aspect est charmant : le terrain s'élève insensiblement jusqu'au centre de l'île ; & le milieu est occupé par des collines également fertiles & agréables , qui forment une infinité de vallons. Les eaux s'y rassemblent , & font des rivières , qui , après avoir arrosé le pays , se rendent dans la mer par différentes embouchures. L'île entière n'est , pour

ainsi dire , qu'une vaste prairie , dans laquelle on trouve , de distance en distance , des bosquets de palmiers , d'orangers , de citronniers & d'autres arbres , qui donnent de l'ombre & de la fraîcheur. Il n'y a point d'amas de maisons auxquels on puisse donner le nom de village. Les cabanes sont dispersées de côté & d'autres , & environnées de plantations. La terre grasse & profonde produit abondamment ce qui est nécessaire à la vie , & principalement du mil , du riz , & du maïs. Les bœufs & les vaches y sont d'une grosseur extraordinaire ; mais on n'y voit ni chevaux , ni brebis , ni cochons. Les negres même ont de l'aversion pour ces derniers animaux ; mais sans être guidés par aucun principe de religion ; car ils ne sont ni juifs , ni mahométans. Les vaches leur servent de monture : ils leur font un trou dans les narines , & y passent une corde qui sert de bride.

L'isle de Bissao est divisée en neuf provinces ; les gouverneurs prennent le titre de roi , & le roi celui d'empereur. Ce dernier a sur ses peuples un pouvoir absolu ; & , par une voie très-singulière , ce prince peut aisément s'en-

richir aux dépens de ses sujets. Un negre , mécontent d'un de ses voisins , va trouver le monarque , & lui fait une donation de la maison de son ennemi. Le roi l'accepte & s'en empare , sans attendre le consentement du propriétaire. Celui-ci se trouve dans la nécessité de la racheter , ou d'en bâtir une autre. A la vérité , le moyen de s'en venger est facile , en jouant le même tour à son adversaire. Ainsi le prince a deux maisons au lieu d'une. Vous concevez , Madame , que cet usage bizarre est un puissant moyen pour maintenir la paix parmi ces insulaires.

Ce pouvoir arbitraire s'étend sur tous ceux qui habitent dans l'isle ; & les Européens ont pour le monarque autant de respect, que de complaisance & de ménagement. Un jour l'empereur avoit confié, à la garde des Portugais, un captif qui se pendit. C'étoit à lui naturellement à supporter cette perte ; mais il ordonna que le cadavre restât dans le même lieu , jusqu'à ce que les Portugais lui fournissent un autre esclave. Le désagrément de le voir pourrir devant leurs yeux , leur fit prendre le parti de le remplacer.

Le palais du roi n'est éloigné du port de Bissao que d'une lieue. Le nombre des cabanes qui le composent, donne à cette habitation l'air d'un village. Des negres, armés de sabres, d'arcs & de flèches, font la garde à la premiere porte. On entre ensuite dans un labyrinthe de bananiers, entremêlé de logemens pour les femmes, les enfans, les domestiques & les esclaves. Au milieu est une grande cour, où un oranger d'une prodigieuse grosseur ombrage tout ce vaste espace. C'est là que sa majesté passe ses momens de récréation, & jouit, à la fois, du parfum des fleurs, de la fraîcheur de l'ombre, & des caresses de ses femmes.

Lorsque l'empereur a résolu de faire la guerre, on sonne une espece de tocsin, qui se nomme *bonbalon*. C'est un instrument de bois très-léger, sur lequel on frappe avec un marteau, & dont le bruit se fait entendre de fort loin. Il y a de ces bonbalons sur les côtes & dans l'intérieur des terres, gardés par des hommes qui répètent le même nombre de coups, & font connoître la volonté du souverain dans toute l'étendue de ses états. A ce signal,

les gens de guerre se rassemblent dans un lieu convenu ; & si quelqu'un refuse d'obéir , il est vendu pour l'esclavage. Ce châtiment politique tient tout le monde dans la soumission ; & le monarque , pour qui la désobéissance est utile , se plaint quelquefois de trouver ses sujets trop ardens à le servir. Il est rare qu'il prenne lui-même la conduite de son armée ; il se contente de consulter ses dieux ; & comme les prêtres sont dans ses intérêts , la réponse s'accorde toujours avec ses desirs. Les troupes s'embarquent avec confiance ; & la marche est tellement combinée , qu'on arrive pendant les ténèbres sur le terrain de l'ennemi. Si l'on trouve quelque cabane écartée & sans défense , on l'environne ; on la surprend ; on se saisit des habitans , & l'on se rembarque. Au moindre avantage de cette nature , on s'attribue la victoire ; & l'on revient en triomphe. La moitié du butin appartient au souverain ; le reste se partage entre les soldats. Les prisonniers sont vendus aux Européens ; & ceux-ci les achètent sans scrupule , comme si tout leur argent pouvoit leur donner le droit de tenir malgré lui

un seul homme dans la servitude.

Quiconque s'est trouvé à ces sortes d'expéditions, fait parade de ses avantages dans toutes les parties de l'isle. Il montre ses blessures, raconte ses exploits, & se fait suivre par ses captifs. L'usage n'est pas de les tourmenter, comme au Canada, mais de les forcer à chanter les louanges de leurs vainqueurs. Il est vrai que si l'entreprise a été accompagnée d'un événement malheureux, comme de la mort de quelque personne distinguée dans la nation, les prisonniers risquent toujours d'être sacrifiés. On célèbre, par des chants lugubres & des honneurs funebres, la gloire de ceux qui périssent dans le combat. Les femmes, qui, dans ces occasions, jouent le premier rôle, s'efforcent d'inspirer de la compassion. Elles pleurent, gémissent, se lamentent ; s'arrachent les cheveux, se déchirent la peau ; & lorsqu'elles sont fatiguées de cet exercice, on leur donne du vin de palmier, qui leur fournit une source de nouvelles larmes, & donne lieu à de nouvelles scènes.

Le royaume de Bissao n'est point héréditaire : il ne se présente d'autres

concurrents , pour occuper le trône , que les gouverneurs de provinces , dont la dignité peut être comparée , en petit , à celle des électeurs d'Allemagne ou des pairs de France. Ils s'assemblent en cercle autour du tombeau du roi , qui n'est composé que de roseaux. Il est soulevé par plusieurs negres , qui le jettent en l'air ; & l'électeur sur lequel il tombe , obtient la couronne.

Cette isle est fort peuplée , & le seroit davantage , si les negres du continent n'y faisoient de continuelles incursions. On a remarqué qu'au moindre sujet de chagrin , ces insulaires se noient , se pendent , ou se jettent dans un précipice. Ils sont d'ailleurs très-cruels , & si adonnés à l'eau-de-vie , qu'un pere vend son fils , un fils livre son propre pere , pour s'en procurer. Le plus foible devient la proie du plus fort ; & ce sont toujours les Européens qui profitent de ces sortes de marchés. Les Portugais ont ici une forteresse , & quelques soldats pour la défendre , une église , & quelques capucins pour la desservir.

Les autres isles voisines de Bissao se nomment Boulam , Guinala , Casnabac , Gattina , Cassegut , Bussi , &c. Elles

sont plus ou moins habitées , suivant le degré de fertilité qui les rend plus ou moins habitables. Il ne dépendroit que de la France d'y faire des établissemens utiles pour le commerce. Ces insulaires , qui nous aiment , se prêteroient d'inclination à les favoriser. Ils se rappellent avec plaisir les anciens traités qui les lioient à notre nation , & montrent encore les lieux où nous avons des comptoirs qu'ils nous reprochent d'avoir trop légèrement abandonnés.

Au nord de ces isles , & à quelques lieues de la mer , est située la ville de Cachao , sur la rivière de ce nom , où les Portugais ont bâti plusieurs forts. Cette place est commandée par un capitaine - Major , qui dépend du gouverneur des isles du cap Verd. La garnison est recrutée , tous les ans , par trente ou quarante soldats , qui ont presque tous été bannis de leur patrie pour quelque action criminelle. Ils sont si mal payés , que la plupart ne se font pas de scrupule de voler pendant la nuit. Le roi de Portugal entretient à Cachao un receveur pour les droits : ils sont de dix pour cent , sur les vaisseaux marchands qui partent ou qui

arrivent. La paroisse est desservie par des prêtres, dont la pauvreté égale l'ignorance. Ils sont secondés par deux ou trois capucins, qui ne passent pas pour les plus éclairés de leur ordre.

Les maisons, qui n'ont qu'un étage, sont couvertes, les jours de pluie, de feuilles de cotoniers, &c, dans les tems secs, d'une simple toile, pour garantir les habitans du soleil & de la roûée. Ils vivent dans une si grande indolence, qu'ils aiment mieux se passer de tout, que de se donner la peine de pourvoir à leurs besoins. Ils sont obligés, pour avoir de l'eau, de sortir de leurs remparts avec une garde, sans quoi ils seroient exposés aux insultes des noirs, leurs mortels ennemis. Cependant quelques-uns de ces negres se sont familiarisés avec eux, & demeurent dans la ville. Ils font profession d'idolatrie; mais pour le fond des mœurs, ils ont pris celles des Portugais, comme ceux-ci ont adopté une partie de leurs usages, sur-tout leurs débauches avec les femmes, que les deux nations portent à l'excès. Ils ne mangent de la viande qu'à dîner; le soir ils vivent de poisson, que leur rivière, quoique remplie de crocodiles,

leur fournit en abondance. Tous leurs repas commencent par des fruits, que le canton produit sans soins & sans culture.

Quoiqu'on ne puisse guere sortir des maisons pendant la nuit, sans courir quelque danger, il se trouve néanmoins une espece d'aventuriers nocturnes, qui s'en font un amusement, & dont l'équipage a quelque chose de remarquable. Ils portent sur leurs habits un petit tablier de cuir, qui ne passe pas la ceinture de plus de quatre doigts, avec une bavette qui couvre une cuirasse. Ce tablier est plein de trous, auxquels sont attachés des pistolets & plusieurs poignards. Le bras gauche est chargé d'un petit bouclier, au-dessous duquel pend une longue épée, dont le fourreau s'ouvre par le moyen d'un ressort. Lorsqu'ils sortent sans dessein formé, & uniquement pour se réjouir, ils ont, sur toute cette parure, un manteau noir, qui leur tombe jusqu'aux gras des jambes : mais s'ils se proposent quelque aventure, c'est-à-dire, un duel à la Portugaise, ils ajoutent à toutes ces armes une courte carabine, chargée de vingt ou trente petites balles, avec un bâton fourchu,

pour la poser dessus en tirant. Enfin ; pour achever une si étrange parure , ils ont sur le nez de grandes lunettes , qui sont attachées des deux côtés des oreilles. En arrivant au lieu de l'exécution , le brave commence par planter sa carabine , prend son épée ; & dans cette posture , attend courageusement l'homme qu'il veut assassiner. Aussi-tôt qu'il le voit à la portée du fusil , il fait feu , en lui disant de prendre garde. Il lui seroit difficile de le manquer ; car cette espèce d'arme écarte tellement les balles , qu'elle en couvrirait la plus grande porte. Si l'infortuné , qui reçoit le coup , n'est pas tout-à-fait mort , le meurtrier s'approche de lui , l'exhorte à prononcer les noms de Jésus & de Marie , & l'achève de quelques coups d'épée ou de poignard. Il arrive souvent que ces assassins trouvant la partie égale , sont arrêtés par ceux dont ils menacent la vie ; mais ils savent bientôt se tirer d'embarras , en protestant qu'ils se sont trompés , & qu'une autre fois ils sauront mieux distinguer leur ennemi. Enfin il est toujours très-dangereux , à Cachao , de sortir la nuit ;

& il n'y a pas beaucoup plus de sûreté dans toutes les autres colonies Portugaises. Il est vrai cependant que le capitaine-major fait marcher une patrouille pour empêcher les désordres ; mais ces soldats sont eux-mêmes des voleurs d'autant plus redoutables , qu'un long exercice du crime , pour lequel ils ont été condamnés au bannissement , les rend plus habiles dans ce métier. Les maisons ne sont guere plus sûres que les rues , parce qu'étant fort légères , il est aisé d'en forcer l'entrée. Aussi ne manque-t-on pas d'y tenir des lanternes allumées pendant toute la nuit , & d'y avoir des chiens d'Europe pour avertir par leur aboiement ; car je crois vous avoir déjà dit que ceux du pays n'aboient point. On fait veiller aussi les domestiques , avec ordre de tirer sur tout ce qui paroît autour du logis.

On voit ici peu de familles véritablement Portugaises : la plupart sont de race mêlée , & même si noires , qu'à peine les distingue-t-on des naturels du pays. Les femmes vivent fort retirées ; & celles qui sont blanches , ne sortent pas même pour aller à l'église. Elles ont des chapelles domestiques , dont le

desservant est à la fois le prêtre , l'amant & le valet de la dame.

Les femmes noires ou mulâtres peuvent sortir , mais avec un voile. Les filles sont , à cet égard , moins gênées que leurs meres ; car elles n'ont qu'un simple petit linge pour cacher leur principale nudité. Elles se couvrent mieux après le mariage , parce qu'elles en connoissent plus les conséquences. Les Portugais sont si jaloux , que dans les visites qu'on leur rend , il ne faut demander ni à voir , ni comment se portent leurs épouses. On exposeroit à la fois sa vie & celle de la femme , l'une par le fer , l'autre par le poison.

Le royaume de Cachao est environné d'une multitude de petites nations , dont les mœurs , les loix , les usages , le commerce , la religion n'ont rien qui les distingue des autres negres : aussi ne jugeâmes-nous pas à propos d'y pénétrer. Nous préférâmes les bords enchantés de la riviere de Gambia , que nous remontâmes à plus de soixante lieues de son embouchure.

Les Portugais l'avoient d'abord appelée Rio-Grande à cause de sa largeur ; mais vous avez vu que ce nom

a été donné depuis à une autre rivière. On compte six lieues de l'isle des Oiseaux au cap de Sainte-Marie, entre lesquels elle se jette dans la mer. En entrant, à gauche, nous trouvâmes une touffe d'arbres; nommée le pavillon du roi de Barra. Ce prince a grand soin, quand un de ces arbres vient à manquer, de le faire immédiatement remplacer par un autre; & il exige que tous les vaisseaux qui entrent dans le fleuve, saluent ce prétendu pavillon. Il défend le commerce, & fait tout le mal dont il est capable, à ceux qui lui refusent cet honneur.

Nous vîmes sur les deux rives une multitude de petits royaumes, qu'on peut traverser en un jour. Quelquefois, dans l'espace même d'une heure, je rendois visite à quatre petits rois; & je retrouvois par-tout les mêmes usages. En France, sous un même maître, chaque province a des coutumes différentes; ici, sous différens maîtres, le pays offre toujours les mêmes coutumes. Si vous desirez de savoir les noms barbares de ces petits états, les principaux s'appellent Barra, Kanter, Tomani, Badela, Jamarrow, Cropina, San-

jally, Jannina, Jagra, Bursaly, Kaen, Fonia, Kambo, Woolli, Vani, &c. Les peuples qui habitent la plupart de ces contrées, n'avoient jamais vu de blancs, lorsque les Anglois y établirent leur commerce. Les femmes en furent si effrayées, qu'elles se cachotent derrière leurs maris; mais on parvint bientôt à les apprivoiser par des présens. On permit aux Européens de se fixer dans le pays; & les negres voyant l'affection que leurs chefs témoignent à ces étrangers, se familiarisèrent insensiblement avec eux. Ils apportèrent de toutes parts des denrées & des marchandises; & les bords de la Gambra se trouverent aussi peuplés, que les plus célèbres foires de l'Europe.

On parle d'une nation, qui, avant cette époque, avoit long-tems commercé avec les Arabes, sans avoir jamais voulu se faire connoître. Ces derniers, comme je vous le disois autrefois des Tunisiens, plaçoient leurs marchandises dans un lieu convenu, les distribuoient par monceaux sur le rivage, & se retiroient à la distance de quelques lieues. Alors la nation, qui ne vouloit point être vue, s'approchoit dans de grandes

barques, examinoit les monceaux, mettoit à côté la quantité d'or qu'elle en vouloit donner ; & dispa-roissoit sur le champ. Les Arabes revenoient, laissoient leurs marchandises & emportoient l'or quand ils croyoient le marché convenable ; dans le cas contraire, ils divisoient les monceaux, & plaçoient, auprès de l'or, ce qu'ils jugeoient en être l'équivalent. Les negres revenoient à leur tour, mettoient plus d'or, ou laissoient les marchandises, & ne recommençoient que l'année suivante ce même commerce, qui se faisoit toujours sans se parler & sans se voir.

Non loin de ce peuple muet & invisible, est le royaume d'Yani, dont les habitans, depuis une aventure qui les a brouillés avec les Anglois, ont pris en aversion tous les Européens. L'usage est, que celui qui a vendu quelque chose le matin, peut rompre son marché le soir, en restituant le prix qu'il a reçu, pourvu qu'il fasse sa demande avant le coucher du soleil. Un Anglois avoit acheté une vache qui ne lui avoit coûté qu'une *barre*. On appelle ainsi une certaine quantité de marchandise, qui, dans l'origine, étoit du poids ou de la valeur

d'une barre de fer. L'Anglois, après avoir payé cette vache, avoit jugé à propos de lui couper la queue. Le vendeur, qui s'en étoit apperçu, vint la lui redemander. Comme on alloit la rendre, il affecta beaucoup de surprise, & déclara qu'on avoit changé sa vache; que la sienne avoit une queue, & qu'il étoit bien singulier qu'on cherchât à le tromper. L'Anglois lui expliquant naturellement ce qui étoit arrivé, « quoi, » s'écria le negre, vous avez coupé la » queue de ma vache ? J'estimois cet » animal trois cens barres avec sa » queue; il faut que vous me les » payiez ». Tous les habitans prirent son parti, en faveur de l'usage; & il en coûta à l'Anglois trois cens barres pour la queue d'une vache. Quoique très-sensible à cet affront, il dissimula son ressentiment, pour s'en venger d'une manière plus éclatante. L'année suivante, il fit armer une chaloupe de quelques pieces de canons, & publia qu'elle n'étoit destinée que pour le commerce. Six negres, du nombre desquels étoit le maître de la vache, se rendirent à bord, & se virent sur le champ chargés de fers. On en fit

cependant relâcher un , pour donner avis que si l'on ne restituoit les trois cens barres , on étoit en état de pousser plus loin la vengeance. Les habitans consternés se hâterent de satisfaire les Anglois ; mais il est resté, entre les deux peuples, une aversion, dont se ressent, en général, tout ce qui porte le nom d'Européen.

Les Anglois font presque seuls tout le commerce de la Gambia. Ils y ont eu quatorze ou quinze comptoirs, dont le plus célèbre est le fort James, appelé communément James-Fort. Il est situé dans une île du même nom, placée au milieu du fleuve, à quatre lieues de son embouchure. Les François s'en étoient emparés à la fin de l'autre siècle ; ils le rendirent à la paix de Riswick. Il a encore été pris & restitué plusieurs fois ; mais ce qui le rend plus remarquable, est une anecdote à laquelle il a donné lieu. Ayant été pillé & démoli par des pirates, la compagnie Angloise envoya le capitaine Massey pour le rétablir. Massey, à qui on avoit donné quelque sujet de mécontentement, préféra le métier de corsaire, & exerça quelque tems la

piraterie. S'étant ennuyé de cette profession , il retourna en Angleterre , écrivit aux directeurs de la compagnie , confessa son crime , & convint qu'il étoit digne de mort. Pour toute réponse , on lui manda qu'il méritoit effectivement d'être pendu , mais qu'on vouloit bien ne pas faire de poursuites. Cependant il ne se cacha point , prit un logement au milieu de Londres ; & le lendemain , étant allé trouver les officiers de justice , il leur demanda s'ils n'avoient pas donné ordre d'arrêter le capitaine Massey pour crime de piraterie ? Les officiers n'ayant aucune connoissance de cette affaire , il leur déclara qu'il étoit lui-même le coupable , & leur apprit le lieu de sa demeure. Il fut arrêté quelques jours après , & condamné au supplice.

En continuant de remonter la rivière , on trouve le comptoir de Joar , qui fut pillé , il y a près de vingt ans , par le roi de Bursali. Ce prince , à la tête de deux cens hommes , commença par s'emparer du lit du facteur , se fit donner par force la clef du magasin , y enleva un barril d'eau-de-vie , & fut ivre tant qu'elle dura. Un de ses freres , ivre

comme lui , prit de l'eau dans sa bouche , comme pour la boire , & la souffla au visage du facteur. L'Anglois , qui étoit jeune , & d'un caractère bouillant, saisit le vase , & jeta au prince ce qui restoit d'eau. Le negre furieux , tira son couteau , & se précipita sur le facteur pour le poignarder. Les spectateurs arrêterent les coups ; & ayant représenté au prince l'indignité de sa conduite , ils exciterent sa honte au point, qu'il se jeta aux pieds de l'Anglois , avoua sa faute , & ne se releva qu'après avoir obtenu son pardon. Le roi , en s'en allant , prit les livres du comptoir , & voulut les vendre à un Marabout ; mais celui-ci n'en pouvant faire aucun usage , ils furent renvoyés par ordre de sa majesté.

La plus nombreuse des nations établies sur la riviere de Gambra , est celle des Mandingos , ou Mandingues, qu'on regarde comme les peuples les plus civilisés de cette contrée. Ils font presque tout le commerce du pays, passent pour d'excellens cultivateurs , & ont grand soin de leurs bestiaux. Ils s'habillent & se nourrissent comme les autres negres, se font des incisions sur le corps , se

couvrent la tête de corail & de paillettes d'or, & vendent tous ces ornemens, dont ils sont cependant très-jaloux, pour se procurer de l'eau-de-vie, dont ils sont encore plus avides.

Les grands mettent leur gloire à nourrir beaucoup d'esclaves, & les traitent avec tant de douceur, qu'on auroit peine à les distinguer de leurs maîtres. C'est un crime de les vendre quand ils sont nés dans la famille, à moins qu'ils n'aient commis de ces crimes, qui feroient vendre même les personnes libres. Les autres esclaves abandonneroient ces maîtres injustes, & iroient chercher, dans les royaumes voisins, une retraite qu'on ne leur refuseroit pas.

L'usage de ce pays veut qu'on salue les hommes en leur secouant la main, & les femmes en l'approchant trois fois du nez, comme pour la sentir. Après quelques jours d'absence, une épouse honnête salue son mari à genoux ; c'est dans la même posture qu'elle doit lui donner à boire, & lui présenter sa pipe ou son tabac. Tandis qu'il passe le tems dans une conversation oisive, elle veille à le garan-

tir des mouches ; & après l'avoir servi modestement pendant son dîner, elle va manger ses restes dans la cuisine. Cette extrême subordination est nécessaire dans un pays, où la pluralité des femmes semble demander qu'elles soient plus soumises qu'ailleurs. Ces usages, qui nous paroissent extraordinaires, sont donc fondés sur la nécessité & la raison.

Quand un negre est convenu du prix d'une fille qu'il doit épouser, il se rend la nuit chez sa maîtresse, & l'enleve. Les cris de cette jeune personne attirent autour d'elle toutes les femmes du village, qui accourent pour la secourir ; mais comme ce n'est qu'une cérémonie d'usage, la victoire reste au ravisseur, qui dans l'instant même exerce l'office de mari. Quoique très-jaloux de leurs compatriotes, les Mandingues se trouvent honorés qu'un blanc de quelque distinction daigne coucher avec leur femme, leur sœur, leur mere, ou leur fille. Ils les offrent même aux officiers des comptoirs ; & ceux-ci, par honnêteté, les refusent rarement. Elles ont elles-mêmes beaucoup de goût pour les Européens, & profitent avec joie de la complai-

fance de leurs maris , & de la politesse des étrangers.

Ce qu'on appelle ici les *Guiriots* , sont des especes de bouffons , poètes & musiciens , semblables à nos anciens troubadours. Ils accompagnent leurs instrumens de diverses chansons , dont le sujet ordinaire est l'antiquité , la noblesse , & les exploits de leurs souverains. Ils en composent sur toutes les circonstances qui se présentent ; & l'espoir de quelques verres d'eau-de-vie leur fait faire cent in-promptus à la gloire des Européens. Un Guiriot , qui n'obtiendrait rien de ceux qu'il a loués , ne manqueroit pas de changer ses éloges en satyres , & d'aller publier dans les villages voisins ce qu'il pourroit inventer de plus ignominieux. Les seigneurs negres sont si sensibles aux complimens de leurs poètes , qu'ils poussent la reconnoissance jusqu'à se dépouiller de leurs habits pour les donner à ces vils flatteurs. Au reste , ces louanges ne consistent qu'à répéter mille fois qu'un tel est un grand homme , un grand seigneur , un homme puissant , riche & généreux , qui n'épargne ni le tabac , ni l'eau-de-vie. Ces fadeurs sont

accompagnées de cris, de gestes & de grimaces encore plus ridicules. Autant on marque à l'extérieur de considération à ces musiciens, autant on a pour eux de mépris intérieurement. On les traite comme nos comédiens; ils jouissent, de leur vivant, des privilèges de la société; on les admet à la table des grands; &, après leur mort, ils sont privés de la sépulture. On ne souffre pas même que leurs cadavres soient jetés dans le fleuve, de peur, dit-on, qu'ils ne corrompent l'eau, & ne fassent mourir les poissons. Leurs femmes sont mieux parées que celles du roi, & plus déréglées que nos filles de théâtre, persuadées qu'elles ne peuvent trop se dédommager, par la dépravation de leurs mœurs, du peu de considération qu'elles retirent de leur profession, & que, dans un état destiné au plaisir du public, elles ne doivent se refuser aucun plaisir.

Les Mandingues professent le mahométisme, & sont très-zélés pour cette religion; mais ils l'observent mal, autant par l'ignorance de ceux qui l'enseignent, que par le libertinage des prosélites. Leurs prêtres, qu'ils nom-

ment *marabouts*, ont un grand ascendant sur leur esprit & sur leur conduite. Chaque village a le sien, qui les rassemble trois fois le jour, & leur fait faire les prières & les ablutions marquées dans l'alcoran. Ils pratiquent le carême, la circoncision, le bayram & les autres cérémonies prescrites par la loi. Les marabouts passent leur vie à tenir des écoles, & à faire des gris-gris. Ce sont des bandelettes de papier, sur lesquelles ils tracent des caractères Arabes. Chaque gris-gris a sa vertu particulière; & les prêtres, qui les vendent, en tirent un profit considérable.

Parmi ces negres, ceux qui font profession d'idolatrie, réverent, sous le nom de *Mumbo-Jumbo*, une espèce de divinité, que la politique, plutôt que la superstition, leur a fait imaginer. C'est un épouvantail pour faire peur à leurs femmes; & les retenir dans le devoir. On leur persuade que Mumbo-Jumbo veille sur leurs démarches, lit dans le fond de leurs cœurs, punit leurs fautes les plus secrètes, & prend soin du repos & de l'honneur des maris. Cette figure monstrueuse & terrible est couverte d'une longue

robe d'écorce d'arbre, avec une toque de paille sur la tête. Un negre, caché dans le ventre de l'idole, pousse des cris horribles, qui la rendent encore plus redoutable ; mais c'est toujours pendant la nuit, afin que l'obscurité favorise l'imposture. Dans les querelles de ménage, on s'adresse à la divinité, qui ne manque jamais de décider en faveur du mari. La femme est amenée devant l'idole, & reçoit, en présence des prêtres, le châtiment que mérite son crime. Tous les negres ne sont pas instruits de la fourberie : ceux qui, par leur prudence ou par leur âge, paroissent dignes d'être initiés dans ce mystère, s'engagent, par serment, à ne jamais le révéler. Ils forment entre eux une espece de société semblable à celle des francs-maçons, mais où le secret est mieux gardé. On ne cite qu'un exemple, où il pensa être découvert par la foiblesse & l'indiscrétion d'un roi du pays. Ce prince ne put se défendre de satisfaire, sur ce point, la curiosité d'une de ses femmes, dont il étoit fort amoureux. Celle-ci n'eut rien de plus pressé, que de communiquer à ses compagnes cette importante découverte ;

& bientôt le secret fût devenu public; si on n'y eût apporté un prompt remède. Plusieurs seigneurs, chefs de la confrairie, s'assemblerent à la hâte; &, persuadés qu'ils auroient beaucoup de peine à gouverner leurs épouses, si elles perdoient le seul frein capable de les contenir, ils résolurent de sacrifier le monarque & ses indiscrettes confidentes à leur propre tranquillité. Ils allèrent trouver ce prince, & prenant le ton d'autorité que donne la religion, le sommerent de comparoître devant l'idole. Mumbo-Jumbo lui reprocha son imprudence, lui ordonna de faire venir ses femmes, les condamna tous à la mort; & la sentence fut exécutée sur le champ. Le secret demeura caché par ce coup d'éclat; & la puissance du dieu n'en devint que plus redoutable. Il est aujourd'hui si respecté de ces barbares, qu'ils lui obéissent avec une aveugle soumission. Nul n'ose se couvrir en sa présence; & son nom est employé dans les sermens les plus solennels.

Par une sorte de volupté inconnue dans les autres pays, les rois Mandingues sont toujours accompagnés de

femmes qui les grattent & les chatouillent doucement , pour leur procurer du plaisir. Ils sont si sensibles à ce genre de caresses , que celles qui s'en acquittent le mieux , ont le plus de part aux graces de la cour. Si ces mêmes princes rencontrent un marabout , ils lui demandent sa bénédiction , & ont les bras croisés sur la poitrine , tandis que le prêtre fait des prieres pour leur salut. Pendant ce tems-là , tout le monde se tient à genoux ; & ce contraste singulier de dévotion & de sensualité , ce mélange de volupté & de religion , n'étonne ni ne scandalise.

Dans plusieurs royaumes , lorsque le roi veut délibérer sur quelque affaire importante , il fait assembler son conseil au milieu d'une forêt. On creuse un grand trou , autour duquel tous les conseillers prennent séance , & baissant la tête vers le fond , écoutent attentivement ce que sa majesté leur propose. Les sentimens se recueillent , & les résolutions se prennent dans la même attitude. Le conseil fini , on rebouche le trou , pour marquer que tout ce qui a été agité , doit y demeurer enseveli. La

moindre indiscretion est punie du dernier supplice ; & cette méthode rend les plus grands desseins impénétrables.

Les terres & les arbres de tous ces royaumes appartiennent aux rois en propriété. Personne n'ose faire la moisson, ou tirer du vin des palmiers, sans la permission de ces monarques. Ils l'accordent volontiers à leurs sujets ; mais ils exigent d'eux en même-tems, deux jours de travail dans la semaine. Ils mettent aussi les étrangers à contribution ; & les Portugais, ceux même qui sont originaires du pays, donnent une somme qui se leve régulièrement. Les vaisseaux qui prennent leur cargaison dans les ports, paient la valeur de cent barres, outre les présens que le souverain regle à son gré.

Pour fournir des esclaves aux Européens, ces princes envoient des gardes autour des villages, avec ordre d'enlever tous les habitans qu'ils peuvent surprendre. On enveloppe les enfans dans un sac ; & l'on met un bâillon aux grandes personnes, de peur qu'ils ne répandent l'alarme par leurs cris. Si les gardes, envoyés pour ces sortes d'en-

levemens, se trouvent les plus foibles, les habitans les arrêtent, les conduisent au roi, qui ne manque jamais de désavouer leur commission; mais pour ne rien perdre de ses espérances, & sous prétexte de justice, il vend sur le champ les coupables pour l'esclavage. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est que ceux même qui ont été pris d'abord, éprouvent le même sort que les ravisseurs : comme si la violence qu'on leur a faite, devenoit un droit sur leur liberté. Tous ces malheureux sont attachés par le cou avec des cordes, à trois ou quatre pieds de distance l'un de l'autre. J'en ai vu jusqu'à quarante dans une même ligne. On les charge d'un sac de bled, d'une dent d'éléphant, & de leur provision d'eau, qu'ils portent dans des sacs de peau.

La vente de ces captifs tient un des premiers rangs dans le commerce des Mandingues. On trouve aussi parmi eux une prodigieuse quantité de cire. Ils la pressent d'abord, pour en faire sortir le miel, dont ils composent une liqueur semblable à notre hydromel. Ils font ensuite bouillir la cire dans

l'eau , la passent au travers d'une toile de crin , & en forment des pains qui pèsent environ un quintal. Les ruches des abeilles sont de paille , & ressemblent à celles d'Europe.

Les Jalofs , ou Oualofs , comme ils s'appellent eux-mêmes dans le pays , sont une autre nation de l'Afrique , qui habite les bords de la Gambra , & ne le cède aux Mandingues , ni pour le nombre , ni pour l'intelligence , ni pour la valeur. Ils sont noirs comme eux , débauchés , orgueilleux , menteurs , gourmands , voleurs & lascifs comme eux. Comme eux aussi , ils vendent leurs enfans , leurs parens , leurs voisins , leurs amis ; & pour cette barbarie , ils saisissent ceux qui ne peuvent se faire entendre des Européens. Ils les menent aux comptoirs , comme pour y porter des paquets ; & feignant que ce sont des esclaves achetés , ils les livrent aux marchands Anglois ou Portugais , sans que ces malheureuses victimes s'en défient , jusqu'au moment où on les enchaîne. Un vieux negre ayant résolu de vendre son fils , le conduisit au comptoir ; mais l'autre ,

qui se doutoit de son dessein , se hâta de tirer un facteur à l'écart , & vendit lui-même son propre pere. Le vieillard , prêt à être emmené , dit qu'il étoit le pere du jeune negre ; celui-ci protesta le contraire ; & le marché demeura conclu. Mais le fils , retournant en triomphe , rencontra le chef du canton , qui lui prit l'argent qu'il avoit reçu , & le vendit lui-même au même facteur.

Les princes Oualofs sont les mendiens les plus effrontés de toute l'Afrique. D'abord ils commencent par vous demander quelques bagatelles ; & s'ils vous trouvent de la facilité à les écouter , ils deviennent si importuns , qu'ils vous mettent dans la nécessité , ou de les satisfaire , ou de rompre avec eux. La seule méthode , pour s'en défendre , est de ne leur rien accorder , s'ils ne l'ont demandé avec de longues instances. En général , il ne faut pas espérer de rassasier jamais leur avidité. S'ils apperçoivent , à l'étranger qui les visite , quelque chose qui leur plaise , comme un manteau , des bas , des souliers , une culotte , &c , ils demandent successivement qu'on leur permette

d'en faire l'essai, & entrent par degrés en possession de tout l'habillement.

Comme les facteurs Européens ne paroissent devant ces princes, que pour obtenir quelque faveur, ou leur faire quelques plaintes de leurs officiers, ils n'y vont jamais les mains vuides. Leurs présens ordinaires sont dix ou douze pots d'eau-de-vie. Aussi long-tems qu'il en reste, leurs majestés ne cessent pas d'être ivres; & il n'en faut attendre aucune réponse, avant qu'elles n'aient vuidé tout le barril. Lorsque la raison commence à leur revenir, ces princes font eux-mêmes présent aux facteurs, dans leur audience de congé, d'un ou de deux esclaves enlevés de quelque village voisin. Malheur à ceux qui tombent alors entre les mains de leurs gardes; car ils prennent sans choix les premiers venus.

Les Oualofs, ainsi que les Mandingues, ont une singulière façon d'approcher de leur souverain, & de lui faire leur cour. Ils commencent par fléchir le genou, s'avancent ensuite vers la personne du roi, baissent la main jusqu'à terre, la portent sur

leur tête , touchent la jambe du monarque , & se mettent de la poussière sur le front : c'est la plus grande marque de respect qu'un sujet puisse donner à son maître.

Je suis , &c.

Au Sénégal , ce 26 septembre 1753.



LETTRE CLXXXII.

SUITE DU SÉNÉGAL.

AYANT visité les comptoirs dispersés sur les bords de la Gambra , & parcouru les royaumes voisins , nous descendîmes le fleuve , & vîmes mouiller aux isles du cap Verd. Quoiqu'habitées par des negres , elles sont soumises à la domination Portugaise , & professent la religion chrétienne. On en compte dix ou douze , parmi lesquelles on distingue principalement celle de San-Iago , où résident l'évêque & le gouverneur. Les autres se nomment les isles de Sel , de Bonne-Vue , de May , de Saint-Philippe , de Saint-Jean , de Saint-Nicolas , de Saint-Vincent , de Saint-Antoine , de Sainte-Lucie , &c. Lorsque les Portugais en firent la découverte , à la fin du quinzieme siecle , ils leur donnerent le nom général d'isles du cap Verd , parce qu'étant situées vis-à-vis de ce cap , elles n'en sont pas absolument très-éloignées. Ils les appel-

lerent aussi les isles Vertes , sans doute à cause d'une certaine herbe qui croît dans les environs , & y devient si épaisse , qu'elle est capable d'arrêter les vaisseaux , lorsque le vent n'est pas assez fort pour leur faire vaincre cet obstacle. Cette herbe ressemble au cresson , son fruit à nos groseilles ; & l'on n'imagine pas ce qui peut produire cette verdure , à une si grande distance des côtes d'Afrique , dans un lieu où l'Océan n'a point de fond.

Je ne connois pas d'endroit où la chaleur soit plus grande , & l'air plus mal-sain , qu'aux isles du cap Verd. Comme il y pleut rarement , la terre est si brûlante , qu'on ne sauroit poser le pied dans les lieux où le soleil fait tomber ses rayons. Le vent de Nord - Est apporte ensuite une fraîcheur soudaine , dont les effets sont mortels quand on néglige de s'en garantir. Les habitans ont alors la précaution de se couvrir la tête d'un bonnet qui leur descend sur les épaules , & le corps d'une robe de coton. Les productions sont les mêmes que sur la côte ; on y voit aussi des cannes de sucre , & les vignes que les Portugais y ont plantées , portent

deux fois l'an. Les chevres & les chevaux s'y sont prodigieusement multipliés ; ce qui prouve la bonté & l'abondance des pâturages ; mais on a de la peine à les apprivoiser. Les bœufs & les vaches y sont rares ; mais on y trouve un si grand nombre d'ânes , que les Anglois en font un commerce particulier pour leurs plantations de l'Amérique.

Les principales richesses des insulaires consistent dans les peaux de chevres, qu'ils préparent à la manière du levant, & sur-tout dans la vente de leur sel, dont ils pourroient remplir, tous les ans, plus de deux mille vaisseaux. La méthode du pays est , que les marchands le reçoivent dans la mine même , & le transportent à peu de distance , dans quelque lieu propre à le faire sécher. Les habitans le chargent ensuite sur des ânes qui le menent au navire ; & un seul negre peut conduire jusqu'à quinze de ces animaux. Ce sel sert à conserver la chair de tortue , qui d'ici, où elle est très-commune , est envoyée dans les colonies , où l'on n'en consomme pas moins que de morue dans tous les pays de l'Europe.

Le

Le roi de Portugal avoit donné la plupart des isles du cap Verd aux seigneurs de sa cour, & ne s'étoit réservé que celle de San-Iago, à laquelle on joignit ensuite l'isle de Saint-Philippe. Elles furent d'abord régies par un lieutenant, dont l'autorité étoit fort limitée ; car le pouvoir principal appartenoit au gouverneur général de toutes ces isles. Dans ces derniers tems, on y a établi un officier, revêtu de la juridiction civile, qui ne laisse plus au commandant, que l'administration militaire. Le port de San-Iago est comme la douane Portugaise pour tous les vaisseaux de cette nation, qui font le commerce de la Guinée. Il en coûte peu pour son entretien ; car, outre que les fortifications sont médiocres, il n'y a, pour les défendre, que la milice du pays. Ces soldats ont l'air de gens qui meurent de faim ; & l'officier qui les commande ne paroît pas être mieux nourri.

San-Iago, la plus grande des isles du cap Verd, a plus de quatre-vingt lieues de circonférence. Ses premiers habitants étoient des Portugais bannis pour crime, qui s'étant mêlés avec des races noires, ont produit des générations de

mulâtres. Si vous demandez au plus vil d'entre eux , qui il est , & comment il se nomme , il vous répondra qu'il descend d'une des premières familles de Portugal ; que ses pères ont été bannis par une sentence injuste ; & le plus modeste se prétend au moins le fils d'un colonel. « Malgré cette haute extraction , me disoit notre capitaine , je » vous conseille d'être sur vos gardes ; » car ces gens vous prendroient votre » chapeau en plein midi ; & la fuite les » déroberoit à vos recherches. Tandis » que deux ou trois d'entre eux s'efforcent de partager votre attention par » leurs discours , un autre vous arrache votre mouchoir, votre épée, &c. » Ils enlèvent tout ce qu'ils trouvent , » & se fient à leur agilité ; car ils n'ont » pas moins de légèreté dans les jambes, » que de subtilité dans les mains. Ils » sont si effrontés, qu'ils vous regardent » un homme en face, dans le tems » qu'ils lui coupent un morceau de son » habit , ou lui prennent sa bourse ». Ils ont tous la taille haute , mal proportionnée ; les femmes sur-tout sont d'une laideur affreuse , ont les levres grosses , le nez plat , & les in-

clinations aussi déréglées , que leur visage est hideux. A l'exception du gouverneur , de l'évêque , & de quelques moines ou prêtres envoyés d'Europe , tout le reste est de la même couleur & de la même difformité. L'évêque & les chanoines doivent être Portugais d'origine ; mais pour le service des autres îles , on admet les mulâtres & les noirs à l'état ecclésiastique.

Outre la cathédrale , il y a , dans la ville de San-Iago , capitale de l'île , appelée aussi *Ribeira-Grande* , trois maisons religieuses , une de negres & deux de négresses. Le clergé & les couvens de Portugal , qui ont des sujets scandaleux , les envoient à San-Iago ; & vous concevez que de pareils prêtres font une foible ressource pour l'instruction des peuples & la réformation des mœurs. Les negres qui se présentent pour le sacerdoce , reçoivent l'éducation qui convient à cette dignité ; si l'on ne parvient pas à les rendre savans , on s'efforce , du moins , de leur inspirer autant de respect pour leur état , que de zèle pour les fonctions de leur ministère ; & quoique negres , ce ne sont pas les ecclésiastiques les plus igno-

rans ni les plus déréglés du pays. L'évêque, qui est suffragant de l'archevêque de Lisbonne, compte toutes les îles du cap Verd dans son diocèse.

L'île de San-lago n'a jamais cessé d'appartenir au roi de Portugal; & le gouverneur qui y commande au nom de ce prince, étend sa juridiction sur tous les domaines de la même puissance dans la haute Guinée. On ne peut acheter ni vivres, ni provisions, sans sa permission; il a seul le droit de vendre des bestiaux, & se les fait toujours payer en argent.

Le lendemain de notre arrivée, nous vîmes le rivage couvert de marchands qui nous présentoient des oranges, des limons, des cocos, &c. L'un tenoit une chevre entre ses jambes, l'autre un porc lié à son poignet, celui-ci un singe sur ses genoux, celui-là quelques poules de Guinée, &c. Nos matelots s'empressoient de les échanger contre de vieilles hardes; car rien ne se vend mieux ici que les vieux habits: c'est la marchandise la plus courante, & celle dont les habitans se dégoûtent le moins. J'ai vu ces insulaires courir au port avec leurs fruits, leur volaille, &

ce qu'ils avoient de meilleur, se disputer entre eux la préférence pour une culotte usée, & pleurer de chagrin de la voir donner à un autre. C'est un spectacle curieux de les voir endosser fièrement les guenilles qu'ils viennent d'acheter; & tous les jours la même scene se renouvelle. Celui qui peut se procurer un vieux chapeau, garni d'un nœud de ruban, un habit déchiré, une paire de manchettes, des hautes-chausses, avec une longue épée, quoique sans bas & sans souliers, marche d'un air fier, en se contemplant, & ne se donneroit pas pour le premier seigneur de Lisbonne. Leur habillement, comme leur langage, est une mauvaise imitation des Portugais. Leurs moindres paroles sont accompagnées de tant de mouvemens & de gesticulations, que leur pensée se fait entendre avant qu'ils aient achevé de l'exprimer.

Ribeira Grande, autrement dite Santiago, est située entre deux montagnes, où coule une rivière qui l'arrose. A l'extrémité de la ville, du côté du nord, la vallée s'ouvre assez, pour former quantité de vergers & de jardins remplis d'orangers, de citronniers, de can-



nes de sucre , & de diverses sortes d'arbres & de fruits. Outre la capitale , il y a dans l'isle trois ou quatre autres villes & plusieurs villages bien peuplés. On appréhende si fort qu'il ne s'échappe quelque habitant sur les vaisseaux étrangers , qu'on ne souffre même ici aucune barque. On entretient une garde dans cette vue, tant qu'il s'y trouve quelque bâtiment dans les ports.

Je ne dirai qu'un mot des autres isles du cap Verd. Celle de May porte ce nom , parce qu'elle fut découverte le premier de ce mois. Elle est renommée par la bonté & la quantité de son sel. Il vient dans une espece d'étang , où l'on fait entrer l'eau de la mer par des aqueducs dans le tems des marées. Tous les habitans , sans en excepter le gouverneur , sont negres ; & leur nombre ne monte guere au-delà de deux cens. L'isle de May faisoit partie de la dot de Catherine d'Aragon , lorsqu'elle fut mariée à Henri VIII. On doit présumer que les Anglois n'auroient point abandonné ce pays , s'ils avoient cru qu'il méritât d'être conservé.

L'isle de Saint-Philippe , ainsi appelée , parce que les Portugais y abor-

derent le jour de cette fête , se nomme aussi l'isle de Feu, parce qu'on y trouve un volcan qui brûle sans cesse , & jette des flammes , qui se font appercevoir de fort loin pendant la nuit. Il en sort des rocs d'une grosseur incroyable , qui s'élancent à une hauteur qui ne l'est pas moins. Le bruit qu'ils font dans leur chute , en roulant sur le penchant de la montagne , se fait entendre à plus d'une lieue.

A peine compte-t-on deux cens habitans dans l'isle de Saint-Jean. Les Portugais dédaignent d'y venir commander en personne , & laissent volontiers prendre aux negres le titre de gouverneur. C'est même aussi un negre qui fait l'office de curé. Il ne fait pas un mot de latin ; mais comme il a appris à lire dans le missel , il dit la messe , & administre les sacrements. Le gouverneur juge les différends qui s'élèvent parmi le peuple. Il a le pouvoir de faire mettre les coupables dans une prison , qui n'est qu'un parc découvert , comme ceux où l'on enferme les bestiaux en Europe. Ils y restent quelquefois plusieurs jours , sans entreprendre de se mettre en liberté. Il est rare du moins de voir des

rebelles parmi eux ; & lorsqu'il s'en trouve quelques-uns , le commandant est en droit de les faire lier jusqu'à ce qu'ils aient satisfait à la justice , & demandé pardon au public. Son autorité ne s'étend pas plus loin ; & en cas de meurtre , le criminel attend , dans les chaînes , la sentence du gouverneur de San-Iago ou de la cour de Portugal. Pour les fautes légères , on ne donne au coupable que la cabane pour prison : ce qui est regardé comme une grande faveur ; car la prison publique est un châtiment aussi redouté à Saint-Jean , que le dernier supplice l'est en Europe.

Bonavista , ou Bonne-Vue , fut ainsi nommée dans le premier transport de joie par les Portugais , lorsqu'ils en firent la découverte. Les hommes y sont vêtus à l'Européenne , n'ayant d'autres habits que ceux qu'ils reçoivent des Anglois : encore ne les portent-ils que les jours de fête ; car , pour l'ordinaire , les deux sexes sont presque nus. Les jupes des femmes & les culottes des hommes n'ont que la grandeur absolument nécessaire pour sauver la bienséance.

L'isle de Sel n'est point habitée ; & on ne la connoît que par l'abondance de cette denrée qu'elle fournit à nos vaisseaux. L'isle de Saint-Nicolas, la plus grande après San-Iago , n'offre rien de particulier, non plus que Sainte-Lucie, Saint-Vincent & Saint-Antoine, qu'il suffit de vous nommer.

De l'isle de San-Iago , nous fîmes voile vers le cap Verd ; & nous jetâmes l'ancre à un mille du rivage. Quoique pressés d'arriver au Sénégal , nous ne résistâmes point au desir de voir de plus près la perspective admirable que présente cette côte. Elle tire son nom de la verdure continuelle de ses arbres & de ses bosquets. On découvre de loin deux collines rondes , que les François ont nommées mamelles , à cause de leur ressemblance avec le sein d'une femme. La largeur du cap à environ une demi-lieue ; il s'avance beaucoup dans la mer , & passe pour le plus grand de l'Afrique , après celui de Bonne-Espérance. Les habitants , quoique nus , ne manquent ni de politesse ni d'intelligence. Nous nous mîmes dans une chaloupe , le capitaine à notre tête ; & touchant au

rivage , nous trouvâmes une centaine de negres qui sembloient s'y être rendus pour nous attendre. L'approche se fit sans défiance de part & d'autre ; & suivant l'usage , nous leur proposâmes de nous donner des otages réciproquement. Cette offre fut acceptée ; & s'étant faite de bonne - foi , on parla aussitôt de commerce. Nous avions apporté des étoffes de laine , du linge , du fer , du fromage & d'autres marchandises. Les negres promirent de nous donner du musc , de l'or & du poivre.

Frappés de la beauté du pays , de l'excellence de cette rade , & de l'abondance des vivres , nous penchions tous à demeurer quelque tems dans un lieu , où l'on prétend que les matelots acquierent de la force pour résister aux maladies de mer : les negres même racontent là-dessus des choses incroyables. Nous ne parûmes entrer dans leurs idées , que pour faire renouveler notre provision d'eau ; car nous jugeâmes bien que l'objet de ces Africains étoit de nous retenir parmi eux , espérant que nous pourrions leur être utiles. Cependant notre départ fut différé de

quelques jours pour satisfaire les gens de l'équipage, sur qui ces discours faisoient impression.

Je profitai de ce délai pour me rendre à Rufisco, ainsi nommée par corruption de *Rio-frisco*, mots Portugais qui signifient rivière fraîche. Cette ville, où les François ont un comptoir, offre un point de vue fort agréable. Sa situation sur une colline plantée d'arbres, le petit ruisseau dont les eaux serpentent sur la droite pour en former une presque-île, la forêt toujours verte qui s'élève par derrière en amphithéâtre, présentent un paysage ravissant. Les maisons, quoique bâties à la manière des negres, c'est-à-dire, de roseaux & de feuilles de palmiers, sont grandes & commodes. Les habitans, qui passent pour les meilleurs esclaves de l'Afrique, n'ont pour vêtement qu'un petit morceau d'étoffe, qui couvre ce qu'on ne doit jamais laisser voir; encore ne font-ils pas de difficulté de l'ôter, quand ils entrent dans leurs canots. Les femmes lient leurs cheveux sur la tête, & y attachent de petites planches pour les garantir du soleil. Elles sont si lascives, qu'elles attaquent

les blancs jusques dans les rues ; & nous avions beaucoup de peine à nous débarrasser de leurs poursuites. Les maris eux-mêmes les prostituent pour des bagatelles ; & le plus souvent ils les offrent *gratis* au premier venu. Ces peuples me parurent d'ailleurs fort laborieux. Les uns étoient occupés à battre des feuilles d'aloës pour en séparer la filasse ; les autres la tordoient , & en préparoient des lignes & des filets pour la pêche. Après avoir visité toutes les maisons , je fus très-surpris d'entrer comme dans une seconde ville. C'étoit un assemblage de cases un peu moins grandes , couvertes de sable , & qui , semblables à des mausolées , servoient à couvrir les corps morts.

Rufisco est une des principales villes du royaume de Kayor. Les officiers du prince y font leur résidence , soit pour l'administration des affaires , soit pour y recevoir les droits du souverain ; mais on peut appeler de leur tribunal à celui du capitaine général des troupes , qui exerce comme l'office de premier ministre.

Il fait ici une chaleur insupportable , sur-tout du côté de la mer , dont le

calme est ordinairement si profond, qu'on n'y ressent pas le moindre vent. Aussi les hommes & les animaux y peuvent à peine respirer. Ce qui rend encore cet endroit plus dangereux, c'est la puanteur insupportable des poissons morts, qui, jetés sur le rivage, y répandent une mortelle infection. On les y met exprès pour les laisser tomber en pourriture; parce que les negres ne les mangent que dans cet état. Quantité de pêcheurs en fournissent à la ville, & rendent le même service aux villages voisins.

Rufisco, que les François appellent Rufisque, est au fond d'une baye qu'ils ont nommée la baye de France. Elle abonde en poissons de toute espece; & ses environs sont remplis de bestiaux & de volailles qui se donnent à très-bas prix. Les troupeaux y sont si nombreux, que les voyant venir à la mer pour se baigner, je m'efforçois inutilement de les compter. Chaque vaisseau donne aux officiers du roi une certaine quantité de marchandises, pour le droit de prendre du bois & de l'eau. Les negres, employés à fournir ces provisions, les apportent sur leur dos jusqu'aux cha-

loupes , & se croient bien payés par quelques verres d'eau-de-vie.

Les Sereres , répandus dans le voisinage de cette ville , & , en général , autour du cap Verd , forment une nation indépendante , qui n'a jamais voulu reconnoître de souverain. Il semble même qu'ils cherchent à se dérober au reste des hommes ; car leurs habitations ne se trouvent qu'au milieu des forêts. Ils forment entr'eux différentes républiques ; mais , comme les intérêts de toute la nation sont les mêmes , toutes ces républiques se réunissent en une seule , pour résister aux efforts de leurs ennemis communs. Les Sereres ne suivent d'autres loix que celles de la nature. Ils sont nus , n'ont aucune idée d'un être suprême , ni d'une autre vie. Ils sortent quelquefois de leurs retraites , & vont sur le bord des chemins attaquer les passans pour avoir leurs armes. Leurs voisins les regardent comme des sauvages ; & c'est insulter un negre , que de l'appeler Serere. Ils sont cependant laborieux , doux , honnêtes , charitables , généreux même envers les étrangers , cultivent la terre , élèvent des troupeaux ; tandis que ceux qui les traitent

de barbares, aiment mieux vivre dans la misère & souffrir la faim , que d'assurer leur subsistance par le travail.

Les autres états qui environnent le cap Verd , sont les royaumes de Sin , de Baol & de Kayor , qui formoient autrefois autant de provinces de l'empire des Oualofs. Les gouverneurs se sont révoltés , & ont pris le titre de roi , sans que le souverain pût les faire rentrer dans le devoir.

L'isle de Gorée , peu éloignée de la ville de Rufisque, est sous la domination du roi de Kayor , qui prend le titre de *Damel*; & les François y ont un établissement. Son nom lui vient des Hollandois, qui l'ont tiré d'une isle de Zélande, avec laquelle ils crurent lui trouver quelque ressemblance. Elle leur fut cédée par un roi du cap Verd ; & ils y bâtirent un fort qu'ils nommerent Nassau : mais ne le jugeant pas capable de défendre la rade , ils en éleverent un second , sous le nom de fort d'Orange. Ils en furent chassés par les Anglois, le reprirent ensuite , en augmentèrent les fortifications ; & ils ne songeoient plus qu'à s'y maintenir, lorsque le comte d'Estrées , à la tête de douze vaisseaux

de guerre, les obligea de se rendre à discrétion. La compagnie François du Sénégal en prit possession, & conclut un traité de commerce avec le roi de Rufisque aux mêmes conditions que les Hollandois. Cent bouches à feu rendent aujourd'hui cette place redoutable ; & elle ne peut guere être prise que par famine, si la garnison se tient sur ses gardes & évite les surprises.

L'isle de Gorée n'est qu'à une lieue du continent ; & sa circonférence n'a pas plus d'un quart de lieue. Une langue de terre basse, & une petite montagne très-escarpée forment toute cette isle, que sa situation, parmi une multitude de rocs, rend presque inaccessible. Elle n'a qu'un endroit propre au débarquement ; & l'accès même en est très-difficile. Quoiqu'elle soit dans la Zone-Torride, on y respire un air frais & tempéré par les vents de terre & de mer, qui y soufflent continuellement. M. de S. Jean, directeur du comptoir François, l'a fortifiée & embellie de plusieurs bâtimens. Par ses soins on y a découvert des sources d'eau ; les jardins ont été plantés d'arbres fruitiers ; & en lui procurant tous ces avantages,

il a fait d'une petite terre sèche & stérile , un séjour sûr & charmant.

Le gouvernement de Gorée comprend les royaumes de Kayor, de Sin, de Baol, de Salum, &c, jusqu'à la rivière de Serre-Lionne ; ce qui fait une étendue de plus de trois cents lieues. Les autres comptoirs qui en dépendent , situés de distance en distance , sont protégés & défendus par les rois , sur le district desquels ils sont établis. Ils ne souffriroient pas qu'une autre nation négociât dans le pays , au préjudice ou contre le gré des François ; & si un étranger s'avisait de mouiller à leurs rades , ils se feroient de son navire. Ces comptoirs sont placés dans les villages les plus considérables & les plus à portée du commerce sur les bords de la mer. La France y a des résidens , qui , à l'aide des interpretes , font le négoce. Les habitans de chaque royaume apportent ce qu'ils ont, ou à échanger, ou à vendre ; & le gouverneur est le maître d'établir des magasins dans tous les lieux qu'il juge convenables.

Le royaume de Kayor, quoique fort stérile pour le commerce, est néanmoins

très-utile pour la subsistance de la colonie. On y trouve des bœufs, des vaches, des poules, du gibier & du poisson en abondance. La traite des negres, dans celui de Baol, seroit plus considérable, si nos magasins étoient mieux fournis. Ils sont si souvent dépourvus de marchandises, que les souverains du pays sont obligés de trafiquer avec les Mandigues, qui achètent des captifs pour les revendre aux Anglois. Le roi de Salum est, de tous ceux de la côte, le plus puissant, le plus opulent, le mieux placé pour le négoce, mais celui sur lequel on doit le moins compter; parce que ni lui ni ses sujets ne se font aucun scrupule de rompre leurs engagements.

La compagnie Françoisé a trois tarifs pour traiter avec toutes ces nations : l'un sert de regle pour le commerce avec le roi, l'autre avec les grands; le troisieme avec le peuple. Le principal, qui se fait avec le souverain, regarde la traite des esclaves. On apporte beaucoup de soin à les examiner; & les moindres défauts suffisent pour les faire rejeter, ou en diminuer le prix. Deux enfans passent pour un homme, ou trois pour deux, suivant leur âge ou

leurs forces. C'est dans le ménagement de cet article , que consiste l'habileté des facteurs. Les marchandises qui se donnent en échange , sont distinguées par différens noms. Le grand *makaton* est une boîte d'argent quarrée , avec des anneaux pour y attacher un cordon ou une chaîne. Les negres ont cet ornement en forme de bandouliere , & s'en servent pour garder leurs parfums , leur or , leurs bijoux. Les rois ne le portent pas eux-mêmes ; ils n'accordent cet honneur qu'à l'Alcoran ; mais ils le font porter par un officier qui est toujours prêt à leur présenter ce qu'ils demandent. Quelquefois le makaton ne contient que des cure-dents , ou ne sert que pour la montre. Le *cornet d'argent* est effectivement une sorte de cornet qui pend aussi à une chaîne , & que les negres emploient aux mêmes usages que le makaton. On appelle *mor-todes* des especes de perles fausses , ou des grains d'argent creux & de figure ovale , dont les femmes se font des colliers & des bracelets. Les *bugis* sont ces petites coquilles dont je vous ai parlé , qui servent de monnoie. Vous savez aussi ce qu'on entend par une

barre. La *verroterie* sont de petits grains de verre de toutes les couleurs, dont il se vend ici une quantité incroyable. Ces différens noms désignent les différens prix : le grand makaton vaut un esclave ; trente barres valent un grand makaton ; & une certaine quantité de mortodes , de bugis & de verroterie vaut une barre. Les autres effets commercables, que les Européens donnent en échange pour les captifs , sont des fusils , de la poudre , des balles , des couteaux , des tambours , des pistolets , de l'écarlate , du papier , de l'eau-de-vie , &c.

Les François ont la réputation d'avoir de meilleures marchandises , de traiter avec plus de bonne-foi, & d'être plus civils que les autres nations. Les negres les préfèrent aux Anglois , qui sont généralement détestés dans tous les royaumes voisins du cap Verd. « Il seroit à souhaiter , me disoit avec » une sorte d'humeur , un des facteurs » de Gorée , que pour le progrès & » l'avantage de notre commerce , nous » eussions mieux su profiter de l'heureuse disposition de ces peuples à notre » égard. Mais ceux qui jusqu'à présent

» ont composé la colonie, ont plus tra-
 » vaillé pour leur intérêt propre ,
 » que pour celui de l'état. L'appas d'une
 » fortune précipitée a occupé tous leurs
 » soins; & personne n'a rien voulu faire
 » d'extraordinaire , soit pour de nou-
 » velles découvertes, soit pour de nou-
 » veaux établissemens. Chacun s'est
 » plongé dans les plaisirs, & s'est éner-
 » vé dans la mollesse. De simples em-
 » ployés , qui n'avoient que de foibles
 » gages , entretenoient des maîtresses,
 » & enrichissoient des concubines. Pour
 » des succès soutenus il faut de la vigi-
 » lance , de l'exactitude , de la probité,
 » de l'intelligence, & sur-tout des ména-
 » gemens pour les rois dont on a besoin.
 » Il faut de vrais citoyens , qui , con-
 » tens de leurs appointemens , travail-
 » lent , non pour eux-mêmes , mais
 » pour le bien de la compagnie , & fa-
 » chent saisir l'esprit des negres , pour
 » se les attacher. Voilà ce qui regarde les
 » particuliers. A l'égard de la colonie en
 » général, la meilleure voie d'entretenir
 » & d'augmenter son commerce , est de
 » conserver les forts & la garnison dans
 » un état qui ne lui laisse rien à crain-
 » dre des ennemis en tems de guerre ,

» ni des pirates pendant la paix ; d'a-
 » voir les magasins bien fournis ; de
 » n'être jamais sans quelques vaisseaux
 » bien armés pour éloigner les bâtimens
 » d'interlope ; enfin d'être sans cesse à
 » portée de contenir les negres par la
 » terreur , & de les forcer à l'obser-
 » vation des traités. Il faut s'attacher sur-
 » tout à entretenir des jalousies entre les
 » rois du pays , & les empêcher d'établir
 » de nouveaux droits , de hausser le prix
 » des denrées , & de nous ôter la li-
 » berté de prendre de l'eau & du bois
 » dans leurs ports ».

Les habitans de l'isle de Gorée , &
 en général , de tous les environs de
 Rufisque & du cap Verd , sont cruelle-
 ment tourmentés par des insectes qu'ils
 appellent des vagvagues. Ce sont des
 fourmis blanches , grosses comme les
 nôtres , qui au lieu d'élever des pyra-
 mides , restent enfoncées dans la terre ,
 & ne se décelent que par de petites
 galeries cylindriques de la grosseur
 d'une plume d'oye , qu'elles élèvent sur
 les corps qu'elles veulent attaquer.
 Elles s'en servent comme de che-
 min couvert , pour travailler sans être
 vues , & devorent , en très-peu de

tems , toutes les matieres auxquelles elles s'attachent. Si elles assiegent un lit , il est presque impossible de les chasser ; & si le soir on détruit ces galeries , avant la moitié de la nuit elles les ont élevées jusqu'au chevet. Lorsqu'elles ont rongé les draps & les matelas , elles mordent impitoyablement ceux qui sont dedans , & leur causent les douleurs les plus vives.

Parmi d'autres singularités , je ne dois pas oublier la multitude innombrable de poissons de moyenne taille , qui inonde cette côte. La mer en paroît remplie ; & lorsqu'ils sont poursuivis par de plus gros , on les voit par bancs s'approcher du rivage & souvent y échouer. Il y a de ces bancs qui ont plus de 50 toises d'étendue , & où les poissons sont si ferrés , qu'ils roulent les uns sur les autres sans pouvoir nager. Aussi-tôt que les habitans les apperçoivent près de terre , ils se jettent à l'eau , portant un panier d'une main , & nageant de l'autre. C'est une chose très-plaisante de les voir , dans cette attitude , pénétrer au milieu de ces fourmilieres , plonger simplement leur panier , le relever , & s'en retourner chargés de leur proie. Il y a

de ces pêches , où avec un grand filet on prend jusqu'à six mille poissons, dont les moindres égalent la grosseur d'une belle carpe. Les negres en emportent chacun leur charge ; les matelots en remplissent leur chaloupe , & abandonnent le reste sur la rive.

Comme le peuple les fait sécher sur le toit des cabanes , leur vue & leur odeur attirent près des villages les loups , les lions & les tigres , qui rodent sans cesse dans les environs. Malheur aux enfans , aux hommes même , qui se trouvent alors loin de leurs cases. On a remarqué à cette occasion , que le loup & le lion frayent ensemble sans se redouter & sans se nuire. Ce n'est pas que la taille du loup d'Afrique , bien supérieure à celle des nôtres , en impose au roi des animaux ; c'est seulement parce que la chair du loup ne le tente point ; au lieu qu'il tombe sur le premier cheval , ou le premier enfant qui se trouve en son chemin. Il n'y a point de jours , que ces bêtes carnacieres n'enlèvent aux negres un grand nombre de poissons ; & quand on leur demande pourquoi ils ne se donnent pas la peine de les retirer pendant

pendant la nuit, ils répondent froidement, qu'il faut laisser vivre tout le monde, & que d'ailleurs ce seroit pour eux une plus grande peine de les renfermer tous les soirs, que d'en aller pêcher d'autres.

Il est une saison dans l'année, où ces poissons donnent lieu à des expériences remarquables. Il faut entendre notre facteur rendre compte lui-même de ses observations. « Ma chambre, dit-il, étoit » remplie de baquets pleins d'eau de » mer, où j'avois continuellement des » poissons vivans, qui rendoient, pendant la nuit, une lumière semblable à » celle des phosphores. Les bocaux remplis de coquillages, les poissons même » qui étoient étendus morts sur ma table, en donnoient aussi de leur côté. » Toutes ces lumières réunies ensemble, » & réfléchies sur différentes parties de » mon appartement, le faisoient paroître » enflammé. Je prenois beaucoup de » plaisir à considérer ce spectacle; & ce » qu'il y avoit de plus charmant, c'est » que chaque poisson rendoit sa forme » sensible par la lumière qui en sortoit. » Il en étoit de même des coquillages & » de tous les corps marins que j'avois

» dans ma chambre. Mille positions dif-
 » férentes, que je pouvois leur donner,
 » me permettoient de varier à l'infini
 » cette brillante & lumineuse déco-
 » ration ; & les baquets eux-mêmes
 » sembloient des fournaises ardentes.
 » La mer courroucée me présentait en
 » grand le même phénomène. Ses mon-
 » tagnes d'eau sembloient se métamor-
 » phoser en montagnes de feu, & of-
 » froient à mes regards un spectacle
 » merveilleux, plus capable d'exciter
 » l'admiration que la crainte ».

Notre François , aussi bon observa-
 teur que zélé patriote , m'a fait part de
 plusieurs remarques qui doivent natu-
 rellement être placées à la suite de ce
 que vous venez de lire. Il m'a cité un au-
 tre phénomène qui ne s'est point encore
 présenté à ma vue , & dont je doute
 que personne ait jamais parlé. « C'étoit ,
 » dit-il , une espèce de trombe de feu ,
 » semblable à une colonne de fumée, qui
 » tournoit sur elle-même. Elle étoit ap-
 » puyée sur l'eau par sa base ; & le vent
 » d'Est la pouffoit droit à nous. Aussi-
 » tôt que les negres l'eurent apperçue ,
 » ils forcèrent de rames pour l'éviter.
 » Ils savoient que son effet ordinaire est

» d'étouffer par sa chaleur ceux qui en
 » sont enveloppés, & quelquefois même
 » d'embraser les cabanes. Ils furent assez
 » heureux pour la laisser à plus de dix-
 » huit toises derrière la chaloupe, & se
 » féliciterent d'avoir échappé à ce tor-
 » rent de feu ; que la lumière du jour
 » ne laissoit voir que comme une épaisse
 » fumée. Sa chaleur, quoiqu'à une dis-
 » tance de plus de cent pieds, étoit si
 » vive, qu'elle se faisoit sentir jusqu'à
 » nous. Elle nous laissa une odeur ni-
 » treuse, qui nous infecta quelque tems,
 » & dont la première impression fut un
 » léger picotement dans le nez, qui oc-
 » casionna aux uns l'éternuement, &
 » aux autres la difficulté de respirer.

» Dans ce pays-ci, on cueille des
 » huîtres sur les arbres, comme on les
 » détache ailleurs des rochers. Les
 » bords des fleuves, à leur embouchure,
 » sont fournis de mangliers qui leur
 » prêtent leurs racines pour s'y atta-
 » cher ; & l'eau n'y perd jamais sa sa-
 » lure. Lorsque la mer a baissé, elle laisse
 » les huîtres à découvert ; & les negres
 » ne font que couper la branche où
 » elles pendent. Une seule en porte
 » quelquefois plus de deux cens ; & si

» elle a plusieurs rameaux , elle fait un
 » bouquet d'huîtres, qu'un homme au-
 » roit beaucoup de peine à traîner.

» C'est quelque chose d'horrible, que
 » les désordres que causent les faute-
 » relles dans les campagnes du cap Verd.
 » Un matin je vis l'air tout à coup obs-
 » curci comme par une épaisse nuée.
 » C'étoit une quantité prodigieuse de
 » ces insectes , élevés au-dessus de la
 » terre d'environ vingt-cinq ou trente
 » toises , & qui couvroient un espace
 » de plusieurs lieues de pays. Ce nuage
 » étoit poussé par un vent d'Est assez
 » fort, & fit toute la matinée à parcourir
 » les environs. Ces animaux porterent
 » la désolation par-tout où ils passe-
 » rent ; & après avoir consommé les
 » herbes , les feuilles & les fruits des
 » arbres , ils attaquèrent jusqu'à leur
 » écorce. Les roseaux même de la cou-
 » verture des cabanes , tout secs qu'ils
 » étoient, ne furent point épargnés. J'ai
 » pris un grand nombre de ces insectes , que je fais voir encore dans mon
 » cabinet. Ce qui vous surprendra, c'est
 » la promptitude avec laquelle la sève
 » des arbres répare la perte qu'ils ont
 » causée. Quatre jours après ce terrible

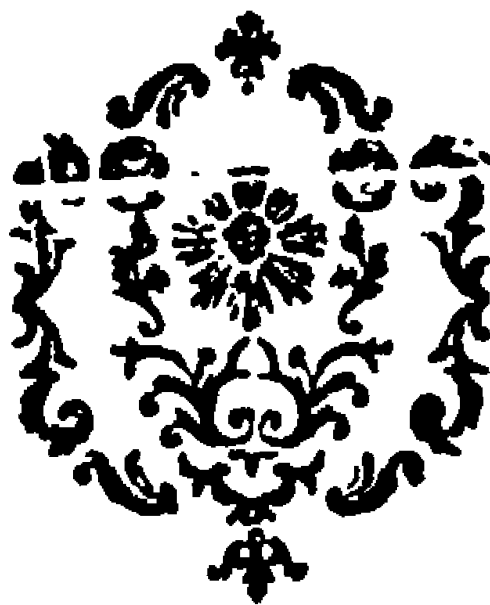
» passage, ces mêmes arbres étoient déjà
 » tous couverts de nouvelles feuilles.
 » On ne se persuaderoit pas aisément
 » qu'un animal aussi hideux que la saute-
 » relle, pût servir de nourriture à l'hom-
 » me ; il est pourtant certain que plu-
 » sieurs peuples de l'Afrique en font
 » leur aliment. Ils donnent même diffé-
 » rentes façons à ce mets dégoûtant : les
 » uns le pilent & en font une bouillie
 » avec du lait ; les autres le font rôtir
 » simplement sur des charbons, le man-
 » gent & le trouvent délicieux ».

Les habitans du Sénégal ont un si
 grand respect pour les serpens, qu'ils les
 laissent croître & multiplier jusques dans
 leurs cases ; quoique souvent ces ani-
 maux détruisent leur volaille, & osent,
 pour ainsi dire, coucher avec eux. Un
 jour que j'étois assis sur une natte avec
 quelques negres, une vipere, après avoir
 fait le tour de la compagnie, s'appro-
 cha de moi. Cette familiarité me dé-
 plut ; & pour en prévenir les accidens,
 je m'avisai de la tuer d'un coup de ba-
 guette. Tout le monde se leva aussi-tôt
 en jettant les hauts cris ; chacun s'éloi-
 gna & prit la fuite. Comme la chose
 devenoit sérieuse, & que le bruit s'en

répandoit dans tout le village , on m'auroit fait un mauvais parti , si le maître du logis , homme d'autorité & de bon sens , n'eût appaisé le tumulte. Les negres s'imaginent que les serpens de la race de celui qu'on a tué, ne manquent jamais de venger sa mort sur quelque parent du meurtrier.

Je suis , &c.

A Rufisque , ce 17 octobre 1733.



LETTRE CLXXXIII.

SUITE DU SÉNÉGAL.

LA saison peu favorable pour la navigation, nous fit prendre le parti de nous rendre par terre, de Rufisque au fort Saint-Louis. Les François ont ouvert cette route pour la commodité de leur commerce entre la Gambia & le Sénégal, parce que la voie de la mer est longue & incertaine. Ce voyage prenoit souvent un mois entier, quoique la distance, le long des côtes, ne soit que d'environ quarante lieues; mais pendant la plus grande partie de l'année, les vents & les courans sont contraires à la navigation.

Après une marche d'environ douze lieues, nous nous arrêtâmes auprès du lac des Serreres, pour faire rafraîchir notre cortège. Nous y trouvâmes une sorte de faucon de la grosseur d'une oie, qui pêche avec une adresse admirable. Placé sur un arbre, au bord du lac, quand un poisson approche de la sur-

face de l'eau, le faucon fond sur lui avec impétuosité, & l'enleve avec ses ferres. J'en tuai un au moment où il prenoit son vol, tenant un poisson qui pesoit plus de quatre livres. Les negres me regarderent de mauvais œil, parce que cet oiseau est, parmi eux, dans une espee de vénération. Ils portent même la superstition jusqu'à le mettre au nombre de leurs marabouts, c'est-à-dire, de leurs prêtres, qu'ils regardent comme des hommes divins, ou peut-être comme des animaux voraces.

Le lendemain nous arrivâmes au village de Makaya, une des résidences du Damel, qui y tenoit alors sa cour. Nous trouvâmes à la porte du palais une garde de quarante negres, avec une troupe de guiriots qui, à notre approche, se mirent à célébrer nos louanges. Deux officiers se présentèrent pour nous recevoir, & nous introduisirent à l'audience du prince. Il ne nous fut pas aisé de passer par la premiere porte de ce Versailles du royaume de Kayor. Le guichet étoit si bas, que nous fûmes obligés de nous courber, & si étroit, que nous n'y entrâmes que de côté. L'enclos contenoit quantité de bâtimens, au

milieu desquels on voyoit une espece de grand salon ouvert de toutes parts. Le Damel, qui étoit assis, se leva à notre arrivée ; & nous présentant la main, il nous embrassa avec beaucoup de remerciemens de notre visite. L'ordre fut donné pour nous traiter aux dépens de la cour, & pour renvoyer à Rufisque les chevaux & les chameaux que nous y avions loués. On nous mena ensuite à l'audience des femmes. Le prince en avoit quatre légitimes, suivant la loi de Mahomet ; mais ses concubines étoient nombreuses, malgré les remontrances des marabouts, qui prenoient quelquefois la liberté de lui reprocher son intempérance. « La loi, répondoit ce monarque, est faite pour vous & pour le peuple ; mais nous autres souverains nous sommes au-dessus de toutes les loix ».

Quoique les negres de cette contrée pratiquent la polygamie, il ne leur est pas permis d'épouser deux filles d'un même pere. C'est encore une loi dont le Damel se croit dispensé ; car il a deux sœurs parmi ses épouses. Les prêtres en murmurent, mais secrètement, parce que ce prince est peu traitable sur ce qui

pourroit troubler ses plaisirs. Comme il possède deux royaumes, il se croit plus puissant que tous les potentats de l'Europe. Il me demandoit comment étoit vêtu le roi de France ; combien il avoit de femmes ; quelles étoient ses forces de terre & de mer ; le nombre de ses gardes, de ses palais, de ses revenus ? J'avois beaucoup de peine à lui persuader, que ce monarque a douze mille soldats pour la garde ordinaire de sa maison ; qu'il peut mettre en campagne une armée de trois cens mille hommes ; entretenir en même tems cent mille matelots, deux cens vaisseaux de guerre & quarante galeres, sans parler d'une quantité incroyable de petits bâtimens ; que son revenu annuel, indépendamment des impôts extraordinaires, montoit à plus de trois cens millions. Mais ce qui paroissoit incroyable à ce prince Africain, c'étoit qu'un si grand roi n'eût qu'une femme. « Et comment peut-il » faire, demandoit-il, lorsqu'elle est ou » enceinte ou malade ? Il attend, répliquois-je, qu'elle se porte mieux. Bon, » reprenoit-il, il a trop d'esprit pour » être capable de tant de patience ».

Le Damel fit présent au facteur de Rufisque, d'une femme qui paroïssoit d'un état supérieur à l'esclavage : en effet, elle avoit été l'épouse d'un des grands officiers de la couronne. Son mari la soupçonnant de quelque infidélité, auroit pu se faire justice de ses propres mains ; mais comme elle étoit d'une famille distinguée, il avoit pris le parti de porter ses plaintes au monarque. Le prince l'ayant jugée coupable, la condamna à la servitude, & la donna au facteur. Les parens de cette malheureuse supplierent le François d'accepter en échange une esclave beaucoup plus jeune, dont il auroit, disoient-ils, plus de profit à tirer, & qui pourroit lui procurer plus de plaisir. Le facteur y consentit ; & la femme fut conduite par la famille hors des états du Damel. Cette rigueur dans la punition, rend les femmes des grands assez chastes, ou du moins leur cause beaucoup plus d'embarras dans leurs intrigues. Comme le droit de les vendre appartient au souverain après leur conviction, elles sont sûres de ne jamais trouver en lui, qu'un juge inexorable, qui accorde toujours une

prompte justice aux maris offensés & mécontents.

Pour nous donner quelque amusement pendant notre séjour à Makaya, le roi fit la revue de ses troupes en notre présence. Le corps d'armée montoit à douze cens hommes, sous la conduite d'un lieutenant général. Ils étoient armés de sabres, d'arcs & de flèches; & couverts de cottes de maille, qui consistoient en deux morceaux d'étoffes de la forme d'une dalmatique. Le fond étoit de coton blanc, rouge, ou d'autres couleurs, parsemé de caractères arabes, que les marabouts croient également propres à jeter l'effroi parmi les ennemis, & à garantir ceux qui les portent, de toutes sortes de blessures. Ils en exceptent cependant celles des armes à feu; parce que leur invention est postérieure au tems de Mahomet. Sous ces cottes de maille, les negres ont une multitude d'amulettes ou de gris-gris; & celui qui en est le plus chargé, doit être le plus brave, parce qu'il a moins de périls à redouter.

Le général s'étant mis à la tête de sa troupe, fit avertir le roi qu'il étoit

prêt à le recevoir. Sa majesté monta à cheval, & prenant sa lance, fit les mêmes mouvemens que si elle eût été prête à combattre. Le général, à la vue de son maître, ôta son turban, & se jettant à genoux, se couvrit trois fois la tête de poussière. Le prince lui fit porter ses ordres par un de ses guiriots militaires; & après les avoir reçus dans la même situation, le commandant se couvrit, & les fit exécuter. Ensuite il reprit sa première posture, attendant de nouveaux ordres qui ne produisirent que des mouvemens irréguliers; de sorte qu'il seroit difficile de rallier de pareilles troupes, si leurs rangs étoient rompus. Cet exercice dura trois ou quatre heures; après quoi le roi retourna dans son palais au bruit des tambours, & précédé de ses musiciens poètes, qui chantoient ses louanges, comme s'il eût remporté une victoire signalée.

Les femmes du Damel prirent soin de nous fournir des provisions pour continuer notre route. Le prince se charge lui-même de ces détails, quand il jouit de sa raison; mais sa passion pour l'eau-de-vie ne lui permettant pas d'être un

instant sans en boire, il fut ivre tant que durèrent deux barrils de cette liqueur, qui avoient précédé notre visite.

La journée suivante fut longue, mais au travers d'un pays parfaitement cultivé. On y voit des plaines entières couvertes de tabac. L'unique usage que les negres fassent de cette plante, est pour fumer; car ils n'aiment ni à la mâcher, ni à la prendre en poudre.

On arrive le quatrieme jour à Biurt. C'est le séjour des officiers du Damel pour les droits & les taxes. Presque tout le commerce s'y fait par l'entremise des femmes; mais la plupart, sous prétexte d'apporter leurs marchandises, viennent se réjouir avec les matelots.

Du port de cette ville, nous nous rendimes à l'isle Saint-Louis, possédée par les François, vers l'embouchure du Sénégal. Comme c'est de cette riviere fameuse, que tire son nom toute cette partie de la côte d'Afrique, il est à propos d'en donner ici une légère idée. Les Latins l'appelloient *Niger*, à cause de la couleur des peuples qui habitent sur ses bords. Les modernes ont conservé l'expression latine, qui, dans notre langue, pourroit se

rendre par le fleuve Noir. On lui donne aujourd'hui plus communément le nom de Sénégal; & quoiqu'on n'ait pas une connoissance exacte de toute l'étendue de son cours, on s'accorde néanmoins à le regarder comme un des plus grands fleuves de l'univers. On croit qu'il prend sa source près des frontieres de la haute Ethiopie, & qu'après avoir traversé une partie de la Nigritie, il s'élargit, forme un lac, & en sort par deux ouvertures qui font deux rivières; l'une est le Sénégal, & l'autre la Gambra, dont je vous ai parlé. La plupart des villes & des villages sont situés sur la rive gauche; la droite est peu habitée, parce qu'on y est exposé aux incursions des Maures. Le roi de Maroc y envoie des troupes qui ravagent le pays, & emmenent les habitans en servitude. Mais ce fleuve large, profond & rapide, est une barrière impénétrable, qui garantit l'autre côté du rivage

Mon dessein étoit de remonter le Sénégal, & de pénétrer dans les terres jusqu'à ses premières cataractes: j'en fus détourné par la lecture d'un mémoire, où j'ai appris ce que je voulois connoître par moi-même. C'est pro-

prement la description de cette rivière;
faite par un homme qui l'a toute par-
courue. « Son cours, dit-il, est d'envi-
» ron neuf cens lieues de l'Est à l'Ou-
» Est, depuis le lac de Bournou, où
» l'on dit qu'il prend sa source, jusqu'à
» deux lieues de la mer. Là, faisant
» un coude, il tourne tout d'un coup
» au sud, & coule encore l'espace de
» soixante milles, pour aller enfin
» se perdre dans l'Océan. Son em-
» bouchure est masquée par une barre
» formée de l'abondance du sable que
» le courant y amene, & qui est re-
» poussé par la marée. Cette barre est
» doublement dangereuse, & parce
» qu'elle a peu d'eau, & parce que les
» flots impétueux qui sortent du fleuve
» au tems des inondations, lui font
» souvent changer de place. L'entrée du
» Sénégal seroit inaccessible, si la force
» de son cours n'avoit ouvert un passage
» de cent cinquante ou soixante toises de
» large, sur deux brasses de profondeur.
» Ce passage ne reçoit que des barques
» de quarante ou cinquante tonneaux:
» les gros bâtimens ne peuvent aborder
» jusqu'à l'isle de Saint-Louis. Mais le
» même inconvénient qui les empêche

» d'y arriver, devient une sûreté pour
 » le fort, & rend le commerce des
 » François plus tranquille. La compa-
 » gnie entretient des canots & des ne-
 » gres également adroits & robustes,
 » pour décharger les vaisseaux. Ces gens
 » sont tellement familiarisés avec cette
 » barre, qu'il est rare d'y voir arriver
 » des accidens ; mais il faut y garder un
 » profond silence, pour ne point in-
 » terrompre le commandement, & les
 » laisser agir à leur volonté, sans leur
 » donner ni ordres, ni conseils.

» Après avoir passé cette digue re-
 » doutable, on trouve une rivière d'une
 » belle largeur, d'une eau claire &
 » unie, & dont le cours est aussi agréa-
 » ble, que l'entrée avoit paru diffi-
 » cile. Le terrain des deux côtés n'est
 » qu'un sable mouvant. Le bord occi-
 » dental forme une langue de terre,
 » longue de vingt-cinq lieues, & dont
 » la plus grande largeur n'en a que deux
 » ou trois. Le côté de l'Est est plus
 » élevé ; mais l'un & l'autre sont éga-
 » lement arides, ou ne produisent que
 » des plantes fort basses. On ne com-
 » mence à trouver des arbres, que deux
 » lieues au-dessus ; encore ne sont-ce

» que des mangliers ; & c'est presque la
 » seule espece qu'on rencontre jusqu'à
 » l'isle de Saint-Louis , qui porte aussi
 » le nom d'isle du Sénégal. Alors cette
 » péninsule devient moins stérile , &
 » présente des pâturages où la Com-
 » pagnie Françoisé fait nourrir des trou-
 » peaux de moutons & de chevres ,
 » pour la garde desquels elle entretient
 » plusieurs negres.

» Avant que d'entrer dans la mer ,
 » le Sénégal se divise en différentes
 » branches , qui forment une infinité
 » de petites isles. Les principales se
 » nomment Bokos , Maghera , Pife-
 » che , Doremur , le Gallet , Buckfar ;
 » Grielle , Sor , &c. Celle de Saint-
 » Louis est au milieu du fleuve , à sept
 » ou huit milles de son embouchure.
 » On lui donne une lieue de circonfé-
 » rence , & sa largeur est très-inégale.
 » C'est le chef-lieu de la compagnie ,
 » & le directeur général y fait sa rési-
 » dence. Malgré sa stérilité , cette isle
 » est habitée par plus de trois mille
 » negres attirés par les François , au
 » service desquels ils paroissent très-
 » attachés. Ils y ont bâti des cabanes
 » qui occupent plus de la moitié du

» terrain. On les prendroit pour des
 » colombers, dont les murs sont de ro-
 » seaux bien joints les uns aux autres,
 » & soutenus par des poteaux plantés en
 » terre. Ces piquets s'élèvent à la hau-
 » teur de cinq ou six pieds, & suppor-
 » tent une couverture de paille, qui se
 » termine en pointe. Chaque case n'a que
 » le rez-de-chaussée, & s'étend depuis
 » dix jusqu'à quinze pieds de diamètre.
 » Il n'y a, pour toute ouverture, qu'une
 » seule porte quarrée; encore est-elle
 » fort basse, & souvent avec un seuil
 » élevé d'un pied au-dessus de terre:
 » de sorte que pour y entrer, il faut
 » incliner le corps & lever la jambe;
 » ce qui fait prendre une attitude aussi
 » gênante que ridicule. Un seul lit
 » donne souvent à coucher à toute une
 » famille, y compris les domestiques,
 » qui sont pêle-mêle avec les maîtres &
 » les enfans. Ces lits consistent en une
 » claie posée sur des traverses, soute-
 » nues par de petites fourches à un pied
 » au-dessus du sol. Une natte tient lieu
 » de paille, de matelats, &, pour
 » l'ordinaire, de draps & de couver-
 » ture. Pour des oreillers, ils n'en con-
 » noissent point; & leurs meubles se

» bornent à quelques pots de terre , à
» des calebasses , &c.

» Quoique les negres , en général ,
» gardent peu de symmétrie dans la
» disposition de leurs logemens , les
» François de l'isle du Sénégal les ont
» accoutumés à observer une certaine
» régularité , qu'ils ont réglée de ma-
» niere , qu'elles forment une petite
» ville percée de rues alignées. Elles
» ne sont point pavées , & heureu-
» sement elles n'en ont pas besoin ;
» car on seroit fort embarrassé de
» trouver des pierres dans le pays.
» Les habitans tirent même un parti
» avantageux de leur sable ; comme il
» est très-profond , il leur sert de siege.
» C'est leur sofa , leur canapé , leur lit
» de repos. Les chûtes d'ailleurs n'y
» sont point dangereuses ; & il est , de
» plus , d'une très-grande propreté ,
» même après les plus fortes pluies ;
» car il ne faut qu'une heure de beau
» tems pour le sécher. Au reste cette
» ville est la plus belle , la plus grande
» & la plus réguliere de toutes celles
» du pays. Elle n'a pas moins d'un quart
» de lieue de longueur , sur une largeur
» presque égale à celle de l'isle , dont

» elle occupe le centre, assez également
 » distribuée aux deux côtés du fort qui
 » la commande. Ce fort n'a pas de meilleur
 » leur de défense que sa situation naturelle.
 » Son artillerie est de trente pièces de canon,
 » partagées en plusieurs batteries. L'arsenal est
 » fourni d'armes & de munitions. A l'égard de la
 » garnison, elle ne sauroit être fort nombreuse;
 » car la Compagnie n'emploie guère que deux
 » cens hommes dans les divers établissemens
 » qu'elle a sur cette côte. Ils sont dispersés
 » suivant les ordres du gouverneur.

» La partie septentrionale de l'île Saint-Louis
 » est couverte de grands arbres, qui ont l'apparence
 » d'une forêt, & au milieu desquels se trouve
 » un étang, & un autre plus petit vers le centre
 » de l'île. Le fond sablonneux du terroir n'empêche
 » pas qu'il n'y croisse assez d'herbe pour engraisser
 » les bestiaux : les étangs sont peuplés de porcs
 » qui s'y rafraîchissent dans la boue. L'île manque
 » d'eau pendant une partie de l'année; on est obligé
 » d'ouvrir des puits au milieu du sable, pour en
 » tirer une eau saumâtre, dont on ne peut faire
 » usage qu'après l'avoir

» filtrée au travers d'une pierre poreuse.
 » Pour la rafraîchir, on la met dans des
 » pots de terre exposés au vent du nord.
 » On admire, avec raison, que l'eau
 » devienne salée dans ces puits, lorsque
 » celle de la rivière devient douce, &
 » qu'au contraire la rivière commence
 » à devenir salée, lorsque les puits cessent de l'être.

» On peut juger de la figure que
 » fait, dans le pays, le gouverneur
 » de l'isle du Sénégal, par la manière
 » dont il reçoit les princes & les rois
 » qui viennent lui rendre visite. Un
 » d'entr'eux, nommé *le petit Brak*, envoia un canot pour lui donner avis de sa venue, & le prier de le faire prendre dans une chaloupe. Arrivé à la porte du fort, il s'assit à terre avec sa suite, & resta dans cette place jusqu'au retour de son interprète, qui eut ordre de le conduire à la salle d'audience. Il ne se fit accompagner que de deux officiers & de deux musiciens poètes, qui, dans ces occasions, ne s'éloignent jamais de leur maître. Le directeur étoit assis dans un fauteuil, la tête couverte, avec ses offi-

» ciers autour de lui. En entrant dans la
 » salle, le prince negre ôta son bonnet,
 » s'approcha du général, mit sa main
 » dans la sienne, qu'il leva plusieurs
 » fois jusqu'à son front, sans pronon-
 » cer un seul mot. Le directeur fit la
 » même chose, mais sans se lever &
 » sans se découvrir. Le prince s'assit sur
 » un tabouret, ayant à ses côtés ses
 » deux officiers, & derriere lui ses
 » deux guiriots. Il observa pendant
 » quelque tems un profond silence, re-
 » gardant le directeur avec beaucoup
 » d'attention; & enfin il lui adressa ce
 » discours.

» Ayant appris votre arrivée dans
 » ce pays, avec la qualité de général
 » pour la Compagnie Françoisse du Sé-
 » négal, & n'ayant entendu faire
 » que des éloges de votre personne,
 » j'ai cru devoir vous prévenir, &
 » vous offrir mon amitié. Je me suis
 » toujours senti de l'attachement pour
 » votre nation; & je lui ai rendu tous
 » les services qui ont dépendu de moi.
 » Je promets de persévérer dans les
 » mêmes sentimens; & vous, général
 » des François, vous pouvez compter
 » en particulier sur mon affection;

» recevez-en même , dans ce moment ,
 » un témoignage sincere , en acceptant
 » cette jeune esclave dont je vous fais
 » présent.

» Le directeur ne répondit à ce com-
 » pliment , qu'en ordonnant qu'on ap-
 » portât de l'eau-de-vie ; car si la qua-
 » lité de mahométans rend quelques
 » negres fort réservés sur l'usage de
 » cette liqueur , le plus grand nombre
 » ne regardent le précepte de l'alcoran ,
 » que comme un conseil qu'on peut
 » enfreindre sans scrupule. Le prince
 » vit avec plaisir arriver sa bouteille.
 » Un de ses officiers remplit un verre ,
 » en fit l'essai , & le présenta joyeuse-
 » ment à son maître. Celui-ci se leva ,
 » but à la santé du général , & rendit
 » le verre à l'officier , avec un reste
 » de liqueur ; ce qui passe pour une
 » faveur parmi les negres. Après le pre-
 » mier coup , le prince alluma sa pipe &
 » se mit à fumer , tandis que les mu-
 » siciens poètes chantoient ses louan-
 » ges. Ils accompagnoient leurs voix du
 » son des instrumens ; & le concert finit
 » par des vœux pour la santé de leur
 » souverain. Ce dernier , quoique dans
 » un âge avancé , avoit l'air noble &
 » majestueux.

» majestueux. Son visage étoit maigre
 » & ridé ; mais il avoit de la vivacité
 » dans les yeux , & le son de la voix
 » fort agréable.

» Le roi de Hoval , dont les états
 occupen la partie la plus septentrio-
 nale de la Guinée , prend aussi le titre
 » de *Brak*, qui signifie roi des rois. C'est
 » purement un nom de majesté, comme
 » celui de *Damel* , roi de *Kayor*, de *Si-*
 » *ratik*, roi des *Foulis*, & plus ancienne-
 » ment celui de *Pharaon* & de *Cesar* ,
 » rois & empereurs d'*Egypte* & de *Ro-*
 » *me*. Le grand *Brak*, car c'est ainsi qu'on
 » le distingue de celui dont on vient de
 » parler, fait sa résidence à *Ingherbel* ,
 » au nord du Sénégal. Le même direc-
 » teur lui dépêcha un interprète avec
 » un présent de quelques flacons d'eau-
 » de-vie , pour le prier de recevoir sa
 » visite. Le député revint le lendemain ,
 » & dit au général , que le monarque
 » ayant commencé par s'enivrer à l'ar-
 » rivée du présent , ne seroit pas en
 » état de le voir d'un jour ou deux.
 » Le directeur lui donna le tems de re-
 » couvrer sa raison ; & l'étant venu
 » trouver le lendemain , il lui proposa
 » de renouveler le traité de commerce

» & d'amitié, qui le lioit à la compagnie.
 » Cette proposition fut suivie de deux
 » demandes : la première , qu'il plût à
 » sa majesté de se priver du plaisir de
 » boire pendant la négociation , pour
 » éviter tous les désordres capables de
 » troubler leur bonne intelligence : la
 » seconde , que ce prince n'exigeât cette
 » année aucun présent , parce qu'il n'y
 » avoit dans les magasins , que les mai-
 » chandises nécessaires pour le com-
 » merce. Le roi promit l'un & l'autre ;
 » mais oubliant sa parole , pendant la
 » conférence même , il demanda si sou-
 » vent de l'eau-de-vie , que le général
 » François se crut obligé d'en faire ap-
 » porter ; & pour cette fois seulement ,
 » le prince en but avec modération. Il
 » étoit accompagné d'une de ses fem-
 » mes & de ses trois filles , & assis sans
 » façon sur une caisse , la jambe étendue
 » sur les genoux de la reine , assise
 » comme lui sur le même ballot. Une de
 » ses filles , qui se mit entre ses jambes ,
 » lui tenoit la cuisse accolée d'un bras.
 » Les deux autres jouant à terre auprès
 » de leur mere , faisoient quantité de
 » fingeries pour divertir sa majesté.
 » Leur situation auroit fait le sujet d'une
 » peinture fort grotesque.

» Le même jour , le gouverneur re-
 » çut la visite des deux sœurs du
 » monarque. L'ainée avoit épousé un
 » seigneur negre ; la cadette étoit en-
 » core à marier. Elles étoient toutes
 » deux jolies & bien faites , comme le
 » sont presque toutes les femmes du
 » Sénégal. Elles avoient à leur suite
 » deux esclaves & un guiriot , dont les
 » cheveux étoient chargés de gris-gris
 » dans un grand nombre de petites
 » boîtes d'argent de différentes formes.
 » Après une longue conversation , où
 » ces princesses marquerent beaucoup
 » d'esprit & de bon sens , elles chan-
 » terent un air du pays , & firent dan-
 » ser leur musicien. Le directeur leur
 » fit présent à chacune d'une lunette
 » d'approche , & les salua , à leur dé-
 » part , d'une décharge d'artillerie.

» A son arrivée , on lui avoit pré-
 » senté une jeune négresse d'une jolie
 » figure , qui lui offrit diverses sortes
 » de services , tels qu'elle étoit accou-
 » tumée d'en rendre aux autres Fran-
 » çois. Elle avoit soin , disoit-elle , de
 » leur laver les pieds , de les peigner ,
 » de les frotter , & , lorsqu'ils reve-
 » noient fatigués du travail , de les ser-

» vir dans l'intérieur de leur chambre.
 » Le gouverneur admirant la délica-
 » tesse de ses facteurs, reçut cette fille
 » pour blanchir son linge , & la dis-
 » pensa du reste de ses offres ; ce qui
 » ne parut pas lui faire beaucoup de
 » plaisir.

» Dans une visite que rendit au gé-
 » néral François la principale épouse du
 » monarque , accompagnée des dames
 » de sa cour , elles étoient toutes mon-
 » tées sur des ânes , avec un cortège de
 » dix ou douze femmes à pieds , & d'au-
 » tant d'hommes , parmi lesquels étoient
 » deux musiciens. Le directeur condui-
 » sit la sultane dans sa chambre , où elle
 » s'assit sur le lit avec trois de ses da-
 » mes d'honneur. Les autres prirent les
 » places que le hasard leur offrit ; & le
 » fauteuil demeura au général. Après les
 » premières civilités , les femmes ôte-
 » rent une partie de leurs habits , qui
 » les laisserent presque nues. C'est une
 » politesse dont on honore les per-
 » sonnes de distinction. La sultane n'é-
 » toit pas d'une beauté singulière ; mais
 » elle avoit le visage agréable & la
 » taille fine. Elle se fit apporter des
 » pipes pour elle & pour sa suite ; mais

» remarquant que l'étranger ne fumoit
 » pas, elle offrit de les renvoyer, si la
 » fumée l'incommodoit. Il répondit
 » qu'il ne s'en dispensoit que par respect
 » pour une princesse de son rang; &
 » comme elle voulut le forcer de re-
 » cevoir sa pipe, il s'en fit apporter
 » une. La conversation fut animée; &
 » le François n'eut pas peu d'embarras
 » à répondre à toutes les questions
 » qu'on lui faisoit par la bouche de son
 » interprete. Elles roulerent sur les
 » femmes de son pays, sur leur beauté,
 » leur habillement, leurs galanteries,
 » & sur la maniere dont elles vivent
 » avec leurs maris. Le bonheur d'avoir
 » chacun le sien, est l'article sur lequel
 » on insista davantage, & qui parut
 » faire le plus d'envie aux dames Afri-
 » caines.

» A l'heure du dîner, le général, qui
 » savoit qu'elles ne mangent jamais en
 » présence des hommes, prit volon-
 » tairement le parti de se retirer. Il les
 » fit traiter suivant leurs usages, leur
 » envoya quelques mets de sa table, &
 » en particulier plusieurs pieces de pâ-
 » tisserie François. La sultane y fut si
 » sensible, qu'elle but à sa santé, & le

» fit prier de venir boire à la sienne.
 » Il passa aussi-tôt dans la chambre des
 » dames , & acheva de dîner à leur
 » table. Il leur servit du café, qu'elles
 » trouverent délicieux ; & à leur dé-
 » part , il reconduisit la sultane , &
 » l'aida à remonter sur son âne.

» En allant prendre congé du grand
 » Brak , le directeur François le trouva
 » occupé à juger un procès qui paroîs-
 » soit l'embarrasser. Un marabout s'é-
 » tant engagé, avec un seigneur negre ,
 » à lui donner un gris-gris qui le ren-
 » droit invulnérable pendant la guerre,
 » avoit reçu , pour une faveur si pré-
 » cieuse , un cheval d'une beauté rare ;
 » mais ce merveilleux amulette n'avoit
 » point empêché que le negre n'eût été
 » tué dès le commencement du combat.
 » Ses héritiers, qui n'avoient point igno-
 » ré le marché , redemandoient le che-
 » val au marabout. Le Brak voyant ar-
 » river le gouverneur de l'isle Saint-
 » Louis , lui demanda son opinion. Il
 » parut clair à ce dernier , que le gris-
 » gris ayant été sans vertu , le cheval
 » devoit être restitué ; & son jugement
 » servit de sentence.

« Dans les états du grand Brak , sur

» la rive droite du Sénégal, est un can-
 » ton appelé le Désert. C'est une plaine
 » vaste & stérile, bornée par des mon-
 » tagnes de sable rouge, & qui n'a pour
 » arbres, que quelques buissons, sans
 » aucune autre sorte de verdure. Les fac-
 » teurs Européens & les Maures s'y
 » rendent de toutes parts pour y faire
 » le commerce de la gomme. Quoique
 » peu importante en apparence, cette
 » marchandise est devenue un objet de
 » négoce très-considérable; premiè-
 » rement, parce qu'elle se donne ici à
 » bon marché, & se vend fort cher
 » hors de l'Afrique; en second lieu,
 » parce qu'elle occupe une grande par-
 » tie des manufactures de l'Europe, &
 » fournit à l'entretien d'une infinité de
 » personnes. On l'appelle gomme du
 » Sénégal, ou gomme arabique, parce
 » qu'avant que les François eussent des
 » comptoirs dans ce pays, elle ne ve-
 » noit que de l'Arabie. On en reçoit
 » même encore du Levant; & l'on pré-
 » tend qu'elle vaut mieux que celle
 » d'Afrique, par la raison, sans doute;
 » qu'elle est plus chère; car au fond, elles
 » sont toutes deux de la même bonté.
 » L'artifice consiste à mettre à part la

» plus belle , c'est-à-dire , la plus nette ,
» la plus claire , la plus sèche , celle
» qui est en plus gros morceaux , & à
» la faire passer hardiment pour la véri-
» table gomme arabique : du reste , ce
» sont les mêmes qualités , les mêmes
» vertus : on les emploie aux mêmes usa-
» ges , & l'on en retire la même utilité.
» On lui attribue plusieurs propriétés
» excellentes , comme de guérir la coli-
» que en faisant dissoudre cette drogue
» dans du lait , d'arrêter les dissenteries ,
» d'épaissir les humeurs séreuses , & de
» les empêcher de se mêler avec le sang.
» Elle sert de nourriture aux Negres qui
» habitent le long du Niger , & aux
» Maures , qui la vendent aux Euro-
» péens. Elle est leur unique subsistance
» pendant toute la route. Ils ne pren-
» nent point d'autres provisions , non
» par nécessité , & faute d'autres ali-
» mens , mais par goût. Tous la man-
» gent avec plaisir : ou ils la croquent
» comme du sucre ; ou ils la font amollir
» dans de l'eau , & l'avalent. Elle leur
» donne de la force & de la santé. La
» gomme la plus fraîche , c'est-à-dire ,
» celle qui a été cueillie nouvelle-
» ment , s'ouvre en deux comme un

» abricot mûr. Le dedans en est tendre,
 » & lui ressemble assez par le goût.
 » L'arbre qui le porte , est une sorte
 » d'acacia , assez petit , & toujours
 » verd. Sa seve est si active , qu'elle
 » passe au travers de l'écorce ; le soleil
 » l'épaissit , & en forme la gomme. La
 » récolte s'en fait deux fois l'année , au
 » mois de mars & au mois de décembre.
 » La dernière est la plus abondante &
 » la plus estimée. Elle se recueille après
 » les pluies , lorsque l'arbre est rempli
 » d'une seve que le soleil perfectionne ,
 » sans lui donner trop de dureté. C'est
 » ce qui ne se rencontre pas dans celle
 » du mois de mars , parce qu'elle n'a eu
 » que des chaleurs brûlantes , qui la des-
 » sechent. La gomme se mesure , pour
 » la vente , dans un vaisseau qui en con-
 » tient près de deux cens livres , & vaut
 » environ cent sols de notre monnoie.
 » On trouve , dans les environs du
 » Sénégal , trois forêts composées de
 » gommiers , qui donnent lieu à un fort
 » grand commerce.

» Au nord de ce même fleuve , est
 » situé le lac de Kayor , à cinquante
 » lieues de l'isle Saint-Louis. Il est for-
 » mé par les inondations qui le rem-
 »

254 SUITE DU SÉNÉGAL.

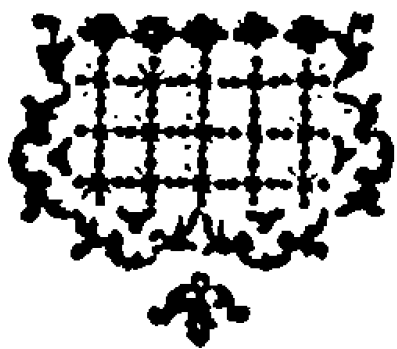
» plissent régulièrement toutes les an-
» nées ; & lorsque les eaux se retirent ,
» il reste à sec dans la plu- grande partie
» de son étendue. Les Maures & les
» Negres qui habitent les bords , y
» font leurs plantations de millet &
» de riz ; & la récolte est toujours
» très abondante. Ils y nourrissent de
» nombreux bestiaux , & menent une
» vie fort aisée. Ces bestiaux sont in-
» festés par certains oiseaux de proie ,
» qui , s'attachant sur leur dos , leur
» mangeroient la chair , si l'on ne pre-
» noit soin de les en délivrer. Le lac
» de Kayor communique au Sénégal
» par un canal très-profond , sur le-
» quel sont situés les villages d'Ingrin
» & de Queda , gouvernés par des sei-
» gneurs negres. Tout ce pays est
» agréable & bien cultivé. Le riz & le
» maïs y fournissent de riches moissons.
» Les pompions , especes de melons
» d'eau très-estimés , n'y sont pas
» moins abondans. Les melons de
» France & d'Espagne y croissent par-
» faitement. Les negres en ramassent
» la graine , la rôtiennent dans des poêles
» de fer , & en font un mets dont ils
» sont très-friands. La fertilité de cette

» terre n'empêche pas que le pays ne
 » soit souvent désolé par la famine ;
 » ce qui vient autant de la paresse des
 » habitans , que du ravage des saute-
 » relles qui dévorent , dans certaines
 » années , toutes les plantes & tous les
 » fruits ».

J'interromps ici , Madame, la lecture
 de mon mémoire , pour y revenir dans
 la lettre suivante.

Je suis , &c.

*Au fort Saint - Louis , dans l'isle de
 Sénégal , ce 25 octobre 1753.*



LETTRE CLXXXIV.

SUITE DU SÉNÉGAL:

«LE lac & le canal de Kayor sépa-
rent les états du Siratik , roi des
»Foulis, de ceux du grand Brak ,
»souverain de Hoval. Le gouver-
»neur de l'isle de Saint-Louis fut
»reçu à la cour du Siratik , comme
»à celle des rois voisins. Un prince ,
»parent du monarque , vint au de-
»vant de lui à la tête de trente
»chevaux. Dès qu'il l'eut apperçu ,
»il s'avança au grand galop , secouant
»sa lance , comme s'il eût voulu en
»frapper le Général. Celui-ci l'aborda
»de la même manière , c'est-à-dire ,
»avec le pistolet en joue ; mais lors-
»qu'ils furent près l'un de l'autre ,
»ils mirent pied à terre , & s'embras-
»serent : ensuite étant remonté à che-
»val , le prince conduisit son hôte
»dans une maison qu'il avoit fait pré-
»parer. On lui servit un souper à la
»manière du pays ; & par civilité , il

» goûta de tous les mets Africains.

» Après le repas , on vint l'avertir
 » que tout étoit disposé pour un bal
 » dont on vouloit lui donner le diver-
 » tissement : c'est ce que les negres
 » appellent le *folgar*. Les jeunes gens
 » s'assembloient dans une place , au milieu
 » de laquelle on allume un grand feu.
 » Les vieillards , assis autour d'eux , s'en-
 » tretiennent agréablement , tandis que
 » la jeunesse danse ; & cette conver-
 » sation , qui se nomme le *karder* , est
 » un de leurs plus grands amusemens.
 » C'est dans ces cercles , où ils s'ex-
 » priment en termes nobles & choisis ,
 » qu'on remarque la beauté de leur ima-
 » gination , l'étendue de leur mémoire ,
 » & les progrès qu'ils feroient dans
 » les sciences , si leurs talens naturels
 » étoient cultivés par l'étude : ce qu'il
 » ne faut entendre néanmoins que des
 » personnes de distinction , tels que les
 » seigneurs , les officiers & les mar-
 » chands ; car les payfans , les ouvriers
 » & le peuple ne sont ni moins igno-
 » rans , ni moins grossiers , que dans les
 » autres contrées de l'Afrique.

» Mais pour revenir au *folgar* , les
 » garçons & les filles sont disposés sur

» deux lignes vis-à-vis l'une de l'autre.
 » Dès que le bruit des instrumens com-
 » mence à se faire entendre, toute la
 » troupe entonne une chanson : en
 » même tems un danseur sortant de sa
 » ligne, s'avance vers la négresse qui se
 » trouve placée directement en face
 » de lui. Il s'arrête à quelque distance,
 » lui tourne le dos ; & dans cet état, il
 » attend le signal du tambour. Au pre-
 » mier coup de baguette, il s'approche
 » de la fille, & forme avec elle une
 » danse très-lascive. Chaque acteur
 » fait, à son tour, le même exercice :
 » ils se réunissent ensuite, & se con-
 » fondent avec la même indécence, les
 » mêmes attitudes, les mêmes gestes.

» Dans ces sortes de bals, les per-
 » sonnes de la première distinction
 » viennent quelquefois danser avec
 » leurs chevaux. Rien n'est plus diver-
 » tissant, que de voir ces superbes cour-
 » siers, oubliant pour ce moment leur
 » ardeur, se conformer au dessein de
 » la fête. Ils levent leurs pieds, & en
 » frappent la terre légèrement & en
 » cadence. Tous les mouvemens de
 » leurs corps s'accordent, avec une
 » justesse admirable, au son des instru-

» mens ; & rien ne ressemble davantage
 » à une danse bien conduite & bien
 » mesurée , que leur démarche fiere &
 » régulière. Il semble que la fête soit
 » pour eux , tant ils paroissent y prendre
 » part & sont sensibles aux applaudisse-
 » mens. Les cavaliers eux-mêmes n'a-
 » joutent pas peu d'agrément à tous ces
 » jeux. Ils guident leurs chevaux , &
 » leur font imiter tout ce qu'ils veulent
 » représenter , en feignant , par leur
 » contenance & leurs attitudes , un
 » combat , une lutte , une chasse , &c.
 » En approchant de Gumel , demeure
 » ordinaire du Siratik , le gouverneur
 » François reçut une députation de ce
 » monarque , qui le complimenta sur son
 » arrivée. Le palais du roi est composé
 » d'un grand nombre de cabanes , en-
 » vironnées d'un enclos de roseaux
 » entrelacés , & défendues par une haie.
 » Le directeur trouva le prince assis
 » sur un lit , avec quelques-unes de
 » ses femmes ; d'autres étoient à
 » terre sur des nattes. Le roi se leva ,
 » fit quelques pas au devant de l'é-
 » tranger , & le plaça à côté de lui.
 » On parla de renouveler l'alliance

» qui subsistoit depuis un tems immémo-
 » rial entre la nation des Foulis & la
 » compagnie Françoisé du Sénégal. Le di-
 » recteur insista sur les avantages mu-
 » tuels de cette union ; & pour con-
 » clusion , assura le Siratik de ses sen-
 » timens particuliers de respect & de
 » zele. Pendant que l'interprete expli-
 » quoit ce discours, le prince exprimant
 » sa satisfaction sur son visage , prit plu-
 » sieurs fois la main du gouverneur , &
 » la pressa contre sa poitrine. Ses fem-
 » mes & ses courtisans disoient & ré-
 » pétoient avec la même joie : les Fran-
 » çois sont une bonne nation ; ils sont
 » nos amis. Je vous permets , ajouta
 » le monarque , de bâtir des comptoirs
 » dans toute l'étendue de mes états, d'y
 » élever des forts pour votre sûreté, de
 » vous réclamer de moi dans toutes les
 » occasions , & de compter toujours
 » sur ma protection & sur mon amitié.

» Pour sentir tout le prix d'une pareille
 » faveur , il faut observer que , quoique
 » les rois negres aiment passionnément
 » le commerce des Européens, & parti-
 » culièrement celui des François , parce
 » que ces derniers ont pour eux plus de
 » politesse & de complaisance que les

» autres nations , cependant ils n'en
 » craignent pas moins de leur voir
 » former des établissemens dans leurs
 » états. Ils ne fauroient oublier la ty-
 » rannie avec laquelle ils ont été traités
 » par les Portugais & les Hollandois ;
 » & cette défiance pour leur liberté ,
 » les dispose à regarder avec horreur ,
 » tout ce qui a l'apparence de forte-
 » resse. D'un autre côté, les Euro-
 » péens qui ont reconnu , par une lon-
 » gue expérience, l'avidité des princes
 » du pays , & la mauvaise foi des ha-
 » bitans , n'abandonnent pas volontiers
 » leurs marchandises aux insultes & au
 » pillage.

» Une des reines ayant observé que,
 » pendant l'audience du Siratik , le
 » directeur regardoit avec beaucoup
 » d'attention une jeune princesse de
 » dix-sept ans, s'imagina qu'il avoit
 » pris de l'amour pour elle, & proposa
 » au roi de la lui donner en mariage :
 » le prince y consentit ; mais le Fran-
 » çois s'en excusa, sur ce qu'étant déjà
 » marié , sa religion ne lui permettoit
 » pas d'avoir plusieurs femmes. Cette
 » réponse fit naître quantité de réflé-
 » xions & de discours entre les dames

» negres sur le bonheur de celles d'Eu-
 » rope. Elles demanderent au directeur
 » comment il pouvoit vivre si long-
 » tems sans la sienne; ce qu'il pensoit
 » de sa fidélité durant une si longue ab-
 » sence; & si lui même ne se trouvoit
 » pas quelquefois dans le cas d'en man-
 » quer? Il les satisfit sur toutes ces ques-
 » tions, & principalement sur la der-
 » niere, en disant que l'occasion n'étoit
 » pas toujours aussi dangereuse que
 » celle où il se trouvoit, quand il avoit
 » le bonheur de les voir. Cette galan-
 » terie Françoisse lui valut un regard
 » tendre de la part de la jeune prin-
 » cesse, & un sourire gracieux de
 » toutes les autres.

» Le roi partit le lendemain avec sa
 » cour, pour se rendre à un autre pa-
 » lais. Le directeur vit passer ce cor-
 » tege, qui commençoit par un corps
 » de cent soixante chevaux. Les reines
 » & les princesses venoient après cette
 » avant-garde, montées sur des cha-
 » meaux, & renfermées dans de grands
 » paniers d'osier, où l'on ne leur
 » voyoit que la tête. Chaque chameau
 » portoit deux femmes, sous la con-
 » duite de deux écuyers qui tenoient

» les paniers pour les empêcher de
 » tourner. Les dames suivantes étoient
 » sur des ânes, & marchaient, au-
 » tant qu'il étoit possible, à côté de
 » leurs maîtresses, pour les amuser par
 » leur entretien, allumer leurs pipes, &
 » leur rendre d'autres services. Cette
 » troupe galante salua le général
 » avec beaucoup de politesse, & lui
 » souhaita un heureux voyage. Elle
 » étoit suivie d'un long train de cha-
 » meaux, d'ânes & de bœufs chargés
 » du bagage de la cour. Un corps de
 » trois cens chevaux fermoit cette pre-
 » mière partie du convoi. A peu de
 » distance, les tambours, les trom-
 » pettes & les timbales du roi se firent
 » entendre à la tête d'un autre corps
 » de cavalerie. Le monarque suivoit
 » seul à cheval, vêtu d'un surtout d'é-
 » carlate, avec le ceinturon, l'épée &
 » le chapeau à la Françoisé. En appro-
 » chant du directeur, qui le reçut la
 » tête découverte, il mit aussi le cha-
 » peau à la main ; & après quelques
 » complimens, ils prirent congé l'un
 » de l'autre. Le prince étoit suivi de
 » quatre ou cinq cens chevaux qui mar-
 » choient sur quatre de front. Les pre-

» miers rangs étoient composés des
 » principaux seigneurs de la cour. Outre
 » le fabre & la lance, chacun avoit son
 » arc & son carquois passés en sautoir
 » sur le dos, avec une écharpe de plu-
 » sieurs couleurs à la ceinture. Toute
 » cette noblesse salua civilement le di-
 » recteur, qui lui rendit quelques fan-
 » fares de sa musique, avec une dé-
 » charge de sa mousqueterie. Les équi-
 » pages du roi suivoient en bon ordre ;
 » & cette longue marche étoit fermée
 » par deux cens chevaux qui formoient
 » l'arrière-garde.

» Le Siratik peut mettre en cam-
 » pagné une armée nombreuse, parce
 » que ses gouverneurs de province sont
 » obligés de lui fournir la quantité de
 » troupes qu'il demande. Pour le rem-
 » boursement de leur dépense, ils ont
 » le droit de faire esclaves tous les
 » negres qu'ils rencontrent dans l'é-
 » tendue de leur gouvernement : privi-
 » lege dont le roi lui-même ne jouit
 » qu'à l'égard de ceux qui se sont ren-
 » dus coupables de quelques crimes.

» Selon les loix établies dans la plupart
 » des états Africains, la couronne ne
 » passe pas du pere au fils, mais au

» frere , & à son défaut , au neveu
 » du monarque par sa sœur , la voie des
 » femmes étant regardée comme la
 » plus sûre. Les reines soutiennent la
 » grandeur de leur rang avec une di-
 » gnité singuliere. Il est de l'étiquette de
 » cette cour Africaine , que ces prin-
 » cesses ne tournent jamais la tête pour
 » marquer de l'attention à ce qui se
 » fait autour d'elles. Mais cette fierté se
 » change en familiarité vis-à-vis des
 » Européens , & en caresses avec les
 » François.

» Le royaume des Foulis occupe
 » près de deux cens lieues , de l'orient
 » à l'occident , sur les deux bords du
 » Sénégal ; mais ses dimensions sont
 » moins connues du nord au sud , parce
 » que les étrangers ont presque borné,
 » jusqu'à présent, leur négoce aux rives
 » de ce fleuve , sans avoir cherché à pé-
 » nétrer dans les terres. Le pays est fort
 » peuplé , le terroir fertile ; & si les ha-
 » bitans avoient plus d'industrie , ils
 » pourroient tirer de leurs productions
 » le fonds d'un commerce fort avanta-
 » geux. Les lieux principaux qui se trou-
 » vent dans sa longueur , en remontant
 » le Sénégal , sont la petite isle de Mé,

» nage, où les negres, après les inonda-
 » tions, font leurs plantations de tabac,
 » de riz, de millet & de légumes, qui leur
 » produisent de riches récoltes; le lac de
 » Pania-Fouli, formé, comme celui de
 » Kayor, par les débordemens de la
 » rivière; le terrier Rouge, lieu célèbre
 » par le trafic des gommes, dont les
 » échanges se font comme au désert;
 » l'isle d'Ivoire ou de Morfil, qui oc-
 » cupe un espace de plus de quarante
 » lieues, & tire son nom de la quan-
 » tité de dents d'éléphans, que les
 » François y achètent; l'isle de Bilbas,
 » qui, quoique moins grande que celle
 » d'Ivoire, dont elle n'est séparée que
 » par un petit bras du Sénégal, lui res-
 » semble par le terroir, les productions
 » & le commerce; & enfin la ville d'A-
 » gnan, séjour ordinaire du Siratik,
 » & la capitale de son royaume.

» Depuis le terrier Rouge, jusqu'à
 » l'isle de Bilbas, les deux côtés du
 » fleuve présentent une charmante
 » perspective. Ses rives sont couver-
 » tes de grands arbres chargés de
 » verdure, & peuplés d'une variété
 » infinie d'oiseaux, de singes, d'écu-
 » reuils, dont les mouvemens & les

»tours comiques offrent un spectacle a-
 »musant. Les oiseaux , pour éviter la
 »poursuite des singes qui craignent
 »l'eau , font leurs nids à l'extrémité des
 »branches suspendues sur la rivière.
 »Rien n'est si plaisant , que de voir
 »ces quadrupedes descendre du haut
 »des arbres , pour admirer de plus près
 »les barques à leur passage. Ils les con-
 »siderent quelque tems , paroissent
 »s'entretenir de ce qu'ils ont vu , &
 »abandonnent la place à ceux qui arri-
 »vent après eux. Plusieurs deviennent
 »familiers jusqu'à jeter des branches
 »seches aux passans , qui leur répon-
 »dent à coups de fusils. On en tue
 »quelques-uns ; d'autres sont blessés ;
 »le reste tombe dans une étrange conf-
 »ternation. Une partie pousse des cris
 »affreux ; une autre ramasse des pierres
 »pour les jeter à leurs ennemis ; d'au-
 »tres se vident le ventre dans leurs
 »mains , & s'efforcent d'envoyer ce
 »présent aux spectateurs. Comme ces
 »animaux sont fort nuisibles aux plan-
 »tations, les negres leur font continuel-
 »lement la guerre , & ne peuvent con-
 »cevoir ce qui peut déterminer les Eu-
 »ropéens à les acheter, n'étant pr
 »pres
 »qu'à faire du mal. Plusieurs d'entre eux

» en ont pris occasion d'apporter des
 » rats à vendre aux comptoirs François,
 » persuadés qu'ils ne devoient pas être
 » de moindre prix que les singes , puis-
 » qu'ils ne sont ni moins pernecieux ni
 » moins nuisibles.

» Le gouverneur ne quitta le royaume des Foulis, qu'après avoir rendu une dernière visite au monarque dans sa capitale. Ce prince étoit avancé en âge ; & son esprit s'affoiblissoit avec le corps. Il tomba tout d'un coup dans un excès de dévotion, qui lui fit abandonner les rênes du gouvernement. Il se retira parmi les marabouts, pour se perfectionner, disoit il, dans le mahométisme. Il devint si passionné pour l'alcoran, qu'il le portoit constamment à son cou, dans un gros in-folio qui contenoit le texte avec la glose ; & quoiqu'il soutînt à peine cet énorme fardeau, il ne voulut jamais permettre qu'on en diminuât le poids. Un pèlerinage à la Mecque étoit à ses yeux un titre de sainteté ; & la fin de sa vie, comme celle de tous les princes foibles & dévots, fut le regne des prêtres, de la superstition & de l'hypocrisie. Lorsque

» Lorsque le Siratik rend la justice à
 » ses peuples , il se fait accompagner de
 » douze vieillards qui écoutent les par-
 » ties séparément , & rapportent au
 » monarque ce qu'ils ont entendu. Le
 » prince, sur l'avis de ses conseillers,
 » prononce le jugement ; & la sentence
 » est exécutée sur le champ. A ces au-
 » diences , il n'y a ni avocat ni procu-
 » reur ; chacun plaide sa propre cause ;
 » & dans les affaires civiles le roi prend
 » un tiers des dommages & intérêts.
 » Le meurtre & la trahison sont les
 » seuls crimes qu'on punisse de mort. Un
 » débiteur insolvable est vendu avec
 » toute sa famille , jusqu'à l'entière
 » satisfaction du créancier ; & le roi
 » retire une partie du prix de la vente.

» Les Foulis n'ont pas la peau d'un si
 » beau noir que les autres negres ; la
 » plupart sont d'une couleur fort basan-
 » née ; ce qui vient de leurs fréquentes
 » alliances avec les Maures. Ils ne sont
 » ni si hauts , ni si robustes que les
 » Oualofs : leur taille est médiocre ,
 » quoique bien prise. Avec un air déli-
 » cat , ils ne laissent pas d'être propres
 » au travail. Ils cultivent les terres avec
 » soin , & nourrissent un grand nombre

» de bestiaux. Leurs chevres & leurs
 » moutons sont d'une qualité parfaite,
 » leurs bœufs fort gros; & la compa-
 » gnie n'a pas des meilleurs cuirs, ni à
 » meilleur marché, que ceux qu'elle tire
 » de cette contrée. Le pays est rempli
 » de toutes sortes d'animaux, depuis le
 » lapin jusqu'à l'éléphant; aussi ces peu-
 » ples sont-ils fort adonnés à la chasse;
 » & ils l'exercent avec beaucoup d'a-
 » dresse. Ils ont l'esprit plus vif que
 » les Oualofs, & les manieres plus
 » civiles; mais ils ne sont ni moins
 » voleurs, ni moins fripons. Leur dou-
 » ceur naturelle les fait aimer de tous
 » leurs voisins; & ceux qui les insultent,
 » se déshonorent eux-mêmes. Chez
 » eux, un homme ne tombe jamais
 » dans le besoin; ils assistent avec huma-
 » nité les infirmes & les vieillards. Les
 » querelles sont rares parmi eux; & il
 » se passe des années entieres, sans qu'on
 » entende dire qu'un particulier en ait
 » insulté un autre. Cette douceur ne
 » vient cependant pas d'un défaut de
 » courage; car il y a peu de nations aussi
 » braves dans toute l'Afrique. Leur in-
 » clination pour la danse leur est com-
 » mune avec tous les negres; quoi-

» que mahométans, ils ont une égale pas-
 » sion pour l'eau-de-vie, & donneroient
 » un bœuf gras pour une pinte de cette
 » liqueur ; mais il faut prendre garde
 » de ne pas leur présenter une bouteille
 » à moitié remplie ; car, soit simplicité,
 » orgueil ou superstition , ils préfèrent
 » un petit vase plein, à un barril auquel
 » il ne manqueroit qu'un pouce de sa
 » mesure. Ils sont curieux dans le choix
 » des étoffes ; les femmes sur-tout ne
 » trouvent rien de trop beau dans les
 » toiles que leur vendent les François
 » ou les Maures. La soie ne s'y est
 » pas encore introduite , quoiqu'elles
 » la reçussent avec joie. Elles sont
 » douces, polies, engageantes, & aussi
 » propres qu'aucune autre femme du
 » monde , à tirer parti de la foiblesse
 » des hommes.

» En remontant le Sénégal, & mar-
 » chant vers l'orient, on rencontre le
 » royaume de Galam , qui confine
 » aux états du Siratik. Nos François
 » qui faisoient cette route , s'arrêterent
 » quelque tems sur les frontieres de ces
 » deux royaumes, où ils exerçoient un
 » singulier genre de commerce. Les
 » femmes de ce lieu s'étant imaginé que

» l'eau qu'on pompoit dans les barques,
 » guérissoit différentes sortes de mala-
 » dies, apportoit du lait en échange
 » pour ce prétendu remede. Un chirur-
 » gien, nommé Ferrand, s'étoit rendu le
 » directeur de ce trafic, & le conduisoit
 » si habilement, qu'un jour ne pouvant
 » s'accorder avec une de ces femmes
 » pour la quantité de lait qu'il exigeoit,
 » il remit gravement son eau dans la
 » pompe, comme s'il eût appréhendé
 » de perdre la moindre goutte de cette
 » précieuse & divine liqueur. Ce même
 » homme avoit apporté, de l'embou-
 » chure du Sénégal, de petites écailles
 » plates qu'il donnoit aux negres, pour
 » les récompenser de quelques services.
 » Comme ceux-ci y attachoient beau-
 » coup de prix, qu'ils les tailloient en
 » rond comme des médailles, qu'ils y
 » gravoient des caracteres pour leur
 » servir de gris-gris, il résolut d'en par-
 » tager le profit avec les marabouts, &
 » en fit, pour ainsi dire, un commerce
 » sacré, dont il ne tiroit pas un mé-
 » diocre avantage.

» Betel est le dernier village du
 » royaume des Foulis, & Ghildé la
 » première place de celui de Galam.
 » Ce canton est le pays de toute l'Afri-

» que, où la volaille est en plus grande
 » abondance. Les poulets y valent
 » mieux que les meilleurs chapons de
 » l'Europe ; & le meilleur chapon s'y
 » donne pour une feuille de papier.

» A l'opposite de Ghildé, est la ville
 » de Tuabo, résidence ordinaire du roi
 » de Galam, & renommée pour quel-
 » ques carrieres de très - beau marbre.
 » Entre Tuabo & Dramanet, la riviere
 » de Falemé, après un cours dont la lon-
 » gueur n'est pas encore bien connue,
 » vient se rendre dans le Sénégal, du
 » côté du sud. Elle forme une isle im-
 » mense, qui renferme les contrées de
 » Bambouk, de Makonna, de Jaka,
 » de Gadda, & divers autres lieux dont
 » les Européens n'ont point acquis la
 » connoissance.

» Les richesses du royaume de Bam-
 » bouk excitoient, depuis long-tems,
 » toute l'ardeur des compagnies Fran-
 » çaises. Elles n'avoient pas eu de di-
 » recteur général, qui n'eût recomman-
 » dé à ses agens d'employer tous leurs
 » soins pour la découverte d'un pays,
 » d'où venoit l'or qu'ils recevoient des
 » sujets du Siratik. Ce n'étoit pas une
 » entreprise aisée : les habitans compre-

» noient également, qu'il n'étoit pas de
 » leur intérêt d'introduire chez eux des
 » étrangers, dont le principal soin seroit
 » peut-être de les chasser de leurs pos-
 » sessions. La premiere démarche ; & la
 » plus indispensable, étoit de s'établir
 » d'abord dans le royaume de Galam.
 » Les François obtinrent la permission
 » de bâtir un fort à Dramanet, & le
 » nommerent Saint-Joseph ; mais ayant
 » été attaqué & détruit par les négres ;
 » ils en construisirent un autre, sous
 » le même nom, à Mankanet, & un
 » troisieme, nommé Saint-Pierre, près
 » de Kaniura, sur la riviere de Falemé.
 » Ce dernier est d'autant plus impor-
 » tant, qu'il commande l'entrée du
 » royaume de Bambouk, si fertile en
 » mines d'or.

» C'est à un facteur, nommé Com-
 » pagnon, qu'on a vu depuis archi-
 » tecte à Paris, que les François doi-
 » vent la découverte de cette riche
 » contrée. Il fut le premier Européen
 » qui y pénétra, & acquit assez de con-
 » noissance des lieux, pour y retourner
 » plusieurs fois. Dans l'espace de dix-
 » huit mois qu'il mit à voyager dans ce
 » pays, il le visita de tant de côtés dif-

» férens , qu'il paroît n'avoir laissé au-
 » cun endroit à parcourir. Il porta ses
 » observations sur tous les objets qui se
 » présenterent dans sa route , autant
 » pour satisfaire sa curiosité , que pour
 » répondre aux vues de la compagnie
 » qui l'employoit.

» Les états de Bambouk ne sont sou-
 » mis à aucun roi , quoiqu'on leur don-
 » ne le titre de royaume. Les habitans
 » n'ont , pour les gouverner , que les
 » chefs des villages , qui , sous le nom
 » de *farim* , exercent un pouvoir souve-
 » rain. Tous ces chefs sont indépen-
 » dans l'un de l'autre ; mais leur devoir
 » & leur intérêt les obligent de se réunir
 » pour la défense commune. Le pays est
 » fort peuplé , comme on peut en juger
 » par le grand nombre de villages si-
 » tués à l'Est de la rivière. On y trouve
 » des merles blancs & des pigeons
 » verts , deux singularités particu-
 » lieres à cette contrée. Entre les au-
 » tres curiosités naturelles , on parle
 » d'un arbre qui produit une certaine
 » graisse appelée beurre de Bambouk.
 » Les negres s'en servent pour assai-
 » sonner leurs légumes. Les Européens
 » ne la trouvent pas différente du lard ,

» à la réserve d'une petite âcreté qui
 » n'est pas même désagréable. Le fruit
 » qui renferme cette graisse, est rond,
 » gros comme une noix, & couvert
 » d'une coque, avec une peau sèche &
 » brillante. Après en avoir séparé une
 » partie qui tient de la nature du suif,
 » on pele le reste, & on le met dans
 » l'eau chaude, d'où l'on enleve le
 » beurre qui surnage. On compte, dans
 » ce même pays, six mines principales,
 » d'où l'on tire de l'or. Tous les ruis-
 » seaux en charrient avec leur sable; il
 » enrichiroit les habitans, s'ils avoient,
 » ou plus d'industrie, ou moins de pa-
 » resse.

» La ville de Dramanet, où les Fran-
 » çois avoient bâti un fort dans le
 » royaume de Galam, sur le Sénégal,
 » n'a pas moins de quatre mille habi-
 » tans; ce sont les négocians les plus
 » justes & les plus habiles que l'on con-
 » noisse parmi les negres. Leur com-
 » merce s'étend jusqu'à Tombut, qui,
 » suivant leur calcul, est cinq cens
 » lieues plus loin dans les terres. Ils en
 » tirent de l'or & des esclaves, & font
 » quelque trafic avec les François du Sé-
 » négal; mais ils portent la plus grande

» partie de leurs marchandises aux An-
 » glois de la riviere de Gambra. Leur
 » méthode constante est d'en faire ré-
 » gler le prix par deux ou trois de leurs
 » principaux négocians; & ce tarif de-
 » vient une loi pour tous les autres.
 » Un esclave mâle, entre dix-huit &
 » trente ans, se donnoit autrefois pour
 » vingt livres de notre monnoie, une
 » once d'or pour douze francs, & le
 » morfil pour quatre sols la livre. On
 » appelle morfil les dents d'éléphant,
 » dans l'état qu'elles se traitent avec les
 » negres sur les côtes d'Afrique, c'est-
 » à-dire, avant qu'elles aient reçu une
 » façon de l'art.

» L'étendue du royaume de Galam est
 » d'environ quarante-cinq lieues. Il se
 » termine aux cataractes de Félu, où
 » le Sénégal, ayant comme forcé le
 » passage entre deux montagnes, se
 » précipite au travers des rochers,
 » avec un bruit épouvantable, de la
 » hauteur de quarante brasses. Les
 » monts qui préparent cette chute,
 » commencent à une demi-lieue du
 » village, & rendent le pays presque
 » inaccessible. Les cataractes de Go-

» vine, éloignées de celles de Félou
 » d'environ quarante lieues, présentent
 » encore plus de difficultés; non que
 » le canal n'ait assez de largeur, mais
 » il est rempli de rocs, au travers des-
 » quels il semble que l'eau se soit ou-
 » vert un passage, en charriant toute la
 » terre des environs. Elle court ainsi
 » par cent boyaux fort rapides, &
 » dont aucun ne paroît navigable. »

» Les peuples de Galam sont inquiets,
 » turbulens, & capables de détrôner
 » leur roi sous les moindres prétextes.
 » Les principaux seigneurs sont, autant
 » de petits souverains, qui ne connois-
 » sent d'autre autorité que celle qu'ils
 » ont usurpée. Le royaume de Casson
 » borne cette région à l'Orient. Le
 » prince fait sa résidence dans une
 » grande isle, ou plutôt une péninsule
 » formée par deux rivières au nord du
 » Sénégal. Ce roi passe pour un mo-
 » narque riche & puissant, qui n'est pas
 » moins respecté de ses voisins que de
 » ses sujets. On connoît peu les limites
 » de ses états; mais on prétend que le
 » roi de Galam est son tributaire. On
 » y trouve des mines d'or, d'argent
 » & de cuivre; & l'on assure que ces

» métaux paroissent presque sur la sur-
» face de la terre ».

Ici finit la relation , d'où j'ai tiré les morceaux qui m'ont paru les plus dignes de votre curiosité. L'auteur, qui n'a point pénétré jusqu'à la source du Sénégal, doute qu'aucun Européen y soit parvenu. Il juge que ce fleuve a la même qualité que le Nil ; c'est-à-dire ses accroissemens & ses décroissemens qui fertilisent le terrain ; & après quelques autres réflexions de ce genre, il rapporte les usages qui l'ont le plus frappé pendant sa route. Il dit, par exemple ; que certains negres mahométans « font aux filles l'opération » suivante , qui leur tient lieu de cir-
» concision. Lorsqu'elles ont atteint » l'âge de douze ans, on leur intro-
» duit un bâton couvert de four-
» mis , qui leur rongent la chair ; & de
» peur que ces insectes rassasiés ne se
» relâchent de leur activité , on a
» soin de les renouveler plusieurs fois.
» Ces pauvres filles sont ainsi tourmen-
» tées, jusqu'à ce que l'action des four-
» mis ait produit l'effet qu'on en at-
» tend.

» Ces mêmes peuples reconnoissent ;

» sous le nom d'*Horey*, un esprit infer-
 » nal, qui, selon toute apparence,
 » n'est autre chose qu'un nègre dégui-
 » lé, aposté par les marabouts. A s'en
 » tenir aux discours de ces bonnes
 » gens, les cérémonies de la circoncision
 » ne manquent jamais d'être ac-
 » compagnées des mugissemens de cet
 » horrible démon. Ce bruit ressemble
 » au son le plus bas de la voix humaine,
 » & rien n'inspire tant de frayeur à la
 » jeunesse. Dès qu'il commence, les
 » Nègres préparent des alimens pour le
 » diable, & les lui portent dans quelque
 » antre voisin. Ce qu'on lui présente
 » est dévoré sur le champ ; & si la
 » provision ne suffit pas, il trouve le
 » moyen d'enlever un jeune homme
 » qui n'ait pas encore été circoncis, &
 » garde sa proie dans son estomac,
 » jusqu'à ce qu'il ait reçu plus de nour-
 » riture. Après même sa délivrance
 » la victime demeure muette autant de
 » jours, qu'elle en a passé dans le ventre
 » du diable. Je vis un exemple de cette
 » prévention populaire dans une ville
 » des Foulis. Un jeune nègre d'environ
 » quinze ans, étoit sorti, disoit-on, du
 » corps d'*Horey* la nuit précédente ;

» & tous mes efforts ne purent le faire
 » parler , quoique je lui présentasse le
 » bout d'un fusil , que ces peuples crai-
 » gnent beaucoup. Quelques jours
 » après , il parut librement au milieu de
 » nous , & nous raconta des choses
 » étonnantes, qu'il tiroit apparemment
 » de son imagination. Enfin , tous les
 » negres parlent avec effroi de ce
 » monstre ; & l'on est surpris de la
 » confiance avec laquelle ils assurent
 » qu'ils ont été non seulement enle-
 » vés , mais avalés par cet esprit
 » malin & goulé.

» Les marabouts, qui les entretiennent
 » dans cette opinion , passent les pre-
 » mieres années du sacerdoce dans la
 » pratique des plus grandes austérités.
 » Il est vrai qu'ils s'en dédommagent en-
 » suite , & se livrent sans retenue à tou-
 » tes sortes de débauches. On les voit
 » couverts de haillons , & le plus sou-
 » vent à moitié nus. Ils courent les
 » rues comme des fous ; & les hon-
 » nêtes femmes qui se rencontrent sur
 » leur passage , sont ordinairement les
 » victimes de leur brutalité. Les spec-
 » tateurs , loin de s'opposer à cette
 » violence , croient qu'une femme

» ainsi traitée , acquiert un degré par-
 » ticulier de sainteté , & s'empressent
 » de baiser ses habits. Le mari , quoi-
 » que très-mécontent , est obligé de
 » faire bonne mine , & de donner un
 » festin au marabout; pour reconnoître
 » l'insigne faveur qu'il a bien voulu
 » faire à son épouse. Ces prêtres ne con-
 » tractent des alliances qu'avec les fa-
 » milles sacerdotales ; & tous les en-
 » fans mâles sont destinés à remplir les
 » mêmes fonctions que leurs peres.
 » Une des principales , c'est d'instruire
 » la jeunesse ; & leurs écoles sont
 » quelquefois très-nombreuses. La
 » plupart d'entre eux possèdent de
 » grandes richesses ; parce qu'outre le
 » produit de leurs gris-gris , ils font
 » encore un trafic considérable. Le peu-
 » ple a pour eux une vénération si pro-
 » fonde, qu'il prend leurs rêveries pour
 » des prédictions , pour des révéla-
 » tions faites par Mahomet , à qui ils se
 » vantent de parler en secret. Le res-
 » pe&t des grands ne le cede point à celui
 » du peuple. Si les personnes de la plus
 » haute distinction rencontrent un ma-
 » rabout , ils forment un cercle autour
 » de lui , & se mettent à genoux pour
 » faire la priere & recevoir sa béné-

» diction. Le même usage s'exerce dans
 » la chambre du roi; & en général, ces
 » gens ont une si haute idée de la sain-
 » teté de leurs prêtres, qu'ils sont per-
 » suadés que ceux qui les offensent,
 » n'ont pas plus de trois jours à vivre..

» L'instruction des enfans par les
 » marabouts se fait une heure ou
 » deux avant le jour. Les leçons sont
 » écrites sur de petites planches; &
 » lorsqu'ils les savent, lire, ils les ap-
 » prennent par cœur. Il est aisé à un
 » étranger de reconnoître leurs éco-
 » les, au bruit qu'ils font en répétant
 » les instructions de leurs maîtres
 » avec toute la force de leur voix.
 » Ce n'est pas seulement dans les éco-
 » les que ces derniers communiquent
 » leur sciences; ils se répandent dans
 » les villages, pour prêcher leur doc-
 » trine à ceux qui veulent la rece-
 » voir. Le pays leur est toujours ou-
 » vert; & dans les guerres même les
 » plus sanglantes, ils ont la liberté
 » de passer d'un royaume à l'autre.
 » Mais ils ne se rendent jamais à charge
 » sur la route: ils portent avec eux leurs
 » provisions; & lorsqu'elles sont épui-
 » sées, quelques feuilles de papier four-

184 SUITE DU SÉNÉGAL.

» nissent long-tems à leur subsistance.
» Ils en composent des gris-gris, qui
» leur procurent bientôt de nouveaux
» alimens.

» Dans la partie de l'Afrique qu'ar-
» rosent la Gambia & le Sénégal, les
» principales langues sont celles des
» Mandingues, des Oualofs & des Fou-
» lis. La première est la plus commune
» sur la Gambia; & avec cette clef, on
» peut voyager sans embarras, depuis
» son embouchure, jusqu'à l'endroit où
» cette rivière se joint au Niger, s'il est
» vrai, comme on le croit, qu'elle
» soit une des principales branches de
» ce fleuve. Outre cet idiome com-
» mun, les Mandingues ont un jargon
» mystérieux, entièrement ignoré des
» femmes, & dont les hommes ne
» font usage qu'à l'occasion du Mumbo-
» Jumbo. Une corruption du portu-
» gais est devenue le langage ordinaire
» du commerce entre les Européens &
» les Nègres : peut-être ne seroit-il
» pas entendu à Lisbonne : cependant
» les Anglois l'apprennent facilement;
» & leurs interpretes n'en emploient
» jamais d'autre.

» Les nègres du Sénégal sont maho-

» métans, convertis par les Maures :
 » mais cette religion ne consiste parmi
 » eux, que dans la croyance de l'unité
 » de Dieu, & dans quelques pratiques
 » particulières. Ils reconnoissent la mis-
 » sion de Mahomet, sans invoquer le
 » nom de ce prophete. Ils ont même
 » quelques traditions confuses de la
 » personne de Jesus-Christ, & ils en par-
 » lent comme d'un homme qui a fait
 » de grands miracles. Mais ce qu'ils ra-
 » content de sa puissance & de sa sain-
 » teté, est un tissu de fables sans ordre
 » & sans vraisemblance. Ils croient la
 » prédestination, & mettent toutes
 » leurs infortunes sur le compte de la
 » providence. C'est Dieu qui l'a voulu
 » ainsi, disent-ils; nous ne pouvons
 » nous opposer à ses volontés. S'ils
 » commettent quelque larcin, c'est
 » Dieu qui leur a envoyé ce qu'ils ont
 » volé. S'ils perdent leur pere, leur
 » mere, leurs freres, leurs enfans,
 » c'est Dieu qui en avoit besoin, &
 » qui les retire de ce monde. Ils mêlent
 » ainsi les horreurs du mahométisme
 » avec les vérités du christianisme. Ils
 » n'ont ni temples, ni mosquées, ni
 » églises. S'ils ont des assemblées reli-

» gieuses, elles se tiennent en plein
 » champ, à l'ombre de quelques grands
 » arbres. Ils tracent un cercle à côté
 » de leur demeure, au milieu duquel
 » ils font toutes les contorsions que
 » leur imagination leur suggere. Ils sont
 » en général très-superstitieux : lors-
 » qu'ils ont un voyage à faire, ils
 » égorgent un poulet; & ce qu'ils ob-
 » servent sur ses entrailles, leur sert de
 » règle pour avancer ou différer leur
 » départ.

» Ces negres appellent *couscou* une
 » sorte de mets dont ils font leur
 » nourriture la plus ordinaire. C'est
 » une composition de farine de mil,
 » qu'ils préparent de la manière sui-
 » vante. Ils commencent par piler le
 » grain, & le passent dans un tamis pour
 » en ôter le son. Ils en font ensuite
 » une pâte qu'ils mettent sur le feu
 » dans un pot de terre, & la remuent
 » sans cesse, pour empêcher qu'elle
 » ne cuise en pain. A force de mou-
 » vement, elle se divise en petites
 » boules seches & dures, comme des
 » dragées, & se garde long-tems
 » lorsqu'on a soin de la préserver de
 » l'humidité. Pour en faire usage, on

» l'arrose d'eau chaude ou de bouil-
 » lon, qui l'amollit & la fait enfler
 » comme le riz. Cette nourriture est
 » saine, légère, de facile digestion ; &
 » sur-tout très-rafraîchissante. Le *san-*
 » *glet* n'est que le gruau du mil, qui, em-
 » ployé comme le gruau du froment,
 » fait à peu près les mêmes effets.

» On ne trouve nulle part des tama-
 » rins si beaux ni en si grand nombre,
 » que sur la rive méridionale du Séné-
 » gal. Toutes les côtes d'Afrique en sont
 » parsemées ; mais l'espece en est plus
 » petite, & la qualité très-inférieure à
 » celui-ci. Cet arbre, dont le fruit a tou-
 » jours été recommandable dans la mé-
 » decine, est, pour l'ordinaire, de la
 » grandeur du noyer, mais plus tou-
 » fu. Ses branches s'étendent réguliè-
 » rement de tous côtés, & sont divi-
 » sées en plusieurs rameaux chargés de
 » feuilles, qui donnent de l'ombre &
 » de la fraîcheur. Les fleurs naissent
 » par bouquets longs de cinq à six
 » pouces : ils ne contiennent cependant
 » que neuf ou dix fleurs, parce qu'elles
 » sont à quelque distance l'une de
 » l'autre. Elles sortent de l'extrêmi-
 » té des branches, & se changent en

» un fruit semblable , par sa grandeur
 » & sa figure , à des gouffes de feves.
 » C'est la pulpe & les semences sépa-
 » rées de la peau extérieure , & ré-
 » duites en pâte , que l'on apporte en
 » Europe. Les Africains en composent
 » une liqueur avec de l'eau , du sucre
 » & du miel, ou en font des confecti-
 » ons qu'ils conservent pour se désaltérer.
 » Les feuilles simplement séchées ont la
 » même vertu; les negres en mettent
 » dans leur riz, leur couscou, & en gé-
 » néral dans presque tous leurs ali-
 » mens. Le tamarin, délayé dans beau-
 » coup d'eau, donne une boisson aussi
 » agréable que celle du limon ».

Le mémoire dont vous venez de lire
 l'extrait , m'a épargné les embarras
 d'une longue route ; & toutes mes
 courses , pendant mon séjour au Fort-
 Louis, se sont bornées à de simples
 promenades aux environs de l'isle. Le
 village de Sor est la première habita-
 tion qui se présente au bord oriental
 du fleuve. L'isle dans laquelle il est si-
 tué, a une lieue de longueur, & est par-
 tagée par de petites rivières qu'on nom-
 me Marigots. Ses sables , qui sont , en
 général, assez fertiles , forment , dans

son centre , plusieurs collines d'une pente douce , couvertes de gommiers , ou d'autres arbres épineux & d'un accès très-difficile. Pour arriver dans le village , il me fallut traverser plusieurs rivières. J'avois un expédient , lorsqu'elles n'étoient pas trop profondes : c'étoit de me faire porter par des negres. L'un d'eux me prêtoit ses épaules ; & comme ses habits l'embarassoient peu , il étoit bientôt dans l'eau jusqu'à la poitrine , & me passoit dans un instant & en courant. Ces gens sont accoutumés à marcher dans l'eau comme sur la terre ; & ils en connoissent toutes les routes. Aussi n'avois je point d'autre monture , passez-moi cette expression, lorsqu'il s'agissoit de traverser une rivière , un étang , ou un lac de moyenne profondeur.

Le bout de mes pieds , malgré toute mon attention , avoient touché les flots ; mais ils ne furent pas long-tems à se sécher sur les sables brûlans qui couvrent ces bords. Mes souliers se raccornissoient , se coupoient , & tomboient en poudre. La seule réflexion de la chaleur du sol me faisoit lever toute la peau du visage. La nature a placé , sous les pieds des negres , une peau si épaisse ,

qu'elle les dispense de l'usage des fouliers, & leur servent de défense contre les corps les plus durs.

Parmi les diverses plantes qui attirerent mon attention sur la rive du Sénégal, je vis cette espèce de potirons, particuliers aux pays chauds, appelés giromons. Ils ne le cèdent point à ceux des climats froids par la grosseur; & leur goût sucré a quelque chose de plus fin & de plus délicat. On y trouve aussi cette grande sensitive épineuse, que les negres appellent *guerakiao*, c'est-à-dire, bonjour, parce que, quand on la touche ou qu'on lui parle de près, elle incline ses feuilles, comme pour souhaiter le bonjour, & témoigner qu'elle est sensible à la politesse qu'on lui fait.

Je vous ai parlé d'un arbre de la Côte d'Or, dont la grandeur surpasse tout ce que j'avois vu en ce genre; mais il n'approche pas de celui qu'on nomme ici le pain de singe. J'en ai mesuré le tronc avec une ficelle, & lui ai trouvé soixante & dix-huit pieds de circonférence, c'est-à-dire, plus de vingt-cinq de diamètre. Sa hauteur n'est point extraordinaire; & n'a guère que

soixante pieds. Du haut du tronc partent plusieurs branches, dont quelques-unes s'étendent horizontalement, & touchent la terre par leurs extrémités. Elles ont depuis quarante-cinq, jusqu'à cinquante pieds de longueur; & chacune d'elles feroit un des plus gros chênes de l'Europe. Enfin tout l'ensemble paroît moins former un arbre, qu'une forêt. Une racine, qui avoit été découverte par les eaux d'une rivière, me parut avoir plus de cent dix pieds de long, sans compter la partie qui restoit encore cachée en terre. Plusieurs de ces arbres portent des noms d'Européens, dont les caractères sont gravés profondément dans l'écorce. Un de ces noms date du quinzième siècle; & les lettres ont environ six pouces de longueur: les pains de singe sont peut-être les plus anciens arbres du globe terrestre. Si l'Afrique, en produisant l'autruche & l'éléphant, peut se flatter d'avoir enfanté les géants des oiseaux & des quadrupèdes, elle ne se dément point à l'égard des végétaux, en tirant de son sein le plus grand arbre de l'univers.

L'autruche, dont je viens de parler, est le principal oiseau du pays. Il y

est si commun, qu'on en rencontre souvent des troupes nombreuses sur le bord des rivières. Elles ont ordinairement sept à huit pieds de haut ; mais leur corps, quoiqu'assez gros, a peu de proportion avec leur grandeur. Elles sont montées sur de très-hautes jambes, ont le col fort long, la tête extrêmement petite, & couverte d'une sorte de duvet. Leurs yeux ressemblent à ceux de l'homme ; leur bec est court & pointu ; & leurs ailes, trop petites pour voler, suffisent pour les aider à courir avec une vitesse étonnante, surtout lorsqu'elles ont le vent en arriere. Quand il leur est contraire, elles n'ont de ressource que dans leurs jambes. Leurs plumes sont molles, douces, lanugineuses, cotonnées & fort touffues. Celles des mâles sont plus blanches, plus longues & plus épaisses que celles des femelles. Cet oiseau a les cuisses grosses & charnues, couvertes d'une peau dure, épaisse, ridée, & les pieds de la forme de ceux du bœuf ; mais la corne est distinguée en article, & armée de griffes, qui lui servent à lever ce qu'il veut prendre. Sa queue est ferrée, ronde, composée de

pennes

pennes blanches dans le mâle, brunes dans la femelle. Ses plumes sont fort recherchées pour les casques. Si quelqu'un le poursuit, il prend des pierres qu'il jette derrière lui avec beaucoup de force. Il dévore indifféremment tout ce qu'on lui présente, cuir, herbe, pain, viande, poil, &c. Il ne digère cependant point le fer, ni les autres corps durs qu'il avale; mais il les rend tout entiers par l'anus. Le cuivre se change en poison dans son estomac. On a ouvert des ventricules d'autruches, dans lesquels on a trouvé jusqu'à soixante liards consumés presque aux trois quarts par leur frottement mutuel; le fer, les pierres & les os étoient teints de verd-de-gris.

Cet animal multiplie prodigieusement, parce qu'il fait plusieurs pontes chaque année; & chaque ponte est de 15 ou 16 œufs, dont la grosseur est proportionnée à celle de l'oiseau qu'ils doivent produire. Il y a de ces œufs qui contiennent une pinte de liqueur, d'autres qui pèsent jusqu'à 15 livres, & suffisent pour rassasier sept ou huit personnes. Ils ont le goût des œufs d'oie. La coque en est blanche, unie & fort dure, quoique

d'une épaisseur médiocre. Les Turcs & les Persans les suspendent à la voûte de leurs mosquées. On en fait des tasses & des ornemens pour les cabinets des curieux. Les autruches les déposent dans le sable, où l'on a cru long-tems qu'elles les abandonnoient, laissant à la chaleur du soleil, disoit-on, le soin de les faire éclore. Il est cependant très-certain qu'elles les couvent au Sénégal, mais seulement pendant la nuit; ce qui les justifie de l'indifférence dont on les accuse. Ainsi ce qu'on leur reprochoit comme une sorte d'imbécillité, tourne à leur honneur; puisqu'au lieu d'être continuellement sur leurs œufs, ils ne les couvent que lorsqu'il est nécessaire. On a essayé en vain d'en faire éclore au soleil sur une couche,

La chasse de cet animal est un des grands plaisirs que prennent les seigneurs Africains. Ils arrivent dans la plaine, montés sur des chevaux barbes, harpés comme des lévriers. Ils partent : ils poursuivent les autruches qui fuient avec une rapidité surprenante. Elles tâchent de gagner les montagnes à la faveur de leurs ailes ; mais on a l'atten-

tion de les pousser toujours contre le vent. Dès qu'elles commencent à se fatiguer, le chasseur fond sur elles au grand galop, & les acheve à coups de flèches & de lances. Quelquefois on les attrape toutes vivantes; & après les avoir apprivoisées, on les vend aux marchands qui les envoient en Europe, où leurs plumes servent d'ornement pour les dais, les chapeaux; les casques, l'impériale des lits, les habillemens de théâtre, &c. Elles s'apprentent, se blanchissent & se teignent de diverses couleurs.

Les Arabes n'estiment pas seulement l'autruche pour ses plumes, qui sont, comme je l'ai dit, une marchandise très-recherchée, & dont ils font un grand commerce, mais encore pour sa chair, qui, toute dure qu'elle est, passe parmi eux pour un mets délicat. On raconte qu'Héliogabale fit servir un jour sur sa table, les têtes de six cens de ces oiseaux, pour en manger les cervelles.

On trouve, dans les eaux douces du Sénégal, un poisson que les François nomment le *trembleur*, à cause de la propriété singulière qu'a cet animal, d'exciter un tremblement très-doulou-

reux dans les membres de ceux qui le touchent. Son effet, peu différent de la commotion électrique, se communique de même par le simple attouchement avec un bâton, de manière qu'on laisse tomber, dans le moment, tout ce qu'on tenoit à la main. Le corps de ce poisson est rond, sans écaille, & glissant comme celui de l'anguille, mais beaucoup plus épais relativement à sa longueur. Sa chair, quoique d'un assez bon goût, n'est pas d'un usage également sain pour tout le monde.

Le requin est un autre poisson très-commun le long des côtes, & jusques dans les rivières du Sénégal. C'est le plus grand, le plus redoutable des chiens de mer, & l'animal aquatique le plus hardi, le plus vorace, le plus ennemi de l'homme. Il a environ vingt-cinq pieds de longueur sur quatre de diamètre. Sa gueule s'étend jusqu'au milieu du cou, & est armée à chaque mâchoire, de trois rangées de dents, si serrées & si dures, que rien ne peut leur résister. On en a pris qui avoient dans l'estomac des corps humains ; & c'est, dit-on, ce qui a d'abord fait donner à ce poisson le nom de *requiem*, d'où est

venu ensuite celui de requin. Plusieurs personnes croient aussi que c'est le véritable monstre, dans le ventre duquel le prophète Jonas fut trois jours enseveli; & elles ajoutent que si on lui tient le gosier ouvert avec un baillon, les chiens y entrent aisément, & mangent ce qu'il a dans l'estomac. Les os de sa mâchoire ont un ressort si singulier, qu'il peut ouvrir sa gueule suivant la grosseur de sa proie, & lui donner une largeur extraordinaire. Toute sorte de chair l'accommode; il semble pourtant que celle de l'homme blanc l'attire moins que celle d'un negre, & celle-ci moins que celle d'un chien.

Ce monstre, que la nature semble n'avoir produit que pour dévorer, attaque tout ce qu'il trouve; & sans la difficulté qu'il a de mordre, il dépeupleroit tout l'Océan: mais heureusement sa gueule meurtrière est tellement éloignée du bout de son museau, qu'il ne peut saisir sa proie avec avantage. Les vaisseaux qui naviguent sur ces côtes, en sont toujours environnés; & si quelque matelot a le malheur de tomber dans la mer, il est mangé sur le champ par ces terribles animaux. Lors-

qu'on y jette un homme mort, on les voit dans l'instant le mettre en pièces, & en faire une prompte curée. Leur avidité est si grande, qu'ils se battent comme des furieux; & levant la moitié de leurs corps hors de l'eau, ils s'élancent les uns contre les autres avec une violence qui fait retentir l'air de leurs coups.

Il ne faut pas beaucoup d'adresse pour prendre ce poisson. Comme il est extrêmement goulé, il se jette avidement sur tout ce qu'on lui présente. Ordinairement c'est un gros hameçon couvert d'une pièce de lard, & attaché à une chaîne de fer qui aboutit à une corde. Lorsque le requin n'est point affamé, il s'approche de l'appât, l'examine, tourne autour, & paroît le dédaigner. Il s'en éloigne un peu, revient; semble vouloir l'engloutir, & le quitte. Lorsqu'on a pris assez de plaisir à le voir, on tire la corde, comme si on vouloit r'avoir l'hameçon. Alors son appétit se réveille; & il se jette tout de bon sur le morceau de lard, & l'avale.

Quand il se sent pris & retenu, c'est un autre amusement de voir les mou-

vemens qu'il se donne pour se décrocher. Tantôt avec ses mâchoires il essaie de couper la chaîne ; tantôt il s'élance en avant ; & fait des bonds furieux pour rompre la corde. On en voit qui s'efforcent avec violence de vomir ce qu'ils ont pris , & semblent vouloir jeter toutes leurs entrailles par la gueule. Lorsqu'ils se sont bien débattus , on tire la chaîne jusqu'à leur mettre la tête hors de l'eau ; & avec une corde on fait un nœud coulant , qui leur serre le milieu du corps. Il est aisé alors de les enlever dans le bâtiment, où l'on achève de leur ôter la vie. Il n'y a point d'animal plus difficile à faire mourir ; car après l'avoir coupé en morceaux , on voit encore remuer toutes les parties. Quand il est pris & tiré à bord , aucun matelot n'est assez hardi pour en approcher sans précaution. Outre ses morsures , qui enlèvent toujours quelques membres , les coups de sa queue sont si terribles , qu'ils brisent les bras ou les jambes de tous ceux qu'il attrappe.

La chair de ce poisson est coriace , maigre , gluante & de mauvais goût. Le seul endroit supportable est le

ventre; on le fait mariner vingt-quatre heures, & bouillir à l'eau pour le manger avec de l'huile. Si l'on prend une femelle qui ait des petits, on les lui ôte, & après les avoir fait dégorger dans l'eau fraîche pendant un jour ou deux, on trouve leur chair assez bonne. Nos matelots ne dédaignent pas celle du requin même; & les negres en font leur nourriture ordinaire. Ils la gardent jusqu'à ce qu'elle commence à sentir mauvais; & dans cet état, elle passe parmi eux pour un manger exquis: aussi s'en fait-il un commerce considérable dans la Guinée, & spécialement sur la Côte d'Or. La graisse de ce poisson se conserve long-tems, se seche & se durcit comme le lard de cochon; mais ordinairement on la fait bouillir pour en tirer de l'huile. On enchâsse dans de l'argent les dents de requin les plus grosses & les plus unies, pour en faire des hochets, qu'on donne aux enfans pour aider leurs dents à percer. Enfin la peau de chien de mer est d'usage chez plusieurs artifans, pour couvrir des étuis, polir le bois, &c. On a observé que cet animal est presque toujours environné de petits poissons qui partagent

sa proie lorsqu'il s'en est emparé. Ils entrent librement dans la gueule même du monstre, qui, chose étonnante, les laisse sortir, dit-on, sans leur faire de mal.

Une autre singularité du Sénégal sont les pélicans, autrement dits les grands gosiers, qui se promènent gravement sur les eaux comme les cygnes. Après l'autruche, ce sont les plus grands oiseaux du pays. Sous leur bec, qui a environ un pied & demi de longueur, est attaché un sac qui contient plus de dix pintes d'eau, & dont l'usage est uniquement pour la pêche. C'est une espèce d'épervier, que la nature a donné à cet oiseau, pour lui faciliter les moyens de satisfaire à ses grands besoins. Elle ne pouvoit le placer dans un animal qui fût mieux s'en servir; & l'on peut dire qu'il entend la pêche dans la perfection. Les pélicans nagent ordinairement par compagnie sur les hauts fonds, & forment un grand cercle, qu'ils resserrent en se rapprochant peu à peu, pour amener le poisson que le mouvement de leurs pieds contient dans ce petit espace. Quand ils le voient assez rassemblé, ils plongent dans l'eau leur bec ouvert,

& le referment avec une vitesse comparable à celle d'un pêcheur qui jette & retire son filet. Pour verser l'eau dont leur sac est rempli, ils ne font que pencher leur bec de côté, en l'entr'ouvrant légèrement. Elle échappe aussi-tôt, & laisse à sec les poissons qu'ils vont manger paisiblement à terre.

Je suis, &c.

Au Sénégal, ce 1^{er} novembre 1753.



LETTRE CLXXXV.

LES CANARIES.

Vous apprendrez , Madame , tout à la fois , & mon départ de l'Afrique , & mon arrivée en Europe. Des bords du Sénégal jusqu'aux rives du Tage , on compte environ 700 lieues de côte ; mais par la route que nous prîmes , nous fîmes au moins le double du chemin. Après avoir relâché au fort d'Arguin , nous allâmes mouiller successivement aux Canaries , à Madère , aux Açores ; & au bout de cinq semaines de navigation , nous arrivâmes heureusement au port de Lisbonne. Jamais je n'ai vu autant de monde souffrir du mal de mer , que durant ce dernier voyage.

Vous n'ignorez pas que cette maladie est une espèce d'abattement & de défaillance , qui cause des vomissemens plus ou moins fréquens , suivant la diversité des tempéramens. Il y a des gens qui ne l'ont jamais connue.

D'autres n'en ressentent les effets que pendant les premiers jours, & en sont quittes pour de légers étourdissemens. Dans quelques-uns ce même mal ne paroît que lorsque la mer est fort agitée, & que le mouvement du vaisseau est très-violent; d'autres enfin en sont incommodés dans les plus courtes traversées comme dans les plus longues, dans les calmes comme dans les gros tems. Les constitutions fortes & les tempéramens foibles l'éprouvent également : il n'y a que telle ou telle disposition, celle des enfans, par exemple, ou des personnes affoiblies par des maladies, qui en soit exempte. Ceux qui ne restent pas assez long-tems en mer pour donner lieu au vomissement, vomissent quelquefois deux ou trois heures après qu'ils sont descendus. Il est très-rare que ce mal donne la fièvre; il dérange seulement l'estomac, sans ôter l'appétit. On remarque que les femmes y résistent plus que les hommes, & ceux qui ont la vue basse & courte, plus que de ceux qui l'ont forte & longue. Enfin, on a observé que les personnes que la mer a le plus incommodées, se

portent toujours infiniment mieux sur terre, que celles qui ont paru les plus vigoureuses durant la navigation.

Nous étions souvent distraits dans notre route, par les divertissemens que nous donnoient les poissons volans. La mer en étoit, pour ainsi dire, toute couverte : leur grosseur est égale à celle du merlan. Ils ont deux nageoires, presque aussi longues que tout le corps, qui leur servent d'ailes pour voler au-dessus de l'eau. Les dorades & les bonites, autres animaux aquatiques qui en sont très-friands, leur faisoient une guerre continuelle ; & l'on voyoit, à chaque instant, des nuées de poissons qui voloient au-dessus de l'eau, pour éviter ces cruels persécuteurs. Comme ils ne se soutiennent en l'air, qu'autant que leurs ailes sont humides, leur volée étoit courte ; & la plupart de ceux qui s'élevoient par-dessus le navire, y retomboient sur le champ ; ce qui nous procuroit une nourriture aussi abondante que délicate.

La nuit nous fournissoit d'autres amusemens. Dès que le soleil, en se plongeant sous l'horison, avoit ramené les ténèbres, la mer nous prêtoit aussi.

tôt sa lumière. La proue du navire, en faisant bouillonner ses eaux, sembloit les mettre en feu. Nous voguions ainsi dans un cercle lumineux, qui nous environnant comme une gloire, nous suivit jusqu'à l'île d'Arguin.

Cette île, qui donne son nom au golphe où elle est située, n'a pas plus de cinq lieues de tour. Elle est accessible par-tout pour les chaloupes; mais les gros vaisseaux ne sauroient y aborder. Les bâtimens qui ne prennent que dix à douze pieds d'eau, peuvent en approcher à la portée du fusil. L'île d'Arguin, que les Arabes appellent île de Ghir, fut découverte, au milieu du quinzième siècle, par les Portugais, qui y bâtirent un fort sur la pointe d'un roc, vers le Nord Ouest. Ce fort a environ 20 toises de face; & ses murs, qui sont de brique, n'ont pas moins de quatre pieds d'épaisseur, sur trente ou quarante de haut. Du côté de la terre, il y a deux tours unies par une courtine, au milieu de laquelle se trouve la porte. Le reste de l'enceinte est baigné par l'Océan, & percé d'un grand nombre d'embrasures. Dans le corps de la place, on voit une citerne & un magasin qui sont à l'épreuve de la bombe.

Les Portugais jouirent de ce fort & du commerce des environs , pendant l'espace de deux siècles ; mais les Hollandois , profitant de leur foiblesse , s'emparèrent de cet établissement , & en augmentèrent les fortifications. Ils le conserverent près de vingt ans , avec l'avantage d'un négoce considérable , sur - tout celui de la gomme , qu'ils poussèrent à un prix excessif , dans l'intention de ruiner le nôtre au Sénégal. Cette raison obligea les François d'assiéger le fort & de s'en rendre maîtres. La paix de Nimegue leur en laissa la propriété ; mais depuis cette époque , il a été pris , rendu & repris par les François & les Hollandois , & est enfin resté à la compagnie des Indes , de même que le château & le comptoir de Portendic , situés sur la même côte , à moitié chemin d'Arguin au Sénégal.

Après avoir doublé le cap Blanc ; nous voguâmes , sans nous arrêter , jusqu'aux Canaries , connues des anciens sous le nom des îles Fortunées , à cause de la bonté de l'air , & de la fertilité du terroir. Je me suis rappelé , en abordant à l'île de Fer , que le cardinal de Richelieu ayant fait assembler plu-

sieurs astronomes à l'arsenal de Paris ; pour examiner en quel endroit devoit être placé notre premier méridien , il fut décidé qu'il passeroit par cette isle , comme la plus occidentale des Canaries. En conséquence , Louis XIII donna une déclaration qui défend aux François de le placer ailleurs , & leur enjoit de compter de là le premier degré de longitude en tirant à l'Orient. C'est tout ce que cette petite terre peut offrir de curieux à un François ; car je regarde comme une fable , ce qu'on m'a raconté d'un arbre du pays , qui , pendant le jour , est continuellement environné de nuages , & la nuit , fournit de l'eau , comme une fontaine , pour les besoins des hommes & des bestiaux. Près du bourg qui s'appelle comme l'isle , est un volcan qui s'ouvre quelquefois , & y fait de grands ravages. On prétend que les Canaries ont tiré leur nom d'une certaine espèce de cannes qui croissent en grand nombre sur une même racine. Pour peu qu'on les presse avec la main , elles rendent un suc couleur de lait , qui passe pour un poison très-subtil. Il paroît que les premiers habitans de ces terres isolées étoient

une colonie d'Egyptiens , dont ils avoient apporté les mœurs & la religion ; mais ils tomberent insensiblement dans la plus affreuse barbarie. Ils n'avoient cependant rien de cette cruauté qu'on reproche aux barbares. Ils regardoient l'effusion du sang avec horreur ; & la haine ne leur faisoit point imaginer de vengeance plus rigoureuse contre leurs ennemis , que de les employer à garder les chevres & à les nettoyer , exercice qui passoit chez eux pour le plus méprisable. Les Guanches , c'est le nom qu'on donnoit alors à ce peuple ; étoient grands , robustes , & si agiles , qu'ils descendoient du haut des montagnes en sautant de rochers en rochers. Ils se servoient pour cela d'une pique longue de neuf ou dix pieds , sur laquelle ils s'appuyoient pour s'élancer d'un endroit à l'autre. Leur habit étoit de peau de chevre ; leur nourriture , une pâte composée d'orge pilé , d'eau & de miel. Ils se servoient de pierres dans les combats , & les lançoient avec autant de force que d'adresse. Leurs maisons étoient des cavernes taillées dans le roc , ou formées par la nature. Ils avoient des rois , & leur étoient très-

soumis. Ceux qui se marioient leur renouvelloient le serment d'obéissance pour eux & pour leur enfans , & leur cédoient les premiers droits sur la virginité de leurs femmes. Lorsqu'un nouveau monarque montoit sur le trône , les jeunes gens étoient dans l'usage de lui offrir non seulement leur fidélité & leurs services , mais encore le sacrifice de leur vie ; & il s'en trouvoit qui passoient de l'offre à l'exécution. Ils se rendoient, avec un nombreux cortège, sur le bord d'une profonde vallée ; & après quantité de cérémonies , ils se précipitoient à la vue de tout le monde. Le même usage obligeoit le prince de marquer une considération particulière pour les parens du mort , & de les distinguer par des honneurs & des bienfaits.

Ces peuples reconnoissoient un être suprême , auquel ils faisoient des sacrifices. Ils avoient quelque idée de la punition future des crimes , & regardoient le volcan du pic de Ténériffe comme l'enfer des méchans. Ils avoient retenu de leurs ancêtres le secret d'embaumer les morts de manière qu'ils ne se corrompoient jamais ; ils les pla-

soient dans de grandes caves creusées sous des rochers. On voit encore aujourd'hui de ces cavernes sépulcrales, où les corps sont presque entiers, quoiqu'ils y soient renfermés depuis plusieurs siècles. On distingue également dans les deux sexes, les yeux, les oreilles, le nez, les dents, les lèvres, la barbe, & jusqu'aux parties naturelles. Parmi ces espèces de momies, les unes sont debout, les autres couchées sur des lits de bois si durs, qu'il n'y a pas de fer qui puisse le percer. Ces cadavres sont aussi légers que la paille; les nerfs, les tendons, & même les veines & les artères paroissent comme autant de petites cordes. Si l'on s'en rapporte aux descendans de ces anciens Guanches, il y avoit parmi leurs ancêtres une tribu particulière, qui possédoit seule l'art d'embaumer les corps, & le conservoit comme un mystère sacré, qui ne devoit jamais être communiqué au vulgaire. Cette même tribu composoit le sacerdoce; & les prêtres ne se mêloient point par des alliances avec les autres ordres de citoyens. Mais après la conquête de ces îles, la plupart furent détruits par

leurs vainqueurs ; & leur secret périt avec eux. On fait seulement , par une sorte de tradition , que dans cette opération il entroit du beurre mêlé avec de la graisse d'ours , qu'on gardoit exprès dans des peaux de chevres. On la faisoit bouillir avec une espece de lavande qui croît en abondance entre les rochers ; on y joignoit de la sauge sauvage & d'autres simples , dont le mélange composoit le baume le plus exquis. Après cette préparation , on commençoit par vuider le corps de ses intestins : on le lavoit ensuite avec une lessive faite d'écorce de pins séchée au soleil. Cette purification étoit répétée plusieurs fois ; ensuite on faisoit l'onction en dedans & en dehors à plusieurs reprises , avec l'attention de la laisser sécher à chaque fois. On la continuoît jusqu'à ce que le baume eût entièrement pénétré le cadavre , & que la chair se retirant , on vît paroître tous les muscles. On s'apercevoit qu'il ne manquoit rien à l'opération , lorsque le corps étoit devenu extrêmement léger. Alors on le cousoit dans des peaux de chevres ; & la couture en étoit si unie , si égale ; qu'on en admire encore aujourd'hui

l'adresse & la propreté. Chaque enveloppe est exactement proportionnée à la grandeur du mort.

Les îles Canaries furent long-tems inconnues aux modernes ; les Castillans n'en firent la découverte que vers la fin du quatorzieme siecle , & ne s'y établirent même pas. Ce ne fut que vingt ans après , que deux gentilshommes François , nommés Betancourt , obtinrent du roi d'Espagne la permission de les conquérir. Ils en soumirent quatre à leur obéissance ; & dans la suite , ils les céderent au roi de Portugal , qui leur donna en échange quelques terres dans l'isle de Madere. Enfin , toutes les Canaries furent annexées à la couronne d'Espagne , par un traité fait entre les Portugais & les Castillans. Le premier fruit que les Espagnols en retirèrent , fut une certaine herbe nommée *orchel* , qu'ils transporterent à Cadix , pour les usages de la teinture. Les peaux de chevres , le suif & le fromage faisoient le reste du commerce. Dans ces commencemens , les Canariens ne se montrerent pas fort dociles aux vérités du christianisme ; les missionnaires les y amenèrent par de-

grés. Leurs habitations étoient de simples villages, sans fortifications & sans défense dans les plaines, mais si bien retranchées dans les montagnes, qu'il falloit un siege pour les forcer.

On compte douze isles parmi les Canaries; mais il n'y en a que sept qui soient un peu considérables; les autres ne sont, à proprement parler, que des îlots. La grande Canarie, située au milieu de toutes les autres qui en ont pris le nom, est la plus riche, quoiqu'elle ne soit pas la plus étendue; car elle n'a pas plus de quarante lieues de circuit. On y trouve quatre villes, dont la principale porte le nom de l'isle, & en est la capitale: on l'appelle aussi la ville de Palme. Ses maisons sont belles, & ont deux étages, avec une plateforme au sommet. Il y a un château; mais il est peu capable de résistance. Palme contient environ douze mille habitans: elle est le siege du conseil souverain des sept isles, de l'inquisition, de l'évêque & du gouverneur; mais ces deux derniers, ainsi que tous les gens de qualité, font plus communément leur résidence dans l'isle de Ténériffe. Outre la cathédrale, dont

le chapitre est composé de huit dignitaires, de seize chanoines & de douze prébendés, il y a des dominicains, des récollets, des cordeliers, des jésuites, & des religieuses qui suivent la règle de saint Bernard. Les François y ont un consul. Les autres villes sont Telde, Galder & Guia, autour desquelles on voit de nombreuses manufactures de sucre, qu'on prendroit pour autant de villages, par la multitude des personnes qui y travaillent.

L'isle de Ténériffe, la plus grande des Canaries, & en même tems la plus fertile & la plus cultivée, est remplie & environnée de montagnes inaccessibles. Dans la gorge de ces montagnes, on trouve les plus belles forêts d'orangers, de cédras, de citronniers, de figuiers, de grenadiers & d'arbres qui produisent toutes sortes de fruits. Les vallées portent les plus beaux bleds de la terre; & les côteaux, plantés de vignes, donnent ces excellens vins, qui, sous le nom de Canarie & de Malvoisie, ont acquis la plus grande célébrité. Le premier est tiré d'un gros raisin, qui rend une liqueur forte & capiteuse : c'est cependant là le vin d'ordinaire. On fait l'autre avec un petit raisin, dont le grain

rond & doux fournit une liqueur divine, qui mérite d'être transportée dans toutes les parties du monde. On attribue communément la qualité de ces vins à la nature du terroir ; mais la culture & la façon qu'on donne aux vignes, y a, pour le moins, une aussi grande part. On choisit les collines exposées au midi ; on en cultive la partie la plus basse ; & sur le terrain destiné au vignoble, on élève de petits murs à hauteur d'appui, à la distance de quatre ou cinq pieds les uns des autres. Ces murs servent à plusieurs fins ; car premièrement, en arrêtant les terres, ils empêchent les vignes d'être déchaussées. En second lieu, ils retiennent les eaux de pluie ; & enfin, en augmentant la réflexion des rayons du soleil, ils procurent aux ceps une plus grande chaleur. Le revers de ces côteaux, c'est à-dire, le côté qui regarde le nord, est aride, inculte, & ne présente à la vue qu'une suite de rochers nus & d'un gris d'ardoise.

Au milieu de l'isle s'élève une montagne, dont la hauteur perpendiculaire a plus d'une lieue, & ne cause pas moins d'admiration de près, que dans l'éloignement.

gnement. Elle étend sa base presque jusqu'à la mer, d'où l'on compte deux journées & demie de chemin jusqu'au sommet. Quoiqu'elle paroisse se terminer en pointe fort aiguë comme un pain de sucre, avec lequel elle a beaucoup de ressemblance, elle est plate néanmoins à l'extrémité; & sa cime forme une plaine de plus d'un arpent. Le centre de cet espace est un gouffre, d'où il s'élance de grosses pierres avec de la flamme & de la fumée. On peut y monter, pendant un trajet de sept lieues, sur des mules ou sur des ânes; mais il faut continuer le voyage à pied avec de grandes difficultés. Le dos de la montagne, dans les quatre premières lieues, est orné des meilleurs arbres, & le terrain arrosé de petits ruisseaux qui sortent de leurs sources, & descendent jusqu'à la mer. Quand on est au milieu du chemin, le froid devient insupportable, & ne finit qu'à deux lieues du sommet, où la chaleur n'est pas moins grande qu'au fond de la vallée. Le tems le plus commode pour ce voyage, est la fin de l'été, parce qu'on évite les torrens que cause la fonte des neiges. Il ne tombe point

de pluie sur la cime de la montagne ; le ciel y est clair & serein , & le vent ne s'y fait jamais sentir. Quoique l'île soit remplie de rochers , elle paroît , du haut du mont , comme une belle & vaste plaine ; mais ce qu'on prend pour la terre , n'est , au fond , que les nuées qu'on voit fort bas au-dessous de soi. Toute la partie supérieure de la montagne est stérile , sans aucune apparence d'arbre ou de buisson. Si l'on jette une pierre dans le gouffre d'où sort le volcan , elle y retentit comme dans un vaisseau de cuivre , contre lequel on frapperoit avec un marteau de fer ; aussi les Espagnols lui ont-ils donné le nom de *chaudron du diable*. L'ouverture n'a pas moins de cent pieds de diamètre , & s'étend vers le fond l'espace d'environ mille toises. Sa forme est celle d'un entonnoir : ses bords sont couverts de petites pierres tendres , mêlées de soufre & de sable. On nous assura que des voyageurs ayant eu le courage de descendre jusqu'au fond de l'abîme , n'y avoient trouvé qu'une espèce de soufre clair , qui ressembloit à du sel. La terre se pétrit comme de la pâte ; & si on l'allonge en

forme de chandelle , on est surpris de la voir brûler comme du soufre. Tel est le fameux pic de Ténériffe , qui , suivant l'opinion commune , est la plus haute montagne du monde , & celle dont la pointe est la partie du globe terrestre la plus éloignée de son centre. Nous commençâmes à l'appercevoir à plus de vingt lieues en mer ; & de son sommet , on découvre toutes les Canaries.

Laguna , capitale de l'isle , est assise au pied du pic : son nom lui vient d'un lac , sur le bord duquel elle est située. Elle est partagée en deux paroisses , & contient plusieurs couvens d'hommes & de filles. La plupart des maisons sont de pierres , & couvertes de tuiles : presque toutes sont ornées de parterres & de terrasses , où l'on voit régner de belles allées d'orangers & de limoniers. Les rues n'en sont pas plus régulières ; mais au milieu de la ville est une grande place environnée de beaux bâtimens. On y a construit un aqueduc qui fournit de très-bonne eau. Enfin , si l'on considère dans cette capitale , sa situation , l'étendue de la vue du côté de la mer , ses jardins , ses

allées d'arbres , ses bosquets , sa plaine , son lac & la douceur des vents dont elle est rafraîchie , elle doit passer pour une habitation délicieuse. Les autres villes se nomment Santa-Cruz , Oratava , Rialejo , & Garachico.

L'heureuse température de l'isle de Ténériffe , & l'excellence de ses pâturages contribuent infiniment à la bonté de ses bestiaux. On y voit des troupeaux de bœufs & de chevreaux dont la chair est d'un goût exquis ; mais les moutons y sont moins communs. On y élève toutes sortes de volailles ; mais le gibier , sur-tout en oiseaux , y est fort rare ; & l'on remarque que le serin , qui en France devient blanc , est ici d'un gris presque aussi foncé que celui de la linotte ; ce qui provient , sans doute , du plus grand froid de notre climat. Ceux qui naissent en France , n'ont ni le son si doux , ni le chant si agréable.

L'arbre qui produit le sang de dragon , est propre aussi à l'isle de Ténériffe. On appelle ainsi une substance résineuse , sèche , friable , rarement transparente , d'un rouge foncé , & qui est sans goût & sans odeur , excepté quand

on la brûle. On en fait usage en médecine; & les droguistes en distinguent de plusieurs especes. Celle des Canaries découle d'un arbre qui croît sur les hauteurs, & dont les rameaux sont toujours verts. Son tronc, qui est raboteux, se fend en plusieurs endroits, & répand, dans le tems de la canicule, une liqueur qui se condense en forme de larmes de sang.

Cette isle a plusieurs ports : celui d'Oratava est le plus célèbre pour le commerce. Les Anglois y ont un conseil & plusieurs marchands. La meilleure eau se trouve à Santa-Cruz; & les bâtimens d'Oratava même y envoient leurs chaloupes. Nous nous amûâmes à pêcher du maquereau dans la rade. Ce poisson y étoit si abondant, qu'il sembloit que tous ceux de la mer voisine s'y fussent rassemblés. On n'avoit qu'à jeter la ligne, & l'on étoit sûr de retirer un poisson, souvent même sans le secours de l'amorce. Les gens du pays font cette pêche d'une manière encore plus avantageuse. Dès que la nuit est venue, & que la mer est tranquille, ils se munissent de flambeaux, & se dispersent avec leurs barques autour

de la rade , à une lieue à la ronde. Arrivés dans les quartiers qui leur paroissent les plus poissonneux , ils s'arrêtent , & voient les maquereaux rassemblés autour de la lumière. Ils donnent un coup de filet qu'ils voident aussi-tôt dans leurs barques , & vont ainsi toujours pêchant , jusqu'à ce qu'ils aient fait leur provision. Tant que la pêche dure , on ne voit à chaque instant que des canots chargés , qui viennent vendre leur poisson , & le donnent à très-bon compte. Le maquereau des Canaries n'est pas de la même espèce que celui qu'on mange en Europe. Il est moins large & plus petit ; sa chair blanche & ferme , quoique inférieure à celle des nôtres , ne laisse pas d'être d'assez bon goût.

L'isle de Gomera a une petite ville , avec un port nommé de même. Les vaisseaux des Indes s'y arrêtent volontiers pour y prendre des rafraichissemens. Elle appartient au duc de Gomera ; mais ses vassaux appellent de ses jugemens aux officiers royaux qui font leur résidence à Canarie.

Les vins de Palme rendent célèbres l'isle & la ville de ce nom. Elle n'est pas

moins fertile en bestiaux & en fruits.

Lancerota a le titre de comté, & n'a d'ailleurs presque rien qui la fasse remarquer. Fuerta - Ventura a souffert beaucoup d'un volcan qui s'ouvrit en 1730 sur une des montagnes de l'isle de ce nom, & étouffa plusieurs de ses habitans. Lancerota n'est renommée que pour ses chevaux; la grande Canarie, Palme & Ténériffe pour ses vins; Fuerta-Ventura pour ses oiseaux de mer, & Gomera pour ses daims. Ces isles sont une source féconde de commodités & d'agrémens: mais l'eau y est d'une bonne médiocrité.

Les Espagnols, possesseurs des Canaries, n'y trouverent ni vin ni bled à leur arrivée. Ils y semerent du grain, & planterent de la vigne. Elle y fut envoyée, les uns disent des bords du Rhin, les autres de l'isle de Candie, & peut-être de ces deux endroits à la fois, sous le regne de Charles-Quint. Ces ceps ainsi transplantés, y produisirent, dit-on, de meilleur vin & plus abondamment qu'à Candie même. On prétend que dans une seule année, il en est venu jusqu'à quinze mille muids en Angleterre: le transport & la navi-

gation ne font qu'augmenter sa bonté.

Je crois vous avoir parlé autrefois de la découverte de l'isle de Madere, que quelques-uns placent parmi les Canaries, quoiqu'elle en soit éloignée de soixante lieues : nous mêmes deux jours & demi à faire ce trajet. Madere, qui passe pour le plus charmant séjour de l'univers, produit un revenu considérable au roi de Portugal. L'air y est d'une douceur admirable : tous les fruits d'Europe y réussissent parfaitement ; & ceux du pays y sont plus estimés que les mêmes especes qui croissent dans d'autres climats. Cependant, quoique cette terre soit très-fertile, elle ne fournit point assez de blé pour la nourriture de ses habitans ; ils sont obligés de s'en procurer d'ailleurs. Mais l'abondance & la bonté de leurs vins & de leur sucre les en dédommagent. Le vin de Madere a cette propriété, qu'il se perfectionne, ou, s'il a souffert quelque altération, qu'il se répare à la chaleur du soleil ; mais il faut, pour cette opération, que la bonde soit ouverte, & qu'il puisse recevoir l'air. Le revenu d'un vignoble se partage avec égalité entre le propriétaire & ceux qui le

cultivent. Les jésuites possèdent les cantons où l'on fait le meilleur vin. Ils en distinguent de deux sortes, qu'ils appellent *tinto* & *malvoisie*. On assure que le premier tire son nom d'une teinture rouge qu'on lui donne ; mais les propriétaires s'obstinent à le nier, & soutiennent que cette couleur lui est naturelle. On compte, qu'années communes, l'île de Madere donne trente à trente-six mille muids de vin. Les habitans en consomment le tiers ; le reste se transporte aux Indes orientales, dans les îles, ou en Europe.

Lorsque les premiers Portugais firent la découverte de Madere, ils ne trouverent qu'une forêt vaste & déserte. Ils y mirent le feu ; & l'on prétend que l'incendie dura sept ans. Ensuite ils partagerent entre eux les divers cantons de l'île, se mirent à nettoyer la terre ; & dans peu d'années, ils firent de ce pays sauvage un jardin de délices. Cette colonie ne montoit alors qu'à 800 hommes ; ils s'y sont tellement multipliés, qu'elle est en état, dit-on, d'en mettre aujourd'hui plus de dix mille sous les armes. Ils changerent en cités leurs principales habitations ; & Funchal,

ainsi appelée à cause de la quantité de fenouil qui croît dans les environs , en fut nommée la capitale. Manchico & Santa-Cruz sont les noms des autres villes. L'isle entière a trente-six paroisses, quatre vingt deux hermitages, quatre hôpitaux, quantité de châteaux & de maisons de plaisance.

Funchal , située fort près de la mer , est défendue par une forteresse & quelques autres fortifications. Ses rues sont mal percées , & ses maisons assez simples , n'ayant qu'un étage & des fenêtres sans vitres , qui se ferment le soir avec des volets de bois. Il y a un évêque suffragant de Lisbonne ; sa cathédrale , sous l'invocation de la sainte Vierge , est bâtie à la moderne ; son clergé est riche & nombreux. Les autres églises sont belles & bien entretenues , sur tout celle des jésuites , qui y ont un college. On compte dix mille habitans , dont le dixieme au moins sont des religieux ou des religieuses qui vivent entre eux avec beaucoup de liberté. Le reste est un mélange de Portugais , de nègres & de mulâtres : les Portugais forment le plus petit nombre. Le commerce les rend d'ailleurs tous égaux ;

& ils ne font pas de difficulté de s'allier par des mariages. Ils sont habillés de noir ; & tous, jusqu'aux domestiques, portent l'épée, même en servant à table. Le gouverneur réside dans la forteresse.

La ville est rafraîchie par quantité de petits ruisseaux qui descendent des montagnes ; & l'on ne voit pas, sans admiration, une extrême fertilité dans les lieux même les plus élevés. Ils sont aussi cultivés que nos plaines de France ; & le bled n'y croît pas avec moins de facilité. La campagne est remplie de jardins, de vignobles & de maisons agréables. Les bosquets & les allées d'orangers parfument l'air, jettent de la variété dans cette perspective, & la rendent encore plus riante. Le chant des oiseaux y fait entendre une mélodie continuelle. La mer & les vaisseaux forment un autre point de vue dans l'éloignement. Enfin, de quelque côté qu'on tourne les yeux, on trouve sans cesse de nouveaux charmes dans cette admirable diversité d'objets dont on est environné.

Pendant l'été, les pauvres n'ont guère d'autre nourriture que le pain & le raisin. Sans cette sobriété, il leur se-

roit difficile d'éviter la fièvre dans le fort de cette saison ; & les plaisirs des sens , auxquels ils s'abandonnent sans réserve , joints à l'excès de la chaleur , mineroient bientôt les plus forts tempéramens. Au si les Portugais , même les plus riches , s'imposent-ils , à cet égard , des regles dont ils ne s'écartent presque jamais ; & cette affectation de tempérance est portée si loin , que quiconque oseroit uriner dans les rues , s'exposeroit aux reproches d'ivrognerie. L'incontinence regne à Madere dans toutes les conditions. Le meurtre même y est dans une sorte de considération ; & pour jouir d'une certaine renommée , il faut avoir trempé ses mains dans le sang de son ennemi. La source de ce détestable usage est la protection que l'église accorde aux meurtriers , qui trouvent un asyle inviolable dans les moindres chapelles. C'est assez qu'un criminel puisse seulement toucher le coin de l'autel , pour braver toutes les rigueurs de la justice.

On n'accorde ici aucune sorte de sépulture aux hérétiques ; leur partage est d'être jetés dans la mer. Un Anglois mourut il y a quelques années : les mar-

chands de sa nation voulant l'enterrer avec décence, & le sauver de la rigueur du clergé, prirent le parti de le transporter dans des rochers, espérant qu'il y seroit à couvert des recherches ecclésiastiques. Mais ils furent trahis dans leur marche ; & les Portugais s'étant rendus en foule au lieu de la sépulture, exhumerent le corps, & l'exposèrent aux insultes publiques, après quoi ils le jetterent dans l'Océan. Il n'y a pas de lieu qui leur paroisse assez vil, pour y enterrer un homme qui ne croit point à l'église ; on appréhende que son cadavre n'infecte toute l'étendue d'un canton catholique.

Le troisieme jour après notre départ de Madere, nous apperçûmes les isles Açores. On découvrit une terre fort haute & embrumée, qu'on reconnut pour l'isle du Pic, & à côté, celle de Fayal. Nous nous portâmes sur cette dernière à toutes voiles ; & je voudrois pouvoir vous peindre le point de vue charmant, sous lequel elle se présente. Elle paroît comme une montagne creusée en demi-cercle, & partagée en quatre ou cinq sommets couverts d'arbres, qui, par une pente douce, des-

cendent jusqu'à la mer. La ville, située au pied du mont, fait le tour du port. Elle est environnée de jardins disposés les uns sur les autres dans une espèce d'amphithéâtre, dont l'irrégularité même offre aux yeux la perspective la plus agréable. Au fond de la rade est une espèce de forteresse, dont les murs sont baignés par l'Océan.

On compte à Fayal cinq mille habitants, tous Portugais, & la plupart ecclésiastiques, moines, ou religieuses : jamais on n'a tant vu de couvens dans une seule ville. Outre les églises, qui sont, pour la plupart, très-bien bâties, on voit encore plusieurs beaux édifices, & entre autres le college des jésuites, qui sont les seigneurs temporels de l'isle. Les maisons bourgeoises sont fort propres, toutes boisées & parquetées ; d'où vous pouvez conclure que le bois n'est pas rare dans le pays.

L'isle de Fayal est sous un beau ciel : l'air y est excellent, & conserve, pendant l'hiver, une température suffisante, pour qu'on puisse se passer de feu. Aussi personne ne se chauffe ; & l'on ne voit aucune cheminée dans les maisons. Pendant l'été, on est conti-

nuellement rafraîchi par des vents qui rendent la chaleur très - supportable. L'humidité des montagnes entretient la fertilité. Leur cime est couverte d'arbres qui ne quittent jamais la verdure. Le plus commun est l'arbousier, que les Portugais appellent *fayal*, d'où est venu le nom de l'île. Sur les collines on cultive diverses sortes de légumes, qui servent de nourriture aux domestiques. Les campagnes ressemblent à autant de jardins séparés par des murs à hauteur d'appui, où croissent les mêmes fruits qu'en Europe. Il ne dépendroit que des habitans de les orner, car les fleurs ne leur manquent pas. On ne voit ailleurs ni plus de troupeaux, ni plus de volailles.

La montagne la plus élevée de l'île de Fayal se trouve à peu près vers son centre, à deux lieues & demie de la ville. Elle vomissoit autrefois des torrens de flammes avec des matieres embrasées, & caufoit des tremblemens de terre assez fréquens. La dernière éruption laissa, à la bouche du volcan, un grand bassin, environné d'un mur très-élevé. Ce mur paroît fait avec tant de régularité, qu'on le prendroit pour un travail de

l'ait, si l'on ne savoit très-sûrement, qu'il doit son origine aux feux souterrains. Les eaux de pluie ont depuis rempli ce bassin, & en ont formé une espece de lac, ou, pour mieux dire, un réservoir de la plus belle eau, qui fait l'étonnement & l'admiration des voyageurs.

L'isle du Pic n'est qu'à deux petites lieues du port de Fayal, & prend son nom d'une montagne presque aussi haute que celle de Ténériffe. C'est la seule qu'il y ait dans toute l'isle, où les habitans de Fayal ont leurs maisons de campagne, leurs fermes & leurs vignes. Ils y vont tous les ans faire leurs vendanges; mais leurs vins, quoique excellens, sont moins estimés que ceux de Canarie & de Madere. Leur malvoisie est moins liquoreuse; & le vin d'ordinaire est d'une force qui porte à la tête. Aussi-tôt que ces vins sont faits, on les transporte à Fayal, dont ils prennent le nom, quoique cette isle n'en produise point, & qu'ils viennent tous de l'isle du Pic.

Tercere, la plus considérable des Açores, est bordée de rochers escarpés; & l'on n'y arrive commodément,

que par la rade d'Angra , qui en est la capitale : ce nom portugais signifie une anse propre à recevoir des vaisseaux. Ce port, fait en forme de croissant, & assez mauvais par lui-même, est défendu par une triple batterie presque à fleur-d'eau , par un fort bâti sur un rocher , & par d'autres ouvrages de fortifications.

La ville d'Angra est le siege d'un évêque suffragant de Lisbonne , le séjour du gouverneur , la résidence du conseil souverain, & celle du tribunal de l'inquisition, dont la juridiction s'étend sur toutes les Açores. On y compte aussi beaucoup de paroisses & un plus grand nombre de couvens , beaucoup de prêtres , & encore plus de moines & de religieuses , qui absorbent le peu de richesses de cette île. Les habitans y sont presque tous pauvres , & n'ont d'autre commerce que celui du bled , ou d'un peu de vin qu'on y vient charger pour Lisbonne. J'observerai , en passant , qu'un roi de Portugal ayant accordé la noblesse à plusieurs familles bourgeoises , riches & puissantes dans le pays , pour se les attacher davantage , elles ont négligé le commerce & la

culture des terres , comme peu dignes de leur nouveau rang , & sont tombées dans la pauvreté. Elles ne se mésallient jamais ; & quand elles n'ont pas le moyen de marier leurs enfans selon leur naissance , elles leur persuadent ou les forcent d'entrer dans des monastères. Mais cette pauvreté ne les a point empêchées d'orner leur capitale. Les églises sont dans le goût de la grande architecture , par les perrons , les plates-formes & les corridors qui en préparent l'entrée , & annoncent un grand édifice. Quoique la ville ne soit pas dans un plan bien égal , ni percée régulièrement , elle est cependant agréable par la propreté extérieure des maisons , & la beauté des fontaines distribuées dans tous les quartiers. Un ruisseau qui la traverse , sert à faire aller plusieurs moulins , fournit de l'eau à plusieurs parterres ; & ce mélange de terre , de mer , d'édifices & de verdure , forme l'aspect le plus riant & le plus varié.

Les autres Açores se nomment Saint - Michel , Sainte - Marie , Saint - George , la Gracieuse , Flores & Corvo. Les Flamands se vantent d'y

être arrivés les premiers , & d'y avoir formé des établissemens. Pour conserver ce droit vrai ou prétendu, ils ne les marquent dans leurs cartes, que sous le nom d'isles Flamandes. Mais les Portugais en ont un plus réel, par la possession dont ils jouissent depuis plus de trois siècles. Ils les nommerent Açores, à cause de la grande quantité de vautours qu'on y apperçut en les découvrant. On les appelle aussi les Terceres, du nom de la principale de ces isles, ainsi nommée, parce qu'elle est la troisième qu'on rencontre en venant de Portugal. Celle de Saint-Michel est célèbre par la fameuse bataille navale que le marquis de Santa-Cruz y gagna sur Don Antoine, qui disputoit la couronne de Portugal au roi d'Espagne.

Les Açores étoient sans habitans naturels lorsque les Portugais y arriverent. On rencontra dans celle de Fayal des familles Flamandes, qu'un naufrage ou quelque autre accident y avoit apparemment jettées. Les Portugais avoient d'abord placé leur premier méridien à Flores & à Corvo, sur ce qu'ils crurent avoir observé que l'aiguille aimantée ne varioit point par

leur travers ; mais on assure aujourd'hui que cette observation est fautive ; ce qu'il y a de certain , c'est qu'ils le placent présentement au pic des Açores.

On trouva, dans l'isle de Corvo, une statue équestre , faite d'une espèce de terre cuite, & montée sur un roc qui lui servoit de pedestal. Le cavalier, qui avoit la tête nue, & étoit couvert d'un manteau, tenoit de la main gauche la bride du cheval, & monroit, de la droite, l'Occident, comme pour faire entendre qu'on découvreroit des terres de ce côté là. Il y avoit sur le bas du roc, quelques lettres gravées qui ne furent point entendues, & qu'on n'a pas eu soin de conserver ; mais il paroît clairement que le signe de la main regardoit l'Amérique.

A peine eûmes-nous fait quarante lieues, en quittant les Açores pour nous rendre à Lisbonne, qu'un vent furieux de Sud-Est s'empara de la mer, & nous fit éprouver une tempête dont je ne puis vous peindre la violence. Concevez ce que c'est que la position d'un fragile bâtiment exposé à être le jouet d'une mer courroucée ; tantôt élevé sur une montagne d'eau, tantôt plongé dans les abîmes ; battu en flanc

par une lame , appelanti par une autre qui , en tombant , sembloit devoir le submerger. Le vent devint impétueux , inégal , bisarre ; & nous tîmes obligés d'essuyer tous ses caprices. Il sautoit de rumb en rumb , & parcouroit si rapidement tous les points de l'horison , qu'il paroissoit souffler en même tems des quatre coins du monde : puis s'élevant en tourbillon , il retomboit avec furie , comme s'il se fût précipité du ciel , & forçoit les vagues de s'abaisser sous le poids. Un instant après , il enlevait notre vaisseau en l'air , pour le faire retomber dans le plus terrible désordre. Le navire n'étoit pas moins tourmenté par les secousses violentes qu'il recevoit hors des flots , où le vent faisoit le bruit du tonnerre. Quoique fort près les uns des autres , nous étions obligés de nous approcher encore , & de crier de toutes nos forces pour nous faire entendre. Toutes les voiles qui se trouverent déployées , furent déchirées. Notre grand mât s'étant rompu à trois brasses au-dessus du pont , tomba dans la mer. Le roulis étoit si terrible , que l'eau passoit sur le plat-bord , & couloit dans le fond de cale. Toutes les

pompes jouoient sans relâché ; & l'eau ne laissant pas de croître toujours , les matelots s'écrierent : « nous périssons ; » nous coulons à bas ; ciel ayez pitié de nous ». Ce cri funeste fit cesser toutes les manœuvres ; & chacun se mit en prières comme au dernier moment de sa vie. Les vents qui s'étoient combattus jusqu'alors , se réunirent pour pousser les vagues jusqu'aux nues. Ce changement fit relever un peu le navire ; & l'on reprit courage , en voyant qu'il prenoit beaucoup moins d'eau. Telle fut notre position pendant l'espace de plus de quatre heures. Figurez-vous notre inquiétude , & l'embarras d'un pilote qui cherche vainement sa route dans le ciel , au milieu des brouillards & des flots conjurés contre lui. Nous errâmes dans cet état jusques sur la côte de Portugal , où une bonace dont nous fûmes profiter , nous permit de chercher un asyle dans le port de Lisbonne.

Vous serez sans doute étonnée , Madame , que l'immense partie de l'Afrique , que je viens de parcourir , ne présente aucun monument d'antiquité ; & que les lieux même connus de tems immémorial , n'aient rien

à cet égard, qui satisfasse la curiosité d'un voyageur. C'est sans doute à l'orgueil des Romains, qu'on doit imputer cette perte : ayant subjugué l'Afrique, ils firent brûler tous les livres, effacèrent toutes les inscriptions, afin que la postérité ne parlât que d'eux, & qu'il ne fût question, dans les siècles à venir, que du nom Romain. Les habitans conservèrent, à la vérité, la langue de leurs ancêtres ; mais ils furent obligés de l'écrire en caractères latins. Les ouvrages des Ariens périrent de même : les Califes s'étant rendus maîtres du pays, firent une recherche exacte des livres d'histoire & de science, & les livrerent aux flammes, de peur que si on en lisoit d'autres que ceux de leur secte, on fût moins disposé à croire à leur prophète.

Les anciens Africains adoroient les astres, le feu & le soleil. Vous avez vu que la reine de Saba, revenant de Jérusalem, leur apporta la religion judaïque. Ils reçurent les lumières de l'évangile par l'eunuque de la reine de Candace, qui fut lui-même converti par saint Philippe. Ils souffrirent de grandes persécutions sous le regne des

empereurs païens , & sous la domination des Vandales. On y trouve aujourd'hui des catholiques , des juifs , des schismatiques , des mahométans & des idolâtres. Cette région , qui ne produit presque plus que des barbares , a été la patrie d'Annibal , d'Astrubal , de Terence , de Tertulien , de saint Cyprien , de saint Athanase , de saint Augustin , de saint Fulgence , &c.

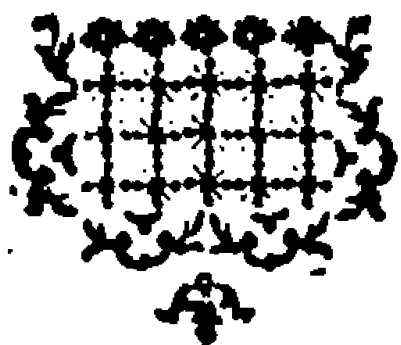
Les Romains ayant détruit Carthage , envoyèrent plusieurs colonies en Afrique ; & par la suite des tems , elles se confondirent avec les naturels du pays. Les Vandales s'y établirent sous la conduite de Genseric , & y exercèrent d'horribles cruautés contre les prêtres & les orthodoxes. Bélisaire , général de l'armée de Justinien , les en chassa , & fit prisonnier leur roi Gelimer. Les Sarrazins s'en emparèrent sous l'empire de Constant. Les Turcs en conquièrent une partie ; & de tous ces différens peuples , il s'est formé un mélange où chacun a peine à reconnaître son origine. Les villes même changèrent de nom en changeant de maîtres : on détruisit les anciennes ; on en bâtit de nouvelles : de-là cette confusion ,

fusion, ces fréquentes contradictions dans les géographes.

Les anciens n'ont connu que la plus petite partie de l'Afrique, savoir, la Barbarie, la Numidie, l'Ethiopie & l'Egypte: ils ont cru le reste inhabitable, à cause de la chaleur excessive du climat. Ses montagnes les plus célèbres sont Atlas, Serrelionne, le Pic de Ténériffe; ses caps les plus renommés, Bonne-Espérance, Guardafou, le cap Verd; ses plus grandes rivières, le Niger, le Nil, le Zambesé, la Gambia, &c.

Je suis, &c.

A Lisbonne, ce 4 février 1754.



LETTRE CLXXXVI.

LE PORTUGAL.

AVANT que d'arriver à Lisbonne, nous vîmes, sur notre gauche, la petite ville de Cascaïs, ensuite le bourg, le monastere & le fort de Belem, situés sur les bords du Tage.

Cascaïs, capitale d'un marquisat de ce nom, appartient à des seigneurs qui descendent, dit-on, d'un ancien roi de Castille. Quand un vaisseau passe devant cette place, les gens de l'équipage ne manquent guere de raconter l'histoire suivante, arrivée à un des ancêtres du possesseur actuel de cette terre.

L'usage est, lorsqu'on célèbre un Auto-da-fé, que les principaux seigneurs, en qualité de familiers du saint office, accompagnent au bûcher les malheureuses victimes de cet affreux tribunal. Ils les tiennent au milieu d'eux, tandis que les moines les accablent d'exhortations, de prieres & d'injures. Avant que d'aller au supplice,

on les mène dans l'église des dominicains; & là, en présence du peuple, on leur lit tout haut l'aveu qu'on les a forcés de faire de leurs fautes. Il arriva qu'un juif fort riche, qui avoit une maison de campagne dans le voisinage du marquis de Cascaïs, fut mis à l'inquisition. Ce seigneur vivoit intimement avec son voisin, & faisoit grand cas de certaines figues qui venoient en abondance dans le jardin de ce juif. Celui-ci lui en envoyoit, tous les matins, plein une corbeille qui ne servoit qu'à cet usage; mais comme la haine de cette nation contre les chrétiens n'a point de bornes, ce misérable avoit l'insolence & la malice de faire passer chacune de ces figues par l'endroit de son corps le plus mal-propre & le plus malhonnête. Trahi par son propre domestique, il avoua le fait, qui fut lu publiquement dans le procès. Le marquis, qui, suivant l'usage, accompagnoit le coupable, entendit cette déposition; & poussant le juif d'un coup de coude: « infame, lui dit-il, en colere, est-il donc » vrai que tu m'as joué cet indigne tour? » Oui, monseigneur, répondit le coupable; & comme votre excellence

» avoit trouvé bon le premier envoi
» embaumé du même parfum, j'ai con-
» tinué de la servir suivant son goût ».
Les figues du marquis de Cascais ont
passé en proverbe ; & ce seigneur en
est, dit-on, mort de honte & de chagrin.

Ce marquisat , un des lieux les plus
agréables du Portugal , est situé au pied
d'une hauteur appelée anciennement
le promontoire de la Lune , aujour-
d'hui la montagne de Cintra. Sur l'un
de ses côtés , est une petite ville qui
porte le même nom ; au sommet , on
voit un monastere de religieux Hiéro-
nimites , & une église où l'on fait force
pèlerinages & force neuvaines. Les
bâtimens sont taillés dans le roc , ainsi
que l'hôtellerie destinée à recevoir les
pèlerins. Du haut de ce mont , on dé-
couvre une vue admirable : d'un côté
c'est l'Océan , de l'autre le Tage ; &
dans les environs on apperçoit de
riches & belles campagnes , qui forment
un charmant & délicieux paysage. On
trouve , vers cette même cime , de
gros amas de cailloux qui ont jusqu'à
dix pieds de diametre , & sont entassés
les uns sur les autres sans aucune liai-
son. On pense qu'ils ont servi de fon-

dement à une ancienne forteresse des Maures , dont on remarque encore quelques vestiges. Les Portugais croient qu'il y a des esprits préposés à la garde des trésors cachés dans ces ruines ; & le plus hardi n'entreprendroit pas d'y pénétrer, pour la couronne de Portugal. Mais le plus beau monument d'antiquité qu'il y ait dans cette enceinte , est un réservoir de cinquante pieds de long , de dix de profondeur , & dont l'eau ; toujours claire , n'augmente ni ne diminue dans aucun tems.

Au bas de la montagne , du côté qui regarde la mer , est une grande & belle vallée , qui fournit presque toute la ville de Lisbonne de fruits , de bled & de vin excellent. On y marche toujours à l'ombre ; & quand on s'y repose sous quelque arbre , on se trouve bientôt tout couvert de fleurs. C'est entre cette vallée & la cime du mont , que sont bâtis la ville & le château de Cintra. Les eaux y coulent en abondance , & tirent vraisemblablement leur source du réservoir dont j'ai parlé. Il y a des canaux qui les conduisent dans tous les appartemens , & les élèvent aussi haut , & en aussi grande quantité qu'on le

juge à propos. On respire à Cintra le meilleur air de tout le royaume; & l'on y jouit d'une fraîcheur qui rend ce séjour aussi fréquenté, qu'il est riant & agréable; mais depuis que ce lieu a servi de prison à un roi de Portugal, les princes de la maison royale ont peu de plaisir à l'habiter. Ce roi captif, qui se nommoit Alphonse, fut à la fois imbécille & impuissant.

Au-dessus de Cascaïs, le Tage se jette dans l'Océan par une embouchure large d'environ une lieue, & séparée en deux passes par des rochers cachés sous l'eau. Ces passes sont gardées par des forts; de sorte que les vaisseaux, obligés de se rapprocher de terre, ne peuvent entrer ni sortir, sans se présenter sous le canon. Elles ne sont pas également larges : celle du nord est la plus étroite, & par conséquent la plus dangereuse. Il est presque impossible d'y passer, sans être conduit par des pilotes. Ils viennent s'offrir aux navires lorsqu'ils arrivent. Les forts se nomment Saint-Julien & Saint-Laurent. Le premier est construit sur un rocher, le second sur des pilotis dans un banc de sable. L'un est composé de bastions &

de redans revêtus de pierres de taille ; l'autre n'est qu'une espece de plate-forme au milieu de la mer. Dans celui-ci il n'y a que cent cinquante hommes de garnison ; le fort de Saint-Julien en a près de trois cens, & quarante pieces de canon. La difficulté de ce passage n'a pas empêché M M. de Forbin & Dugué-Trouin d'offrir à Louis XIV. d'aller brûler le palais du roi de Portugal, & la flotte Angloise qui se croyoit à couvert de toute insulte. Il est vrai qu'il y avoit alors peu d'ordre dans ces forts, & que les gouverneurs faisant leur séjour ordinaire dans la capitale, on pouvoit exécuter un coup de main, avant qu'on se fût mis en devoir de le prévenir.

En remontant le Tage, depuis ces deux forts jusqu'à Lisbonne, le premier objet qui se présente est le château de Belem. Une grosse tour qui avance dans le fleuve, oblige les vaisseaux qui partent ou qui arrivent, de montrer leur passeport, & de saluer la forteresse d'un coup de canon. Les étages inférieurs de cette tour servent de magasins ; le haut, comme notre Bastille, est la prison où l'on enferme les criminels d'état.

Le monastere de Belem, occupé par des religieux de saint Jérôme, fut fondé par don Emmanuel, pour être la sépulture des rois de Portugal. L'église, dédiée à la sainte Vierge sous le titre de la Naissance du Sauveur, a reçu le nom de Bethléem, d'où s'est formé par la suite celui de Belem, que le bourg & le fort ont pris également. L'église & le couvent, bâtis l'un & l'autre de pierres de taille, sont deux édifices où respirent une grandeur & une magnificence royales. Le premier est un vaste bâtiment, dont le pavé, les côtés, & la voûte construite dans le goût Arabe, sont composés de marbre & de jaspe. On y voit les tombeaux de plusieurs princes, portés par des figures d'éléphants, avec des ornemens & des emblèmes relatifs à la qualité & au rang des personnes augustes qui y reposent.

Le monastere., vaste & spacieux ; peut contenir jusqu'à deux cens moines. Une partie des cellules ont la vue sur le fleuve ; les autres donnent sur des vergers de citronniers, d'orangers, & d'autres arbres rares & précieux. Le dortoir a l'air d'un fallon de maison

royale. La richesse des revenus répond à la beauté des édifices : des jardins chargés de fleurs & de fruits, un parc qui abonde en gibier, des étangs remplis de poissons, de nombreux troupeaux & de grandes cours environnent ces superbes bâtimens.

On voit, dans le même lieu, une maison fondée pour d'anciens officiers & de pauvres gentilhommes. C'est l'image de notre hôtel royal des Invalides : on y entretient, dans une retraite honorable, de vieux militaires, qui, ayant passé leur jeunesse & mangé leur bien au service, ont à peine de quoi vivre dans un âge avancé.

Le bourg de Belem joint la ville de Lisbonne, & pourroit, en quelque façon, en être considéré comme un des faubourgs. Un court trajet nous rendit dans cette capitale, au-dessus de laquelle le Tage est navigable jusqu'à quinze lieues. Il entre dans la mer à six milles au-dessous; & dans cet espace on jouit d'une vue admirable. Les bateaux qui traversent sans cesse cette rivière, des vaisseaux de toute grandeur & de toutes les nations, l'arrivée ou le départ de la flotte du Brésil,

cette grande ouverture du fleuve au-delà de la rade, une belle & vaste campagne couverte de bourgs & de villages, le château de Belem, & sur-tout le superbe aspect de Lisbonne bâtie en amphithéâtre sur sept collines; tous ces objets forment un coup d'œil ravissant jusques dans le centre même de la métropole. La perspective en est si agréable, que cette ville gagneroit dans l'idée de ceux, qui se contenteroient de l'appercevoir sans y aborder. Je doute qu'il y ait une plus belle vue dans le monde, si l'on en excepte peut-être celle de Constantinople du côté de la mer.

Arrivé à Lisbonne, mon premier soin fut de me loger, non à l'auberge, elles y sont détestables; mais dans un appartement que, suivant l'usage du pays, je fus obligé de faire meubler. C'étoit dans le quartier de Saint-Paul, un des principaux de la ville, & celui qu'habitent les étrangers. On voit aux fenêtres des morceaux de papier, qui indiquent que telle maison est à louer; & moyennant quelques meubles qu'on trouve toujours à acheter, on est arrangé & établi en vingt-quatre heures.

Cette dépense se regagne bientôt sur celle qu'on feroit à l'auberge ; outre qu'on y vit plus chèrement , on y a encore le désagrément d'essuyer les mauvaises façons d'un gargotier François , coquin , voleur & banqueroutier , qui ne manque jamais de trahir ses hôtes , en fournissant contre eux des éclaircissemens sur les affaires qui les amènent. Les Portugais n'ont point d'auberges ; les Hollandois sont chers & mal-propres. On s'accommoderoit assez des François , s'ils étoient plus honnêtes gens.

Dès qu'on a meublé un appartement, on prend un de ces petits garçons de Galice , qui font l'office de décroteurs , de marmitons , de pourvoyeurs ; & on les envoie au marché chercher les provisions. J'en avois un qui savoit un peu de cuisine ; & j'eus la satisfaction de vivre à mon aise chez moi , à l'abri de la curiosité importune de mes compatriotes, qui, dès qu'un étranger arrive, le suivent par-tout , tâchent de gagner sa confiance , & ne le quittent pas qu'ils ne l'aient dévalisé , ou qu'ils ne croient pas pouvoir en faire leur dupe. Pour quelques riches François éta-

blis à Lisbonne, combien d'aventuriers, de chevaliers d'industrie, auxquels il ne faut se fier qu'avec précaution! L'essentiel, pour un nouveau venu, est de bien débiter. S'il est négociant, il fréquentera de bonnes maisons, & sur-tout ne découvrira pas d'abord la nature de son commerce. Si, comme moi, il ne voyage que par curiosité, il doit se loger, se donner une chaise, louer des mules, ou en acheter. Avec ce petit équipage, il ira rendre visite au ministre, qui se fera un plaisir de le présenter à sa majesté. En peu de jours il fait des connoissances, forme des liaisons, & peut vivre agréablement, pourvu qu'il ait soin d'éviter les lieux de débauche : il ne manqueroit pas d'être gratifié de certains présens qui le feroient repentir de son imprudence. Il est vrai que les bains d'*ascaldas* sont souverains contre cette maladie. C'est presque la seule qui soit à craindre dans ce pays, sur-tout quand on fait s'observer sur la nourriture, qu'on boit peu de vin, & qu'on ne mange le soir ni viande, ni figues, ni melon. Ces fruits, alors très-pernicieux, ne sont malfaisans ni le matin, ni à dîner.

Les fatigues d'une longue route m'ayant obligé de prendre quelques jours de repos , j'employai ce tems à étudier l'histoire du pays , en attendant que je fusse à portée d'en connoître les habitans.

Ce royaume , que les anciens nommoient Lusitanie , s'étend le long de la rive occidentale de l'Espagne , & a cent lieues de long, sur environ trente de largeur. Il fut autrefois partagé en différens peuples , qui, sous divers noms, formoient autant de petites républiques, dépendantes d'un gouvernement général. Les Carthaginois en firent la conquête. Après eux , il passa sous la domination des Romains , & leur donna de l'inquiétude par son indocilité & ses révoltes. Ce ne fut que sous le regne d'Auguste , qu'il fut entièrement soumis à ces maîtres du monde. Les Alains s'en emparèrent du tems de l'empereur Honorius ; les Sueves succéderent aux Alains , & les Goths aux Sueves , lorsque le Portugal devint une province d'Espagne. Il tomba ensuite au pouvoir des Maures. Alphonse VI, roi de Castille , le reprit , & le donna , avec le titre de comté , à Henri , prince du sang de Bourgogne , de la famille de

Hugues Capet. On croit que, sous son regne, la Lusitanie changea de nom & prit celui de Portugal, de Porto & de Câlè, deux villes qu'Henri fit rebâtir, & réunit en une seule. Il est à remarquer que, lorsque ce nom s'étendit à tout le royaume, la nouvelle ville perdit la moitié du sien, & ne retint que celui de Porto, qu'elle a toujours conservé depuis.

Après la mort d'Henri, Alphonse Henriquez, son fils, lui succéda sous la régence de sa mère. Cette princesse épousa le comte de Trastamare, & remplit l'état de divisions & de troubles; mais dès que le jeune prince fut en âge de gouverner, il rétablit la tranquillité. Ayant remporté une victoire signalée sur les Maures, il fut proclamé roi par son armée sur le champ de bataille; & c'est à compter de cette époque, que le Portugal a fait un royaume particulier en Espagne. Ce n'étoit auparavant, comme je viens de le dire, qu'un comté relevant des rois de Castille: il fut, peu de tems après, affranchi de cet hommage. En mémoire de la victoire d'Alphonse, & des drapeaux de cinq rois qu'il prit dans le combat,

ce prince mit cinq écus dans ses armes : ce sont encore aujourd'hui celles de Portugal.

L'ordre de Christ fut fondé par Denis I, au commencement du XIV^e siècle. Le roi & la plupart des seigneurs en sont décorés. Ce qui n'empêche pas qu'on ne le donne aussi à des officiers subalternes, à des marchands, à des commis, à des chirurgiens, à des peintres, comme en France notre ordre de saint Michel. Le roi communique volontiers cet honneur, pour se débarrasser de ceux qui lui demandent des récompenses ou des graces. Il tire d'ailleurs de gros droits pour les provisions, sans même faire la dépense de la croix, qui est ordinairement fournie par le parrein. Les chevaliers la portent pendue au cou avec un ruban rouge, & une autre croix sur leur habit en broderie de soie. Denis leur donna les terres qui appartenoient aux Templiers, pour payer les pensions attachées aux dignités de l'ordre.

Ce fut sous Alphonse IV, fils de ce monarque, que vécut, dans le même siècle, cette célèbre Inès de Castro, dont les malheurs & la passion que

conçut pour elle le prince don Pedre; ont fourni au poëte Lamotte le sujet d'une tragédie.

L'événement le plus remarquable du regne de Jean I, fils naturel, & l'un des successeurs de don Pedre, est la découverte de l'île de Madere. Alphonse V, son petit-fils, institua l'ordre de l'épée. Il avoit entendu dire qu'une épée, que les Maures gardoient dans la ville de Fez, devoit être la conquête d'un prince chrétien. Persuadé que cette gloire lui étoit réservée, il créa vingt-sept chevaliers, dont le nombre répondoit aux années de son âge. Ce prince, qui s'étoit engagé dans une croisade contre les infideles, avoit fait battre une monnoie, à laquelle on donna le nom de *crusade*, pour être distribuée aux soldats qui servoient dans cette guerre.

Le regne d'Emmanuel fut appelé le regne d'or, à cause des riches découvertes que firent les Portugais dans les Indes orientales vers la fin du quinzieme siecle & au commencement du suivant. Ce même prince chassa les Juifs de ses états; mais son fils Jean III, qui lui succéda, eut un plus grand

reproche à se faire : ce fut d'y avoir établi ce tribunal d'intolérance & de sang, qu'Isabelle & Ferdinand avoient déjà eu la cruauté de fonder dans toute l'Espagne.

Ce regne est encore marqué par une époque terrible. En 1531, un affreux tremblement de terre renversa la ville de Lisbonne, & fit périr plus de trente mille habitans ensevelis sous les ruines de plus de deux mille maisons. Le roi, la reine, toute la cour, sauvés à peine des débris de la capitale, chercherent un asyle en pleine campagne, & reserent plusieurs jours sous des tentes. Les eaux du Tage enflées subitement par le refoulement de celles de la mer, inonderent la moitié du royaume; & l'infortunée Lisbonne submergée ressembloit à une isle de ruines. Des pluies extraordinaires, des inondations terribles, la mer franchissant ses limites, des vapeurs empestées, des brouillards épais, des vents infects, accompagnés de poussiere; des bruits souterrains & aériens, pareils à la décharge d'une nombreuse artillerie; des sifflemens, des hurlemens même dans l'athmosphère; des météores de feu qui la parcouroient

avec un fracas redoutable ; des fleuves bouillonnans , qui s'élevoient tout à coup , & retomboient avec précipitation ; d'autres qui disparoissoient , revenoient quelques momens après , se perdoient de nouveau , & se monstroient alternativement à plusieurs reprises ; des rivières , dont une partie remontoit vers sa source , l'autre suivoit son cours , & laissoit un intervalle vuide qu'on pouvoit passer à pied sec ; des lacs qui rendoient un son lugubre ; quelques-uns qui , sans aucun vent extérieur , s'élançoient subitement dans les terres ; d'anciennes fontaines qu'on ne retrouva plus , & de nouvelles qui jaillirent en abondance ; des portes qui s'ouvroient toutes seules ; des cloches qui sonnoient d'elles-mêmes ; d'immenses forêts déracinées ; la masse énorme des montagnes ébranlée jusques dans ses fondemens , tombant sur des villages entiers , les écrasant de son poids , les ensevelissant sous ses ruines ; des précipices comblés , des villes détruites & remplacées par des étangs ; des isles englouties , & d'autres qu'on voit pour la première fois sortir du sein des eaux ; des hommes éperdus ,

qui ne sachant à quoi attribuer leur balancement, se croient frappés d'apoplexie ; les animaux eux-mêmes confternés ; toute la nature en alarmes : tel est l'effrayant tableau qui frappa d'épouvante les habitans du Portugal sous le regne de Jean III, vers le milieu du seizième siècle.

Son petit-fils, don Sébastien, succéda à son ayeul. Une témérité déplacée lui fit porter la guerre en Afrique ; & il y fut tué par les Maures, sans laisser de postérité. C'est ici le lieu, Madame, de vous faire le récit d'une histoire qui fit grand bruit en Europe au sujet de ce jeune monarque. On prétendit qu'il n'étoit pas mort ; que lorsqu'il vit la bataille perdue, il s'étoit retiré vers la mer, & avoit formé la résolution de courir le monde avec quelques seigneurs Portugais ; que, las de ses courses, il s'étoit réfugié chez un hermite ; que de là il avoit passé en Sicile, dans le dessein de se présenter au Souverain Pontife ; mais qu'ayant été volé par ses gens, il étoit arrivé à Venise en demandant l'aumône. Les Vénitiens, à la réquisition de l'ambassadeur d'Espagne, le firent jetter dans

un cachot. Il y fut interrogé ; & il persista constamment à soutenir qu'il étoit don Sebastien , roi de Portugal. Il fut reconnu pour tel par plusieurs de ses sujets ; & sans rien prononcer sur un point de cette importance , la république se contenta de le faire évader. Il se retira à Florence , où ayant été demandé au Grand-Duc de la part du roi d'Espagne , il fut transféré à Naples , & enfermé dans une étroite prison. On le menaça de le laisser mourir de faim , s'il ne cessoit de jouer le personnage de roi. « Faites de moi , répon- » dit-il , ce que vous voudrez ; je suis » don Sebastien , roi de Portugal ; je » prie Dieu de me secourir , & de ne » pas permettre que la crainte me fasse » trahir la vérité. Je suis ce même » prince qui passa en Afrique pour » combattre les infideles , & qui , pour » ses péchés , eut le malheur de perdre » une bataille qui a causé tant de chan- » gemens dans la chrétienté. C'est la » vérité , je ne fais point mentir ».

Le comte de Lemnos , viceroy de Naples , voulut aussi lui parler. Il le fit amener dans son palais ; & comme ce seigneur étoit sans chapeau ,

« couvrez-vous , comte de Lemnos ,
 » lui dit le prétendu monarque. D'où
 » avez-vous le pouvoir de me com-
 » mander , demanda l'Espagnol ? Ce
 » pouvoir , répondit l'autre , est né
 » avec moi. Pourquoi faites-vous sem-
 » blant de ne me pas connoître ? Ne
 » fais-je pas qui vous êtes ? Souvenez-
 » vous que le roi d'Espagne , vous a
 » deux fois envoyé vers moi ». Alors
 il rapporta des choses si secretes , qui
 s'étoient passées dans ces deux voyages ,
 que le viceroi en eut , dit-on , l'esprit
 frappé jusqu'à la mort.

Don Sébastien , ou plutôt cet aven-
 turier , passa une année en prison , uni-
 quement occupé à prier , à jeûner , à fré-
 quenter les sacremens ; & pendant ce
 tems-là , les Espagnols en parloient de
 diverses manieres. Les uns disoient que
 c'étoit le fils d'un cabaretier ; les autres ,
 un moine que les Portugais avoient en-
 gagé à jouer ce personnage. Les offi-
 ciers de justice l'interrogerent ; & sur
 ses réponses , il fut condamné à être
 mené par les rues , & de là aux galeres.
 Il étoit monté sur un âne ; & trois
 trompettes marchaient devant lui ,
 avec un crieur qui répétoit souvent à

haute voix : « cet homme est un Cala-
» brois qui a l'impudence de se dire
» don Sebastien , roi de Portugal. Je le
» suis aussi , disoit ce malheureux ; je
» suis entre les mains de mes ennemis ;
» qu'ils fassent de mon corps ce qu'ils
» voudront ; je recommande mon ame
» à Dieu qui l'a créée , & qui fait la vé-
» rité ». On le fit ensuite monter sur
la galere royale , où il fut habillé en
forçat , & exposé à la curiosité du
peuple.

La galere alla de Naples à Barce-
lonne , où le duc de Medina Sidonia
voulut le voir. Ce malheureux lui de-
manda des nouvelles d'une épée qu'il
disoit lui avoir donnée avant que de
s'embarquer pour l'Afrique. Le duc lui
répondit qu'à la vérité don Sebastien lui
avoit fait présent d'une épée qu'il avoit
encore. « Je vous prie , répliqua le
» forçat , de me la montrer ; je la re-
» connoîtrai bien , quoiqu'il y ait vingt
» ans que vous l'avez ». Le duc la fit
apporter parmi plusieurs autres ; & le
prétendu monarque la reconnut. Il ra-
conta à la duchesse ce qui s'étoit passé
de plus secret , lorsqu'il l'avoit vue à
Cadix ; & il ajouta : « je me souviens

» de vous avoir donné une bague ; l'a-
» vez-vous encore » ? La duchesse lui
dit qu'elle en avoit reçu une de don
Sebastien. « Montrez-la-moi ; je vous
» y ferai appercevoir un secret que
» vous ignorez ». On lui présenta un
grand nombre de bagues ; il en choisit
une ; & pour preuve qu'il ne se trom-
poit pas , « faites-en , continua-t-il ,
» ôter la pierre ; vous y trouverez gra-
» vés au-dessous , mon nom & mon
» chiffre ». Le duc & la duchesse étoient
dans le plus grand étonnement , & ne
pouvant cacher, dit-on , leur sensibilité,
se retirèrent les larmes aux yeux. Les
Espagnols , dans la crainte que cet
homme ne leur échappât, le renferme-
rent dans le château de Saint-Lucar ; &
jamais depuis on n'en a entendu parler.

Le cardinal Henri, oncle du vé-
ritable don Sébastien , étoit monté
sur le trône de Portugal, malgré son
grand âge, ses refus, sa prêtrise, &
les prétentions qui s'éleverent de la
part d'une infinité de concurrens.
Henri avoit été successivement arche-
vêque de Brague , de Lisbonne , d'E-
vora , grand inquisiteur , & enfin
cardinal. Son regne ne dura que deux
ans ; & avant sa mort , ses sujets l'ayant

pressé de se nommer un successeur, il avoit choisi Philippe II, roi d'Espagne.

Ce choix déplut aux Portugais ; & ils élurent don Antoine, fils naturel d'un frere de Henri. Philippe, à qui le duc d'Albe avoit déjà fait un grand nombre de partisans, mit dans les intérêts les principaux du royaume, & remporta sur son rival une victoire signalée, qui obligea Antoine à lui céder le trône. Ce dernier fit quelques tentatives pour y remonter, à l'aide des François & des Anglois ; mais elles furent inutiles ; & il se retira à Paris, où il mourut en 1595. Son cœur fut porté à l'*Ave-Maria*, & son corps enterré aux Cordeliers.

Avant que de se fixer en France, don Antoine s'étoit réfugié aux Açores avec une flotte de soixante vaisseaux, dont il avoit confié le commandement à Philippe Strozzi. Ce fut là que se donna, à la vue de l'isle de Saint-Michel, la célèbre bataille dont j'ai déjà eu occasion de vous parler. Le marquis de Santa-Cruz, qui commandoit les Espagnols, gagna une victoire qui lui eût fait infiniment plus d'honneur, s'il

s'il n'en eût terni l'éclat par une cruauté indigne d'un général. Il eut l'inhumanité de faire jeter à la mer Strozzi lui-même, qui avoit été blessé dans le combat, & de livrer aux bourreaux tous les François tombés entre ses mains.

Nous avons une histoire secrète de don Antoine de Portugal, écrite, ou plutôt retouchée par Madame de Saint-Onge, qui l'avoit, dit-elle, trouvée dans les papiers de son grand-pere. Ce dernier se nommoit Vasconcellos, & étoit le frere d'un gentilhomme de ce nom, qui s'étant attaché à don Antoine, eut part à ses malheurs, le suivit en France, & mourut près de Lagni. Son frere, don Gomez Vasconcellos, âgé d'environ soixante ans, épousa une jeune personne, dont il eut une fille qui se fit connoître par plusieurs romans. Il la maria avec le sieur Gillot de Beaucour, dont est née Madame de Saint-Onge, qui du côté de l'esprit & des productions littéraires, ne le cédoit point à Madame Gillot. Elle a laissé des comédies & des opéra qui lui ont fait une sorte de réputation.

Mais pour revenir à son histoire de
Tome XV. M

don Antoine, on y apprend que don Louis, connétable de Portugal, second fils d'Emmanuel, avoit eu dans sa jeunesse une maitresse nommée *Violante*, que sa passion lui fit épouser secrètement. Elle lui donna un fils ; & peu de tems après l'avoir mis au monde, elle alla, par délicatesse, finir ses jours dans un couvent. Don Louis tint son mariage secret ; & l'enfant fut élevé avec soin, seulement comme son fils naturel, de crainte qu'en le faisant connoître pour légitime, il ne causât un jour quelques troubles dans l'état ; & pour plus grande précaution, il le fit entrer dans les ordres. Avant sa mort, don Louis déclara par son testament, son mariage de conscience : mais il paroît qu'on ne jugea pas à propos de le rendre public ; car les Portugais sont toujours persuadés que don Antoine n'étoit qu'un fils naturel. Ce jeune prince se fit relever de ses vœux, se signala par plusieurs expéditions ; & après avoir disputé la victoire à Philippe son rival, il fut enfin obligé de lui céder la couronne.

La conquête du Portugal rendit le roi d'Espagne maître absolu des Indes

orientales & occidentales, qui lui produisirent des richesses immenses: mais il fut les épuiser dans les guerres qu'il eut à soutenir avec la France, l'Angleterre & les Pays-Bas. Celle de la Hollande seule, qui ne fut terminée que par le traité de Munster, lui a, dit-on, coûté plus de quinze cens millions de ducats.

Occupés de leurs affaires d'Europe, les Espagnols négligerent d'envoyer des troupes, pour conserver les conquêtes des Portugais en Asie, en Afrique & en Amérique. Les Hollandois leur en enleverent la plus grande partie; & la réunion des deux couronnes fut infiniment préjudiciable à celle d'Espagne.

Les Portugais avoient pour les Castillans une haine si immodérée, que les prêtres même & les moines se déchaînoient en chaire contre eux, & faisoient hautement dans les églises, cette priere très-peu chrétienne: « Daignez, Seigneur, exterminer cette » nation détestable, & nous affranchir » pour jamais de son odieuse domination ». Cette haine se manifesta encore plus par la célèbre révolution

qui, sous le regne de Philippe IV, mit sur le trône le duc de Bragance, descendant, par les femmes, du roi Emmanuel. Vous en avez lu les détails dans l'histoire de l'abbé de Vertot. Deux ou trois personnes seulement périrent dans cette expédition ; & en moins de huit jours, tout le royaume fut purgé de Castillans. Au premier coup-d'œil, le succès de cette entreprise paroît un miracle du secret, si l'on considère le nombre & les diverses qualités des personnes à qui on fut obligé de le confier ; mais, dans le fond, ce n'étoit qu'une suite naturelle des sentimens d'aversion, que chaque Portugais avoit conçus depuis long-tems contre les Espagnols : sentimens que les guerres fréquentes de ces peuples firent naître entr'eux dès le commencement de la monarchie, & que la concurrence dans la découverte des Indes, & de fréquens démêlés dans le commerce, avoient entretenus & fortifiés.

Cette conspiration préparée pendant trois ans, avec ce secret impénétrable, éclata en un moment : le viceroi fut massacré, la garde désarmée, l'indolent & trop heureux duc de Bragance pro-

clamé presque malgré lui, & élevé, sous le nom de Jean IV, sur le trône de ses peres. Les provinces & tous les établissemens Portugais dans l'ancien & le nouveau monde, suivirent, sans effusion de sang, l'exemple de la capitale. Un Espagnol, témoin des transports de Lisbonne, & des réjouissances qui se firent à cette occasion, s'écria en soupirant : « Est-il possible qu'un si » beau royaume ne coûte qu'un feu de » joie à l'ennemi de mon maître » !

La manière dont le duc d'Olivarès annonça à Philippe IV la perte du Portugal, fait voir comme on flatte les rois dans leurs malheurs, & comme on leur déguise les tristes vérités. « Je viens, lui dit-il, vous ap- » prendre une heureuse nouvelle : VO- » tre Majesté a gagné tous les biens du » duc de Bragance : il s'est avisé de se » faire proclamer roi ; & la confisca- » tion de ses terres vous est acquise » par son crime ».

Je suis, &c.

A Lisbonne, ce 9 mars 1754.

. M iij

LETTRE CLXXXVII.

SUITE DU PORTUGAL.

AVANT que d'arriver à Lisbonne , combien ne m'avoit-on pas fait de portraits infidèles de la nation Portugaise ? Vous verrez , me disoit-on , un peuple en proie à la superstition la plus grossière , n'ayant d'Européen que le nom , & gouverné par des usages Asiati-ques. J'avois lu dans des relations souvent fausses , toujours exagérées , que les sujets du roi d'Angleterre possé-
doient seuls , avec les mines du Bresil , la plus grande partie des biens du royaume , & que les Portugais n'é-
toient , tout au plus , que les écono-
mes de leurs propres richesses. De-
puis long tems , ajoute-t-on , le grand
système des Anglois , pour subjugu-
er les nations qui doivent servir à leur aggran-
dissement , est de les tenir dans la dépen-
dance du nécessaire physique , en détrui-
sant leur agriculture & leur commerce.
La méthode qu'ils emploient à cet effet ,
est de leur offrir la première subsistance à
meilleur prix qu'ils ne pourroient l'avoir
dans leur continent. Le Portugal donna

d'abord dans le piège; il reçut ses grains de l'Angleterre; & il devint dès lors son esclave naturel; car nous dépendons toujours de ceux qui nous font vivre. A compter de ce moment, il aggrava ses chaînes à chaque instant, par la continuelle diminution de son agriculture. Bientôt ses terres se trouverent sans valeur: ses récoltes se faisoient dans la Grande - Bretagne, & y portoient tout l'argent de l'état.

En même tems que les Anglois sont les nourriciers du Portugal, ils veulent encore en être les facteurs. Aucune affaire ne se traite que par leur canal: ils ont tout envahi; les Portugais ne sont plus que les témoins oisifs du grand commerce qui se fait dans ce royaume. Les cargaisons des flottes sont à l'Angleterre: les richesses qu'elles rapportent à leur retour lui appartiennent.

Cette inaction du Portugal remonte plus haut; mais vient toujours des Anglois. Dans un traité qui s'étoit fait du tems de Cromwel, il étoit stipulé que l'Angleterre fourniroit le vêtement aux Portugais; & dès lors il ne fut plus question d'arts dans ce

pays. Insensiblement les anciennes manufactures se détruisirent ; l'industrie se relâcha ; & bientôt elle fut anéantie. Les Anglois tenoient cette monarchie par l'habillement comme par la nourriture : c'étoient comme deux ancres que ces insulaires avoient jettées dans ce royaume , pour le rendre entièrement dépendant. Aussi cet état n'a-t-il plus par lui-même aucune voix délibérative : toutes ses résolutions sont dictées par le cabinet de Londres : les démarches de ses ministres dans les cours étrangères lui sont , en quelque façon , prescrites par ceux de la Grande-Bretagne : il n'a plus ni armée de terre ni armée de mer. « Reposez-vous sur » nous , lui disent les Anglois : fiez- » vous à nos armées navales : ne faites » point la guerre ; nous la ferons pour » vous & pour nous. Qu'avez-vous » besoin de manufactures ? Nous vous » donnerons le produit des nôtres à » meilleur marché , que vous ne pour- » riez le fabriquer vous-mêmes ».

L'épuisement des finances du Portugal est une suite nécessaire de cette léthargie. Il n'y a aujourd'hui pour toute richesse dans le royaume , que

quinze millions tournois en especes : encore la plus grande partie de cette somme n'existe-t-elle qu'en une monnoie d'argent, remplie d'alliage, que les étrangers ne peuvent point enlever; car sans cela, il ne resteroit pas un sou dans toute l'étendue de cette monarchie.

Le compte de cet épuisement universel est bien clair : les mines d'or produisent annuellement environ soixante millions ; & l'Etat en reçoit pour soixante-dix en marchandises étrangères : il se rend donc tous les ans débiteur de dix millions. Depuis la découverte des mines d'or, il est sorti du Brésil plus de deux milliards quatre cens millions. Ce capital immense a passé presque en entier en Angleterre : & c'est sur cette nouvelle richesse, qu'elle a fondé le colosse de cette grandeur qui surprend aujourd'hui toutes les nations.

On demandoit à un Anglois, ce qu'étoient devenues ces sommes exorbitantes ; car il est certain qu'elles n'existent plus dans la Grande - Bretagne. « C'est précisément parce qu'elles » n'existent plus, répondit-il, que notre royaume est aujourd'hui si florissant. Elles nous ont procuré les

» moyens de fournir de grands subsides,
 » d'acheter des alliances, d'entretenir
 » de nombreuses armées, de former
 » une marine redoutable ; en un mot,
 » de jouer un des plus grands rôles
 » dans l'Europe ».

Vous jugez bien, Madame, que ce discours, qu'on met si indiscrettement dans la bouche d'un Anglois, n'est que pour appuyer l'opinion, aussi téméraire que ridicule, de ceux qui ont imaginé ce faux système de politique.

Mon premier soin, après quelques jours de repos, fut de visiter la ville de Lisbonne, & de prendre une connoissance générale de cette capitale (1). Sa situation sur sept montagnes au bord du Tage, a donné lieu à ces allusions de Rome à Lisbonne, que l'on rencontre si fréquemment dans les auteurs Espagnols & Portugais. Au commencement de ce siècle, cette dernière ville, lorsqu'on y créa un patriarche, fut divisée en deux parties, sous les noms d'orientale & d'occidentale. La première

(1) On prie le lecteur d'observer qu'on parle ici de la ville de Lisbonne, telle qu'elle étoit en 1754, c'est-à-dire, avant le dernier tremblement de terre qui a détruit cette capitale.

comprend le district de l'archevêque ; la seconde est plus immédiatement sous la juridiction patriarchale. Depuis ce partage, on est obligé, m'a-t-on dit, sous peine de nullité, de marquer dans tous les actes, la partie de la ville, dans laquelle ces mêmes actes ont été passés. Les négocians exacts la distinguent également sur leurs lettres de change, & observent cette formalité jusques dans les lettres ordinaires.

Le siege du patriarche se tient dans la chapelle du roi. Les chanoines y sont croisés, mitrés, comme les évêques. On y célèbre le culte divin avec autant de dignité que de magnificence ; le prélat cherche à imiter en tout la pompe, l'éclat & la majesté du souverain pontife. Les seuls cardinaux manquent aux cérémonies de cette église. Je ne finirois pas, si je voulois rapporter tout ce que le feu roi a fait pour l'établissement de cette nouvelle dignité. Les ornemens précieux & l'argenterie consacrés au service divin, ont emporté les richesses de plusieurs flottes du Brésil ; cet entretien coûte déjà plus que toutes les troupes du royaume.

Le patriarche a aboli une partie des

superstitions qui se pratiquoient en Portugal avant son érection, & a réduit presque toutes les processions à celle de la Fête-Dieu, la plus superbe, peut-être, qui soit dans le monde chrétien. Les rues sont tapissées des étoffes les plus précieuses. On étale tout ce que la magnificence la plus somptueuse peut imaginer de plus éclatant; & lorsqu'on loue une maison, on a soin de stipuler dans le bail, que le propriétaire sera tenu de l'orner le jour de la Fête-Dieu. Ces mêmes rues sont couvertes de damas, pour les garantir du soleil. Une colonnade très-riche occupe toute l'étendue de la place du palais; rien n'est oublié de tout ce qui peut contribuer à solenniser, avec éclat, ce jour consacré à l'honneur du corps de Jesus-Christ.

La statue de saint George, montée sur une grande haquenée blanche, ouvre la marche à trois heures du matin, au son des timbales, des trompettes & des cors de chasse de la cour. Tous les chevaux du roi, richement harnachés, suivent le saint; tous les religieux s'y trouvent en corps; tous les chevaliers des ordres en habits de cérémonie; tous les tribunaux supérieurs & infé-

rieurs ; la cour enfin , & tout ce qu'il y a de grands dans le royaume assistent à cette procession. Les femmes paroissent aux fenêtres , sans coëffe & sans voile , & ne négligent rien , par les ornemens dont elles se parent , pour attirer sur elles les regards des spectateurs. Il est permis ce jour là , sans exciter la jalousie des maris , & sans craindre d'accident , de les considérer avec attention. Les moines sur-tout sont ceux qui se font le plus remarquer. Les femmes les couvrent de fleurs qu'elles leur jettent des fenêtres.

Les hommes doivent éviter de se montrer aux croisées pendant la procession , ou se couvrir avec soin , pour n'être pas remarqués. Il est ordinairement plus de trois heures après midi , lorsque tout le monde est rentré dans l'église. Il faut être alors très-circonspect à regarder les femmes ; car les maris se tiennent cachés pour épier jusques aux moindres mouvemens ; & malheur à qui leur donne sujet d'exercer les vengeances usitées dans ce pays contre une épouse soupçonnée ou un amant téméraire. On doit éviter aussi de se promener dans les rues après la procession : les

poliçons se tiennent aux fenêtres avec des seringues pleines d'huile, qui abîment les habits. Mais cette digression me fait perdre de vue mon objet principal.

La ville de Lisbonne est considérable par sa grandeur, son antiquité, la vaste étendue de son port, & la beauté de ses édifices. On y compte environ trente mille maisons, quarante églises paroissiales, non compris celles des monastères, vingt-six portes du côté du Tage, dix-sept qui donnent sur la campagne, vingt couvens d'hommes & dix-huit de femmes, où sont renfermés quinze cens moines & deux mille religieuses. Tous ces couvens sont grands, bien bâtis, richement ornés, & curieux à voir.

Parmi les églises, les plus considérables sont la cathédrale, celle des Dominicains, Notre-Dame de Lorette, la Miséricorde, saint Paul, & saint Roch. La cathédrale, située sur une hauteur, est un bâtiment antique, sombre, mais magnifique. Dans une châsse fort riche, placée auprès du grand-autel, reposent les reliques de saint Vincent, auquel l'église est dédiée. On raconte que ce saint ayant été martyrisé auprès du cap qui porte son nom, & son corps ayant

été abandonné aux animaux de proie , avec défense de l'enterrer , il arriva des corbeaux qui le gardèrent jusqu'à ce que de bonnes ames vîssent l'inhumer. Lorsque les Maures furent chassés de Lisbonne , on déterra ce corps ; on le transporta pompeusement dans la cathédrale ; & pour conserver la mémoire du bon office que lui avoient rendu les corbeaux , on en nourrit continuellement deux dans l'enceinte de cette métropole. On les y voit voler sans qu'ils en sortent jamais ; & il y a des troncs destinés à recevoir les aumônes pour fournir à leur entretien.

L'église des dominicains passe pour la plus belle de Lisbonne. On y remarque trois chapelles toutes brillantes de dorure depuis le pavé jusqu'à la voûte. Dans l'une est la généalogie de Notre-Seigneur en bas-reliefs , dans l'autre celle de saint Dominique , & dans celle du milieu un grand crucifix entouré d'une grille d'argent. La plaie du côté est ouverte ; & le saint Sacrement y est continuellement exposé. La chapelle est éclairée par six grands cierges de cire blanche , & une multitude de lampes d'argent perpétuellement allumées. Sur le portail , on voit

les noms & les têtes de tous ceux qui ont été brûlés par ordre de l'inquisition. Le couvent répond à la magnificence de l'église. Les religieux y sont commodément logés, & plus grandement peut-être, qu'il ne convient à des moines.

Près de là est le palais du grand inquisiteur, où se tient le tribunal suprême du saint office. Les Portugais l'appellent la sainte maison ; & c'est de ce lieu redoutable, que partent ces jugemens terribles, contre lesquels l'innocence même ose à peine réclamer. Ce conseil est souverain ; & tous les autres tribunaux de l'inquisition, soit du Portugal, soit des Indes, quoique souverains aussi eux-mêmes, doivent lui rendre compte de leurs procédures toutes les fois qu'il l'exige.

Les Portugais sont peu d'accord sur la manière dont s'est établi parmi eux ce fameux tribunal. J'entendois, il y a quelques jours, plusieurs savans disserter sur cette matière, & lui assigner chacun une origine différente ; mais le tout se réduisoit à deux opinions que je soumets à votre jugement. La première me parut être une de ces fables, auxquelles la crédulité des hommes sert de passeport : la voici telle qu'elle m'a

été présentée. « Un jeune homme de
» Cordoue , appelé Pierre Saavedra,
» possédoit non-seulement une belle
» écriture , mais aussi le talent funeste
» d'imiter toutes sortes de caractères.
» Il pensa à l'employer à l'aggrandis-
» sement de sa fortune ; & regardant
» comme au-dessous de lui les profits
» médiocres, il conçut de grandes vues,
» & forma de vastes projets. En con-
» trefaisant des billets , des quittances
» de finance , des cédules sur le trésor
» royal , il en tira de fortes sommes ,
» avec lesquelles il alla jusqu'à se pro-
» curer l'ordre de saint Jacques , & une
» commanderie de trois mille ducats.
» Ces premiers succès le portèrent à
» de plus grandes témérités ; & la ren-
» contre qu'il fit d'un religieux chargé
» d'un brevet apostolique pour le roi
» de Portugal , le conduisit au préci-
» pice. Il imagina d'imiter le caractère ,
» la formule & le style d'un bref , &
» de prendre la qualité de nonce en-
» voyé en Portugal , pour y établir
» l'inquisition. Ayant fabriqué ses dé-
» pêches & ramassé tout l'argent qu'il
» avoit recueilli de ses précédentes
» friponneries , il se fit un équipage

» convenable , & entra en Portugal
 » comme un légat de la cour de Rome.
 » Ses mesures étoient si bien prises , &
 » il fut si bien jouer le rôle de prélat ,
 » qu'il fut reçu & traité comme ministre
 » du saint-siège. Cette comédie dura
 » six mois , pendant lesquels il établit
 » un tribunal d'inquisition en Portugal ;
 » mais tout ce manège ayant été décou-
 » vert , quoique le tribunal continuât
 » de subsister , on n'en saisit pas moins
 » l'artisan de cette fourberie , qui fut
 » condamné aux galeres ».

Telle est l'histoire de la prétendue
 origine de l'inquisition dans ce royaume
 par Saavedra ; & ce qui paroît avoir
 donné cours à cette fable , c'est la co-
 médie d'un bel esprit de la cour, intitulée
 le *Faux Nonce*. Elle fut faite d'après
 une relation tirée d'un manuscrit de la
 bibliothèque de l'Escurial ; « mais ce
 » manuscrit doit être regardé avec d'au-
 » tant plus de raison comme une pièce
 » apocryphe , me dit un de nos savans ;
 » que les bulles apostoliques qui ont été
 » expédiées pour l'établissement du
 » saint office dans ce pays , se conser-
 » vent encore dans les bureaux de la
 » cour , & dans les archives de la su-

» prême inquisition ». Je rapporterai ici ce que ce même savant me dit sur cette matière, en prenant les choses dès leur origine.

« Lorsque les juifs furent chassés » d'Espagne, l'an 1482, le roi de Portugal les toléra dans son royaume ; » mais comme ils y professoient leur » religion, contre les défenses expresses » de la cour, sa majesté pria le souverain pontife de lui envoyer des in- » quisiteurs pour rechercher & punir » les coupables. C'est sous le regne » de Jean III, qu'arriva de Rome » la bulle d'érection du saint tribunal ; » & don Diegue de Sylva, franciscain, » évêque de Ceuta, & confesseur du » roi, occupa le premier la charge » éminente de grand inquisiteur ».

L'église de la Miséricorde est une des plus belles de cette capitale. Elle est entretenue par une confrairie de ce nom, composée de ce qu'il y a de plus distingué à Lisbonne. On y reçoit aussi toutes les personnes d'une condition honnête ; & depuis le bourgeois jusqu'au grand seigneur, jusqu'aux princes, jusqu'au roi lui-même, nul ne dédaigne d'y être admis. Tous les ans les con-

freres élisent entre eux un président, appelé le *pourvoyeur*, dont l'emploi, quoique très-onéreux, est néanmoins fort brigué. Quiconque en est pourvu, n'en est pas quitte, s'il veut l'exercer avec honneur, pour cent mille francs pendant l'année de son administration. Les autres officiers se renouvellent aussi tous les ans le jour de la Visitation de la sainte Vierge, qu'ils ont choisi pour leur fête. Cette illustre & pieuse confrairie se dévoue uniquement au secours des malheureux, prend soin des affaires des veuves & des orphelins, administre leurs biens, fait élever de pauvres filles, parmi lesquelles beaucoup d'honnêtes gens viennent prendre des épouses : c'est le moyen de se procurer des protecteurs. On contient ces filles dans la plus grande régularité; car si l'on remarque le moindre dérèglement dans leurs mœurs, on les abandonne. Les confreres se font aussi un devoir d'assister les prisonniers, s'emploient à procurer leur délivrance; & lorsqu'ils sont condamnés à mort, ils les accompagnent au supplice, les consolent, les exhortent à finir chrétiennement, & pourvoient à leur sé-

pulture. Leur charité s'étend aussi sur les morts, qu'ils enterrent à face découverte & en habit de franciscain ; ils font dire tous les ans plus de dix mille messes dans leur église , ou pour les confreres décédés , ou pour le salut de ceux dont ils prenoient soin pendant leur vie , & qui subsistoient par leurs charités. Cet utile établissement s'est étendu dans les autres villes du royaume , & dans tous les pays soumis à la couronne de Portugal.

La petite & riche église de saint Antoine de Padoue , patron de Lisbonne sa patrie , est placée auprès de la cathédrale , dans l'endroit même où l'on dit qu'étoit la maison du saint religieux. Celle de la Mere de Dieu se vante , comme mille autres , de posséder le saint suaire , qu'elle montre tous les ans le jour du vendredi saint. La reine , épouse de Jean V , en a fondé une , où se voit le tombeau de cette princesse , qui a voulu y être enterrée.

Non loin de là est une église de religieuses , où dernièrement il se passa une scene qui prouve combien la philosophie , qui a déjà dissipé tant de ténèbres en Europe , est encore éloignée d'éclairer le Portugal. La prééminence

entre S. Jean-Baptiste & S. Jean l'Evangéliste forme un schisme qui divise tous les monastères de filles. Il n'est permis à aucune d'elles de rester neutre, ou d'avoir une vénération égale pour les deux saints : aussi-tôt qu'elles ont pris le voile, elles doivent se décider, & se faire Baptistes ou Evangélistes. Lorsque la fête de l'un ou de l'autre est arrivée, celles qui lui sont dévouées la solennisent avec la plus grande magnificence ; musique, illumination, feux d'artifices, décorations, rien n'est oublié. On a soin sur-tout d'avoir un prédicateur éloquent, qui sache exalter en termes emphatiques le saint du jour, & qui prouve spécialement combien il est supérieur à son rival. La faction opposée n'a garde de se trouver alors à l'église où se fait la fête ; ce qui est regardé comme une espèce de protestation contre tout ce qui se dit en faveur du saint qu'on célèbre au préjudice de l'autre. Mais voici quelque chose de plus sérieux : les religieuses du couvent dont je viens de vous parler, se disputant sur le mérite de nos saints, la querelle s'échauffa ; & des paroles on en vint aux coups. Ces

héroïnes se battirent tant qu'elles eurent de force ; & enfin le zele des Evangélistes n'étant pas encore satisfait , elles osèrent s'en prendre au patron même du parti contraire. Elles saisirent donc une image de saint Jean-Baptiste , la fouetterent , la foulèrent aux pieds , l'enterrerent dans le jardin , & dansèrent sur la place.

Si des églises de Lisbonne on passe aux maisons religieuses , celle des Jésuites attire la principale attention. Ces Peres jouissent d'une grande considération en Portugal. On les regarde comme des apôtres ; & ils souffrent modestement qu'on leur en donne le nom , qu'on leur en rende les honneurs. Ils ont aussi des gens de lettres parmi eux , quoiqu'en petit nombre ; & l'on ne peut les taxer d'ignorance , comme presque tous les religieux du pays , dont ils diffèrent encore par une vie plus réglée , des mœurs plus pures.

Le couvent des Franciscains est un vaste bâtiment , dans lequel vivent plus de deux cens moines. Près de la sacristie est une chapelle de marbre , qui sert de sépulture aux archevêques. Les Carmes ont dans leur monastere un

puits qui se montre par curiosité. La pierre qui borde le dessus, est de jaspe & toute d'une piece. Les cloîtres sont garnis de faïence peinte en bleu, représentant diverses figures de grandeur naturelle. On y voit entre autres, celle de ce moine qui, fatigué d'une trop longue abstinence, faisoit cuire, dans sa cellule, un œuf à la lumière d'une chandelle. Le supérieur le voyant par le trou de la serrure, occupé de sa petite cuisine, entra brusquement & l'en reprit avec aigreur. De quoi l'autre s'excusant, dit que c'étoit le diable qui l'avoit tenté, & lui avoit inspiré cette ruse. Aussi-tôt le diable lui-même, qui étoit caché sous la table, parut en disant : « Tu en as menti, chien » de moine, ce tour là n'est pas de mon » invention; c'est toi qui viens de me » l'apprendre ». Ce tableau est presque entièrement effacé.

Parmi les autres édifices qui embellissent cette capitale, le palais royal est le premier qui s'offre à la vue, quand on arrive par le Tage. Sa face principale regne sur la largeur d'une grande place, & se termine par un pavillon

navillon d'où l'on découvre tout le port. Le roi peut voir de ses fenêtres les navires qui entrent ou qui sortent ; & rien n'est si beau que cette multitude infinie de bâtimens qui vont & viennent sans cesse sur le fleuve. Le port , qui a plus de quatre lieues de longueur , à compter depuis Cascaïs jusqu'au-dessus de Lisbonne , est sûr & commode ; les vaisseaux mouillent le long de la ville , dans un fond de dix-huit brasses d'eau , continuellement à l'abri des vents. D'un côté, ils sont couverts par les collines sur lesquelles est située cette capitale ; de l'autre , par les bords opposés du Tage , partout fort élevés.

Les appartemens du palais sont vastes & richement meublés ; mais le bâtiment est irrégulier , & n'a en dehors aucune beauté remarquable. C'est un édifice carré , fait en dôme , avec quatre pavillons , deux plate-formes ornées de balustres , deux galeries , & des balcons à toutes les fenêtres. On y voit plusieurs pièces magnifiques , entr'autres la salle des gardes , où se tient l'assemblée des états , celles du conseil de guerre & des autres tribunaux. La cha-

pelle occupe un des côtés du palais ; & dans le haut , est la bibliothèque , enrichie de très-bons livres , rangés dans des cabinets de bois de noyer. Elle a été considérablement augmentée par le feu roi , qui faisoit acheter , dans différentes villes de l'Europe , une infinité de choses rares & précieuses , tableaux , statues , livres & manuscrits. Mais il semble , par le peu de soin qu'on en avoit alors , que ce prince étoit plus curieux de la réputation qu'il s'étoit faite en les acquérant , que jaloux de les conserver. Je dirai en passant , que ce monarque fut accusé de trop d'amour , & pour l'église & pour les femmes ; mais est-il vraisemblable , comme on l'a écrit , qu'il s'amusât à dire la messe ? A l'égard de ses maîtresses , on raconte qu'une d'elles lui demandant une grâce , il répondit : « ce que vous desirez ne dépend pas de votre amant , mais du » roi , sur lequel votre amant a peu de » crédit ».

On trouve , en entrant dans le palais , une tour quarrée , environnée de portiques où sont étalés toutes sortes d'ouvrages rares , qui viennent de l'étranger. Delà on entre dans les appartemens

qui sont remplis de tant de meubles , qu'on les prendroit pour des magasins de marchands. Dès que le jour tombe , on met dans chaque chambre un gros chandelier d'argent , & un flambeau de cire dans chaque chandelier. Les salles , qui ont plus de cinquante pieds de long , n'ont de clarté que par cette lumière ; & rien n'est plus triste que cette sombre & lugubre illumination. Les appartemens pourroient être parfaitement éclairés avec ce qu'elle coûte ; car ce flambeau pèse plus que ne feroient trente bougies. On ne brûle , chaque jour , tout au plus qu'une livre de ces gros cierges ; ce qui reste se partage entre les officiers de la chambre ; un marchand vient enlever tous les matins , & payer comptant , la cire qui n'est pas consumée. On assure que c'est le plus fort & le plus clair de leurs gages. Je ne conseillerois donc à personne de vouloir réformer cet abus ; on trouveroit bientôt le moyen de se débarrasser de cet importun réformateur.

L'hôtel de la douane , sans être magnifique , est commodément placé sur le bord du Tage , dans le voisinage du

palais. Il est composé de plusieurs magasins voûtés, où, moyennant un certain droit, on porte toutes les marchandises qui sortent ou qui entrent pour y être plombées. C'est un ouvrage d'en obtenir quelque expédition, tant il faut de formalités & de signatures pour les en retirer. Il y a cependant un avantage pour les négocians, c'est de pouvoir les y laisser long-tems & ne les sortir qu'à mesure qu'ils en ont besoin, sans être tenus à aucun paiement; aussi la plupart ne les redemandent-ils qu'après les avoir vendues, & sur la facture de leurs correspondans. La ferme de cette douane est un des plus forts revenus de sa majesté Portugaise. Les dorures, les galons, & en général tout ce qui est or ou argent filé, y sont saisis comme effets prohibés. Les livres de quelque genre & en quelque langue qu'ils puissent être, sont d'abord portés à l'inquisition pour y être examinés & malheur à ceux qui ne sont pas marqués au bon coin.

Outre cette douane, il y a la maison des esclaves, où, de vingt nègres qu'on amène d'Afrique, il en faut laisser quatre pour les droits de sa ma-

jesté. Ces misérables se vendent & s'achètent dans les marchés, comme les bœufs & les chevaux. Ils rapportent chaque jour deux réaux de profit à leur maître, & sont de plus obligés de se nourrir. La grande diversité de couleur qu'on voit ici sur les villages, fait que pour signifier qu'on est une honnête femme, ou un homme d'honneur, on se contente de dire simplement : « je suis » blanche, ou je suis blanc ». Au reste, la plupart des Portugais sont basanés : c'est l'effet du climat, & encore plus de leurs mariages avec les noirs, fort ordinaires parmi le peuple. La noblesse, moins sujette à ce mélange, conserve entre elle un plus beau sang.

Pour revenir aux édifices publics de Lisbonne, presque tous ceux dont je viens de parler, sont situés ou ont vue sur quelque grande place. Celle du palais occupe, le long du Tage, une immense étendue de terrain, & est bordée d'une muraille à hauteur d'appui, qui regne dans tout cet espace. De ce lieu très-fréquenté, on découvre, d'un côté, les vaisseaux qui sont à l'ancre, & de l'autre, le palais du roi. Des

édifices non moins vastes se présentent à l'extrémité opposée ; & l'on voit d'assez belles maisons dans l'enfoncement. C'est sur cette place , que se donnent les spectacles de l'Auto-da-Fé & du combat des taureaux ; c'est là que , de ses fenêtres , le roi peut voir , avec toute sa cour , brûler des hommes & égorger des animaux.

Non loin de là , est le marché qu'on appelle la Riviere : on y vend le poisson , le gibier , la volaille , & toutes les denrées , excepté la viande de boucherie. Les curieux ont remarqué qu'il entroit tous les jours , par la seule porte de Saint-Antoine , quinze cens bêtes chargées de farine & de fruits , plus de mille par la porte de Saint-Vincent , douze cens par celle de l'Espérance , & plus de neuf cens par la porte de Sainte-Croix.

Les boucheries sont dans le voisinage. On tue annuellement onze mille bœufs , cent mille brebis , quinze ou vingt mille , tant chevres que boucs , dont les Portugais aiment la chair , l'odeur & le goût. L'impôt qu'on leve sur tout ce bétail , ne s'affirme que

cent mille écus par an. La viande est, en général, assez bonne, mais si mal coupée, que la vue en est dégoûtante.

A l'un des côtés de la place royale, est l'hôtel-de-ville, où s'assemblent les magistrats municipaux & les officiers de la police. On y distribue tout le bled qui se consomme dans Lisbonne; & lorsqu'il n'y est point abondant, on a soin d'observer l'égalité dans le partage, afin que personne n'ait à se plaindre.

Il y a d'autres places dans les divers quartiers de cette capitale. Une des plus spacieuses, qu'on nomme le Rouffio, & sur laquelle sont bâtis quelques beaux palais, est formée en façon d'amphithéâtre. Les samedis on y tient une espece de foire; & en même tems on y voit des boutiques portatives, comme celles du Pont-Neuf à Paris, où l'on étale plusieurs sortes de marchandises.

Des sept collines qui partagent la ville de Lisbonne, les plus considérables sont Saint-George & Sainte-Catherine. Les autres se nomment Saint-Vincent, Saint-André, Sainte-Anne, Saint-Roch & les Saintes-Plaies.

La plus haute est celle de Saint-George. C'est là qu'est bâtie la citadelle, fermée d'une enceinte qui en fait comme une ville particulière. On y trouve des rues, des églises, des jardins, & une place d'armes. Ce château commande Lisbonne, la tient en respect, & peut le foudroyer en cas de révolte. Il n'y a point ici d'autres fortifications. On avoit commencé quelques ouvrages, lorsqu'on craignoit l'invasion des Espagnols, dont on venoit de secouer le joug; mais quand on eut fait la paix avec eux, on abandonna ces travaux. On n'y voit donc que la forteresse dont je viens de parler: le reste de la ville est environné d'une simple enceinte de vieilles murailles, flanquées de soixante & dix tours élevées autrefois par les Maures. Derrière le château est placée l'église des augustins; on y remarque une croix d'or, garnie de pierreries, qui se porte en procession dans les grandes fêtes.

La ville de Lisbonne est incommode, tant à cause des hauts & des bas, des monts & des vallées où elle est située, que parce que les rues y sont étroites & mal-propres: on ne les nettoie guere

que le jour de la Fête-Dieu. Les maisons n'ont point de latrines : ce sont des négresses, qui, tous les matins, emportent les ordures; ou, lorsqu'on voit un orage se former, on vuide les pots par les fenêtres; ce qui rend les rues peu sûres, sur-tout pendant la nuit; car outre le désagrément de recevoir une pareille offrande, on court risque encore d'être assommé par le vase même, qu'on jette souvent avec ce qu'il y a dedans. Ces jours derniers, un Anglois étant sorti tard du palais, fut régalé de ce parfum par une des dames d'honneur de la reine.

Le climat de Lisbonne est d'une douceur charmante, le ciel clair & sans nuages, & l'eau d'une bonté & d'un goût merveilleux. Aussi les habitants y vivent-ils fort long-tems; & les vieillards y conservent une vigueur peu commune dans les autres pays. On y fait, en général, assez bonne chère avec l'excellente volaille d'Almentéjo, les délicieuses perdrix & les lievres de Sé-tubal, les jambons succulents de Lamégo, & la viande de boucherie de la province d'Algarve, tous pays renommés pour ces sortes de productions & de denrées.

Pour achever de remplir cette lettre, je vous envoie le précis d'une conversation que j'ai eue ce matin avec un médecin Portugais. Elle n'a, à la vérité, aucun rapport avec les matieres précédentes ; mais je craindrois de l'oublier, si je différois de vous en faire le récit. Il étoit question de l'état des sciences & de la littérature dans ce royaume ; & voici , en substance , ce que me disoit ce médecin.

« L'université de Coïmbre a fait
 » infiniment d'honneur à notre na-
 » tion , & a fourni des professeurs en
 » théologie , en philosophie , en juris-
 » prudence , en médecine , à presque
 » toutes les universités du monde.
 » Il est vrai que depuis long-tems elle
 » ne produit plus de ces hommes que
 » l'Europe invitoit à venir l'éclairer.
 » Comme par-tout la nouvelle philo-
 » sophie a porté des coups mortels à
 » la superstition & à l'ignorance , les
 » professeurs de Coïmbre , craignant
 » qu'elle ne nuisît à leurs intérêts , se
 » sont efforcés de l'éloigner. Il y a envi-
 » ron trente ans , qu'un de nos gentil-
 » hommes , nommé Mendoza ; doué
 » d'un esprit naturellement philoso-

» phique , revint à Lisbonne, après
 » avoir long-tems voyagé & acquis
 » beaucoup de lumieres. Mais ce sa-
 » vant s'étant avisé de vouloir décréditer Aristote , les jésuites se déclarerent contre lui , & s'efforcèrent de le faire passer pour un homme qui avoit perdu la raison.

» Le droit & la médecine sont les sciences auxquelles les Portugais s'appliquent le plus , à cause des charges lucratives que procure la qualité de docteur dans ces deux facultés ; mais parmi cent de ces docteurs , à peine s'en trouve-t-il dix qui aient quelques connoissances. Les autres sont des ignorans , à qui la vanité tient lieu de science & de mérite. Souvent, comme ils appartiennent à des familles en crédit, on les préfere aux véritables savans , qui se trouvant pauvres & sans appui , restent presque toujours dans l'obscurité. C'est une chose constante en Portugal , que dans l'étude du droit & de la médecine , les juifs réussissent mieux que les chrétiens ; mais comme ils ne peuvent prétendre aux charges de judicature , ils se font presque tous

» médecins ou avocats ; & excellent
 » tellement dans ces deux professions,
 » qu'ils supplantent ordinairement les
 » chrétiens même les plus habiles.
 » Aussi, dans les affaires importantes,
 » ce sont les juifs qui ont toute la
 » confiance. Ils ne tardent pas à s'y
 » enrichir ; mais lorsqu'ils sont parve-
 » nus à une certaine opulence , ils
 » quittent le pays , & vont s'établir
 » en Hollande ou en Angleterre, pour y
 » jouir tranquillement du fruit de leurs
 » travaux. Ceux qui, par intérêt ou par
 » amour de la patrie , s'obstinent à de-
 » meurer en Portugal , y deviennent
 » tôt ou tard les victimes de la super-
 » stition & du fanatisme.

» Il n'y a pas trente ans , que nos
 » Portugais auroient lapidé un homme
 » qui auroit osé soutenir le mouvement
 » de la terre. Il y a moins de tems
 » encore , que lorsque nos archevê-
 » ques faisoient la visite de leur diocèse,
 » le peuple assemblé pour les recevoir ,
 » chantoit devant eux un cantique,
 » dont le refrain étoit : Bénite soit la
 » très-sainte Trinité, sœur de la Vierge
 » Marie.

» On ne sauroit refuser à mes com-

» patriotes un don qu'ils prennent de
 » la nature , celui de l'éloquence ;
 » mais si nous avons de bons pré-
 » dicateurs , combien d'autres des-
 » honorent la chaire , par le genre
 » sauvage & grotesque , que notre
 » ignorance les force d'adopter ? Un
 » Portugais , chargé de faire le pané-
 » gyrique de saint François d'Assise ,
 » est obligé de prouver que François
 » est le plus grand de tous les saints ,
 » qu'il égale , & surpasse même Jesus-
 » Christ. Mais si ce même orateur prê-
 » che le lendemain la fête de saint Jean
 » de Dieu , à moins que de vouloir
 » être sifflé de son auditoire , le même
 » peut-être que celui de la veille , il se
 » trouve dans la nécessité de prouver ,
 » que le saint du jour l'emporte sur tous
 » les autres bienheureux.

» Comme notre langue a naturelle-
 » ment beaucoup de dignité , elle en
 » est d'autant plus propre au genre
 » historique , & fournit abondamment
 » au récit des grands événemens &
 » des belles actions. Il y a une aca-
 » démie d'histoire , établie à Lisbonne
 » par le feu roi ; mais ses membres n'ont
 » publié jusqu'ici aucune production qui

« soit connue hors du Portugal. Les pre-
 » miers académiciens, nommés par le
 » prince pour réformer notre ancienne
 » histoire & composer la nouvelle,
 » étoient certainement les sujets les
 » plus capables que sa majesté pût choi-
 » sir, pour remplir la devise, *restituet*
 » *omnia*, qu'elle avoit donnée elle-
 » même à l'académie; mais le moyen
 » d'en venir à bout? Ils n'osoient rom-
 » pre en visière aux inquisiteurs acadé-
 » miciens; & comme ils étoient encore
 » moins d'humeur à leur sacrifier la
 » vérité, le corps d'histoire générale
 » du royaume a été retardé jusqu'ici,
 » & peut-être ne paroîtra-t-il jamais.
 » Le poëme épique du Camoëns,
 » si connu dans le monde savant,
 » prouve le mérite de notre langue,
 » & son aptitude pour la poésie, lors-
 » qu'elle est employée par d'habiles
 » mains. Les Portugais sont poëtes
 » naturellement, & ne sauroient se
 » passer de quelques académies parti-
 » culieres, pour donner de l'exercice
 » à leur verve. On se souvient encore
 » des noms de celles que différentes per-
 » sonnes avoient établies à Lisbonne:
 » les *Singulares*, les *Generosos*, les *Ano-*

nymos, les *Instantaneos*, les *Applí-*
cados, les *Esludiosos*, & mille autres,
qui toutes ont disparu, sans que le
public en ait tiré aucun avantage.
Leurs membres n'étoient occupés
qu'à se donner des éloges récipro-
ques, ou à se déchirer par des satires.

» Malgré le penchant naturel des
» Portugais pour la poésie, ils n'ont
» presque point d'ouvrages de théâtre.
» Aussi ne joue-t-on guere ici que des
» pieces Espagnoles. Les seuls poëtes
» dramatiques que nous ayons, sont
» Mello, Gomez, Mattos, Fragofo
» & Cordeyro, dont nous faisons
» assez de cas. La scene, sans encou-
» ragement, a long-tems languí parmi
» nous; & ce n'a été que par ordre du
» roi régnant, que l'on a établi un
» opera à Lisbonne. On prétend que,
» pour la régularité & la magnificence,
» ce théâtre ne le cede point aux plus
» belles salles de spectacles de l'Europe;
» mais nous manquons de bonnes
» pieces, bien différens, m'a-t-on dit,
» de vous autres François, qui avez
» des pieces excellentes & point de
» théâtres. Le nôtre passe constamment
» pour un des plus grands & des plus

» beaux édifices de ce genre (*) ; mais
 » on y joue si rarement, qu'en compa-
 » rant le nombre des représentations
 » avec l'argent qu'il a coûté, il n'y en
 » a pas une qui, jusqu'à présent, ne
 » revienne à un million. Un de nos
 » poëtes, qui entend votre langue &
 » écrit assez bien dans la nôtre, avoit
 » entrepris d'y faire jouer une de vos
 » tragédies, dont le sujet est tiré de
 » notre histoire. En traduisant *Inès*,
 » il en avoit changé la disposition, &
 » la ramenoit à la vérité des faits, telle
 » qu'elle se trouve consacrée dans les
 » annales Lusitaniennes. La fin tragique
 » d'*Inès de Castro* est un des événemens
 » les plus intéressans de l'histoire de
 » Portugal. Comme vous devez avoir
 » vu souvent cette amante infortunée
 » reparoître sur votre théâtre, peut-
 » être ne serez-vous pas fâché de sa-
 » voir ses aventures : quand ce ne se-
 » roit que pour observer en quoi l'au-
 » teur François s'est écarté, dans sa tra-
 » gédie, de la vérité historique.

(*) Il a été totalement renversé par le dernier tremblement de terre.

» Don Pedre , infant de Portugal ,
 » après la mort de Constance sa pre-
 » miere femme , devint amoureux
 » d'Inès , fille d'un seigneur Castillan.
 » Il l'épousa en secret , & en eut plu-
 » sieurs enfans. Les seigneurs Portu-
 » gais , jaloux du crédit que les parens
 » d'Inès avoient à la cour , représente-
 » rent au roi Alphonse , pere de don
 » Pedre , qu'il étoit à craindre que
 » cette nouvelle épouse n'entreprît de
 » faire régner ses enfans au préjudice
 » de ceux de Constance. Sur cet avis ,
 » Alphonse mande l'infant , pour savoir
 » de lui s'il est vrai qu'il soit marié ,
 » comme on le lui assure. L'infant sou-
 » tient constamment qu'Inès n'est que sa
 » maîtresse : le roi le presse de la quit-
 » ter & de se remarier. Don Pedre
 » allegue différens prétextes. Alphonse
 » veut suivre le conseil qu'on lui a
 » donné de faire mourir Inès. Celle-ci
 » en est instruite ; elle se flatte que la
 » voix de ses enfans , petits-fils du roi ,
 » pourra le toucher. Elle va avec eux
 » se prosterner à ses pieds ; & versant
 » un torrent de larmes , elle le supplie
 » d'avoir pitié d'elle , & des fruits mal-
 » heureux de son mariage & de son

» amour. Le roi est attendri ; mais les
 » courtisans reviennent à la charge , &
 » déterminent ce foible monarque à
 » prononcer l'arrêt funeste. Ils se char-
 » gent même de l'exécution , & poi-
 » gnardent Inès dans un couvent où
 » elle s'étoit retirée.

» Don Pedre attendit la mort d'Al-
 » phonse , qui arriva cinq ans après ,
 » pour se venger des infâmes meur-
 » triers de sa chère Inès. Pierre Coello
 » eut le cœur arraché par le sein , &
 » Alvar Conçalès par les épaules. Don
 » Pedre assista lui-même à cette bar-
 » bare exécution ; & furieux de voir
 » que la violence des tourmens ne leur
 » arrachoit pas un soupir , il prit un
 » fouet , & en frappa Coello au visage.
 » Coello regarda le roi avec des yeux
 » enflammés de colère , & fit à ce
 » prince les reproches les plus san-
 » glans ; mais don Pedre aveuglé par
 » la vengeance , dit à un de ses offi-
 » ciers : apportez du vinaigre & de
 » l'ail à ce lapin écorché ».

Je suis , &c.

A Lisbonne , ce 20 mars 1754.

LETTRE CLXXXVIII.

SUITE DU PORTUGAL.

JUSQU'ICI, Madame, je n'ai presque fait mention que des rues, des maisons, des palais, des places, des églises, des couvens de Lisbonne; il faut dire aussi un mot des loix, des mœurs, des usages de ses habitans.

A juger d'eux par ce que j'ai vu depuis le peu de tems que je les connois, je les crois jaloux, vindicatifs, dissimulés, vains, railleurs, & surtout présomptueux sans sujet, n'ayant si l'on excepte les gens de condition, que des connoissances très-bornées, & une éducation très-médiocre. A peine ont-ils l'usage de la lecture; & tous leurs voyages se réduisent à quelques courses qu'ils font au Brésil, en Afrique & aux Indes orientales, d'où ils rapportent des mœurs encore plus grossières que celles de leur pays. Ces défauts sont balancés par quelques bonnes qualités: ils ont, avec beaucoup de vivacité & de pénétration, un

amour singulier pour leur prince, & paroissent tellement attachés à leurs usages, que tout ce qui est étranger leur déplaît & les révolte. Ils sont fidèles, secrets, amis généreux, sobres, charitables, adonnés aux pratiques de la religion, mais plus superstitieux que dévots. Tout est prodige, tout est miracle parmi eux; & le ciel, si on les en croit, ne manque jamais de se déclarer en leur faveur d'une façon particulière. Ils aiment à s'habiller magnifiquement, & principalement les femmes, dont les unes se mettent à la Françoisé, les autres en Amazones, ou dans une diversité d'autres goûts riches & galans. La bonté du climat & la douceur de la vie rendent les Portugais paresseux. Ils travaillent peu, & se bornent à une fortune médiocre. J'ajouterois, pour dernier trait de leur caractère, leur haine implacable & leur souverain mépris pour les Espagnols, si la double alliance qui unit ces deux puissances depuis environ un demi-siècle, ne rendoit aujourd'hui ce sentiment moins général.

Il est peu de nations qui aient poussé

le commerce plus loin , ni qui l'aient soutenu avec plus de réputation que les Portugais. Devenus sujets du roi d'Espagne , ils eurent de redoutables ennemis dans les Hollandois, qui travailloient à secouer le joug des Castillans , lorsque le Portugal commençoit à le porter. Vous avez vu comment le Brésil leur fut enlevé ; comment ils perdirent leurs conquêtes aux Indes orientales; & comment, après plusieurs années de servitude , ils rentrèrent dans leurs premiers droits. Mais le coup fatal à leur commerce étoit frappé; & quoiqu'ils aient repris cette partie de l'Amérique, celui des grandes Indes ne s'est jamais bien relevé. Celui même qui s'exerce aujourd'hui à Lisbonne, est médiocre en comparaison de l'immense négoce qui se faisoit dans cette capitale, lorsque toutes les richesses du sein Persique , de l'Arabie , des états du Mogol , des côtes de l'Inde, de la Chine, du Japon , &c, venoient se rassembler à Goa , & arrivoient à Lisbonne sur des flottes nombreuses, pour y être distribuées chez toutes les nations de l'Europe. Le commerce , tel qu'il est présentement, se fait, comme

je vous l'ai dit , presque tout par les étrangers : on y voit des marchands François , catholiques & protestans , & plusieurs maisons Angloises & Hollandoises. Les catholiques vivent sous la protection de la France ; les calvinistes , sous celle de la Hollande & de l'Angleterre.

L'autorité du souverain est absolue en Portugal : le roi se sert de l'inquisition , comme du plus sûr instrument de la politique. Ce tribunal ne fait rien sans l'aveu du monarque. Tout son pouvoir se borne à réprimer les blasphêmes , la polygamie , le péché contre nature , & sur-tout à inquiéter les juifs , pour en tirer beaucoup d'argent. Le feu roi , Jean V , a mis des bornes à sa puissance ; & cette réforme n'est pas une des actions les moins glorieuses de son regne. La mémoire de ce prince est encore gravée dans le cœur de ses peuples ; & ce qu'on raconte de son administration , pourra vous faire connoître une partie de ce qui se passe à la cour de Lisbonne.

Ce monarque avoit confié son autorité à un ministre qui , sous le nom de secrétaire d'état , donnoit tous les jours

audience au public. Les personnes de distinction se tenoient dans les deux salles qui précédoient son cabinet ; & là chacun pouvoit lui parler aussi long-tems que ses affaires l'exigeoient. On ouvroit ensuite la porte qui communique au passage du palais, dont toutes les avenues étoient remplies de monde. Les uns retenoient le ministre par son manteau, les autres par la manche de son habit, ou par sa grande épée à la Portugaise. Il répondoit à tous d'une manière gracieuse, prévenoit les personnes de considération qu'il apperçoit sur son chemin ; & tirailé de tous côtés, il se rendoit enfin chez le roi. Cette marche pénible duroit quelquefois une heure entière ; & le ministre ne commençoit à respirer, que lorsqu'il arrivoit à la salle des gentilhommes. C'est dans ce lieu que la noblesse, qui avoit à lui parler, l'attendoit debout ; car il n'y a ni chaises, ni tabourets, ni aucune espece de sieges dans les appartemens de sa majesté. Personne ne peut s'y asseoir, pas même le secretaire d'état, qui écrit à genoux, en présence de son maître.

Lorsque ce ministre avoit fini son

travail , il retournoit chez lui avec le même cortège, disant à chacun ce que le prince avoit décidé à son sujet. Il parloit aux uns à haute voix , aux autres en particulier ; & comme il étoit impossible que tout le monde fût satisfait , il arrivoit quelquefois que des gens emportés & violens , & surtout des femmes mécontentes, le chargeoient d'injures atroces. Il y en avoit même qui portoient la fureur jusqu'à le menacer de l'assassiner. « Ne vous en » avisez pas , répondoit-il en souriant ; » car le roi vous feroit pendre : & » d'ailleurs vous perdriez un homme » qui ne cherche qu'à vous obliger » lorsqu'il dépend de lui de le faire ». Ces mêmes personnes , touchées de repentir , se jettoient à ses pieds ; il les embrassoit comme ses enfans , & obtenoit du prince une partie de leurs demandes.

Le monarque donnoit lui-même ses audiences trois fois par semaine ; le samedi à la noblesse , qui avoit alors l'honneur de parler debout à sa majesté ; les autres jours , tout le monde indifféremment étoit admis. Il étoit permis à chaque particulier d'approcher
du

du trône, de remettre son placet au souverain, & de l'entretenir de ses affaires. L'audience commençoit par les hommes & finissoit par les femmes. Le prince, assis sous un dais, s'appuyoit contre une table, sur laquelle étoit une corbeille pleine de pieces d'or, dont sa majesté gratifioit ceux qui se trouvoient dans le besoin. L'huissier de la chambre faisoit entrer, dix à dix, les personnes qui se présentoient; & le roi voulant faire exécuter promptement ses ordres, appelloit un des grands du royaume, qu'il chargeoit de la commission. Il en usoit ainsi, pour l'ordinaire, lorsqu'il s'agissoit de châtier des maris, dont les femmes venoient se plaindre; lorsqu'il étoit question de punir des enfans rebelles, ou de prévenir un enlèvement. Ces audiences faisoient trembler les maris pervers, les fils ingrats, les amans audacieux, les filles passionnées, & en général, tous ceux dont la conduite étoit répréhensible. Les ministres eux-mêmes n'étoient pas exempts de crainte; car le roi n'ignorant rien de ce qui se passoit dans son royaume, parce que chacun avoit la liberté de l'en infor-

mer, les contenoit dans le devoir.

Les mémoires qu'on présentait au monarque, étoient renfermés dans un sac de velours ou de maroquin, qui ne s'ouvroit que lorsqu'il plaisoit à sa majesté d'en ordonner l'examen en sa présence. S'il s'agissoit d'une affaire secrète, elle mettoit dans sa poche le placet qu'elle lisoit en particulier, & faisoit ensuite savoir ses volontés à la personne intéressée.

Les dames Portugaises, quand elles alloient à l'audience, avoient des espèces de mantles ou de domino, qui empêchoient qu'on ne les reconnût. Mais lorsqu'elles étoient aux pieds du roi, &, pour ainsi dire, entre ses genoux, elles se découvroient, & laissoient voir des beautés, auxquelles le galant monarque ne paroissoit pas insensible. Cependant il conservoit une gravité majestueuse, accompagnée d'un air de bonté, qui donnoit de l'assurance à la suppliante. Les étrangers, dans la seule intention de le voir de plus près, venoient souvent à ces audiences où on lui parle à genoux; & quoique la plupart n'eussent rien ni de particulier ni d'essentiel à lui dire, ils n'en étoient pas moins bien reçus.

On dit, mais je ne garantis pas le fait, que si un seigneur Portugais avoit commis quelque violence, la noblesse y étant fort sujette avant le regne de ce prince, sa majesté le faisoit appeller dans sa chambre, & ordonnoit qu'on lui donnât la bastonnade. Cette punition, en usage parmi les Maures, avertissoit le coupable, qu'à la premiere rechûte il devoit s'attendre à être exilé dans quelque château des côtes de Mosambique ou de Guinée; des Indes orientales ou du Brésil. Là, ces seigneurs étoient obligés de servir en qualité de simples soldats; & c'est l'unique moyen que ce prince crut devoir employer, pour réprimer l'audace de sa noblesse. Les uns enlevoient de force les effets des marchands, & ne les payoient qu'à coups de bâton ou de poignard; les autres ravissoient leurs filles & leurs femmes, sans aucun respect, ni pour la décence, ni pour le sacrement. Aujourd'hui que ces abus n'ont plus lieu; qu'un créancier peut demander ce qui lui est dû, sans craindre d'être ni assassiné ni maltraité, les filles sont plus en sûreté, & les maris plus tranquilles.

Ce prince qui savoit ainsi se faire respecter des grands, étoit également chéri & adoré de son peuple. Il disoit, en parlant des premiers : « mon » grand-pere les craignoit ; mon pere » les aimoit ; & moi , je ne les aime » ni ne les crains ». Avant son avènement à la couronne , la police étoit si mal observée dans les rues de Lisbonne, qu'on n'y étoit point en sûreté de sa vie pendant la nuit. Aujourd'hui on y marche avec beaucoup plus de sécurité ; & l'on y est tout au plus exposé à perdre son chapeau, que le voleur porte impudemment sur la place pour le vendre le lendemain, sans même se donner la peine de le déguiser.

Ayant appris qu'on se préparoit à donner au peuple le divertissement de l'Auto-da-Fé, je me rendis à cette fête, que les Portugais voient avec tant de plaisir. Il est libre aux femmes ce jour-là, comme à la Fête-Dieu, de paroître aux fenêtres, ornées de toute leur parure. J'eus la permission d'entrer dans le palais du Saint-Office, où je vis bien des choses propres à rectifier

des fausses idées des étrangers sur l'état actuel de ce tribunal.

Le roi étant arrivé, la procession dirigea sa marche vers l'église de saint Dominique, où se lit le procès des criminels. J'admirai la bonté de ce prince, qui voulut bien parler lui-même aux coupables, & les exhorter au repentir. Parmi ces malheureux, étoit un prêtre du Brésil, qui ayant embrassé le judaïsme, s'étoit fait circoncir, contre les loix de l'état. Sa majesté le pressa de se convertir, &, par son retour au christianisme, de se soustraire au supplice qu'il alloit subir dans les flammes. Elle employa les expressions les plus touchantes pour vaincre l'obstination de ce prêtre apostat; elle l'assura de sa protection, & lui promit une pension pour le faire subsister, si revenu à lui-même, il reprenoit ses premiers sentimens de religion, & rentroit dans le giron de l'église. Tous les assistans furent attendris des bontés du monarque pour ce misérable, qui aima mieux se laisser brûler, que de renoncer à son crime. Quoiqu'âgé de plus de soixante ans, il ne témoigna ni crainte ni foiblesse, & ne daigna pas

répondre un mot aux remontrances des moines, qui lui crioient de se convertir. Avant que de le brûler, on lui arracha la peau des doigts qui avoient touché la sainte hostie. Il souffrit ce tourment & celui du feu, sans dire autre chose, sinon qu'il étoit bien hon-
teux, bien infame, de traiter ainsi un homme qui mouroit pour soutenir l'existence d'un seul Dieu. Il sembla d'abord vouloir éloigner les flammes avec son mouchoir; mais le mouchoir ayant pris feu, ce malheureux perdit connoissance, & fut bientôt réduit en cendres. Les juifs tirèrent avantage de cette constance; & les prêtres catho-
liques en parurent humiliés.

Le roi parla à d'autres criminels avec les mêmes expressions de bonté & de douceur : ils reconnurent leurs fautes, & implorèrent la clémence de sa majesté qui leur fit grace. Pour l'ordinaire, les juifs ne s'avouent coupables, que lorsque, dans l'église de saint Dominique, à la lecture des pieces du procès, ils voient leurs femmes ou leurs enfans dans le nombre de ceux qui ont confessé d'avoir judaïsé. Comme ils ont assisté avec eux à ces cérémonies illi-

cités, ils ne doutent pas qu'on n'ait des preuves suffisantes pour les convaincre; & alors ils demandent grace publiquement au Saint - Office.

Ce jour là, les rues sont bordées de soldats, tant pour la sûreté publique, que pour prévenir les désordres que les juifs cachés pourroient causer dans la ville. Il importe sur-tout aux étrangers de ne proférer aucune parole qui puisse scandaliser la superstition des Portugais. Ils doivent être bien sûrs des gens avec qui ils se trouvent; car, à la vue de cet appareil, le peuple de Lisbonne n'est pas moins animé pour la gloire de l'inquisition, que l'étoient anciennement les Bacchantes pour l'honneur de leur dieu. Un Anglois, un Hollandois, qui passeroit au travers de la foule, seroit accablé d'injures par la populace. « Voyez-le, diroit-elle, ce mécréant, cet hérétique! Il mériteroit bien » d'être aussi lui-même affublé de la fatale cimare ». Ensuite elle donne mille malédictions aux malheureux qu'on va brûler; & si elle s'apperçoit que quelque spectateur en ait l'air affligé, « sans » doute, lui dit-elle, que vous plaignez » votre frere, votre ami que l'on con-

»duit à l'échafaud ». Puis pénétrée de zèle à la vue des criminels expirans, elle s'écrie, les mains jointes, & les yeux dévotement tournés vers le ciel : « Dieu ! » quelle grande clémence ! Bénies soient » à jamais les bontés du Saint-Office ». Pour ne pas s'exposer aux insultes de cette canaille, il convient de se mettre seul à une fenêtre, & d'avoir entre les mains la feuille imprimée qui contient les noms, les crimes, la sentence & le supplice de ceux qu'on va exécuter. En s'occupant de cette lecture, on ne craint point de commettre d'indiscrétion par des questions ou inutiles ou dangereuses.

Une des fautes que punit l'inquisition avec le plus de sévérité, est l'exercice de la religion judaïque, défendu par les loix du pays. Il y a pourtant beaucoup de juifs en Portugal ; mais ils s'y tiennent cachés, & ne se font connoître entre eux, que par des signes de convention, comme, chez nous, les Francs-Maçons.

Quand on dit que l'inquisition s'empare du bien de ceux qui ont le malheur d'entrer dans ses cachots, ce propos a besoin d'éclaircissement ; & voici

comment il doit s'entendre. Les crimes du ressort de ce tribunal, sont en même tems une violation des loix fondamentales de l'état; & les personnes qui s'en rendent coupables, encourent la confiscation de leurs biens, comme en France, quand on est condamné à des peines capitales. C'est au roi qu'appartiennent ces biens confisqués; mais l'inquisition prend, sur cet argent, l'entretien des prisonniers, souvent très-nombreux, & dont elle a le plus grand soin. Ce qui reste, entre dans les coffres de sa majesté, à moins qu'elle ne juge à propos d'en gratifier ses officiers, ses ministres, ou ses favoris.

Les réjouissances de l'Auto-da-Fé, les processions de la Fête-Dieu, les mascarades du carême tiennent ici lieu de carnaval: on n'en connoît point d'autre à Lisbonne. Les femmes ont la liberté, pendant la semaine sainte, de courir la nuit, couvertes de mantes noires, tandis que les galans, déguisés sous le même habillement, se mêlant avec elles dans la foule, causent des peines cruelles aux maris. En vain ces derniers font accompagner leurs épouses par des

négresses qui veillent sur leur conduite la fidélité de ces esclaves n'est point l'épreuve de la séduction : elles forment même les premières à prévenir leurs maîtresses, à servir leurs amours, à leur faciliter des rendez-vous dans les maisons de leurs amans.

Le commerce des femmes est aussi gênant que difficile en Portugal. On est persuadé qu'un homme ne peut se trouver seul avec elles, sans leur faire violence. Pour être admis à leur société, il faut témoigner autant d'éloignement pour la galanterie, que d'indifférence pour elles ; se faire une bonne réputation sur cet article délicat ; & lorsqu'il paroît qu'on ne les aime ni qu'on ne les recherche, c'est alors qu'on peut entretenir avec elles des liaisons. Il est vrai qu'on paie cher la curiosité de les voir, par le cérémonial ridicule qu'on est obligé d'observer. Si l'on obtient la permission d'entrer dans leur appartement, on les trouve à terre assises sur une natte, à l'extrémité de laquelle les hommes leur parlent à quinze pieds de distance. Les moines ont seuls le droit de se mettre sur des chaises à côté d'elles, tandis qu'un honnête homme, un homme du monde n'ose en ap-

procher. Souvent un religieux, sous prétexte de confession, s'introduit dans la maison de ses pénitentes, & s'enferme avec elles, du consentement du mari, pour être plus à portée, dans un cas pressant, de leur administrer les secours spirituels.

Comment concilier cet excès de confiance pour les moines, avec ce qu'on dit de leur incontinence ? Pourvu qu'ils abandonnent, au profit du couvent, leur portion ordinaire de nourriture, on leur permet, dit-on, de s'absenter du monastère, de courir les aventures, & de coucher même sans façon dans les lieux de débauche. On raconte que don Pedre, prédécesseur du feu roi, visitant ces maisons de plaisir, trouva parmi une troupe de négresses nues, un religieux qui passoit pour un saint. Le monarque indigné de voir, en pareille compagnie, un homme de sa réputation & de son caractère, lui fit couper le nez & les oreilles, & le renvoya dans son couvent. Le lendemain, ce prince se rendit lui-même au monastère, où tous les moines, rangés en haie, vinrent, selon l'usage, recevoir sa majesté. Le roi n'y voyant pas le saint en question, en

demanda des nouvelles au supérieur, fit l'éloge de son mérite & de sa vertu, & témoigna le plus grand empressement de le voir. Le supérieur alléguâ divers prétextes, pour excuser l'absence de son religieux. Le roi insista ; il fallut obéir. Le moine parut tout défiguré ; & le prince, après avoir joui cruellement de sa confusion, lui fit, en présence de toute la communauté qui l'écoutoit à genoux, une sévère réprimande.

Après la fête de l'Auto-da-Fé, dont vous avez vu les Portugais si amoureux, leur divertissement principal est le combat du taureau. Il y a peu de villes dans le royaume, qui n'aient une place destinée à ce spectacle ; & il n'est pas, jusqu'aux paysans, qui, dans les villages même, n'en fassent leur amusement.

Lorsque la Cour a ordonné la célébration de cette fête à Lisbonne, on la publie avec éclat ; & dès ce moment, une réjouissance universelle regne dans toute la ville. On entend de tous côtés des concerts de musique ; & ce tems est tellement consacré à la joie, qu'on se livre alors à mille bouffonneries : on

va même jusqu'à se dire des injures atroces, qui, dans toute autre occasion, seroient repoussées par le poignard.

La veille de ce jour si désiré, tout le monde se promène dans la place royale pour voir les préparatifs du combat. La façade du palais est bordée d'un amphithéâtre; & au-dessus on construit des balcons qui répondent aux fenêtres, par lesquelles on y entre des appartemens. Celui du roi occupe le centre sous un dais superbe; & les personnes que sa majesté juge à propos d'admettre auprès d'elle, trouvent des places à ces fenêtres. On loue fort cher celles de l'amphithéâtre; & l'argent qu'on en retire, sert à payer les dépenses de la fête. Les galans de Lisbonne font les derniers efforts pour y placer leurs maitresses, leur offrir la collation; & tel qui n'a chez lui ni pain ni argent, engage tout ce qu'il possède pour ne pas manquer à son amour.

Outre ces premières places, on voit un monde infini aux portes des maisons, aux fenêtres, & sur les échafauds dressés dans les rues voisines. Les divers rangs de balcons qui, de tous côtés, environnent l'Arène, sont tendus de magnifiques

pieces de soie, & occupés par ce qu'il y a de plus grand & de plus distingué en Portugal. A la droite de celui du roi, sont les membres des divers conseils ; on les reconnoît à leurs armes brodées en or sur des tapis. De l'autre côté, on apperçoit le corps de ville & les magistrats, chacun selon son rang & sa dignité. Les ambassadeurs sont en face de sa majesté. Le reste des loges est loué à divers particuliers à un prix excessif. La vue de tant de monde rassemblé, celle des dames sur tout, ornées de leurs pierreries, a quelque chose de frappant. Comme elles sont très-curieuses de fleurs & de dorure, & qu'elles se coëffent toutes en cheveux, il seroit difficile de rien imaginer de plus galant ni de plus riche. Elles paroissent à découvert, chargées de ce qu'elles ont de plus brillant, & n'oublient rien de ce qui peut relever l'éclat de leur beauté & de leur parure.

À Dès que le roi se montre à son balcon, & que la fête commence, les hallebardiers s'avancent dans le milieu de la place pour écarter le peuple, & le faire ranger sur les échafauds. Ils vont ensuite se mettre

sur une même ligne au-dessous de la loge du roi; & alors on voit paroître deux compagnies de jeunes gens en uniforme de taffetas rouge, portant des vases remplis d'eau, dont ils arrosent le lieu du combat. Après eux, arrive le corps de justice, accompagné de ses alguasils, pour empêcher qu'il ne s'y commette du désordre. Ceux-ci se rangent fort serrés les uns contre les autres; car n'ayant de leur côté ni échafauds ni barrières, si un taureau vient à eux, il ne leur est pas permis de reculer: toute leur ressource est dans la pointe de leurs hallebardes, qu'ils présentent à l'animal en fureur; & s'ils le tuent, on leur en abandonne le profit.

Les Taureadores, c'est-à-dire, les cavaliers qui doivent entrer en lice avec les taureaux, arrivent les derniers au son d'une musique guerrière, & suivis de gens à livrée, qui portent leurs lances. Ces hommes de pied ne quittent jamais leur chevalier; ils se tiennent à ses côtés, & en font la principale défense. On commence par saluer le roi & toute l'assemblée; on demande la permission de combattre; & l'ayant

obtenue , chaque cavalier va galamment faire sa révérence aux femmes de sa connoissance. Il faut être gentilhomme, pour avoir droit de combattre à cheval : cet honneur du moins s'accorde rarement aux roturiers.

Quelquefois la fête commence par une mascarade composée de figures gigantesques , qu'on fait danser indécemment au milieu de l'arène. Elles sont remment placées par des rois negres, dont la suite nombreuse en hommes & en femmes , forme d'autres danses également lascives & burlesques. On fait paroître ensuite des figures d'enfans , qui , à mesure qu'on les renverse , se redressent d'elles mêmes. On lâche contre elles un taureau furieux, dont la colere redouble , en les voyant se relever ainsi , lorsqu'il croit les avoir terrassées.

A cette scene , succede celle des pyramides rangées en forme de parterre , contre lesquelles l'animal se déchaine avec la même furie. Elles sont remplies d'oiseaux , de lievres , de chats & de lapins , qui ne savent où se retirer. Le taureau mugit de rage , de ne trouver que des objets , qui , quoique si peu dignes de son courroux , lui échappent.

pent, lorsqu'il veut les poursuivre. Il court, bondit & exhale un épais brouillard de ses narines. Les valets l'excitant par leurs cris & leurs sifflemens, achevent de le rendre furieux, en lui lançant des dards garnis de bandelettes de papier, semblables aux thyrses des Bacchantes. Plusieurs de ces dards sont remplis de poudre, & éclatent comme une fusée, dès qu'ils sont attachés au corps de l'animal : rien ne le tourmente ni ne l'irrite davantage. Les cavaliers saisissent ce moment pour courir à lui ; mais ils n'y vont pas tous à la fois : c'est le premier auquel il s'adresse, qui commence l'attaque. Les autres se retirent sans sortir de l'arène, & attendent que la bête vienne à eux pour la combattre. Ils ne doivent se servir d'autres armes que de la lance, & ne peuvent prendre l'épée ou le sabre, que lorsqu'ils ont été ou blessés ou renversés de cheval ; qu'ils ont perdu ou leur manteau ou leur chapeau : ils sont alors engagés d'honneur à venger cet affront, & autorisés à mettre l'épée à la main.

Le grand art de ce duel consiste à porter la lance si adroitement sur le taureau, que le fer reste dans la chair

de l'animal, & le tronc dans la main du cavalier. Celui-ci pique ensuite des deux pour passer outre; parce que le taureau ne se retourne jamais pour aller à lui. Si on se sert de l'épée pour le combattre, on la lui enfonce entre les cornes: ce coup qui le terrasse & le renverse, est suivi des acclamations de toute l'assemblée; & le vainqueur remporte le prix. Mais toutes ces choses ne se passent guere, sans qu'il y ait quelque homme de tué ou de blessé; & le moindre mal qui arrive, est la perte du cheval.

Dès que le taureau est mis à mort, on l'enleve; il est transporté par des mulets hors de la place; & on le livre à la populace qui se le partage. Pour en faire sortir un autre d'une loge voisine, on tient une échelle derrière la porte; & l'homme qui l'ouvre monte sur le toit pour sauver sa vie; car l'animal a l'instinct de le chercher derrière cette même porte, dans le dessein de le tuer, s'il pouvoit l'attraper. Cet homme se retire au galop; & comme il ne lui est pas permis de se défendre, toute sa ressource est dans la légèreté de son cheval.

Le second taureau, mis en liberté, va bientôt trouver un autre adversaire dans la foule des combattans. Ceux-ci ne font d'abord que badiner, en lui présentant le bout de leur manteau. Ils savent avec adresse, & presque sans sortir de leur place, esquiver les coups de l'animal furieux. Le taureau ferme les yeux en frappant : le cavalier fait un demi-pas à côté en effaçant le corps ; & l'un & l'autre recommencent sept à huit fois le même manège. Alors, sur un signal que donnent les trompettes, le cavalier quitte le dard pour prendre l'épée ; & attaquant la bête en face, il la met à mort. Les trompettes sonnent pour la troisième fois. Quatre mules caparaçonnées entrent & enlèvent le taureau de la lice. On tue ainsi, dans le même jour, jusqu'à trente de ces animaux ; & plusieurs ne combattent que quelques minutes.

Quelquefois le taureau saute sur l'amphithéâtre ; mais ceux qui occupent les premiers rangs, ayant leurs épées nues à la main, l'obligent de se retirer ; & souvent il est tué avant que d'être rentré dans l'arène. Lorsqu'un Tauréador est vivement poursuivi, il saute

au-delà de la barrière par le moyen d'une planche saillante, qui lui sert à appuyer le pied. On lâche contre l'animal des chiens vigoureux, qui le saisissent par le cou & par les oreilles : alors plusieurs assistans sortant de l'amphithéâtre avec leurs épées, s'efforcent de lui percer le cœur. Ils ne courent aucun danger, parce qu'ils se mettent à l'abri des coups de cornes, en lui présentant leur manteau, contre lequel le taureau dirige toute sa fureur. D'ailleurs ces hommes sont en si grand nombre, qu'ils se donnent promptement du secours, en détournant l'animal, lorsqu'ils le voient acharné contre la même personne. Il y a beaucoup plus à craindre pour les cavaliers, parce que leurs chevaux sont trop vifs pour se laisser gouverner. Il ne leur est donc pas aisé d'éviter la rencontre de l'ennemi; & ils seroient à tout moment en danger d'être renversés, s'ils n'étoient secourus par les piétons.

On combat encore par le moyen d'une grosse lance, massive & pesante, dont le bout est solidement fixé en terre, & la pointe penchée vers la porte d'où doit sortir le tau-

beau. Le combattant se tient à côté ou derrière cette lance, & court souvent beaucoup de risque; car si l'animal évite de s'enferrer, il y a tout à craindre pour la vie des cavaliers. Mais ces hommes sont si adroits, que rarement la bête manque de recevoir le fer, ou dans le cou, ou dans les épaules.

Ces combats, qui tiennent de nos anciens tournois, sont, sans contredit, un des plus beaux spectacles du monde, soit qu'on en considère simplement le coup d'œil, soit par l'intérêt mêlé de crainte & de joie, qu'inspirent l'intrépidité, le courage, l'adresse & l'agilité des acteurs. Les Espagnols ont une telle passion pour cette fête cruelle, qu'il n'y a pas une femme qui ne vendît son ménage, pour avoir de quoi payer sa place dans les balcons ou sur les échafauds. On est même étonné de voir des dames de la première qualité, repâître de ces scènes sanglantes, de beaux yeux qui semblent faits pour de plus douces cruautés.

On ne peut nier que ce combat ne soit un reste de la barbarie des Sarrasins ou des Maures, où peut-être

même des Romains, peu digne de l'approbation d'un spectateur dans le silence du cabinet, ou d'une ame tendre & portée à la compassion. Les souverains pontifes n'ont jamais pu venir à bout d'interdire ce plaisir barbare aux Portugais & aux Espagnols : ils ont seulement imaginé l'expédient d'attacher, ce jour-là, des indulgences à quelques églises, pour ceux qui s'exposent au danger d'être tués dans cette fête meurtrière. « Après tout, me disoit un Anglois, on ne doit pas examiner la rigueur ces sortes de spectacles, de peur que trop de philosophie ne nous rende pusillanimes. Il est certain de degré de férocité nécessaire à la nature humaine ; & s'il est important qu'il soit renfermé dans de justes bornes, il ne faut point le proscrire entièrement, pour ne pas perdre cette fermeté qui fait le caractère de l'homme courageux. Les combats de taureaux sont précisément dans le degré que je demande ; & ils n'ont rien d'assez féroce en eux-mêmes, pour qu'on doive s'en interdire l'usage. Ils retracent les exploits de l'ancienne chevalerie ; ils excitent l'ame des

» spectateurs aux grandes & belles
 » actions ; ils peuvent produire tous
 » les bons effets des combats en
 » champs clos , sans l'horreur qui
 » les accompagnoit , & sans l'effusion
 » du sang humain , dont la scene étoit
 » abreuvée. Ce spectacle nous accou-
 » tume à mépriser le danger ; il nous
 » apprend que la meilleure voie de le
 » surmonter sans effroi , est d'aller au-
 » devant , & de le voir venir avec fer-
 » meté. On y apprend encore à porter
 » un prompt secours à ceux qui y sont
 » exposés , & à payer courageuse-
 » ment de sa personne , pour les
 » mettre à l'abri du péril. En un
 » mot , quoique cette fête ne soit point
 » absolument conforme aux loix de
 » la nature & de l'humanité , on peut
 » dire néanmoins qu'elle exige , dans
 » les combattans , des qualités dont on
 » se fait honneur ».

Je suis , &c.

A Lisbonne , ce 4 avril 1754.



LETTRE CLXXXIX.

SUITE DU PORTUGAL.

JE n'étois pas tellement occupé des curiosités de la capitale , que je ne parcourusse aussi quelquefois les provinces ; & souvent mes courses s'étendoient jusqu'aux extrémités du royaume. Ces voyages se faisoient tantôt par terre , tantôt par mer ; & j'ai visité ainsi les principales villes du Portugal.

La province la plus septentrionale, où se trouvent Braga & Porto, est renfermée entre deux rivières, savoir, le Mino & la Douere. Le terroir y est fertile, l'air si sain, que les habitans y jouissent à la fois d'une santé parfaite, & d'une extrême abondance. Les femmes y conçoivent jusqu'à l'âge de cinquante ans ; & il n'est pas rare de voir vingt-cinq enfans dans une famille. Aussi le pays est-il très-peuplé ; & dans un espace qui n'a que seize lieues en quarré, on compte quinze cens paroisses, six ports de mer, cent trente maisons religieuses, deux cents

cents ponts de pierre , & plus de cinq mille fontaines qui ne tarissent jamais. Ce qui contribue à cette fécondité , est la quantité considérable de rivières dont la province est arrosée. Comme elle est frontiere de la Galice , les Portugais ont eu soin de la munir de villes fortes , pour la garantir des incursions de leurs voisins.

Une de ces villes , nommée Monção , a pour armes une muraille , sur laquelle est assise une femme avec deux pains à ses côtés. On raconte que cette place , étant assiégée par les Espagnols , se trouva tellement pressée par la faim , qu'elle se dispoisoit à capituler ; mais une femme fit cuire quelques pains , du peu de farine qui restoit aux assiégés , & du haut des murs , les jetta à l'armée des ennemis. Ils crurent que l'abondance étoit dans la ville ; & en conséquence ils leverent le siege.

L'ancienne & fameuse cité de Porto ou Oporto , qui , comme je l'ai dit , a donné son nom à tout le royaume , est , après Lisbonne , la plus considérable du Portugal. Sa situation sur la pente d'une montagne , dont le pied est mouillé par le Douro , oblige de

toujours monter & descendre. Du reste, la ville est belle, & même assez propre, contre l'ordinaire de toutes celles du pays, sans en excepter la capitale, dont les rues, toujours pleines d'immondices, sont encore infectées par une multitude de chiens qui couchent dehors, & ne cessent d'aboyer pendant toute la nuit. On compte à Lisbonne seule, plus de quatre-vingt mille de ces animaux; & cette capitale n'est éclairée que par des lampes qui brûlent devant quelques Madones, ou images de la Vierge. Les maisons, aussi mal-propres qu'incommodes, sont remplies de cousins, de punaises & autres insectes nés dans la fange, & qui rendent le séjour des villes insupportable. La légèreté des toits & des murailles ne garantit les habitans ni des vents du nord, ni de la rigueur de l'hiver.

Il réside à Porto un tribunal de justice, le premier du royaume après celui de Lisbonne. Il est composé d'un président, d'un chancelier, d'un certain nombre de conseillers & autres magistrats. Cette Cour fait, pour ainsi dire, partie de celle de la capitale, appelée *Desembargo do Paço*, dont elle

releve. Ses arrêts sont sujets à révision ; & elle ne juge pas toujours en dernier ressort.

La cathédrale a un chapitre de vingt chanoines ; & le diocèse contient près de quatre cens paroisses. C'est de ce siège , que fut tiré Don Thomas d'Almeida , pour venir le premier occuper cette fameuse Chaire Patriarchale, cette prélature par excellence , pour laquelle le feu roi se donna tant de mouvemens , fit faire à Rome tant de démarches , dépensa de si grandes sommes ; qu'il sollicita avec tant d'instance ; qu'il eut tant de peine à obtenir. Il lui composa un district , un archevêché particulier , avec des revenus considérables à prendre sur celui de Lisbonne. On vit alors , ce qui est contre les canons , & ne s'étoit peut-être jamais vu , deux diocèses indépendans l'un de l'autre , dans une même ville. Sans doute que l'impatient monarque ne pouvant ni attendre la mort de l'ancien archevêque , ni le renvoyer , prit le parti de diviser sa juridiction , pour jouir plutôt de l'établissement qu'il desiroit. On s'étoit flatté que l'expédition des bulles s'accorderoit gratuitement , en considération du zèle

que Sa Majesté Portugaise montroit alors pour l'intérêt de la chrétienté, en faisant la guerre contre les Turcs. La cour de Rome en modéra le prix, & se contenta, pour cette fois, de soixante-quinze mille livres. Elles furent reçues à Lisbonne avec des transports de joie & des réjouissances, qui durèrent plusieurs jours.

Vous savez que ce nom de *Patriarche* ne se donnoit autrefois qu'aux évêques qui occupoient les grands sièges indépendans de l'église romaine ; tels que ceux de Constantinople, d'Alexandrie, d'Antioche & de Jérusalem. Ces Prélats tenoient le premier rang dans la hiérarchie ecclésiastique ; & en remontant par degrés ; depuis la mitre jusqu'à la tiare, le simple évêque ne présidoit que sur le territoire de sa ville ; le métropolitain commandoit à la province, le primat aux métropolitains, & le patriarche aux primats. Quelques personnes croient que les Apôtres ont établi ces distinctions ; d'autres, qu'elles n'étoient pas même encore connues au concile de Nicée. Quoi qu'il en soit, l'autorité des patriarches s'étant accrue par degrés, toutes les grandes affaires furent por-

tées devant eux, & leurs arrêts exécutés avec le même respect que ceux des souverains.

Il paroît que Jean V étoit bien pénétré de l'importance & de l'étendue de leur juridiction, par la vénération qu'il tâcha d'inspirer aux peuples pour cette éminente & suprême dignité. Il fit faire au prélat des équipages magnifiques, & voulut que sa marche eût toujours l'air d'un triomphe. La croix patriarchale étoit portée par un cavalier qui montoit un cheval superbe. Le patriarche qui le suivoit, occupoit une litière entourée de vingt valets de pieds. Ensuite venoient quatre carrosses d'une grandeur & d'une richesse extraordinaire, attelés de six mules, & conduits par des hommes vêtus magnifiquement. Le premier étoit vuide; c'étoit la voiture d'honneur. Les trois autres contenoient les officiers du pontife. Les chanoines, choisis parmi la première noblesse, & richement fondés, marchaient en litière, suivis chacun de six domestiques. Aux processions de la Fête-Dieu, un clerc portoit devant eux un chapeau verd, & un ecclésiastique la queue de leur robe. Le roi & les

enfants venoient après eux , ensuite les grands officiers de la couronne , & six cens chevaliers de l'ordre de Christ, avec leurs habits de cérémonie. Lorsque le patriarche officioit, Sa Majesté ne manquoit jamais d'assister à sa messe, où dix-huit de ces chanoines l'accompagnoient à l'autel. Je vous ai déjà parlé de son habillement semblable à celui des cardinaux. Ce prélat a tous les honneurs de la cour, & jouit de la préséance sur les grands , sur les archevêques du royaume , même sur le primat. Ce dernier étoit en possession de faire porter devant lui la croix archiépiscopale dans Lisbonne. Le nouveau pontife lui disputa cette prérogative , ainsi que plusieurs autres droits honorifiques ; ce qui fit entre eux un grand procès , qui, sans doute , se termina à l'avantage du patriarche , comme chef de la religion , & prélat favorisé de la cour.

Cette place pourroit devenir un jour très - préjudiciable au saint-siège , en occasionnant un schisme que les Anglois ne manqueroient pas d'appuyer de toutes leurs forces. En effet , la nation Portugaise se croiroit d'autant plus fondée à se passer du pape & des car-

dinaux, que le patriarche & les chanoines ayant déjà les mêmes habits, quand ils officient, on leur supposeroit bientôt la même dignité & le même pouvoir. Alors il seroit à craindre que le chef de la religion en Portugal ne prît sur lui, du consentement du roi & de la nation, d'accorder toutes les grâces, les immunités, les permissions, les dispenses qui viennent de Rome, & procurent au souverain pontife un argent immense, qui, par ce moyen, ne sortiroit plus du royaume.

Sur la rive gauche du fleuve, il regne à Porto un magnifique quai, où l'on attache les navires : & chaque habitant a le plaisir de voir le sien devant sa maison. Il y a des académies où les jeunes gens peuvent apprendre leurs exercices, & un arsenal où l'on équipe les vaisseaux de guerre qu'on y construit tous les ans. La marine Portugaise étoit, sous le dernier regne, dans l'état le plus misérable. Cinq ou six vaisseaux délabrés, & autant de frégates, sans officiers, sans matelots, sans soldats, constituoient les forces navales de ce royaume. En peu d'années, le fameux ministre Sébastien-Joseph Carvalho ;

dont le caractère inébranlable, inflexible & sévère, influe sur tous les objets de l'administration, mit la marine sur le pied des autres parties du gouvernement. Il appella des étrangers, François, Anglois, Suédois, Hollandois, Danois, pour enseigner la navigation aux Portugais : car ces derniers, qui, depuis trois siècles, faisoient sur mer des voyages dont le bruit avoit élevé leur réputation au-dessus de celle des Phéniciens & des Carthaginois, connoissoient à peine encor l'art de naviger.

Leur marine est aujourd'hui composée de dix vaisseaux de ligne & de vingt frégates ; mais ils n'ont presque point de navires marchands. Le commerce maritime, malgré tous les efforts de M. de Carvalho, est encore entre les mains des Anglois. Il se fait ; à la vérité, par des compagnies sur les vaisseaux de Sa Majesté ; mais les Portugais ne sont que des prête-noms ; & peut-être cette nation aime-t-elle mieux traiter avec les étrangers, comme vous allez vous-même en juger.

Le roi avoit accordé à une compagnie le privilège exclusif de vendre tous les vins de Porto, qui passent

pour les meilleurs du Portugal. Cette compagnie, qui vouloit les avoir au prix le plus bas, refusoit de les acheter dans la saison convenable, & ne les prenoit qu'à crédit; de sorte que les propriétaires, privés du débouché de leurs vins, que les Anglois achetoient auparavant & payoient comptant, se trouvoient dans l'impossibilité de faire travailler à leurs vignes. Cet odieux monopole lassa enfin les habitans de Porto, & excita une émeute qui commença par les femmes & par les enfans. On entendit de toutes parts des cris de « vive le roi, vive le peuple, & meure » la compagnie ». On sonna le tocsin; & dans ce moment, les hommes allèrent en foule chez le directeur de la compagnie, qui fit tirer sur eux quelques coups de fusil. Cette populace, encore plus aigrie, enfonça les portes du magasin; & malgré une escouade de sbirres qui étoient accourus au secours, elle brûla les meubles, & déchira les livres de compte. Le gouverneur rassembla les troupes de la garnison; mais une grêle de pierres les obligea de crier, comme tout le monde: *meure la compagnie*. Cette condescendance n'appaisa

pas la sédition; pour y mettre fin, les Cordeliers porterent en procession le Saint-Sacrement; & tout se calma. En attendant la décision de la Cour, chacun vend son vin à qui il veut, & à celui qui le paie le mieux: liberté dont il seroit aussi injuste que dangereux, de vouloir dépouiller les peuples.

L'objet du ministre, en formant ces compagnies, étoit de diminuer le commerce, & conséquemment le pouvoir des Anglois, d'exciter l'ardeur de la nation, & de la tirer de l'espece de servitude où ils la retiennent. C'est à quoi il s'est principalement appliqué depuis qu'il est en place; mais cette même nation ne paroît avoir ni le zèle, ni l'activité nécessaires pour seconder ces intentions louables & patriotiques. Les Portugais se laissent accabler volontairement par la misère, plutôt que de sortir de cet état d'indolence, qui, dans le plus beau pays du monde, les réduit à un nécessaire presque insuffisant, & leur fait trouver la faim & la maladie dans le climat le plus sain & le plus heureux. On parle actuellement de fonder, pour la province de Para & du Maragon, une compagnie composée

SUITE DU PORTUGAL. - 347
des seuls Portugais, à la tête de laquelle doit être le ministre lui-même; mais il faudroit commencer par réformer la paresse nationale, pour donner une consistance solide à cet établissement. Il faudroit un siècle d'un gouvernement pareil à celui de M. de Carvalho, pour mettre ce royaume dans l'état de puissance, dont l'a privé jusqu'à présent la nonchalance de ses habitans.

Parmi plusieurs beaux édifices de la ville de Porto, on distingue principalement l'église & le monastere des chanoines réguliers de saint Augustin. On y voit un grand nombre d'autres couvens d'hommes & de femmes, entre autres une abbaye de Bénédictines, qui contient plus de cent trente religieuses. Ici, comme dans tout le Portugal, ces établissemens sont si multipliés, qu'un des projets du gouvernement actuel, est de les réduire à la moitié, d'en rassembler deux en un., de les astreindre à des regles austeres, d'empêcher qu'on ne reçoive aucun novice, garçon ou fille, avant l'âge de vingt-cinq ans.

Il régnoit autrefois dans ces maisons beaucoup moins de régularité qu'aujourd'hui. Il ne faut pas croire néan-

moins que les religieuses aient jamais mérité le nom odieux de courisannes cloîtrées, que les Anglois leur donnoient anciennement. Ils ne cessent de parler encore du célèbre monastere d'Olive, las près de Lisbonne; mais tout homme censé doit regarder ce qu'ils en racontent comme une de ces plaisanteries que se permet la différence de religion. Un d'entre eux vouloit me persuader, que c'est de ce monastere tendre, galant & voluptueux, que sont sorties ces fameuses *Lettres Portugaises*, dont nous avons en France une traduction; qu'elles ne sont point un jeu de l'imagination, comme nous le croyions vous & moi; que cet ouvrage qui respire l'amour le plus ardent, le plus généreux, qui le peint dans toutes les nuances, dans tous ses détails, où l'on retrouve les orages, les inquiétudes, les retours, les résolutions d'un moment, la délicatesse de ses craintes, l'héroïsme de ses sacrifices, a été réellement écrit par une religieuse passionnée à un amant infidèle.

Oporto, moins fortifié par l'art que par la nature, est tellement inaccessible du côté de la mer, que les

Portugais n'ont pas jugé nécessaire de le munir avec beaucoup de soin. De vieilles murailles , flanquées de méchantes tours , avec quelques bastions , en font toute la défense.

La ville de Guimaraens , au nord-est de celle dont je viens de parler , a été long-tems la demeure des rois de Portugal ; & on la regarde comme le berceau de la monarchie. On croit qu'elle a été fondée plus de cinq cens ans avant Jesus - Christ ; & vers le commencement du quinzieme siecle , on l'augmenta de plus de moitié. La réputation d'un monastere de l'ordre de saint Benoît y attirant une infinité de pèlerins , les religieux firent construire des maisons pour les loger. Le nombre s'accrut insensiblement ; & il se forma un grand bourg , qui dans la suite devint une ville assez importante , pour être le séjour de ses souverains. Ils y établirent une chambre des comptes , une salle d'audience , des prisons , & une tour , pour y déposer les archives , qui depuis ont été transportées à Lisbonne. Tous ces édifices subsistent encore ; & leur grandeur , jointe à d'autres monumens également remar-

quables, fait de l'ancien & du nouveau Guimaraens une des premières cités du royaume. On y compte cinq paroisses, huit couvens, cinq hôpitaux, quinze places, cinquante-sept rues, huit portes, quatre ponts, & environ deux mille familles. Le monastere a été changé en une collégiale desservie par vingt-cinq ou trente chanoines, sous le titre d'église royale & collégiale de Notre-Dame d'Olivéira. Si l'on en croit la tradition, elle occupe l'emplacement d'un ancien temple de Cerès, qui fut détruit par l'apôtre saint Jacques. On dit que sur le piédestal de la déesse, il fit mettre l'image de Notre-Dame. Ce récit est appuyé sur une inscription trouvée dans le mur même. Dans la suite, ce lieu fut dédié au saint apôtre; mais on y conserva la statue de la Vierge. Pour la soustraire à la fureur des Sueves, des Alains, & autres barbares qui jadis inonderent cette contrée, un évêque la cacha dans une montagne voisine, d'où, après la persécution, elle fut remise en son ancienne place. Elle la quitta une seconde fois, & fut déposée dans l'église qu'elle occupe actuellement. Cette église a toujours été

si chère aux rois de Portugal, qu'ils ont exempté de toutes sortes d'impôts, non-seulement les prêtres qui la desservent, mais les domestiques mêmes, & jusqu'aux locataires qui habitent les maisons des chanoines.

Quelques années avant mon arrivée à Guimaraens, il s'y étoit passé une aventure qui vous fera connoître jusqu'où les Portugais poussent la jalousie. Un officier de judicature ayant vu son épouse recevoir le salut d'un étranger, monta chez lui, prit un clou & un marteau, enfonça le clou dans le cou de celle qu'il croyoit infidelle, l'attacha contre la porte de sa chambre, & alla tranquillement raconter au pere de sa femme la belle action qu'il venoit de commettre. Il remit en même tems à son beau-pere la clef de la maison, afin qu'il pût délivrer sa fille s'il le jugeoit à propos, ou qu'il en fût encore tems. Le pere effrayé courut à son secours. Comme elle n'avoit pas perdu beaucoup de sang, il la fit panser; & elle guérit de sa blessure, protestant que toute sa faute consistoit à avoir rendu le salut à un homme qu'elle voyoit pour la premiere fois. Le pere en

parla au mari, qui ayant déjà réfléchi sur son injuste & cruel procédé, avoua qu'elle ne lui avoit jamais donné lieu de soupçonner sa fidélité. Il versa des larmes de douleur, & alla se jeter aux pieds de sa femme. Celle-ci le reçut avec bonté, & lui accorda son pardon. Ils ont depuis toujours été bien ensemble, & sont encore vivans l'un & l'autre.

La justice se mêle peu de ce qui se passe dans l'intérieur des ménages pour cause de jalousie; un amant même tue sans façon sa maîtresse, sans qu'on se mette en peine de rechercher le coupable. Il ne se fait pas plus de scrupule de donner la mort à son rival, sur-tout si ce rival est un étranger; de pareils crimes restent presque toujours impunis. Pour éviter ces accidens, les femmes vivent dans une solitude si austère, qu'il est passé en proverbe, qu'elles ne vont que trois fois dans leur vie à la paroisse, savoir, pour y être baptisées, mariées & enterrées. Au surplus, leur industrie trouve assez de moyens de tromper les maris jaloux, & de se venger de l'esclavage où l'on tient ici le beau sexe. En général, les Portu-

gaies sont spirituelles & instruites, mais galantes & coquettes:

Lorsque les Sueves eurent envahi cette contrée, l'ancienne ville de Braga devint le siege de leur monarchie: elle est aujourd'hui celui d'un archevêché, de qui elle dépend pour le temporel & pour le spirituel. Le prélat, pour marquer cette double puissance, marche la crosse à la main & l'épée au côté. Il jouit de plus de quarante mille ducats de revenu, & dispute à l'archevêque de Tolède le titre de primat d'Espagne. Il s'appuie sur ce que cette dernière ville ayant été dépouillée de cette dignité par l'invasion des Maures, la primatie fut transférée à l'église de Braga. Les Espagnols reprirent Tolède; & l'archevêque voulant rentrer dans ses droits, trouva des difficultés de la part du nouveau primat. Cette dispute a été souvent renouvelée, & spécialement au concile de Trente; mais les papes n'ayant jamais voulu la décider, les évêques d'Espagne reconnoissent l'archevêque de Tolède, & les Portugais celui de Braga.

On compte dans ce dernier siege, une suite de cent quatorze prélats,

dont plusieurs sont connus par leurs écrits & par leur mérite. Celui qui occupe aujourd'hui cette place, est un des fils naturels du feu roi. Il ne va point à la cour, non plus que tous les autres évêques Portugais.

Dans une bataille donnée autrefois entre les habitans de cette ville, & ceux de Porto, les femmes de Braga eurent la plus grande part à la victoire. Pour conserver la mémoire de cet événement, les vainqueurs imposèrent aux citoyens de Porto, pour une des conditions de paix, qu'à l'avenir aucun homme ne pourroit entrer dans les emplois de leur ville sans l'agrément d'une femme de Braga.

Ce diocèse contient douze cens paroisse, & environ cent cinquante maisons religieuses, la plupart très-bien fondées, ou dont le vulgaire favorise la paresse, par d'abondantes aumônes. On y compte, entre autres, neuf abbayes de Bénédictins, dont la principale, & même la première de cet ordre en Portugal, est celle de saint Martin de Tibaens, à trois lieues de cette ville. Sur une invitation, très-

pressante de l'abbé, qui est en même tems général de sa congrégation, je me déterminai à aller passer deux jours dans ce monastere. On m'y fit voir une bibliotheque assez nombreuse, où sont rassemblés, par ordre des matieres, les auteurs Portugais qui se sont distingués dans tous les genres de sciences & de littérature. A la tête de chaque ouvrage, on trouve des détails sur la naissance, l'âge, la vie, le mérite de ces écrivains. J'ai cru que ces notes pourroient vous être d'autant plus agréables, que de toutes les parties qui composent l'Europe savante, la littérature Portugaise est peut-être celle qui nous est la moins connue. Les journaux qui multiplient les ailes de la renommée, n'étant point établis dans ce royaume, n'ont pu nous en rien apprendre ; & la *Lusiade* du Camoëns est presque le seul ouvrage qui nous ait donné l'idée de la poésie Lusitanienne. Il en est pour nous, de ce pays, par rapport aux lettres, comme de ces continens que nos voyageurs se sont contentés de reconnoître de loin, & qu'ils ont négligés. Comme je ne vous suppose pas la même indifférence pour

les écrivains du Portugal, j'en citerai de différentes classes, la plupart du seizieme & du dix-septieme siecle.

La théologie offre un Antoine de Senna, à qui l'on doit la connoissance de deux commentaires de saint Thomas; qui n'avoient point encore paru, l'un sur la Genese, l'autre sur les Machabées : un Barthelemy Quental, qui fonda ici la premiere maison des prêtres de l'Oratoire; ses sermons sont remplis d'onction & de zele : un Antoine des Chagas, qui, ayant mené une vie licentieuse avant de se faire Capucin, & publié un poëme libertin avant de composer ses œuvres spirituelles, déplorait le danger de ses vers pour les oreilles chastes, recherchant les exemplaires pour les brûler, & offrant de se fustiger à l'intention de ceux qui les lui rapportoient : un Jean de Saint-Thomas, de l'ordre de saint Dominique; qui, se voyant nommé confesseur du roi, dit à ses freres : « ce » fardeau est au-dessus de mes forces; » c'en est fait de moi; je suis mort ». Il tint parole, & mourut peu de jours après : sa logique fut imprimée à Rome, sa philosophie à Madrid, sa théologie

à Lyon, son explication de la doctrine chrétienne à Valens, sa pratique pour aider à bien mourir à Sarragosse, son traité de la confession générale à Lisbonne : un François Ferreiro, Dominicain, qui, de retour de Paris, où il fit son cours de théologie, fut précepteur de l'infant Don Antoine, puis prédicateur du roi, ensuite envoyé au concile de Trente, prêchant tous les jeudis devant cette auguste assemblée. Un jour, en montant en chaire, il fit demander en quelle langue on desiroit qu'il prononçât son sermon : ce qui surprit tout le monde. Il travailla à la réformation du bréviaire romain, à la composition du catéchisme du concile, fut confesseur de saint Charles Borromée, & enfin celui de Jean III, roi de Portugal. Ses ouvrages sont un commentaire sur Isaïe, un autre du livre de Job, & une bible hébraïque. Fradique Espinosa, de l'ordre de Cîteaux, a composé la « clef du paradis » & l'échelle du bonheur, formée de » trois cens cinquante aphorismes, qui » servent d'échelons pour monter jusqu'au comble de la perfection évangélique. Grégoire Coronel a fait

358 SUITE DU PORTUGAL.

un traité de l'église, & un autre, contre Machiavel, du meilleur état d'une république; François Almeyda, un écrit contre le Pere Quesnel, & un morceau sur les rites ecclésiastiques. Les autres théologiens ou auteurs ascétiques que vante le Portugal, sont Jean de Silveira, George Cardoso, Balthazar Quedes, Jean Vincent, & Antoine des Reys, Oratorien, qui a traduit de l'italien en portugais, la vie de la sainte Vierge dans le ventre de sa mere, & celle de Jesus-Christ dans le sein de la Vierge. Aujourd'hui le goût d'une meilleure érudition & d'une saine critique commence à se répandre sur la théologie. Cette science respectable, long-tems réduite aux vaines subtilités de l'école, commence enfin à vouloir sortir du chaos où elle étoit plongée.

La jurisprudence nomme Ferdinand Paez, auteur d'un ouvrage curieux, où l'on examine « si la grande » quantité d'enfans peut dispenser des » emplois publics un pere ou un tuteur? » Les deux Gouvea, dont l'un, après avoir enseigné le droit dans plusieurs villes de France, alla mourir à Turin, estimé de Cujas, & accusé

l'impunité par Calvin ; l'autre, qui professait le droit à l'université de Coïmbre, laissa un écrit, pour prouver « la justice de la proclamation de Jean de Bragance au trône de Portugal » ; & un discours sur « la perfidie des Allemands, dans la détention de l'infant don Edouard ». Antoine Homem occupa une chaire dans la même université, où ses cahiers se conservent encore manuscrits. Accusé & convaincu de judaïsme, il fut condamné à mort. Sa maison de Coïmbre, sa patrie, où il possédait un canonicat, fut démolie ; & l'on y éleva un monument encore subsistant, qui porte le nom de professeur malheureux, *præceptor infelix*. Costa, Barbosa, Velasco, Lopez, Macedo, Correa, Soares, Payra, Gil, Aboim, Leam, Filipe, sont encore des noms célèbres dans la jurisprudence portugaise. Ceux qui se distinguent aujourd'hui à l'université de Coïmbre, sont MM. Scara, Azevedo, & Ferreira, également versés & dans le droit romain, & dans la science des ordonnances.

La médecine compte parmi ses docteurs, François Sanchez, qui a donné

une Somme Anatomique, un Traité sur la Durée de la vie humaine, & un Cours de médecine; Philippe Montalvo, qui a écrit sur la vue, sur les maladies de la tête, & sur la santé; Fernand Mandez, qui a laissé des Leçons de médecine, sous le titre de *l'art d'Apollon*, & a inventé un remède très-connu, sous celui de *l'Eau d'Angleterre*; Fonséca Henriquez, qui a fait un traité sur l'usage du mercure, un autre sur la pleurésie, un troisième sur l'état de l'enfant avant sa naissance; & sur la façon de l'élever; une autre enfin sur la guérison des maladies vénériennes; Ferdinand Cardoso, qui a publié à Madrid un écrit sur les accouchemens à treize ou quatorze mois; il a quitté le Portugal pour aller professer le judaïsme à Venise; Castro Sarmiento, de la société royale de Londres, auteur d'une dissertation sur l'inoculation, d'un traité des fossiles, d'une histoire du regne minéral, & d'un mémoire sur les opérations de chirurgie; Xavier Leytam, qui fut sept ans Jésuite, se maria ensuite, eut huit enfans, exerça la médecine avec succès à Lisbonne; devenu veuf se fit prêtre, & s'acquitta avec édification

édification des devoirs de son ministère. Ses ouvrages sont une dissertation sur les fièvres inconnues aux anciens, un traité sur les maladies des princes, un discours sur l'existence du pélican, & un autre sur les jardins de Sémiramis. On cite encore un Henriquez, un Vieyra, un Carvalho, un Ramirès, un Fragofo, &c. En général, les médecins Portugais ne passent pas pour les plus savans de l'Europe. L'anatomie & la chirurgie, deux sciences qui se doivent leur perfection l'une à l'autre, sont ici très-peu cultivées. Il y a cependant deux chaires d'anatomie, fondées, l'une à Lisbonne, l'autre à Coïmbre. La botanique est si négligée, que les apothicaires même n'ont qu'une connoissance fort légère des plantes & de leurs propriétés. On n'en connoît qu'un, quel'on puisse nommer avec honneur; c'est Barthelemi da Fonseca, lequel possède un herbier qui se feroit distinguer dans tout autre pays.

La philosophie moderne doit sa première origine aux Portugais, s'il est vrai que Descartes ait puisé son système de l'ame des bêtes dans un ouvrage de Gomez Pereira, Cordeiro,

célèbre Jésuite de Lisbonne, fut aussi un des précurseurs de ce grand philosophe, par son dégoût pour le péripatétisme, dans lequel il commença à mêler de nouvelles vues. Les progrès de la bonne physique ont été plus tardifs. Le médecin Leitao, & Alexandre de Gusman, un des favoris du feu roi, sont les premiers qui l'introduisirent en Portugal. Descartes, Newton & Leibnitz y ont aujourd'hui quelques partisans, sur-tout parmi les Théatins & les Peres de l'Oratoire. On vante les créations philosophiques du Pere Almeida, & le cabinet de physique des Chanoines réguliers de saint Augustin. Je ne dois pas omettre M. Verney, qui a donné en latin une excellente logique à l'usage de ses compatriotes. Il avoit déjà publié un traité des études & une introduction à la philosophie, qui ne peuvent manquer d'être adoptés dans les écoles de son pays, comme ils le sont déjà dans la plupart de celles d'Italie. M. Louis Antoine Verney, archidiacre d'Evora, établi à Rome, où il se distingue par ses lumieres, est un philosophe Portugais, dont l'absence ne doit point en-

pêcher que son mérite ne tourne à la gloire de sa patrie.

La navigation & la géographie offrent le célèbre Magellan , dont il reste un Routier des navigations ; Gommès de Saint - Estevan , qui a écrit ses voyages d'Europe ; François Dos-Santos , qui a donné l'art de construire les vaisseaux , avec des estampes qui représentent la coupe & toutes les parties d'un navire ; Ferreira Reyman , auteur d'un Routier des Indes très-estimé ; François Alvarès , auquel on doit une description historique de l'Ethiopie ; Jean-Baptiste Lavanha , qui a laissé un état des vingt-deux provinces d'Espagne , & un ouvrage sur le gouvernement nautique ; Carvalho da Costa , qui a fait la géographie Portugaise & un abrégé de géographie , la Voie astronomique , & une Méthode d'astronomie ; Gaspard Barreyros , Franciscain , dont on a conservé une dissertation sur le pays d'Ophir , d'où Salomon tiroit ses trésors ; Laurent de Gusinam , qui apprend les différentes manières de vider , sans l'aide des gens de l'équipage , les bâtimens qui font eau ; Mendez Pinto , qui fut successivement

laquais, matelot, marchand, missionnaire, & alla se marier & mourir en Espagne, laissant une histoire très-fabuleuse de ses aventures, traduite en plusieurs langues.

L'histoire vante Bernard de Brito, moine Bernardin, qui a écrit, avec autant de pureté que de noblesse & de précision, l'histoire de son pays & celle de son ordre; Jean Dos-Santos, missionnaire Dominicain, dont on a une assez bonne histoire d'Ethiopie; André de Résendé, qui, entre plus de cinquante ouvrages de différens genres, en a laissé plusieurs sur les antiquités de sa nation; Jacques de Couto, qui a continué l'histoire des Indes, commencée par Jean de Barros, le Tite-Live du Portugal; Damien Goès, qui, parmi une infinité de diverses productions, a fait un mémoire sur l'ambassade du Prê-te-Jean, & une description du siège de Louvain; Lopez de Castanhéda, auteur d'une relation de la découverte & de la conquête des Indes, où il avoit voyagé; il est mort bedeau de l'université de Coïmbre; Freyre Mascarenhas, qui a parcouru tous les pays & parloit toutes les langues de l'Europe, étoit

de toutes les académies de Portugal, & a écrit sur tous les événemens de son tems, la paix de Riswich, la succession à la couronne d'Espagne, la bataille d'Oudenarde, la mort de Louis XIV, la naissance, les alliances, le décès des princes & des personnes considérables, les actions, les sieges, les batailles, les traités de paix, les détrônemens, les assassinats, les tremblemens de terre, &c. Il a vu tout ce qu'il a écrit, & a écrit tout ce qu'il a vu. Il est le premier qui, en 1715, introduisit les gazettes en Portugal; mais, sous le gouvernement actuel, il n'existe plus ici aucune gazette. Un autre Mascarenhas, évêque, & fils du marquis de Montalvo, a laissé plus de quarante ouvrages manuscrits, sur toutes sortes de sujets, & principalement sur des matieres historiques & ecclésiastiques. L'histoire généalogique de la maison royale, par le Pere Gaetan de Sousa, Théatin, est destinée à subsister aussi long-tems, que la grandeur & l'éclat de l'auguste maison qui en fait le sujet.

L'histoire particuliere offre plus d'un bon ouvrage; mais cet éloge convient sur-tout à la Vie de l'Infant Don Louis,

par M. le comte de Vimioso , dont le style aisé , noble & délicat n'a pu manquer d'obtenir tous les suffrages. Les Portugais commencent à se dégoûter de ces narrations emphatiques , de ces pointes , de ces jeux de mots , de ces comparaisons forcées , qui pris autrefois pour de l'esprit , faisoient illusion aux ignorans. Ils ont aussi moins de confiance aux anciennes superstitions , & n'ajoutent plus tant de foi aux incidens surnaturels.

La grammaire fournit un Jérôme Cardoso , qui ouvrit à Lisbonne une école célèbre. Etant devenu aveugle , sa fille prit sa place , & continua à donner ses leçons. Ce grammairien a publié plusieurs ouvrages de son métier , entre autres , une réfutation de Despautere , un dictionnaire latin & portugais , le premier qui ait paru dans ce pays. On parle aussi d'un Pere Alvares , Jésuite , qui a travaillé sur la grammaire ; mais les défauts de sa méthode ont excité le zèle d'Antoine-Felix de Mendez , qui , dans un ouvrage sur le même sujet , s'est élevé au premier rang. Ferreira da Costa se distingua par ses compositions latines , de même que

Joseph Caetano, qui s'est fait une assez bonne réputation en ce genre. La congrégation de l'Oratoire passe ici pour être très-versée dans cette science, sur laquelle ces messieurs ont publié des ouvrages estimés.

L'éloquence profane & sacrée languit encore en Portugal; & malgré les préceptes de Cipriano Soarès, l'avant Jésuite, qui a écrit sur la rhétorique, le goût des métiaphores, des antithèses, & des hyperboles orientales, a continué de régner dans la chaire & au barreau. Cependant la capitale a quelques bons auteurs, qui, s'étant formés par l'imitation des François, connoissent les grands ressorts du sentiment & de la persuasion. Le Pere Caetan de Bem, M. Pégado de Silva, le Pere de Saint - Antoine, & le Jésuite Vieira, ont pris pour modèles nos bons prédicateurs. Ce dernier a donné un recueil de sermons pour le carême, qui le fait comparer à Bourdaloue. C'étoit d'ailleurs l'homme du Portugal qui savoit le mieux sa langue. Il fut mis deux fois à l'Inquisition pour sa liberté de prêcher. On parle avec éloge des oraisons funebres & des pa-

négyriques de Gama , & des sermons du Pere Quental , dont je viens déjà de faire mention.

La poésie épique s'honore de la *Lusiade* de Camoëns , de l'*Ulysée* , de Perreira de Castro ; de la *fondation de Lisbonne* , par Antoine de Sousa ; du poëme de *Macchabée* , par Michel Sylveira ; de celui d'*Alphonse* , par Vasconcellos ; du *Portugal reconquis* , de Don Menezès ; & de la *Henriade* , par son fils , le comte d'Ericeira. D'autres poëtes , comme Baccellar , Monte-Mayor , Ribeiro , Emmanuel & Rodrigue Lobo , se sont distingués dans le genre pastoral. Je ne dois pas oublier Sa da Miranda , dont les églogues lui ont mérité le nom de Virgile Portugais , comme à Rodrigue Lobo celui de Théocrite. Miranda est le premier qui ait montré la satire aux gens de sa nation : il l'introduisit à la cour sous les habillemens de la comédie. Don Fernand de Soto-Mayor , qui avoit épousé une petite-fille de ce poëte , faisoit tant de cas de ses manuscrits , qu'il les prit pour une somme considérable de la dot de sa femme. On connoît , de Joseph Freyre , une Centurie d'épigram-

mes; de Flavio Jacobo, deux volume^s de distiques moraux; de Diegue d'Andrade, un poëme sur les victoires des Indiens; d'Henri de Gomez, un poëme héroïque de Samson; d'Antoine des Reys, la fable de Poliphême, & une grande partie des métamorphoses d'Ovide en vers burlesques. Le savetier Bandora fut à la fois le Nostradamus & le maître Adam des Portugais. Poëte & prophete, c'en étoit trop pour ne pas devenir l'objet de l'attention du Saint-Office. Aussi étoit-il un des criminels qui furent jugés à l'Auto-da Fé de 1641; mais il en fut quitte pour quelques mois de prison. On assure qu'il avoit prédit dans ses vers, la révolution qui a mis sur le trône la maison de Bragance. Ce pays se glorifie encore des poésies du Pere Caétano de Lima, Eustache d'Alméida, & de MM. Pereira da Costa, Felix Mendez, Villar-Mayor, Texeira, &c.

Le théâtre Portugais met au rang de ses auteurs dramatiques, un Dias Balthesar, de l'isle de Madere, qui a fait de ces anciens drames appellés *Auto*, dont la plupart roulent sur des sujets pieux, comme en France nos anciens

Mysteres ; un Henri de Gomez , auteur de vingt-deux comédies , dont on ne connoît plus guere que quelques titres originaux , tels que ceux-ci : « trom- » per pour régner ; les soupçons n'of- » fusquent pas le soleil ; ce qui se passe » à minuit ; le soleil arrêté , &c. » Gil Vicente , qu'on regarde comme le Plaute du Portugal , a servi de modele à Lopé de Vega & à Quevedo. Erasme apprit exprès le portugais , pour lire ses comédies. On a recueilli en quatre volumes , & l'on joue tous les jours à Lisbonne , les pieces d'Antoine-Joseph , qui a été brûlé pour crime de judaïsme. A la troisieme rechûte , il aima mieux mourir que de se rétracter. On assure qu'en allant au supplice , il dit aux Inquisiteurs : « j'observe une » religion , que vous savez vous-même » avoir été chérie de Dieu ; je pense » que Dieu l'aime encore ; & vous » pensez qu'il ne l'aime plus ; & parce » que vous le jugez ainsi , vous con- » damnez au feu ceux qui croient que » Dieu aime toujours ce qu'il a aimé. » Vous reprochez aux Mahométans » d'avoir établi leur religion par le fer ; » vous avez raison ; mais n'établissez pas

» la vôtre par le feu, sans quoi vous vous
 » privez de l'avantage que vous avez
 » sur les Mahométans: Vous prouvez
 » que votre religion est divine, en disant
 » qu'elle s'est accrue par la persécution
 » des païens & le sang des martyrs;
 » mais aujourd'hui vous prenez le rôle
 » des Dioclétiens; & vous nous faites
 » prendre le vôtre. Vous voulez que
 » nous soyons chrétiens, & vous ne
 » voulez pas l'être. Soyez au moins
 » des hommes; & traitez-nous comme
 » vous feriez, si vous n'aviez point
 » une religion pour vous conduire, &
 » une révélation pour vous éclairer.
 » Si le ciel vous a assez aimés pour
 » vous faire voir la vérité, vous êtes
 » les enfans chéris; mais est-ce aux en-
 » fans qui ont l'héritage de leur pere,
 » de hair ceux qui ne l'ont pas? Le ca-
 » ractere de la vérité est de triompher
 » sur les cœurs & sur les esprits; n'est-
 » ce pas avouer son impuissance, que
 » de la faire recevoir par les supplices?
 » Si quelqu'un, dans la postérité, ose
 » jamais dire que dans le siècle où nous
 » vivons, les peuples d'Europe étoient
 » policés, on vous citera pour prouver
 » qu'ils étoient barbares. »

La bibliographie se fait honneur du travail de Cardoso, du Pere da Cruz, de Barreto, de Brito & de Freitas, dont les uns ont fourni des recherches, les autres ont laissé des mémoires que le savant Diego Barbosa, de Lisbonne, a employés pour composer, en deux ou trois volumes in-folio, une Bibliothèque historique, critique & chronologique, de tous les écrivains de son pays. Il y a quelque tems qu'on imprima à Lisbonne un journal littéraire dans le goût de ceux de Paris & de Londres; mais l'indiscrétion de l'auteur, & son penchant décidé pour la satire, lui attirèrent un juste châtement; & son privilège fut supprimé.

La littérature Portugaise nomme encore les Macédo, les Moraes, les Osorio, les Mello, les Menezès, &c. Le fameux Pere Macédo, Jésuite, né à Coïmbre, quitta la société, pour entrer dans l'ordre de saint Antoine, & ensuite dans celui des Cordeliers. Il accompagna en France, en Italie, en Angleterre, divers ambassadeurs, & mourut à quatre-vingt ans, laissant en différens endroits de l'Europe, une quantité incroyable d'ouvrages de

tous les genres. Il soutint à Venise des theses de *omni scibili*, parloit toutes les langues anciennes & modernes, étoit poëte, orateur, historien, philosophe, littérateur, théologien; aucun écrivain en Portugal n'a joui d'une plus grande réputation. Il a prononcé en public soixante discours latins, cinquante - trois panégyriques, trente-deux oraisons funebres. Il a composé quarante - huit poëmes, cent vingt-trois élégies, cent cinquante épitaphes, deux-cens douze épîtres dédicatoires, & plus de deux mille épigrammes. Parmi d'autres ouvrages, je remarque une description poétique de la sainte-bau-me, des vers sur la statue équestre de Louis XIII, une description de la maison de campagne de l'archevêque d'Aix, la tragi-comédie d'Orphée, représentée devant Louis XIV, un parallele de Scot & de saint Thomas, un discours académique, où l'on examine « qui pourroit être le plus flatté, » à la représentation d'une piece de » théâtre, ou un sourd qui la verroit, » ou un aveugle qui l'entendrait? »

Le nom de Macédo est heureux pour la littérature Portugaise; car, outre

celui dont je viens de parler, il y a encore Edouard & Antoine, dont les ouvrages formeroient un nombreux catalogue. Edouard, entre autres productions, a donné en portugais l'*Aristippe* de Balzac; & Antoine, parmi divers écrits, a traité, sous le titre singulier d'*Eva & Ave*; les deux états du monde tombé en *Eva*, & relevé en *Ave*.

Moraës, né à Bragance au commencement du seizième siècle, est auteur de *Palmerin*, roman de chevalerie, dont Cervantès rend un jugement si avantageux, lorsqu'il fait dire au curé, dans *Don - Quichotte*, qu'il mérite d'être conservé aussi précieusement, que l'étoient les œuvres d'Homère dans la cassette de Darius. Moraës a encore fait le roman de *Primalcon*, fils de Palmerin. Cet auteur est mort assassiné à la porte d'Evora.

Jerôme Osorio, appelé le Ciceron Portugais, étudiant la philosophie à Paris, y fit connoissance; & contracta une amitié intime avec le célèbre Ignace de Loyola, depuis fondateur de la société des Jésuites, & aujourd'hui saint Ignace. On estime ses traités de la noblesse civile & chrétienne; traduits

en françois par la Guillotiere; celui de la gloire, pour réparer la perte d'un ouvrage de l'orateur romain sur le même sujet, & où l'auteur Portugais a parfaitement imité le style de son modele. Ses autres écrits sont un traité de l'institution d'un prince, une paraphrase de Job, une histoire du roi Emmanuel, des discours sur la justice & sur la sagesse, & une traduction en vers grecs des lamentations de Jérémie, qu'il fit n'étant encore qu'écolier.

Plusieurs écrivains du nom de Mello, tiennent un rang distingué dans la littérature Portugaise. Emmanuel, de l'ordre de Christ, est un des plus féconds auteurs qu'ait produits cette nation. Habile politique, bon philosophe, historien élégant, poète ingénieux, Mello écrivit dans tous les genres; & l'on compte près de cent ouvrages sortis de sa Plume. On estime particulièrement sa politique militaire, son histoire des mouvemens de la Catalogne; ses Regles de conduite pour les gens mariés. On a aussi de lui quatre dialogues, intitulés: «les Horloges parlantes, » l'Ecritoire avare, la Visite des fontaines, & l'Hopital des lettres. »

Parmi ses manuscrits, se trouve une description du Brésil, sous le titre de Paradis des Mulâtres, de Purgatoire des Blancs & d'Enfer des Negres.

Des deux Menezès, grand-pere & petit-fils, comtes d'Ericeira, le premier a écrit la vie de Jean I, une partie de l'histoire des Portugais, celle de Tanger, &c; le second, à qui son aïeul avoit appris le latin, sa mere le françois, son pere l'italien, sa grand-mere l'espagnol, a composé plus de cent ouvrages, parmi lesquels on compte quarante-huit paralleles d'hommes, & douze de femmes illustres de Portugal, un mémoire sur la valeur des monnoies de cette monarchie, un recueil d'œuvres poétiques, & une dissertation sur le nombre de vingt deux, à l'occasion de vingt-deux sortes de monnoies romaines, trouvées à Lisbonne le 22 octobre, & présentées au roi le jour que ce prince eut vingt-deux ans.

Auriez-vous cru, Madame, que la littérature Lusitaine, que vous ne connoissiez guere que par le Camoëns, ou par quelques histoires de voyages, fût si féconde en écrivains? Dominés par les Maures, les

Portugais ont long-tems vécu dans la servitude , l'ignorance & la barbarie. La valeur leur fit enfin secouer le joug ; mais , accoutumés à manier les armes , ils avoient contracté un instinct belliqueux , qui les rendoit impatiens du repos. Ils porterent la guerre en Afrique , en Asie , en Amérique ; & franchissant l'espace des mers , ils étonnerent l'univers par leurs découvertes ; mais ces voyages immenses leur firent négliger les lettres : l'épée étoit dans la main de ceux qui auroient pu manier les pinceaux de Calliope ; & Mars seul fut leur Apollon. On vit enfin briller quelques rayons de lumière dans l'université de Coïmbre ; & le Portugal changea de face. Descartes ensuite leur apprit à penser , & les dégager des entraves où d'anciens préjugés les retenoient. Déjà les sciences sont au-delà de leur orient ; & dans le détail que je viens de faire de tous les genres de littérature , vous pouvez prendre une juste idée de leur état actuel. Le regne présent annonce des jours encore plus lumineux. Ce prince honore de sa protection les sciences & les beaux arts , & excite l'émulation par des récom-

pienses. Les plus distingués parmi les jeunes Fidalgos, forment entre eux de petites sociétés littéraires, où on lit tous nos bons ouvrages. Le théâtre de M. de Voltaire, la Henriade, l'Esprit des loix, l'Art de la guerre du roi de Prusse, sont continuellement entre les mains de cette noblesse studieuse, qui, pour se les rendre plus familiers, s'applique elle-même à les traduire. Elle fait accorder la profession des armes avec ces exercices de l'esprit; & je connois des Seigneurs Portugais, qui, au milieu des soins militaires, n'ont jamais interrompu leur commerce avec les muses. Plusieurs parlent, avec élégance, le latin, le françois, l'italien, l'anglois & l'espagnol; possèdent l'histoire, les mathématiques & la physique. La délicatesse même du sexe, & les dissipations du plaisir, n'ôtent point aux Dames de la cour leur portion de ce heureux goût. Je ne nommerai que la duchesse Anne de Lorraine, dame d'honneur de la reine, qui fait toutes les langues, & joignant les sciences aux beaux arts, peint dans une perfection qui feroit admirer un artiste.

Je suis, &c.

A Brague, ce 25 avril 1755.

LETTRE C.X.C.

SUITE DU PORTUGAL.

LA province de Beira est voisine de celle dont je viens de parler. Ses villes principales sont Lamégo, Aveiro & Coïmbre. Aveiro a, dit-on, ce privilège singulier, qu'il n'est permis à aucun étranger d'y passer la nuit, sans la permission du magistrat. On y voit un couvent de religieuses, où l'on ne reçoit que des filles de condition, & issues de vieux chrétiens, c'est-à-dire, de ceux qui ne sont ni de race Maure, ni de race Juive. La terre d'Aveiro est une des plus considérables du Portugal. Après la révolution qui mit le duc de Bragance sur le trône, ce prince l'enleva à son véritable possesseur, parce qu'inviolablement attaché au parti du roi d'Espagne, il ne voulut jamais reconnoître d'autre souverain.

Coïmbre ou Conimbre est une assez grande ville, située à six ou sept lieues de la mer, à l'extrémité d'une plaine, & sur une hauteur dont la pente s'étend

jusqu'à la rivière de Mondégo. L'aspect en est beau ; & l'on s'en forme de loin une plus grande idée qu'elle ne mérite. On juge pourtant, lorsqu'on y entre , qu'ayant servi de résidence aux souverains , elle a été abandonnée par ses maîtres. Le peu d'édifices anciens qui y restent, sont moins dans le goût moresque que gothique. Coïmbre est le siège d'un évêché, d'un tribunal de l'Inquisition, & d'une université autrefois très-célebre, la mere des savans en Portugal, mais où l'on ne connoît guere que la philosophie d'Aristote , hérissée de tous les sophismes théologiques , de toutes les subtilités de l'école & de la pédanterie. On y compte sept chaires de théologie, dix de droit civil, sept de droit canon, sept de médecine, une de mathématiques, une de musique ; & plus de quatre mille écoliers qui passent leur vie dans la dissipation & l'ignorance. Leur grande occupation est de faire des cure-dents de buis. Le latin qu'on parle dans toutes ces écoles, est un jargon moitié Italien, moitié Portugais. L'Inquisition conserve ici une partie de son ancienne autorité ; & ses

officiers y sont encore très-puissans, quoique ce tribunal soit moins une chambre ardente, comme autrefois, qu'une juridiction de police, conduite par la politique, & dirigée par le gouvernement. Je vis un laquais qui portoit sur lui un pistolet & un poignard, ce que personne n'ose faire même à Lishonne. On me répondit qu'un valet du grand Inquisiteur pourroit faire plus mal encore, sans qu'on y trouvât à redire; mais que je ne verrois personne qui osât l'imiter.

La ville de Coïmbre a reçu beaucoup de privilèges des rois de Portugal, dont sept y ont pris naissance, & plusieurs y sont enterrés. On y voit un grand nombre d'églises, de monasteres, & autres monumens somptueux, tels que la cathédrale, un pont superbe & un magnifique aqueduc. La maison des Jésuites, composée de seize corps-de-logis, est une des plus belles de leur société. Elle peut contenir trois cens religieux, & occupe la principale rue de la ville.

On montre encore ici un ancien édifice, où l'on dit qu'on battoit monnoie, lorsque les rois tenoient leur cour à Coïmbre. La première

qui fut frappée en Portugal, se fit à Porto, & avoit sur le revers les armes de cette ville, qui sont destourbées par un fleuve. Comme il n'y avoit alors dans le royaume, aucun ouvrier capable de ce travail, on en appella des pays étrangers; & on leur accorda de grands privileges. La cour des monnoies est aujourd'hui fixée à Lisbonne. C'est là qu'elle est gouvernée par un tribunal, où préside le trésorier, assisté de deux juges de la balance, & de deux greffiers de la dépense & de la recette. Il y a un fondeur, un affineur, un essayeur, & une infinité d'officiers subalternes qui sont nommés par le trésorier. Cette cour relève du tribunal des finances; & le Vedor, ou intendant qui a le département des Indes, y préside de droit lorsqu'il s'y trouve.

Il seroit difficile de marquer avec certitude, l'origine des monnoies de Portugal, & lequel de ses rois en a fait frapper le premier. On fait qu'anciennement on comptoit par *livres*; & l'on avoit des pieces d'argent & de cuivre de très-petite valeur. Aujourd'hui les Portugais comptent par *reis*, qui ne valent pas un denier de France, &

font cent quatre-vingt font une livre. La plus ancienne monnoie connue de ce royaume, est une piece d'or, qui vaudroit cinq cens reis, & dont soixante peseroient un marc. Elle est du douzieme siecle, & représente d'un côté, Sanche I à cheval & armé; de l'autre, une croix avec quatre étoiles, entourée de ces mots, par abréviation: *in nomine Patris, & Filii, & Spiritus Sancti, amen.* Cette monnoie a eu cours jusqu'au quatorzieme siecle; du moins n'en trouve-t-on point d'autre depuis Sanche I, jusqu'à Alphonse IV.

Ce dernier en fit battre en argent à Lisbonne & à Porto; car on en voit marquées d'une L, & d'autres d'un P, pour faire connoître de quelle ville elles sont sorties. L'effigie du prince n'y paroît point; mais au-dessus de son nom est une couronne avec cette légende, qui est la même pour le revers: *Sit nomen Domini benedictum.* Ce sont les plus anciennes pieces d'argent qui soient connues en Portugal; & évaluées sur le pied actuel, elles pourroient valoir quarante reis.

Mon intencion n'est pas de vous

parler de toutes celles qui ont été frappées sous les regnes suivans ; mais je ne dois pas omettre que , lorsqu'Alphonse V eut accepté la croisade , & fait vœu de passer avec son armée dans la terre sainte , il fit battre , en or le plus fin , une monnoie particulière pour les Croisés , à laquelle il donna deux grains de plus que n'avoient les autres ducats de la chrétienté , afin qu'elle pût avoir un libre cours dans toute sa route. On la nomma *Crusado* , à cause de sa destination pour l'usage des Croisés. On y voyoit sur un des champs , une croix de saint George entourée de lettres , qui signifioient : *Adjutorium nostrum in nomine Domini* ; & sur l'autre , l'écu royal couronné , & placé sur la croix d'Avis , avec cette légende : *Crusatus Alphonfi quinti Regis*.

On a aussi frappé dans la suite des Crusades d'argent ; & ce nom est encore aujourd'hui un des plus usités dans la monnoie de Portugal. Il n'y a point de cette dernière sorte de Crusades au-dessous de quatre cens quatre-vingt reis. L'ancienne monnoie d'or consiste en trois sortes de pieces , dont les plus fortes sont de vingt-deux & demi au marc , & valent

SUITE DU PORTUGAL. 385
valent quatre mille huit cens reis; les autres sont des moitiés & des quarts. On en a fait de plus modernes, qui valent, par gradation, depuis quatre cens quatre-vingt reis, jusqu'à six ou sept mille. Les plus basses, qui sont celles que l'on nomme crusades, sont la dixième partie de l'ancienne monnoie d'or. Au reste, toute celle qui se fabrique en argent sans alliage, est si rare en Portugal, que le plus riche négociant en rassembleroit à peine pour cinquante pittoles. Vous n'en serez point étonnée, quand je vous dirai que ces especes, valant, à proportion de l'or, dix pour cent moins que dans les autres pays, les étrangers les enlèvent par préférence, & qu'elles manquent à la circulation. Le gouvernement y supplée par de petites pieces d'or, & quantité de monnoie de cuivre. On prétend que ce qui l'empêche de proportionner, comme dans les autres royaumes, la valeur de l'argent à celle de l'or, est la crainte que ce changement n'en apporte aussi dans le prix des marchandises & des denrées. Il est défendu, sous peine de la vie, de faire venir du Brésil de la poudre d'or, parce que les étrangers,

qui ne manqueroient pas de l'enlever, priveroient le roi du profit considérable qu'il trouve sur la fabrication de la monnoie.

Croiriez-vous, Madame, qu'on est aussi mal-proprement logé à Coïmbre, qu'on pourroit l'être dans le plus mauvais cabaret de village. Les hommes y mangent comme les animaux, sans le servir de leurs mains. On donne à chacun, sur une assiette, sa portion de légume en pyramide; & tous y portent la bouche & mordent dedans. Nous n'avions ni cuilleres ni fourchettes dans notre auberge. La table étoit seulement ornée d'un couteau qu'on se jettoit l'un à l'autre après s'en être servi.

En entrant dans la ville, j'avois vu plusieurs femmes assises au soleil, tenant la tête de leurs maris sur leurs genoux, & occupées d'une recherche assez mal-propre. La récolte étoit abondante; & ces sales créatures, pour marquer plus d'amour à leurs époux, croquoient cette vermine, comme le mets le plus exquis. Ceux-ci, à leur tour, rendoient le même service à leurs femmes. Les uns & les autres ne témoignent aucune peine d'avoir la tête pleine de poux.

Le sexe se charge de poudre & de frisure, qui servent de pâture & de retraite à ces animaux. Il a pourtant beaucoup de soin de ses cheveux, & va toujours la tête découverte, même dans les rues. On l'y accoutume dès l'enfance; & les hommes y sont tellement habitués, qu'en hiver même, dès qu'ils sont rentrés, ils quittent la perruque, ne mettent point de bonnet, & n'en sont jamais incommodés. C'est apparemment l'effet du climat, encore plus que de l'habitude; car une Françoise m'a dit que pendant les premières années de son établissement à Lisbonne, étant accablée de fluxions, on lui conseilla d'aller nue tête; & ce fut le seul remède qui la guérit.

Pour revenir à la mal-propreté des auberges, l'usage est, avant de mettre la viande dans la marmite, de la couper par morceaux, & de la servir comme une espèce de hachi. On fait rôtir un gigot, sans poêle ni lechefrite: on l'arrose avec de l'huile qui coulant dans les cendres, fait prendre à la viande un goût & une odeur détestables. Ce n'est pas tout: on donne au rôti de

grands coups de couteau , qui en font sortir tout le jus , & le rendent aussi sec que du parchemin. Un voyageur trouve peu de lits dans les cabarets ; on se contente de fournir autant de matelats qu'on en veut payer ; & d'affreux marmitons , qui ont toujours les pieds nus , viennent vous servir à table & dans vos chambres.

L'hôtesse , quelque laide qu'elle soit , se montre rarement aux étrangers , pour ne pas donner de jalousie au mari ; elle aime pourtant à se faire voir , pour peu qu'elle en trouve l'occasion. Les Portugaises ont , en général , avec assez d'embonpoint , une belle carnation , de beaux yeux , de beaux cheveux , de belles dents. Leur habillement n'est pas avantageux ; elles se rendent la gorge trop abondante , trop en avant , & trop serrée. Autrefois elles avoient toujours , par-dessus leur vêtement , une grande jupe noire , retroussée sur la tête , de façon que leur visage & leur taille ne pouvoient être vus que de ceux , à qui elles vouloient bien accorder cette faveur ; ce qu'elles faisoient , en ouvrant cette espece de manteau d'une manière , en apparence ,

fort ingénue, comme si effectivement elles ne pensoient qu'à se procurer un peu d'air. Quelques personnes s'en servent encore, mais pour l'église seulement. L'habit des hommes est celui des Européens, mais taillé & porté de mauvaise grace, avec une longue épée qu'ils ont sous le manteau dans lequel ils s'enveloppent. Les personnes de la cour portent presque tous des uniformes. Les bourgeois & le peuple sont d'une mal-propreté qui sent le judaïsme. Il y a quelques femmes de condition, habillées & coëffées à la Française; mais, pour l'ordinaire, elles sont toujours en cheveux. Leurs souliers sont fort hauts & forts larges; & presque toutes ont le pied gros, & marchent mal: aussi marchent-elles peu. Elles sont continuellement assises sur leurs talons; & jamais elles ne se promènent. On les tient tellement renfermées, qu'on voit communément jusqu'à de simples marchands, avoir chez eux des chapelles où ils font dire la messe, pour leur ôter tout prétexte de sortir. Les plus pauvres ne sont guere moins contraintes; ce qui n'empêche pas que les unes & les autres,

ne se mettent très - proprement.

A quelques lieues de Coïmbre , est une fontaine merveilleuse , qui , quoi- qu'elle n'ait , dit-on , qu'un pied de profondeur , engloutit tout ce qu'on y jette. Les Portugais prétendent qu'un arbre , un bœuf , un cheval qui y tom- beroient par hasard , enfonceroient insensiblement , sans qu'on pût ni les en retirer , ni savoir ce qu'ils deviennent ; mais les Portugais , dans leurs récits , comme dans leurs histoires , sont tou- jours chargés de miracles , de fanfaro- nades & de merveilleux.

Une autre singularité encore plus remarquable , & que je voulus voir dans la même province , est le fameux lac de la montagne de Strelle. Si l'on s'en rapporte encore aux Portugais , quoiqu'il soit à plus de douze lieues de l'Océan , & dans un endroit fort élevé , on y apperçoit de tems en tems , des débris de navires ; & toutes les fois que la mer est en mouvement , la même agitation se fait remarquer dans le lac. Les habitans ont la simpli- cité de croire que les diables y ont établi leur domicile , & que tout homme en péché mortel , qui a la hardiesse d'en

approcher, ne peut manquer d'y être englouti. Avant que de tenter l'aventure, nous fîmes halte pour laisser reposer nos chevaux ; nous marchâmes ensuite pendant une heure ; & nous arrivâmes à une petite croix, où mes guides recommandèrent leur ame à Dieu de tout leur cœur. La terre résonnoit sourdement sous nos pieds, comme si nous avions été sur une voûte. J'y appuyai mon oreille ; & je crus entendre rouler un torrent avec un horrible fracas. Nous fîmes plusieurs questions à nos conducteurs, qui nous conjurèrent au nom de Jesus-Christ & de sa sainte Mere, de ne pas tenter Dieu, en approchant de trop près de la demeure du diable.

En moins de trois heures, nous parvînmes au haut de la montagne ; & après avoir marché long-tems dans de grandes prairies qui sont au sommet, nous arrivâmes enfin sur les bords du lac. Il paroissoit frissonner dans le milieu ; il s'en élevoit même de petits bouillonnemens, qui n'empêcherent pas un jeune étranger que nous avions avec nous, de s'y baigner. S'étant avancé à quelque distance du rivage,

R iv.

il se sentit attiré par les eaux ; d'où l'on peut conjecturer qu'en même tems qu'elles s'élèvent du sein de la terre pour former ce lac , elles y rentrent par une autre ouverture. Le baigneur n'eut à combattre aucun des diables dont on nous avoit menacés ; nul d'entr'eux ne se présenta pour l'entraîner dans leurs abîmes ; & dès que nos guides le virent sortir sain & sauve , ils coururent l'embrasser , en répétant mille fois ces paroles d'admiration : *il santo ! il santo !*

Nous descendîmes la montagne par un autre chemin ; & nous arrivâmes dans un lieu où se forment des amas naturels de neige , que le vent pousse dans les profondeurs. On la couvre d'herbe & de terre pour la garantir du soleil ; & c'est là que Lisbonne fait , pour l'été , sa provision de glace. On la transporte pendant la nuit sur des mulets jusqu'aux bords du Tage ; ensuite on l'embarque jusqu'à la ville , où elle se vend douze ou quinze sols la livre. On n'a pas trouvé de lieu plus propre à en fournir la capitale ; ce qui prouve le peu d'industrie des habitans , qui ayant des montagnes aux environs

SUITE DU PORTUGAIS 393
de Lisbonne , où en hiver tombe
toujours beaucoup de neige , n'ont pas
encore imaginé d'avoir des glaciers.

Du haut de la Strelle , on découvre
le bourg de Cavilhaon , où l'on entre-
tenoit divers métiers de draps , de
serges & de bas , que la politique ac-
tuelle de ce royaume rend inutiles.
Causant dernièrement sur cette ma-
tiere avec un seigneur Portugais , il
me dit : « Les étrangers qui viennent
» en foule présenter au roi des mé-
» moires pour rendre ce pays fertile ,
» & y établir des manufactures , igno-
» rent que ces entreprises ne con-
» viennent ni au bien de l'état , ni à
» la tranquillité des habitans. Dieu
» nous a rendus maîtres de l'or que nous
» trouvons sans peine au Brésil ; si ce
» métal étoit dans le Portugal , nous
» aurions toutes les manufactures qu'on
» a en France & en Angleterre , parce
» que nos richesses nous mettroient en
» état de construire des places fortes ,
» & d'entretenir des troupes pour les
» garder ; mais comme tout notre or
» est en Amérique , en nous prenant
» une de nos villes maritimes , on nous
» mettroit hors d'état de jouir de nos

R. v

» trésors. Nous n'avons rien à craindre;
» tant que les Anglois trouveront à
» débiter chez nous le produit de leurs
» terres & de leur industrie. Ils nous
» protégeront même , & verseront
» jusqu'à la dernière goutte de leur
» sang , pour nous défendre contre
» les ennemis qui oseroient nous
» attaquer. Nous leur procurons plus
» de profit que les autres nations en-
» semble ; & ils sont les seuls qui fa-
» sent valoir nos vins & nos den-
» rées. S'ils n'emportent pas tout notre
» or , c'est de peur que les autres puis-
» sances ne se réunissent pour nous
» enlever le Brésil. Ils ne feroient pas
» assez forts pour nous défendre ; &
» l'Espagne ne manqueroit pas de se
» mettre de la partie pour nous sub-
» juguer.

» C'est pour la même raison ,
» que nous ne faisons pas travailler
» aux mines d'argent & de cuivre des
» parties septentrionales du royaume :
» nous craignons d'exciter la jalousie de
» nos voisins ; nos richesses du Brésil
» leur font déjà assez d'envie ; en tra-
» vaillant à nos mines d'étain & de
» plomb, nous ruinerions le commerce

» d'Angleterre. Il faut aussi ménager
 » la Suede, qui nous apporte du cuivre;
 » & il n'y a pas jusqu'aux Hollandois,
 » autrefois nos ennemis, de qui nous
 » ne soyons bien-aïses d'acheter diver-
 » ses marchandises, entr'autres le sal-
 » pêtre, quoique les seules immondices
 » de Lisbonne en fourniroient abon-
 » damment.

» Nous sentons parfaitement les avan-
 » tages que nous pourrions retirer des
 » projets qu'on nous propose; mais,
 » encore une fois, la raison d'état ne
 » le permet pas; & notre puissance est
 » si peu redoutable, que nous ne
 » devons chercher qu'à vivre en paix
 » avec toutes les nations, ou à nous
 » comporter de maniere que, si les unes
 » conspirent notre perte, les autres
 » soient engagées, par leur propre
 » intérêt, à travailler à notre conser-
 » vation.

» C'est sur ce système heureux de sa-
 » gesse & de politique, que sont fon-
 » dés notre tranquillité, notre bonheur,
 » & l'abondance du nécessaire. Les
 » Anglois nous apportent du bled, de
 » la viande salée, de la merluche, de
 » l'étain, du plomb, du charbon de

» terre , des draps , des serges , des
 » étamines , des droguets , des bayettes ,
 » étoffe particulière de leur pays , dont
 » nous faisons un très-grand usage ; les
 » Hollandois des toiles fines , des toiles
 » ordinaires , des toiles à voiles , des
 » épiceries , des cordages , du lin , du
 » chanvre , de la poudre à canon , du
 » fromage , de la biere même , quoi-
 » que défendue ; les Italiens , des ru-
 » bans , de la soie à coudre , du papier
 » à écrire & à imprimer , du riz de Pié-
 » mont & de Venise , du bled de Sicile
 » & de Sardaigne , des glaces & de la
 » verrerie ; les Hambourgeois , du
 » fer-blanc , des planches propres à
 » faire des tonneaux , du cuivre , de
 » l'acier , &c ; les Suedois , des bois de
 » menuiserie & de charpente , du fer ,
 » du sel & du goudron ; les Espagnols ,
 » quantité de mules & de mulets , des
 » soies crues , des taffetas de Grenade ,
 » des laines , de l'indigo , du safran ;
 » les François , des toiles , des bas ,
 » des éventails , des gants , des bon-
 » nets , des aiguilles , des épingles , &c.
 » L'entrée de toutes sortes de marchan-
 » dises est permise , excepté les étoffes
 » de soie , d'or , d'argent , & sur-tout

» le vin & l'eau-de-vie , à cause de la
 » grande quantité de vin que nous re-
 » cueillons , & parce que nos eaux-de-
 » vie sont si inférieures aux vôtres ,
 » que nous ne trouverions pas à nous
 » en défaire. En fait de draps , nous ne
 » recevons que ceux d'Angleterre &
 » de Hollande : cette préférence vient
 » d'un ancien traité qui déroge , en
 » leur faveur , à la défense générale
 » d'en laisser entrer dans le royaume.

» A l'égard de nos propres négocians ,
 » leur commerce est extrêmement bor-
 » né ; car sans se donner la peine de tirer
 » les marchandises de leur source , ils se
 » contentent de les prendre à Lisbonne
 » des mains des étrangers , pour les re-
 » vendre en boutique. Aussi sont-ce ces
 » mêmes étrangers , les Anglois sur-tout ,
 » qui font ici les fortunes les plus bril-
 » lantes & les plus rapides. Ils ne se bor-
 » nent pas au seul trafic des productions
 » de leur pays : ils en tirent de tou-
 » tes les parties de l'Europe , & y por-
 » tent celles du Portugal.

» Anciennement les François fai-
 » soient ici presque tout le commerce ;
 » & le nombre de leurs maisons égaloit
 » seul celui de toutes les autres. en-

» semble. Mais pendant la guerre de la
 » succession d'Espagne, les marchandises
 » de France ne pouvant arriver qu'a-
 » vec beaucoup de difficulté, les Anglois
 » & les Hollandois travaillerent à y
 » établir leur négoce. Les riches mines
 » d'or du Brésil qu'on découvrit alors,
 » furent pour eux un nouveau mo-
 » tif qui les anima; & ils ont réussi,
 » en se conformant au goût de notre
 » nation, qui consiste, en général, à
 » avoir des marchandises apparentes
 » & à bon marché, sans trop s'embar-
 » rasser qu'elles soient de durée. La
 » bonne politique exigeroit, qu'au lieu
 » des privilèges particuliers que nous
 » accordons à ces deux peuples, nous
 » favorissions les négocians François,
 » pour en attirer un plus grand nom-
 » bre. Ce sont presque les seuls étran-
 » gers catholiques: la conformité de la
 » religion fait qu'ils s'y marient, &
 » peuplent le royaume, en devenant
 » eux-mêmes, dans la suite, Portugais;
 » tandis que les autres, après y avoir
 » fait fortune, s'en retournent avec
 » leurs richesses dans leur patrie.
 » Votre commerce est tombé au point;
 » qu'il n'y a presque point ici de change
 » sur la France: vos négocians sont

» obligés, pour payer ce qu'ils reçoivent
 » de Paris, d'ordonner à leurs commis-
 » sionnaires d'en tirer le montant sur
 » Amsterdam ; & les Hollandois se
 » remboursent en tirant eux-mêmes sur
 » Lisbonne, d'où ils font revenir leurs
 » fonds en especes. Enfin, vous ne re-
 » cevez de nous en cuirs, en fruits, en
 » bois de teinture, &c, que l'équiva-
 » lent de ce que vous nous donnez :
 » au lieu que les autres nations font un
 » commerce immense, qu'elles aug-
 » mentent à mesure que nos mines du
 » Brésil sont plus abondantes. Jamais
 » nous ne pourrons, par la vente de
 » nos vins & de nos denrées, balancer
 » la valeur des productions qu'elles
 » nous fournissent ; & nous serons tou-
 » jours obligés de payer l'excédent en
 » une quantité prodigieuse d'or mon-
 » noyé. Quoique la sortie de cette ma-
 » tiere soit défendue, elles l'enle-
 » vent néanmoins sans risque, & l'en-
 » voient, les unes en Italie sur des vais-
 » seaux de guerre Anglois, dont les
 » occasions sont très-fréquentes à Lis-
 » bonne ; les autres les font passer en
 » Angleterre, sur des paquebots qui
 » leur voient à peu de frais ce pré-
 » cieux métal.

» Plusieurs nations de l'Europe ont
 » ici des consuls , dont la principale
 » fonction est de les maintenir dans
 » leurs privilèges: Elles ont de plus ,
 » le droit de se choisir un juge Portu-
 » gais ; mais son élection doit être con-
 » firmée par Sa Majesté. Nous ne pou-
 » vons traduire les étrangers , lorsque
 » nous avons des affaires contre eux ,
 » que pardevant ce magistrat , qui seul
 » est censé instruit de leurs prérogati-
 » ves. L'appel de ses jugemens se porte
 » à la cour souveraine , au *desembargo do*
 » *paço*, qui est ici, comme en France vo-
 » tre parlement. Leurs autres privilèges
 » consistent à ne payer aucun droit d'en-
 » trée , pour ce qui concerne la vie &
 » l'habillement de leur famille ; mais
 » ceux qui veulent profiter de cet
 » avantage , doivent déclarer , au com-
 » mencement de l'année , les choses
 » qu'ils se proposent de faire venir. Ils
 » sont exempts de subsides, de logement
 » de gens de guerre , & peuvent porter
 » la canne ; ce qui est défendu aux Por-
 » tugais.

» Les Anglois & les Hollandois
 » sont les seuls , qui aient droit d'é-
 » tablir quelques maisons de com-
 » merce au Brésil ; mais ils en retirent

» peu d'utilité, par la difficulté qu'ont
 » les étrangers de sympathiser avec les
 » habitans du pays, & par les accidens
 » funestes, qui peuvent quelquefois ré-
 » sultier de cette antipathie. Ils préfèrent
 » d'adresser leurs marchandises à des
 » commissionnaires Portugais, les
 » croyant plus en sûreté entre leurs
 » mains.

» Les Anglois ont la faculté d'en-
 » voyer des paquebots de Falsmouth à
 » Lisbonne pour porter leurs lettres.
 » C'est un prétexte & un moyen pour
 » y introduire de la contrebande, &
 » en tirer plus commodément & avec
 » moins de risque, des effets dont l'ex-
 » portation est prohibée. Ces messagers
 » sont de grands voiliers, excellens
 » pour la mer; & comme ils sont
 » exempts de visite, à l'instar des vais-
 » seaux de guerre, ils s'en retournent
 » toujours richement chargés ».

L'Estramadure de Portugal s'étend
 en longueur, du nord au sud, des deux
 côtés du Tage : Tomar, Santaren,
 Leiria, Alanquer & Sétubal, en sont
 les principales villes après Lisbonne.
 La première fut fondée par un grand-
 maître des Templiers; & après la des-

truction de ces religieux, elle fut donnée aux chevaliers de l'ordre de Christ, qui en ont fait leur chef-lieu. Ils y ont une maison magnifique, composée de douze cloîtres d'une belle architecture, avec une nombreuse bibliothèque. C'est dans cette maison que réside le sous-grand-maître, qui relève immédiatement du saint-siège, & jouit d'une juridiction épiscopale. Il a le quart des revenus de toutes les commanderies. Cet ordre est le seul qui soit porté par le roi de Portugal; aussi est-il le plus recherché, quoiqu'en même tems le plus avili. Les grands ont la vanité d'avoir pour valets derrière eux à table, ou derrière leur carrosse, des chevaliers décorés du même cordon. Il suffit, pour être reçu, de prouver qu'on a servi pendant trois ans, en qualité de volontaire, dans la ville de Mazagan en Afrique, où les Portugais entretiennent une forte garnison, & envoient des malfaiteurs.

A l'occasion de l'avilissement de l'ordre de Christ, je dirai un mot de celui de Malthe, qui a aussi plusieurs commanderies dans ce royaume. On en prend la croix; on la quitte de même; & on la

porte par fantaisie , sans preuves , sans examen , & sans tenir à cet ordre : ce qui diminue prodigieusement l'estime qu'on a ailleurs pour cette croix.

Santaren , sur la route de Tomar à Lisbonne , est une ville ancienne , située dans une jolie campagne , sur une hauteur au bord du Tage. Son territoire , extrêmement riche en bled , en vin , en fruits , en olives , est d'une fécondité si prompte , qu'on y recueille le froment deux mois après qu'on l'a semé. Le nom de Santaren est une corruption de Sainte Irène , vierge & martyre , dont le corps , dit-on , y fut trouvé par un miracle. C'est dans les environs de cette ville , que croissent ces beaux orangers , dont les Portugais ont apporté les premiers greffes de la Chine , & qui depuis un siècle & demi se sont tellement multipliés , qu'on en voit aujourd'hui des forêts entières en Portugal. Le fruit s'envoie de Lisbonne en différentes parties de l'Europe ; & les oranges qu'on mange à Paris pendant plus de quatre mois , viennent presque toutes de la province d'Estramadoure.

Sur le chemin de Santaren à Lisbonne , je vis passer la voiture du patriarche , sans suite , sans escorte , & seulement accompagnée d'une troupe d'enfans. J'en fus d'autant plus étonné , que ce prélat ne marche qu'avec un très-grand cortège ; mais j'appris que dans cette voiture , il n'y avoit qu'une fille qu'on vendoit d'enlever à ses parens , pour la conduire au palais du pontife qui devoit la marier. On a recours à cet expédient , lorsque des peres intéressés ou injustes , retiennent malgré elles , dans le célibat , des filles d'un âge mûr , & en état de disposer de leur cœur & de leur main ; car la loi leur permet de se marier selon leur inclination , même avec des hommes d'une condition inférieure : mais dans le cas où la femme a un titre plus considérable , elle le garde ; & le mari porte son nom seul. Les demandes étant faites dans les regles , les parens ne manquent pas de les rejeter. L'amant , après avoir essuyé plusieurs refus , porte sa plainte à l'évêque ou au patriarche , & lui présente la promesse de mariage qu'il tient de la demoiselle. Le prélat envoie chercher la

elle, qu'on est obligé de lui livrer; & si elle persiste dans sa volonté, il les marie, mais sans que les parens soient tenus de leur rien donner. Cet article n'est pas du ressort de la puissance spirituelle: c'est à l'époux à se pourvoir comme il le juge à propos; mais ils ne peuvent pas se dispenser de le recevoir dans leur maison avec sa femme, & de les laisser tranquillement consommer le mariage. Ces sortes de différends se terminent pour l'ordinaire, par des accommodemens, souvent par des procès, quelquefois par des aventures tragiques. Quand ce sont des gens de condition, le roi en prend connoissance, & contribue par ses libéralités, à la réconciliation des parties. En général, malgré la loi qui favorise ces alliances, la noblesse ne se marie qu'avec l'agrément de Sa Majesté.

Puisque le hasard me fait tomber sur cette matière, je n'oublierai pas de dire ce qui s'observe, lorsqu'un homme se dispose à prendre une épouse légitime. Je dis légitime; car la plupart vivent en ménage, long-tems avant que de songer au sacrement. Les risques que courent les jeunes gens dans les lieux de dé-

bauche, la chaleur du climat qui leur permet difficilement de se passer de femmes, les engagent de bonne heure à se pourvoir d'une maitresse. La demoiselle entretenue, ne voyant que son amant, lui donne, pour l'ordinaire, un grand nombre d'enfans, avant que des intérêts de famille, la volonté des parens, ou la situation des affaires permettent au jeune homme de se marier.

Lorsque le tems arrive de former une alliance plus sérieuse, un des premiers articles du contrat est, que la maitresse se retirera dans un couvent, & s'y engagera par des vœux solennels. On règle la dépense de son entretien ; les enfans entrent dans la maison paternelle ; & au défaut de fils légitimes, si ce sont des roturiers, ils héritent des biens de la famille, quand même ils seroient mulâtres. Il n'en est pas de même de la noblesse ; les bâtards mulâtres n'ont aucun droit à la succession. Les blancs même ne peuvent y prétendre qu'avec l'agrément de la Cour, accordé du vivant du pere. Il y a de grandes maisons en Portugal, qui descendent

de ces bâtards , dont la postérité ne rougit point de ses aïeux. Autrefois les enfans trouvés étoient réputés nobles , sur la supposition qu'ils pouvoient être fils de gentilhommes, & sur un principe de droit, que dans le doute du bien ou du mal, le bien doit toujours être préféré.

Dans l'ordre de la noblesse, les aînés succèdent aux charges de leur pere, lorsqu'elles sont héréditaires. Les cadets s'appliquent à l'étude pour s'avancer dans la magistrature ou dans l'église ; & en attendant, ils ne subsistent que des pensions que leur font les aînés, auxquels tous les biens sont substitués. Ces derniers gardent leurs freres chez eux, les traitent avec amitié, & les entretiennent avec décence. Ici, comme parmi nous, les cadets enrichis par des bénéfices, des emplois ou des commanderies, sont pour l'ordinaire, très-utiles à leurs familles.

On n'admet point en Portugal cette distinction si connue en France, entre la noblesse de robe & la noblesse d'épée ; les enfans des plus grands seigneurs embrassent indifféremment ou la magistrature ou le service militaire. Les nobles se divisent en plusieurs classes ; les

ducs sont plus que les marquis, les marquis plus que les comtes, les comtes plus que les barons, & les barons plus que les simples gentilhommes. Ces titres même ne sont pas toujours héréditaires: on ne les reçoit que de la faveur du monarque, qui les donne quelquefois pour plusieurs *vies*, comme disent les gens du pays, c'est-à-dire, pour plusieurs générations. Ce tems expiré, le fils d'un homme qualifié peut être réduit au seul titre de gentilhomme. L'usage des nobles Portugais qui habitent les Indes, est de donner en mariage à leurs filles la plus grande partie de ce qu'ils possèdent, afin que les garçons, privés de l'espérance des biens paternels, cherchent à s'avancer dans le service.

Dans la classe ordinaire des citoyens, les parens, pour enrichir les aînés, obligent les cadets à se faire moines; & ces jeunes gens s'y portent avec d'autant plus de facilité, qu'ils regardent cet état comme très-propre à favoriser le libertinage. D'ailleurs un enfant qui se fait ecclésiastique ou religieux, est une preuve que sa famille n'est point entachée du judaïsme; car ceux qui
pourroient

pourroient en être soupçonnés, sont exclus pour toujours du sacerdoce. Les peres usent de la même contrainte envers les filles, & les forcent de se faire religieuses, soit faute de facultés pour les établir, soit dans la crainte qu'elles n'usent de la liberté que leur donne la loi de se marier à leur gré. Comme la plupart des cloîtres sont fort pauvres, & qu'on n'y exige que des dotes très-modiques, ces filles mourroient de faim, sans une médiocre pension que leur font leurs parens, sans de petits ouvrages qu'elles vendent à leur profit, & sans les libéralités de quelques amis, avec lesquelles elles vivent & s'entretiennent.

Je ne voulus pas quitter la province d'Estramadoure, sans visiter le célèbre monastere de Maffra, qui est en même tems, & une maison royale & un couvent de moines. Dans une maladie qui mit en danger les jours du feu roi, ce prince fit vœu de fonder un autre escurial, dans le lieu même, où seroit situé le plus pauvre monastere d'hommes de son royaume. Après une exacte recherche, on trouva que celui de Maffra, où logeoient, au milieu d'un désert, quelques Capucins

dans une espece de chaumiere , étoit la maison de leur institut la plus misérable. Les ordres furent donnés sur le champ de faire venir un plan d'Italie , d'après lequel on se proposa d'élever un bâtiment superbe , qui devoit éterniser la mémoire du monarque. L'ordonnance est telle, que l'église en occupe le centre. Derriere le chœur, on voit des cellules propres à loger deux ou trois cens Franciscains , pour desservir ce magnifique temple. La droite & la gauche de l'édifice forment un vaste palais pour le roi, la reine , la famille royale , & leurs officiers. Il a la vue sur la mer , & sert aux mariniers à se reconnoître. Les religieux de Maffra , fâchés d'être continuellement sous les yeux du maitre , eussent mieux aimé, comme auparavant, courir la campagne , pour chercher leur subsistance , que de vivre dans cette espece de clôture , quoiqu'on y eût abondamment pourvu à leurs besoins. Aujourd'hui que l'on sent combien il est inutile , & même onéreux , de nourrir tant de gens oisifs , le plan du gouvernement est de laisser cette multitude de fainéans s'éteindre d'elle-même , & d'employer leurs revenus à des usages plus utiles.

Sétubal, située à l'extrémité de la province d'Estramadoure, s'est insensiblement accrue par la commodité de son port, les productions de son terroir, la richesse de sa pêche, & la multitude de ses saïnes. Il s'y fait une très-grande quantité de sel blanc, que les vaisseaux transportent dans le nord; & en général, son district l'emporte sur beaucoup d'autres, soit par la bonté de ses vins & de ses fruits, soit par l'abondance de ses grains & de ses troupeaux, soit par l'agrément de son climat & la fertilité de son sol. C'est de là sur-tout, ainsi que de Santaren, que nous viennent ces oranges douces qui s'envoient dans tous les pays, & ne le cedent qu'à celles de Malthe. La terre s'y couvre de fleurs dans toutes les saisons: les abeilles produisent un miel délicieux, les oliviers de l'huile excellente, les rivières quantité de poissons, les montagnes diverses pierres précieuses; & le Tage fourniroit même de l'or aux habitans, s'il leur étoit permis d'y en chercher: enfin on y jouit d'un printems persqu'éternel.

L'Alentejo, ainsi nommé à cause de sa situation au-delà du Tage, est la cinquième province du royaume. Nous

y entrâmes par la ville d'Estremos, célèbre par la victoire que les Portugais, sous la conduite du comte de Schomberg, remportèrent sur les Castillans commandés par Don Juan d'Autriche. Après la bataille, on trouva dans la cassette de ce prince, une longue énumération des troupes, de l'artillerie, des munitions, & généralement de tout l'attirail de l'armée Espagnole, qui devoit servir à la conquête du Portugal. Sur quoi vous remarquerez la mauvaise plaisanterie d'un secrétaire d'état de la cour de Lisbonne, qui renvoyant ce mémoire à celle de Madrid, écrivit au bas : « nous » certifions le présent état exact & véritable, ayant été trouvé sur le champ » de bataille après la défaite des Espagnols, le 8 juin 1663 ». Cette ville, qui est une place de guerre, & a sur la hauteur une forteresse considérable, se fait également remarquer par son air de propreté, & par l'agrément de sa situation. On y fabrique beaucoup de faïence.

Au midi d'Estremos est la ville d'E-bora, qu'on croit avoir été bâtie par les Phéniciens ; car elle étoit déjà fort considérable plus de cent cinquante ans avant l'ère chrétienne. César lui donna

le droit de ville Latine ; & Sertorius y fit construire une enceinte de murailles. Paul III l'éleva à la dignité de métropole ; & son premier archevêque y fonda une université.

La maison de Bragance a un magnifique palais à Villa - Viçosa, dans la même province ; & les rois y font un voyage presque tous les ans. Ils y ont une assez belle salle , où sont tous leurs portraits ; & à deux lieues de la ville est un parc superbe de la grandeur du bois de Boulogne , mais où il y a plus de bêtes fauves.

Elvas , ville épiscopale , est à deux journées d'Ebora. Je fis cette route avec un gentilhomme Portugais , à la manière du pays. Lorsqu'un homme de considération est en voyage , il va loger de couvent en couvent , & y est toujours très-bien reçu. Son palefrenier porte les armes du roi sur la housse de son cheval ; & cette marque de distinction le fait respecter dans toutes les provinces. Sans cette précaution , je ne conseillerois pas à un étranger de s'écarter du grand chemin ; car tout est suspect à la nation Portugaise.

414 SUITE DU PORTUGAL.

Les environs d'Elvas sont très-fertiles ; & la ville , située sur un coteau , est une des mieux fortifiées du pays. Les maisons sont blanches & fort propres ; & l'on voit une grande & belle citerne , qui peut contenir assez d'eau pour en fournir pendant six mois aux habitans. Elle y est conduite par un aqueduc élevé de quatre arches les unes sur les autres , mais qui d'ailleurs n'a rien de merveilleux dans sa construction.

La province d'Algarve occupe la partie la plus méridionale du royaume. Son nom , dérivé de l'arabe , désigne sa situation. Ses villes principales sont Tavila , Faro , Silva & Lagos. Elles n'ont rien , par elles-mêmes , de remarquable ; mais on peut dire de cette province , comme de tout le Portugal en général , que les terres y produisent presque sans travail , & dédommagent au centuple , du peu de peine & de soins qu'on se donne pour les cultiver.

Je suis , &c.

A Lisbonne , ce 19 mai 1754.

LETTRE CXCI.

SUITE DU PORTUGAL.

AYANT parcouru les provinces , je me rapprochai de la capitale ; & je revis cette ville fameuse , dont Ulysse , après la destruction de Troye , jeta , dit-on , les premiers fondemens. Le nom latin d'*Olyssipo* , semble appuyer cette opinion , que je crois pourtant très-fabuleuse. Je fis cette seconde entrée , comme la première , par l'embouchure du Tage , & passai heureusement cette barre étroite & dangereuse , formée par des rochers & des bancs de sable. Je n'ai point vu , au Fort-Saint-Julien ; cette coulevrine de cent livres de balle , qui , si l'on en croit les Portugais , fut trouvée dans la ville de Diu , lorsqu'ils la prirent sur les Indiens ; mais les fortifications & les batteries me parurent en bon état. On me montra de loin le palais d'Adjuda ; c'est la partie de Belem qu'habite le roi. Elle est ainsi appelée du nom d'une chapelle dédiée à la Vierge. L'église , dont j'ai parlé ailleurs,

également remarquable & par la hauteur prodigieuse de la nef, & par la délicatesse de ses colonnes mêlées, est un chef-d'œuvre d'architecture. Nous nous arrêtàmes à la vue de la tour qui avance dans la mer, & que les vaisseaux ne peuvent passer, qu'après avoir été examinés par les commissaires de la santé. A mesure qu'on monte le Tage, ce fleuve s'élargit, & forme devant Lisbonne un port de trois lieues d'étendue, toujours rempli de navires.

Il ne me reste plus beaucoup de choses à vous apprendre de cette ville, d'où je compte partir dans peu de jours pour me rendre à Madrid. Vous ai-je dit que nous avons ici un couvent de Capucins de la province de Bretagne, & une église Françoisè, desservie & entretenue aux frais du roi ? Un de ces religieux m'a raconté, qu'en 1641, plusieurs peres de sa province s'étant embarqués en qualité de missionnaires pour la côte de Guinée, furent les premiers qui annoncerent au gouverneur de l'isle de Saint-Thomas l'avènement du duc de Bragance à la couronne de Portugal. Cet officier, en faveur de cette bonne nouvelle, leur permit de

se fixer dans cette isle, & leur fournir, ainsi que les habitans, tous les secours nécessaires pour cet établissement. Ces religieux s'étant trouvés dans le cas de rendre des services essentiels aux Portugais, on en instruisit la cour de Lisbonne; & pour récompense, ils obtinrent du roi la permission d'avoir un hospice dans la métropole, pour leur faciliter le passage aux missions des colonies. On leur donna un jardin & quelques bâtimens sur le bord du Tage, où sont aujourd'hui construits l'église & le couvent. Mais depuis très-long-tems, on ne leur permet plus d'envoyer des missionnaires aux colonies Portugaises; des Capucins Italiens, établis dans cette capitale, jouissent seuls de ce privilege.

Il y avoit aussi une maison de Capucines Françoises, fondée depuis près d'un siècle, par la reine Marie-Françoise-Elisabeth de Savoie. Cette princesse avoit tiré du couvent de la place Vendôme, à Paris, quatre de ces filles, auxquelles succéderent d'autres religieuses de la même nation; mais il n'en reste plus qu'une vieille, qui probablement ne sera point remplacée; car les

familles Françoises sont trop peu nombreuses en Portugal , pour espérer d'y faire des prosélites. Notre église , dédiée à saint Louis , est fort jolie , & n'est point sujette à l'ordinaire. Il y a un logement pour un chapelain , & un emplacement pour beaucoup de lits. Louis XV y a attaché des revenus , & y entretient un chirurgien.

Le chantier, pour la construction des vaisseaux de guerre , touche presque au palais ; & l'on y travaille sans relâche. A l'égard des vaisseaux marchands , on les fait venir des pays étrangers , parce que le bois est très rare en Portugal , & que , même pour brûler , on n'y connoît guere que le bois de pin. Les navires au-dessus de cinq ans , qui se vendent dans le port de Lisbonne , payent vingt pour cent de droit ; & ceux qui sont au-dessous , ne donnent que dix pour cent , afin d'engager les négocians à n'acheter que de bons vaisseaux.

A une des extrémités de la ville , est une maison appelée la Galere. On y renferme de pauvres malheureux condamnés par l'Inquisition , des esclaves fugitifs , qui ont mérité quelque châti-

ment, ou des forçats pris par les Portugais dans les guerres qu'ils ont continuellement avec les Maures. Ces misérables, liés deux à deux à une chaîne fort pesante, attachée à leur ceinture qui la soutient, sont occupés pendant le jour, ou à travailler sur les vaisseaux du roi, ou à porter du bois, de l'eau, &c, dans les maisons des principaux officiers de la marine. Le soir, on les reconduit à la galere, où ils couchent dans de grandes salles sur des nattes. On leur donne des habits & des bonnets de drap bleu, avec un morceau de serge grise, qui leur sert de manteau pendant le jour, & de couverture pendant la nuit. Ils sont mal nourris, à moins qu'il ne leur survienne quelques secours par des aumônes. Tous les jours, de grand matin, on les conduit à l'attelier; & les dimanches on leur fait des instructions convenables à leur état. Les médecins les visitent dans leurs maladies; & lorsqu'ils sont en danger, on leur administre les sacrements. Pour les moindres fautes, on les châtie très-sévèrement avec une corde goudronnée, qui emporte la chair avec la peau.

Je ne vous dis rien des promenades ; ni des jardins publics de Lisbonne ; il n'y en a ni dans la ville , ni aux environs. On voit seulement quelques maisons de campagne assez agréables , que les Portugais appellent *Quintas*. Les plus belles appartiennent aux Anglois , qui y attirent & aiment à y recevoir les étrangers. J'ai visité celle d'un négociant , amateur de botanique ; où se trouvent réunies les plantes les plus curieuses & les plus rares. C'est dans ces quintas , que s'assemble la bonne compagnie ; je veux dire les riches négocians , les seuls qui soient ici en état de soutenir ces dépenses , & d'en goûter les plaisirs. J'aurois pu faire mention d'un jardin de Lisbonne , dont l'entrée est fermée aux femmes , mais où les hommes vont se promener.

Je vous ai parlé de la douceur de ce climat : l'air y est rafraîchi , dans la saison des grandes chaleurs , par un vent de mer qui le purifie. Il pleut par déluge pendant cinq mois de l'année ; & alors les rues basses sont impraticables par les eaux qui descendent des hauteurs , & forment des torrens. Le froid est quelquefois

très-rigoureux; & cependant on ne se sert de cheminées que dans les cuisines: on a le préjugé de les croire mal-saines: l'usage des brasiers est même assez rare. On a recours au manteau, que tout le monde porte pour se garantir; même en été, de la subtilité de l'air. Dans le cours des sept mois de sécheresse, il s'élève de fréquens ouragans, qui causent une poussière si épaisse, qu'elle obscurcit le soleil. Il pleut rarement dans cette saison; mais la fraîcheur de la nuit empêche que les fruits ne se dessèchent. On a d'ailleurs, dans les maisons de campagne, de grandes citernes, auxquelles aboutissent de petits canaux qui portent l'eau dans les endroits où elle est nécessaire. On entend rarement le tonnerre; & il se passe des années sans qu'il arrive d'accidens..

Ce pays produit le meilleur grain de l'Europe; mais il ne fournit pas la moitié de ce qu'il faudroit pour la consommation des habitans. Il leur en vient des isles Açores, de France & de la mer Baltique. Parmi les différentes causes de cette disette, on pourroit assigner la trop grande

quantité de terres qui sont plantées de vignes, & le trop grand nombre de Portugais, qui, en passant au Brésil, ont enlevé des bras à l'agriculture. La population n'est pas en proportion de la moitié du terrain. Elle pourroit être double, sans surcharger le pays. Elle alloit au-delà de cinq millions d'âmes sous les Romains, & de quatre millions du tems du roi Emmanuel, le regne brillant du Portugal. On compte aujourd'hui moins de deux millions cinq cens mille habitans.

Excepté le pain & la volaille, les vivres se vendent à très-bas prix. On loue sur-tout la police qui s'observe dans les boucheries. Les murs intérieurs sont plaqués de petits carreaux de faïence, & couverts de viande exposée à la hauteur de six pieds. Les acheteurs indiquent les morceaux qu'ils desireront ; & les bouchers, placés sur des étaux en forme de théâtre, les leur délivrent le long d'une planche. Au milieu de cet enclos, est un commissaire assis avec des balances, & toujours présent pour empêcher le désordre, & rendre justice à ceux qui se trouvent lésés.

Le poisson se vend moins cher que la viande ; & le débit en est d'autant plus facile , que les habitans , par économie , font volontiers maigre les jours gras , sur-tout à souper. Ils ne se nourrissent guere que de haricots , de merluche , & principalement de sardines , que le Tage produit si abondamment , qu'elles ne valent que trois ou quatre sols le cent , souvent même dix ou douze sols le millier. Il arrive quelquefois que les pêcheurs en prennent une si grande quantité , qu'ils sont obligés d'en jeter une partie , de peur qu'après avoir payé les droits d'entrée , qui sont considérables , ils ne trouvent point à s'en défaire. On est dans l'usage d'en saler pour les provinces , où elles sont d'une ressource infinie pour les pauvres gens.

Cette grande ville n'avoit autrefois que trois fontaines , encore étoient-elles presque dans le même quartier. On faisoit porter l'eau par des ânes ; & elle se vendoit trois ou quatre sols la charge. Il y a actuellement un aqueduc superbe , bâti par le feu roi , qui la distribue avec abondance , dans toutes les parties de cette capitale. On se

fert, dans les maisons, de petits pots fort minces, faits d'une terre rouge; très-commune en Portugal, dans laquelle, en l'exposant à l'air pendant la nuit, elle se rafraîchit parfaitement. La rue des confiseurs a cela de particulier, que, quoique son terrain soit au niveau de la rivière qui est toujours salée, & qu'il n'en soit éloigné que de trois cens pas, les maisons ont des puits d'eau douce excellente: ceux qui les habitent n'en consomment point d'autre.

Le loyer des maisons, qui sont généralement assez jolies, n'est pas absolument cher à Lisbonne; sur-tout si l'on ne s'attache point à certains quartiers, & spécialement à celui des négocians. Comme elles ont d'assez grands appartemens, qu'elles sont toujours bien blanchies; qu'un placage de faïance règne, à hauteur d'appui, autour de chaque piece, que les plafonds en sont ou peints, ou d'une blancheur extraordinaire, & les planchers couverts de nattes très-fines, pour peu qu'on choisisse des lieux élevés, & qu'on ait soin d'entretenir la propreté, ce qu'on néglige un peu trop en Por-

ral, on peut être logé commodément & gaïement. On se passe aisément de tapisseries ; & les meubles ordinaires ne consistent qu'en quelques chaises, une table, une armoire, une paille & deux matelas qu'on étend le soir, sans bois & sans rideaux, sur des nattes de jong. Les maisons des grands sont bâties de belles pierres, dont on trouve, près de la ville, des carrières abondantes ; les autres ne sont que de moilon, de brique, ou de bois récrépi de plâtre. Anciennement on se servoit peu de verre pour les fenêtres ; on n'avoit que des jalouses. Aujourd'hui on est encore obligé, lorsqu'on loue un appartement, de se pourvoir de châssis de verre ; & quand on déménage, on emporte ses vitres, comme son lit, sa table & ses autres meubles.

Encore quelques détails sur les différentes classes des habitans de cette capitale, & je finis. En général, la cour est triste, cérémonieuse ; le roi sérieux, peu accessible ; & à l'exception de quelques jours de fête ou de gala, il est toujours ou avec sa famille, ou à la chasse. Il fait souvent de petits voyages dans ses maisons de plaisance aux en-

virons de Lisbonne. La reine, qui lui est extrêmement attachée, l'accompagne par-tout, aux spectacles, à la promenade, à la chasse qu'elle aime avec passion, & dans toutes ses courses : aussi a-t-elle le teint fort basané. Cette princesse est très-instruite, a de l'esprit & beaucoup de prudence. Elle n'a point encore perdu la sensibilité que lui causa son renvoi de la cour de France, où elle avoit été élevée pour être assise sur ce trône avec Louis XV.

Le roi passe six semaines ou deux mois, vers le tems du carême, à Salvaterra, où il traite à ses frais tous les étrangers connus pour honnêtes gens. Il y entretient un opéra, des tables & des chevaux de chasse indifféremment pour tout le monde. Il reste aussi quelque tems à Villa-Viçosa, à Pin-Heyro & à Massra ; mais il n'y vit pas avec la même magnificence. Ses autres maisons sont Pancos, Almarin, Cintra, &c.

Le jour de la S. Jean & de la S. Pierre, l'infant Don Pedre, frere du roi, donne à Leurs Majestés & à la famille royale, deux fêtes superbes, dans sa maison de

Quelus, à une petite lieue de Lisbonne, où tous les ministres étrangers sont invités. On commence par un combat de taureaux, suivi de la comédie & d'un concert, dans lequel la reine, la princesse du Bresil, & les infantes ne dédaignent pas de chanter elles-mêmes. La fête finit par un souper magnifique & un feu d'artifice. Jamais ni les seigneurs, ni les dames ne mangent avec Leurs Majestés. La maison de Quelus est peu régulière, mais fort agréable; le roi n'a nulle part des meubles si riches, ni de si beaux appartemens.

Aux grandes fêtes & les jours de cérémonies, Sa Majesté se fait voir en public dans sa chapelle, où tous les Grands sont obligés de se trouver. Ce prince se tient au chœur sous un dais, à côté du patriarche. Les seigneurs qui ont des charges à la cour, peuvent seuls y entrer: les autres restent dans la nef; où les marquis sont assis sur des tabourets, & les comtes sur des bancs. La reine paroît dans une grande tribune ouverte, avec les princesses ses filles, & quantité de dames de sa suite. Le jeudi-saint, elle va à pied, comme tout

428 SUITE DU PORTUGAL.

le monde , à l'entrée de la nuit, visiter les églises: Elle est précédée par des hommes chargés de grandes planches , qu'ils posent sur le pavé pour la garantir de la mal-propreté des rues. Ils forment, par ce moyen, un plancher avec tant d'ordre & de diligence , que la reine & toute sa cour marche à pied sec , sans aucune interruption. Ses carrosses la suivent de loin ; & elle s'en sert au retour. Le roi fait ses visites plus tard , accompagné seulement de quelques seigneurs , & sans cet appareil. Les Grands y vont en gala , & toujours suivis d'une foule de domestiques.

Mais où la cour se montre avec plus d'éclat , c'est à l'anniversaire du roi & de la reine. Après la messe , Leurs Majestés montent dans leur appartement , où la noblesse richement parée , & les étrangers qui en sont curieux , sont admis à leur baiser la main. La fête se termine toujours par un concert qui se donne le soir au palais. Les Grands ne vont guere chez le roi que ces jours là ; je ne parle pas de l'audience publique que ce prince leur donne tous les samedis. Les ambassadeurs n'y paroissent

qu'à ces mêmes fêtes, à moins que des affaires ne les y amènent; & alors ils font demander une audience particulière. Les femmes même, quoique présentées, doivent être spécialement annoncées toutes les fois qu'elles vont chez la reine. Cette princesse indique le jour à la *Camaréra-Mor*, ou première dame d'honneur; & celle-ci les introduit dans l'appartement, où se trouvent debout & rangées sur la même ligne, la reine, la princesse du Brésil, & les autres infantes. La reine ne parle jamais la première, & ne répond qu'à ce qu'on lui dit. Nulle n'est assise en sa présence; & l'on ne connoît chez elle ni l'usage, ni l'honneur du tabouret. Leurs Majestés ne mangent point en public, mais seulement devant quelques seigneurs du premier rang. La famille royale s'assemble presque tous les jours, soit pour faire de la musique, soit pour jouer au pharaon; & quelquefois ces mêmes seigneurs y sont admis. Le reste de la noblesse, réduite à ramper chez le ministre, se montre rarement à la cour. Aussi est-elle sans crédit, sans argent, sans pouvoir, sans éclat, & endettée à l'excès; car elle croit, comme nous,

que l'art de faire des dettes & de ne pas les payer, est la science des gens du beau monde.

C'est parmi les nobles des trois premières classes, les ducs, les marquis & les comtes, que le roi choisit des sujets pour remplir les emplois de la cour, de la guerre, & les gouvernemens des colonies. Ils jouissent du privilège de la grandesse, & d'une pension sur le trésor royal, suivant la qualité de leur titre. Quant à la simple noblesse, ou celle qui n'est pas titrée, ceux qui la possèdent, prennent la qualité de Fidalgos, ou de gentilhommes, & participent aussi à une pension, dont le fonds est de quatorze mille crusades. Personne ne prend ici le titre de Don, qui est une marque de distinction, sans la permission du roi, tandis qu'en Espagne, les plus petits bourgeois se parent de ce titre. Les charges d'épée & de robe ne sont pas vénales; & tous les trois ans on en renouvelle les provisions.

Les femmes qui composent la maison de la reine sont, outre la Camaréra-Mor, plusieurs demoiselles appelées Assafattas, qui ne paroissent ja-

mais devant le roi. Elles servent dans l'intérieur le plus particulier, & ne quittent la cour, que pour se marier. Il n'est ici question ni de dames d'atours, ni de dames du palais. Les officiers qui approchent le plus de la personne du monarque, sont le grand-maître, le grand-écuyer, les gentilhommes de la chambre appelés *Camaristas*, qui servent par semaine, avec quantité d'autres officiers, comme maîtres-d'hôtel, valets-de chambre, pages, huissiers, &c. La maison de la reine & celle des princes sont composées; en hommes, à proportion, comme celle du roi. Ce prince n'a point une garde particulière & permanente, comme en France: il se fait escorter par un détachement de cavalerie ou d'infanterie casernée à Lisbonne: celle de la reine consiste en quelques haliebardiens, qui n'ont pas seulement d'uniforme.

Quelque pauvre que soit la noblesse, elle n'en est pas moins dans l'usage de se faire servir par une nombreuse suite de domestiques; mais leur nourriture est si modique, qu'on les entretient à peu de frais. Il y a aussi des espèces de gentilshommes, qui servent pour cinq sols par jour. Tous ces valets, nobles ou rotu-

riers, ont, sous le manteau, une longue épée, & quelques-uns un gros chapelet à la main, qu'ils marmottent sans cesse, même au milieu de leurs affaires ou de leurs plaisirs. Il est vrai que le plus grand nombre a mis bas cet extérieur de dévotion, qui n'existe presque plus que chez quelques femmes & parmi les moines. Mais sans faire, comme anciennement, parade de ce chapelet, on en conserve toujours le pieux usage. A huit heures du soir, en hiver, les bourgeois & le peuple ne manquent point de réciter, en espee de plein chant, le rosaire sur le seuil de leur porte. Ce vacarme dure une bonne heure, passé lequel tems les rues sont inondées de pots-de-chambre, de voleurs, de chiens & de gens de justice. Mais ce qu'on ne trouve pas ici à toutes les bornes, comme à Paris, ce sont ces filles prostituées, qui, le pied dans le ruisseau, le visage enluminé, le regard aussi hardi que le geste, vous proposent d'un ton impudent & soldatesque, des plaisirs aussi grossiers qu'insipides. Les sbirres, qui sont en assez grand nombre, marchent par bandes de quinze ou vingt, armés de longues épées, qu'ils présentent

présentent nues devant les passans, en les interrogeant de façon à les effrayer. Cette troupe de police est si peu redoutée des malfaiteurs, que le ministre est obligé de faire faire des patrouilles par la garnison composée de quatre à cinq mille hommes. Une partie des désordres est causée par la misère du peuple, & plus encore par cent cinquante mille negres ou métis qui inondent cette capitale.

Il n'y a point de maréchaussée dans tout le royaume; mais comme les Portugais voyagent peu, on entend rarement parler de vols sur les grands chemins. Les prisons sont le séjour de la barbarie & du désespoir. Les nobles, les officiers, les débiteurs, les étrangers y sont mêlés avec les plus grands scélérats, sans autre distinction de rang ni de traitement, que suivant ce qu'ils peuvent payer au geolier; & plus ils sont riches, plus on les maltraite, pour en tirer plus d'argent. On en sort ruiné, si l'on est innocent; & ruiné & absout, si l'on est riche, quoique coupable. Les pauvres y sont à la merci de la charité publique; car le roi ne paie rien pour les prisonniers; & c'est ce qui fait qu'on

arrête tant de monde, & avec tant de légèreté. On compte plus de quatre mille de ces malheureux dans les cachots de Lishonne.

L'archevêque d'Evora est, par sa place, ainsi que le chancelier en France, le chef de la justice dans toute l'étendue du royaume. C'est en même tems le plus riche ecclésiastique, & celui qui a le plus de pouvoir & de faste. Le *desambargo do paço*, qui, comme je l'ai dit plusieurs fois, est le premier tribunal, a été fondé au commencement du quinzième siècle. C'est là que se font les loix & les pragmatiques, & que se reglent les conflits de juridiction. Il est divisé en deux chambres; celle de supplication, qui est de trente-neuf magistrats, & celle de justice civile, qui est de vingt-quatre. Le reste des conseillers sont nommés *extravagantes*, ce qui répond à nos honoraires. Le droit de faire au monarque de très-humbles remontrances, est inconnu dans cette cour, de même que l'indécent usage où l'on est en France, de contester sur l'étendue & les bornes du pouvoir souverain. On ne connoît pas non plus ici les lettres de cachet; mais les ordres verbaux sont pour le moins aussi fréquens;

& peut - être plus redoutables.

Il y a à Lisbonne d'autres tribunaux; savoir, le conseil militaire, composé de quatre conseillers, & d'un secrétaire qui est ordinairement ministre de la guerre; le conseil des finances, qui a, pour sur-intendans, trois des premiers seigneurs du Portugal; le conseil de conscience, pour les affaires qui concernent les ordres de chevalerie; le conseil des trois états, qui connoît de certains revenus, & regle les vivres & le fourrage pour les troupes. Le sénat est proprement ce qu'on appelle à Paris le bureau de la ville; avec cette différence, qu'on y traite de toutes les charges municipales du royaume. Le président est toujours un homme de la première naissance. Il y a, dans les provinces, des intendans chargés à peu près des mêmes fonctions que les nôtres. On n'a point ici de contrôleur général des finances; M. de Carvalho s'est réservé cette partie. Les évêchés, les capitaineries, les gouvernemens, les vice-royautés, les ambassades, les alliances, les grands mariages, sont du département du conseil d'état, composé de quatre conseillers ecclésiastiques, de

cinq séculiers, & d'un secrétaire, qui est encore M. de Carvalho. Ce ministre fait signer au roi les ordonnances qu'il donne sur toutes les parties du gouvernement, sans prendre d'autre titre, que celui de *secrétaire des récompenses & des graces*. Tous les jours ceux qui ont affaire à lui peuvent le voir.

Je vous ai parlé de l'Inquisition, qui n'est plus un tribunal ecclésiastique, mais royal. Ses jugemens ne tombent plus guère que sur des misérables sans honte, sans pudeur & dignes du fouet par tout pays. C'est presque l'unique châtiment que l'on exerce actuellement sur cette canaille. Aussi les Portugais vont-ils trouver désormais les Auto-da-Fé peu intéressans, quand ils n'y verront plus de *figurons*; c'est le nom qu'on donne à ceux qu'on brûle. Les plus à plaindre sont quelques prêtres, lesquels, pour avoir mal parlé de l'Inquisition, sont condamnés à une prison perpétuelle dans les cachots de leurs ennemis, qui, comme vous jugez bien, vengent avec zèle leur propre cause.

Outre ces tribunaux supérieurs, les provinces & les villes sont régies par des corrégidors, auxquels d'autres officiers & magistrats particuliers, égale-

ment nommés par le prince, sont subordonnés. Au reste, la justice est en général très-mal administrée, & se rend avec une extrême lenteur, tant par la chicane & les subterfuges des avocats, que par les innombrables plaidoieries dont on surcharge les affaires. La loi oblige ceux qui intentent des procès & les perdent, à payer, au profit du roi, une amende du dixième de la somme contestée.

Les juges, dans les matieres criminelles, joignent à cette lenteur ordinaire, une extrême indulgence. Leurs arrêts les plus sévères sont presque toujours d'entrôler les coupables pour les Indes ou pour l'Afrique. L'impunité enhardit le crime : quelqu'un m'a dit avoir vu un domestique assassiner son camarade en plein midi, se retirer froidement, son couteau à la main, être conduit en prison en riant, & en sortir quelques mois après, pour faire le métier de bourreau. Rien ne seroit plus aisé, que d'informer le roi de ces prévarications ; car ce prince donne audience trois fois la semaine à tous ses sujets, dont les esclaves negres ou négresses ne sont pas même exceptés.

Les deux premières sont pour le peuple, & la dernière pour la noblesse.

Il n'y a point de pays catholique, où l'on ait autant de confiance au mérite des saints, qu'en Portugal. Dans la guerre de la succession d'Espagne, les troupes qui suivoient le parti de l'archiduc, étant embarrassées pour se donner un chef qui fût de leur nation, s'aviserent d'en choisir un dans le paradis. Elles élurent saint Antoine, patron de Lisbonne, qu'elles ont toujours regardé depuis comme leur général. Le roi Don Pedre en expédia la commission en forme, & fit porter son image, dans une litière superbe, à l'armée, où la nation lui rendit tous les honneurs dus à cette dignité. Le roi, selon l'usage qui s'est toujours observé, va tous les ans, la veille de la fête du saint, entendre les vêpres à son église, & porte avec lui trois cens mille reis, pour lui payer les appointemens.

Tous les catholiques, ou ceux qui veulent le paroître, sont obligés de présenter après pâques, aux curés de leurs paroisses, un certificat de confession & de communion. Les Juifs ne sont pas les moins exacts à s'acquitter de ce

devoir, pour éviter tout soupçon de judaïsme; ce qui n'empêche pas que leur vie ne soit remplie d'inquiétude & de contrainte; car ceux même qui se convertissent, ont encore beaucoup de désagrément. Ils sont marqués de l'épithète infamante de *nouveau chrétien*, qui leur ôte l'espérance de s'allier jamais avec les anciens, & les prive pour toujours, eux & leurs descendans, des charges séculières & ecclésiastiques. Ces alliances ne laissent pourtant pas d'avoir lieu; mais ce n'est qu'à l'occasion de quelque aventure amoureuse, ou lorsque de nouveaux chrétiens riches font la fortune à de pauvres filles. Les enfans qui naissent de ces mariages, sont appelés *demi-chrétiens-nouveaux*; les petits-enfans, *quarts-de-nouveaux-chrétiens*, & ainsi toujours en descendant, jusqu'à ce qu'on ait perdu la mémoire du degré de leur origine. Alors on les nomme *partie-de-chrétien-nouveau*; de manière que cette espèce d'infamie ne s'efface presque jamais. Il y a des familles qui se qualifient de puritaines, pour dire qu'elles ne se sont point mêlées avec le sang des Juifs ou des Maures. Elles s'en glorifient au point de ne jamais s'allier avec d'au-

tres ; & c'est pour cette raison , qu'on voit communément des Portugais se marier avec leurs parentes , malgré tout ce qu'il en coûte à Rome pour ces sortes de dispenses.

On m'a assuré que les Juifs de Lisbonne avoient offert de payer deux millions de cruzades , pour qu'il leur fût permis de peupler la montagne d'Armada , située sur la rive gauche du Tage , & que cette permission leur a été refusée. Les Portugais sentiront un jour combien il étoit ridicule de craindre , & cruel de persécuter un peuple sans chef , sans constitution , dispersé par toute la terre , & hors d'état de se rassembler ; trop peu nombreux dans chaque pays , pour y être redouté , & n'ayant sur-tout nul intérêt de se faire craindre. Comme les Juifs n'ont point de gouvernement qui leur soit propre , ils n'en sont que plus attachés , plus soumis aux souverains qui les protègent ; & n'étant , pour ainsi dire , d'aucun pays , ils sont exempts de cette prévention secrète , que tout homme qui s'expatrie , conserve pour le pays où il est né. Qu'on les laisse donc jouir du droit des citoyens , & ils auront à coup sûr l'ame citoyenne.

Quelque attachés que soient les chrétiens Portugais aux pratiques extérieures de la religion, ils ne les observent pas toujours avec assez de décence, même dans les lieux où il semble qu'elles devroient être le plus respectées. C'est dans les églises que se forment ordinairement les intrigues amoureuses; que se donnent les rendez-vous; que se glissent les lettres & les billets; que les signes & le langage des doigts suppléent à la parole; & le tout d'une façon si subtile, si ménagée, qu'un étranger qui ne seroit point prévenu sur cet usage, jugeroit qu'on ne s'est pas dit un seul mot. Les gens du pays y sont si accoutumés, qu'il est rare que les plus réguliers s'en scandalisent.

Cependant les cérémonies les plus respectables de notre religion, se font d'une manière grave & pompeuse. On porte le viatique aux malades avec beaucoup de majesté. Le prêtre est sous un dais soutenu par six personnes, & marche lentement, précédé par des trompettes, & suivi d'une vingtaine de Confreres. Ceux-ci sont vêtus de soutanes rouges uniformes, avec chacun un cierge, portant à la main les

choses nécessaires à l'administration du saint sacrement. J'ai déjà parlé de la magnificence avec laquelle le patriarche officie : le chœur , composé de trente bénéficiers qui servent à l'autel avec la mître , & se qualifient de monseigneur , est soutenu par une musique à la Romaine , c'est-à-dire , sans symphonie ; mais parmi le grand nombre de voix , & sur-tout de hautes-contres , il s'en trouve d'excellentes. Depuis l'alliance des Portugais avec les Anglois , saint George est , après saint Antoine , le plus grand de tous les saints du pays.

Ceux qui font monter le plus haut les revenus du roi de Portugal , ne les portent pas au-delà de soixante millions ; encore comprennent-ils dans cette somme , la confiscation qu'il fait tous les trois ans , des biens des gouverneurs & autres personnes publiques qui reviennent des Indes. Rappelez-vous ce que j'ai dit des vice-rois de Goa , qui , à leur retour , ne manquent guere de subir un procès criminel , & se croient trop heureux , de pouvoir racheter la vie ou la liberté , par l'abandon de leur fortune. Les autres revenus se tirent principalement de la douane , du droit d'entrée

& de sortie, des trois ordres dont le roi est grand-maître, & des mines d'or du Brésil. La couronne est héréditaire, & passe aux filles au défaut des mâles. Le prince nomme à tous les grands bénéfices; & la religion catholique est la seule qui soit permise dans le royaume. Dans les occasions importantes, l'usage ancien étoit d'assembler les états généraux de la nation; mais, sous ce gouvernement, je ne crois pas que personne ose les proposer. Ce tribunal inspecteur & puissant, qui veut qu'on rende des comptes, déplairoit également & au monarque & au ministre.

Le Portugal ne présente aucun objet frappant pour l'histoire naturelle. La plante la plus curieuse est celle qui porte la mouche; à moins que d'être prévenu, on ne s'aviserait pas d'en cueillir la fleur, tant elle ressemble à l'animal dont elle porte le nom. Il y en a de plusieurs couleurs, qui toutes paroissent être une mouche véritable. C'est en ce genre, le jeu de la nature le plus singulier que je connoisse.

Je suis, &c.

A Lisbonne, ce 23 mai 1754;
Tvj

*Fautes à corriger dans l'article du
Portugal.*

- P**AGE 242, ligne 3, Cascais, lisez Cascaës;
 242, ligne 25, effacez & d'injures.
 243, ligne 14, la haine de cette nation contre
 les Chrétiens n'a point de bornes, lisez cette
 nation n'aime pas les chrétiens.
 247, ligne 27, servent, lisez peuvent servir.
 247, ligne pénultième, la, lisez une : les,
 lisez quelques.
 248, ligne 12, respirent, lisez regnent.
 248, ligne 16, composés de marbre & de
 jaspe, lisez de très-belles pierres tirant sur
 le marbre.
 249, ligne 6, environnent, lisez environ-
 noient, dit-on, anciennement.
 249, ligne 8, on voit, lisez on m'a dit
 qu'on voyoit autrefois.
 249, ligne 10, c'est, lisez c'étoit, m'a-t-on
 ajouté.
 249, ligne 11, notre, lisez votre.
 249, ligne 16, avancé, ajoutez il ne
 reste aucun vestige de cet établissement.
 251, ligne 27, ou qu'ils ne croient pas
 pouvoit, lisez à moins qu'ils ne déses-
 perent d'.
 253, ligne 8, s'étend le long de la rive occi-
 dentale, lisez situé à l'occident.
 253, ligne 9, effacez &.
 253, ligne 10, de long, lisez de longueur.
 256, ligne 23, le regne, lisez l'âge..
 259, ligne 18, il vit, lisez il avoit vu..
 260, ligne 26, Lemnos, lisez Lemos.
 261, ligne première, même faute.
 262, ligne 15, lui demanda, lisez demanda
 au duc.
 265, ligne première, s'il n'en eût, lisez s'il
 n'en eût pas.
 274, ligne pénultième, obligé, ajoutez dit-on

Page 279 , ligne 6 , d'terra , lisez exhumé.
 279 , ligne 10 , nourrit , lisez nourrissait.
 279 , ligne 12 , voit , lisez voyoit.
 279 , ligne 13 , entretien , ajoutez cet usage n'ex-
 iste plus.
 281 , ligne 15 , en Portugal , lisez dans le
 royaume.
 282 , ligne 8 , en Portugal , lisez à Lisbonne.
 293 , ligne 16 , pas sujette , lisez tout à fait &
 sujette.
 297 , ligne première , les maisons n'ont point , lisez
 dans un grand nombre de maisons il n'y a point.
 299 , ligne 15 , docteurs , ajoutez prétendus.
 303 , ligne 12 , pieces espagnoles , lisez pieces tra-
 duites de l'espagnol.
 311 , ligne 27 , qui écrit , lisez qui écrivoit.
 322 , ligne 11 , faire violence , lisez faire quelque
 violence.
 325 , ligne 23 , manquer , ajoutez ce jour là.
 328 , ligne 11 , remment placées , lisez rem-
 placées.
 330 , ligne 16 , se retire , ajoutez ensuite.
 336 , ligne 14 , là Douere , lisez le Douro.
 340 , ligne 6 , elles furent , lisez ces bulles furent.
 340 , ligne 9 , ce , lisez le.
 377 , ligne 27 , Ce , lisez Le.
 378 , dernière ligne , 1755 , lisez 1754.
 384 , ligne 3 , omettre , lisez craindre de répéter.
 389 , ligne 14 , retranchez habillées &c.
 403 , ligne 19 , les premiers , lisez les premières.
 406 , ligne 27 , accordé , lisez qui doit être ac-
 cordé.



SUPPLÉMENT aux lettres précédentes.

CES lettres ont été écrites avant le tremblement de terre qui a renversé la ville de Lisbonne ; elles ne pouvoient donc faire mention ni de ce désastre, ni des changemens arrivés depuis cette époque. Nous allons y suppléer , & commencer par le fléau même qui a occasionné tous ces changemens.

Le premier de novembre de l'année 1755 , à neuf heures & demie du matin, le ciel paroissant pur & sans nuage, on s'attendoit à un beau jour, quand tout à coup un bruit affreux se fait entendre ; on ressent une secousse effroyable ; plusieurs maisons tombent ; d'autres sont balancées comme un vaisseau sur la mer. Les uns y restent ensevelis ; ceux qui fuyent sont jetés les uns contre les autres, ou lancés contre les murs. Le craquement des charpentes, la chute des bâtimens, les bruits souterrains se mêlent aux lamentations. Les églises, les palais, les édifices publics , les maisons particulières, n'offrent plus qu'un monceau de rui-

nes ; & tout est dans le trouble, la consternation & le désordre.

Les élémens se réunissent pour accabler les infortunés habitans. Les vents s'échappent avec violence ; les eaux sont soulevées avec force ; des feux s'exhalent avec impétuosité ; la terre s'ébranle & annonce un bouleversement général. La mer agitée franchit ses bornes , sort de son lit , & semble vouloir engloutir tout le globe. La rivière se déborde, entraîne un peuple immense ; les vaisseaux se heurtent , se brisent & périssent dans le port.

La fureur des incendies vient se mêler à celle des eaux : la flamme dévore les bâtimens ; le feu gagne de près en près, s'établit dans les ruines à l'aide d'une tempête qui accompagne toutes ces secousses ; & déjà cette malheureuse capitale n'est plus qu'un vaste & énorme embrasement. Le plomb fondu coule de toutes parts ; les toits enfoncent les planchers, renversent les murailles ; les vieillards, les enfans, les malades sont étouffés dans leurs lits ou consumés par les flammes ; & la ville entière , éprouvant tout ce que les élémens déchaînés peuvent causer de ravages , devient une scène de désolation, d'hor-

reur , de destruction & de mort :

Quel spectacle effrayant, de voir sortir des embouchures & des traverses de toutes les rues , des essains de malheureux, qui, comme des spectres pâles, défigurés , les terreurs de la mort peintes sur le visage, courent en foule de tous côtés, pour se sauver dans les places ou dans les champs ; les uns à demi habillés, d'autres presque nus ; ceux-ci traînant l'objet le plus cher de leur tendresse à moitié mourant , ou prêt d'expirer ; ceux-là pouvant à peine se traîner eux-mêmes ; le plus grand nombre , parmi l'effroi, le trouble & la confusion générale , cherchant , appelant d'une voix lamentable ceux qui les intéressent le plus. Ici une mere , là des enfans , plus loin des époux s'empresrent réciproquement de se retrouver. Tel , par l'effet de la frayeur, ne peut se soutenir, & manque d'appui pour rester debout : tel autre se laisse tomber par terre , & semble ne demander qu'un tombeau : tous , par des cris touchans & de profonds soupirs, implorent le secours du ciel , & osent à peine l'espérer.

Dans les premiers momens de cette épouvantable catastrophe , les habitans

effrayés, se croyant plus en sûreté dans les églises, courent en foule s'y réfugier; mais les églises, les grands édifices sont ceux qui tombent avec plus de fracas; & les infortunés que la dévotion ou la crainte conduit dans ces saints asyles, sont écrasés sous leur chute.

Quoique la secousse fût universelle, elle se fit plus sentir dans certains quartiers que dans d'autres. Sa plus grande violence fut de l'hôtel de la monnoie aux fourches patibulaires; de-là, montant jusqu'au château qu'elle renversa; elle détruisit toute l'ancienne ville des Maures & plus de soixante-dix des principales rues de Lisbonne. Celles qui avoient résisté au tremblement, ne furent pas à l'abri de l'incendie. Le feu dura plusieurs jours; & c'est peut-être ce qui éloigna le fléau de la peste, qu'on avoit sujet de craindre, par la quantité de cadavres dont l'air étoit infecté. L'incommodité des logemens & l'intempérie de l'air occasionnoient une infinité de maladies. Pour comble de malheurs, la ville paroissoit menacée de la famine; & au milieu de cette affreuse désolation, la brutalité humaine déployoit encore toutes ses fureurs.

Une foule de matelots , de soldats & de negres, à qui cet événement ouvroit les prisons , se répandirent dans tous les quartiers, fouillant dans les ruines, entrant dans les maisons , pillant , volant, massacrant ; & ce désordre augmentoit encore l'horreur & l'épouvante. Chaque jour, les personnes riches recevoient des billets anonymes , par lesquels on menaçoit de les brûler , si elles ne portoient dans des lieux marqués , les sommes qu'on demandoit.

On a écrit dans plusieurs relations, que des incendiaires avoient profité de ces affreuses circonstances , pour venger d'anciennes injures. Ce fait a d'autant moins de vraisemblance , que, pour les scélérats même , il y a certains momens de crainte , qui forcent la vengeance à se taire. Il est d'ailleurs bien prouvé , que l'incendie a été causé par le renversement des édifices ; que les feux qu'on faisoit alors dans les maisons, ayant été entraînés dans les ruines, les avoient consumées, & s'étoient communiqués aux bâtimens voisins.

La désertion de Lisbonne est la suite inévitable de cette effrayante catastrophe. Figurez-vous une nation en-

tière, égarée, fugitive, désespérée, errante dans les campagnes, sans motif qui la conduise, sans objet qui la guide. Pénétrée de douleur, les yeux baignés de larmes, l'ame troublée par la crainte, le cœur serré de la perte de sa fortune, de ses proches, elle regarde encore de loin en soupirant, cette ville chérie & malheureuse, le bûcher & le tombeau de ses habitans; cette vue redouble ses pleurs, ses gémissemens, son trouble, son désespoir & sa fuite. Loin de rassurer, de retenir, de ramener ce peuple effrayé, les prêtres, les moines, par des principes de piété aussi faux qu'indiscrets, remplissoient leurs sermons de terreurs, & augmentoient les alarmes. D'autres répandant de fausses prophéties, annonçoient la ruine entière de cette seconde Ninive.

La cour tremblante n'eut pendant huit jours, que la campagne & des berlines pour asyle. Heureusement elle étoit alors à Belem, où elle a continué depuis à faire son séjour. Il fut d'abord question de l'établir à Porto, & ensuite de construire à Belem même une nouvelle ville, avec un port aussi beau & aussi commode que celui de

Lisbonne. Jusqu'à présent, on s'est contenté d'y bâtir de vastes barraques avec de grandes salles, où les ministres ont leurs bureaux, & où le roi donne ses audiences.

On a long-tems fatigué la bonté de ce prince par des plans de réédification : il en venoit de toutes les parties de l'Europe; mais la continuation des tremblemens de terre dérangeoit toujours ces projets, ou en suspendoit l'exécution. Dans l'espace d'un mois, on sentit plus de trente secousses, dont quelques-unes furent très-violentes. Enfin, on s'est déterminé à conserver le premier emplacement, à réparer les églises, les hôtels, les maisons, autant que le nouvel alignement & l'élargissement des rues pourront le permettre. A en juger par ce qu'on a fait jusqu'à présent, le rétablissement de Lisbonne sera l'ouvrage de plus d'un siècle. Cette ville infortunée n'a été long-tems qu'un monceau de ruines, parmi lesquelles, en relevant les décombres de côté & d'autre, on avoit pratiqué des chemins & ouvert des passages. On marchoit sur l'ancien emplacement des maisons, à travers des débris, qui, à la réserve de

quelques bâtimens élevés çà & là, offroient par-tout l'aspect effrayant d'une fortification sautée en l'air par l'effet d'une mine. On n'ose presque plus bâtir d'édifices solides; la plupart des maisons sont de bois; le roi lui-même, comme on vient de le dire, est logé dans une baraque. On'a pris le parti d'en faire construire en Hollande, d'où les vaisseaux les apportent, pour ainsi dire, toutes faites; on n'a que la peine de les assembler, de les consolider avec un simple enduit de plâtre.

On a d'autant plus de raisons de craindre, qu'il n'y a point d'années que ce pays n'éprouve quelques tremblemens. Les vapeurs épaisses & onctueuses qui s'élèvent du Tage & des environs de Lisbonne, indiquent que l'intérieur des terres est rempli de bitume, dont l'activité continuelle est sans doute ce qui occasionne ces secousses périodiques. En comparant le dernier malheur qui a abîmé cette capitale, avec celui qui l'avoit ravagée plus de deux siècles auparavant, les Portugais ont pu voir des présages de ce qui vient de leur arriver; mais on ne conçoit pas la manie de certains peuples, de fixer leurs demeures

res sur des terrains fameux par leurs ruines. Lima est trois fois renversé, & trois fois rétabli sur ses débris. La soif des richesses est-elle donc plus chère aux hommes, que l'amour de la vie ? Lisbonne a été deux fois détruite ; & les Portugais veulent la reconstruire sur le même rivage. Séduits par l'amour de la patrie, ils ne peuvent s'arracher d'une contrée qui, sous un climat où les fleurs naissent de toutes parts, n'en dévore pas moins ses habitans. Si du passé on peut tirer des conjectures pour l'avenir, il est à présumer qu'après une certaine révolution d'années, & dans la même proportion séculaire, cette grande cité, qu'on veut rebâtir au même lieu, éprouvera encore les ravages qui viennent de la plonger dans l'abîme.

Représentez - vous , Madame , la consternation qu'une ville, qui menace d'ensevelir ses habitans, doit répandre de toutes parts ; & vous concevrez combien il a fallu de présence d'esprit, de fermeté d'ame , de supériorité de génie, pour trouver promptement des remèdes à tant de maux. Les réglemens admirables que fit Sa Majesté Portugaise, sont une preuve éclatante de sa

sagesse, de sa sensibilité, de sa tendresse pour ses peuples. Le nombre prodigieux des blessés & des malades, dont la chute des maisons avoit épargné la vie, faisoit un spectacle affligeant pour l'humanité; & c'est d'abord vers cet objet intéressant, que se porta l'attention du monarque. Ce prince réduisit jusqu'à sa table, pour leur fournir de la volaille. On ramassa tout ce qu'on put trouver de remèdes; & les plus grands seigneurs assistoient à tous les traitemens. Chacun, à l'exemple du maître, exerçoit, comme à l'envi, les fonctions de l'hospitalité. La reine elle-même, & les augustes infantes travailloient de leurs propres mains, soit à coudre du linge, soit à faire de la charpie pour les blessés; & toutes les dames de la cour, excitées par ces grands exemples, s'occupoient des mêmes travaux. Les autres secours de toute espece furent aussi prompts qu'abondans; & l'on ne sauroit trop répéter, que c'est aux soins paternels du roi & de son auguste famille, qu'un grand nombre de sujets ont dû la vie.

Le premier mouvement de la libéralité du monarque fut d'ouvrir ses

coffres , & de répandre des aumônes avec une générosité égale à l'étendue & à la sensibilité de son cœur. On distribuoit dans les cuisines du palais , des alimens à un grand nombre de personnes qui , manquant de tout , venoient y chercher leur subsistance. Parmi ces infortunés , on voyoit des gens qualifiés , qu'un moment avoit fait passer du sein de l'opulence à la plus humiliante disette ; mais l'ordre fut tellement observé , que les pauvres eurent de quoi satisfaire à tous leurs besoins , sans autre protection que leur indigence. On fit défense de vuider les magasins de bled , qui étoient dans le voisinage de Lisbonne , jusqu'à ce que l'abondance fût ramenée dans cette ville ; & le commerce de toutes les choses de première nécessité fut encouragé par des récompenses.

Un des plus pressans besoins étoit de loger un peuple nombreux , qui n'avoit plus d'asyle. On fit apporter les tentes militaires , renfermées dans les arsenaux des places les plus voisines. Les planches & le bois propres à bâtir , furent affranchis de tous droits ; on défendit d'augmenter le prix des loyers

loyers dans les maisons qui subsistoient encore ; & l'on employa tous les matériaux de celles qui n'existoient plus. On fit apporter une grande quantité de paille & de foin , pour suppléer au défaut des barraques , & pour servir de lits aux pauvres , que l'humidité de la terre pouvoit incommoder.

Ce jour terrible, ce jour de calamité & d'horreur, est l'époque la plus glorieuse du ministère de M. de Carvalho, depuis comte d'Oeiras, & aujourd'hui marquis de Pombal. Lui seul, dans ce désespoir général, ne perd point courage, & conserve toute sa présence d'esprit. Ce ministre ne prend aucun repos ; & n'ayant pour demeure, pour lit, pour bureau & pour table, que la voiture qui le transporte d'un bout de la ville à l'autre, nuit & jour & à chaque instant il parcourt tous les quartiers de Lisbonne. Sa présence console les malheureux, dissipe la crainte, fait renaître l'espérance. Par ses ordres on éteint le feu, on enterre les cadavres, on les brûle dans de la chaux, ou on les porte à la mer. Douze bataillons forment un camp, d'où l'on détache des patrouilles contre les brigands qui troublent la tranquillité ; &

par-tout on élève des gibets , où ces bandits subissent la peine due à leurs crimes. Des hommes sont employés à fouiller dans les ruines , pour en retirer les effets ; d'autres sont préposées pour les recevoir ; & afin qu'ils ne soient pas troublés dans leur travail par une populace curieuse ou avide , huit régimens sont continuellement occupés à l'écarter. Des subsistances arrivent des provinces par la mer , & éloignent la famine de la capitale. Par-tout les boutiques & les magasins sont ouverts ; & si en général les denrées se vendent un peu plus cher , le prix n'en est cependant point exorbitant , par les sages réglemens qui en fixent la valeur. On substitue aux églises détruites , des lieux propres au service divin. On crée un tribunal pour les affaires urgentes , & principalement celles qui regardent le commerce maritime & le départ des vaisseaux. En moins de huit jours , il paroît trois cens ordonnances sur les précautions à prendre , les malheurs à éviter , les pertes à réparer. Enfin , M. le marquis de Pombal , par son exemple , sa fermeté & sa prévoyance , tient le peuple de Lisbonne , prêt à braver une ville où ses soins ont

SUITE DU PORTUGAL. 459
ramené l'espoir & l'abondance , en y maintenant l'ordre & la police. La fondation d'un nouvel empire peut-elle être aussi glorieuse , que la conservation d'un royaume , dont les plaies subites & multipliées demandoient les plus prompts remèdes ? Aussi ce grand homme jouit-il à la fois , & dans un âge avancé , de la plus grande gloire que puisse acquérir un particulier , & de la plus grande autorité qu'un souverain puisse confier à un sujet.

Né à Coïmbre, en 1699, d'une famille noble , Joseph Sebastien Carvalho fut élevé dans cette université , & s'y distingua par un esprit supérieur & de bonnes études. Il prit d'abord le parti des armes ; & tout annonçoit qu'il étoit fait pour y réussir ; une taille haute & avantageuse , une force extraordinaire , un air noble , une physionomie imposante , une belle figure ; & malgré tous ces avantages , le jeune militaire quitta le service , pour suivre la route des négociations. Il avoit épousé une demoiselle de l'illustre maison d'Aveiras ; ce mariage , qui ne fut point approuvé des parens de sa femme , est ce qui contribua le plus à lui faire embrasser un nouvel état. Il fut envoyé à Vienne , en qualité de secrétaire

V ij

d'ambassade. Devenu veuf, & nommé ensuite ambassadeur dans cette même cour, il épousa la niece du maréchal Daun. Ses talens supérieurs se développèrent dans sa nouvelle place; & ses dépêches firent l'admiration du conseil de Lisbonne. On sentit de quelle utilité pouvoit être dans le ministère un homme de son génie; & malgré les cris de l'envie, qui craint toujours l'approche du mérite, il fut rappelé en Portugal.

Placé dans le conseil dont il étoit l'oracle, il en fut bientôt le chef; & dès qu'il vit dans ses mains les rênes du gouvernement, il ne craignit point, pour le rendre plus absolu, de s'exposer au ressentiment de ce qu'il y avoit de plus grand dans le royaume. Uniquement occupé d'accroître l'autorité de son maître, il subjuga tous les esprits, vainquit tous les obstacles, fit trembler les plus braves, & plier les plus fiers. Son génie universel embrasse toutes les parties de l'état, attaque tous les abus, découvre tous les maux, & connoît les moyens de les guérir. Prévoyant tout, ne négligeant rien, il joint aux vues promptes & étendues la science des détails, également doué de ce génie puis-

fant qui crée les entreprises , & de ce courage ardent qui les exécute. Ce ministre est le premier, qui ait conçu l'espérance de délivrer sa nation du joug des Anglois relativement au commerce , & ait montré autant d'assiduité que de zèle à jeter les fondemens solides & durables de cette noble indépendance.

Ce n'est point assez pour lui d'être un grand homme d'état; il a encore la facilité d'écrire sur toutes sortes de matieres. Plusieurs ouvrages, qui ont paru à Lisbonne contre les Jésuites , contre l'infailibilité du pape, sur l'agriculture, sur l'éducation , sont sortis de sa plume. Nul Portugais n'est plus instruit, plus capable de grandes choses, plus versé dans la politique , plus éloquent dans ses discours , plus fleuri dans sa conversation , plus doux dans le particulier , plus chéri de son roi, plus aimé du peuple, plus haï des grands, plus redouté de ses ennemis, plus poli envers les étrangers , plus ami des lettres qu'il protège par inclination & cultive par goût. Il sait qu'elles font la gloire d'une nation, & que dans quelque pays que ce puisse être, cette gloire est un avantage réel , quoique l'utilité ne s'en fasse pas toujours sentir au vulgaire.

Persuadé que la conservation de l'état

dépend en quelque façon de celle de sa personne , M. le marquis de Pombal a , pour sa sûreté , une compagnie de quarante gardes à cheval , qui le suivent par-tout l'épée nue , tandis que le roi marche souvent sans escorte , ou n'a , pour sa garde ordinaire , qu'un détachement de la garnison de Lisbonne.

Mais je reviens à cette ville , dont cette digression m'avoit éloigné. N'ayant jamais eu de dénombrement sûr de ses habitans , on n'a pas sçu au juste l'état des personnes qui ont péri dans ce désastre. On a cru long-tems qu'elle contenoit cinq cens mille ames ; mais , en 1748 , un Anglois osa parier qu'on n'y en trouveroit pas trois cens mille. On a toujours été persuadé que la cour de Londres avoit part à la gageure , & que la curiosité de ce particulier n'étoit autre chose qu'un prétexte politique. Quoi qu'il en soit , ce pari , qui étoit très-considérable , fournit les moyens de faire un dénombrement exact , maison par maison ; & il ne s'y trouva pas , en y comprenant même les étrangers , plus de deux cens quatre-vingts mille habitans. Mais comme le gouvernement ne prit point connoissance de cette recherche , elle fut comme non ave-

nue pour l'état politique ; & l'erreur populaire existe toujours.

Il n'étoit donc pas possible de savoir le nombre de ceux qui avoient péri dans le tremblement de terre , à moins que le ministère n'obligeât chaque particulier de donner une liste des morts qui lui appartenoient : mais la prudence s'opposoit à cette déclaration : le Portugal étant un royaume déjà très - dépeuplé , cette nouvelle diminution de sujets pouvoit fournir aux puissances voisines l'occasion de former quelque entreprise. Il étoit donc de l'intérêt de l'état, de cacher le nombre des hommes qu'il venoit de perdre ; mais on est persuadé qu'il se montoit à près de vingt mille.

La plus grande mortalité étoit dans les églises, dont les voûtes, en s'écroulant, écrasèrent ceux qui y faisoient leurs prières. Ce n'étoit heureusement pas encore le tems des grandes-messes : circonstance qui a conservé beaucoup de monde ; & l'on a remarqué que , par une autre circonstance, le fort de ce fléau étoit tombé sur le menu peuple ; car c'est un usage établi en Portugal, que les personnes un peu à leur aise aient une chapelle dans leurs maisons, où des

voisins d'un certain ordre vont entendre la messe. Enfin, par une dernière circonstance, il se trouva que beaucoup de gens étoient alors à la campagne; parce que la saison du mois de novembre répondant ici à celle de notre mois de mai, les personnes riches jouissent, éloignées de la ville, des douceurs d'un second printems.

Mais si le nombre des hommes qui périrent, fut moins grand qu'un pareil désastre ne sembloit le faire craindre, celui des édifices fut plus considérable qu'on ne devoit s'y attendre. De vingt mille maisons qui composoient cette capitale, à peine en resta-t-il le quart qu'on pût habiter; car, quoiqu'elles n'eussent pas été abattues, leurs fondemens étant ébranlés, le moindre mouvement pouvoit les renverser. L'alarme & l'épouvante s'étoient si fort répandues parmi les habitans, qu'ils détruisoient eux-mêmes le dessus des maisons, pour n'être pas écrasés sous leurs ruines. On compta trente-deux paroisses, outre la cathédrale, soixante petites églises, outre celle du patriarche, cinquante-trois palais, outre celui du roi, & neuf édifices publics, parmi lesquels étoient une des plus belles salles de

SUITE DU PORTUGAL. 465
spectacle de l'Europe , trente couvens
d'hommes & vingt-un de filles , entiè-
rement abattus , ou considérablement
endommagés.

On évalue ces pertes à deux cents millions , celle des maisons particu-
lières à sept cens , celle des meubles
incendiés à douze cens , celle des vases
sacrés, ornemens, statues, tableaux, &c,
à trente-deux millions. A l'égard de l'ar-
gent monnoyé, quoique, généralement
parlant, le Portugal fût très-pauvre, il y
avoit néanmoins à Lisbonne un nombre
infini de Brésiliens, dont les richesses en
or étoient considérables. Tous ces trés-
ors furent ensevelis dans la terre , ou
engloutis dans les flammes. La caisse de
la douane , le trésor du roi , celui des
dépenses extraordinaires eurent le
même sort ; & l'on fait monter à plus
de quatre-vingt millions la perte des
diamans, tant de la couronne , que des
dames Portugaises ; la reine & les
princesses ne conserverent que ceux
qui se trouverent alors sur elles. Les
rues des orfèvres & des metteurs-en-
œuvre furent celles qui souffrirent le
plus, & du tremblement, & de l'incen-
die. Deux cens boutiques pleines de
pierreries & de bijoux furent ensevelies

V. v.

sous les ruines , ou consumées par les flammes. On assure que le total de ce qu'ont perdu les étrangers en argent ou en marchandises , passe deux cens quarante millions ; savoir, l'Angleterre cent soixante , Hambourg quarante , l'Italie vingt-cinq , la Hollande dix , la France quatre , la Suede trois , l'Allemagne deux , &c. On voit par ce détail , que ce sont les Anglois & les Hambourgeois qui ont le plus souffert , parce qu'en effet ils font ici le plus grand commerce ; les Hollandois se bornent à la commission.

Cet événement funeste a produit des effets divers parmi tous les négocians. Ceux qui étoient sur le point de faire banqueroute , ayant perdu leurs livres , se trouverent tout d'un coup débarrassés de leurs dettes. D'autres , qui avoient toutes leurs richesses dans leurs papiers , se virent en un moment réduits à l'indigence. Aussi dans les différentes relations qu'ils envoyèrent à leurs correspondans , ils étoient tous guidés par des vues particulières. Les uns voulant conserver leur crédit , n'eurent garde d'effrayer ceux qui leur avoient confié leur bien. Les autres grossirent le mal , pour faire entrer plus généreuse-

ment leurs créanciers dans cette perte. D'ailleurs l'abattement, la douleur, la crainte, le désespoir, la licence, la confusion, le brigandage, qui regnent nécessairement dans ces jours de calamité & de terreur, écartent les objets consolans, & fixent les regards sur ceux qui frappent d'une manière plus sensible. Or qu'y a-t-il de plus effrayant, qu'un royaume totalement bouleversé, une capitale couverte de ses débris, des millions de maisons incendiées, un peuple entier en proie aux flammes, vingt mille personnes frappées de mort, la fortune de deux cens mille sujets détruite, & une perte de plus de deux milliards ?

« Cependant, disoit un François ;
 » secrétaire d'ambassade à Lisbonne,
 » si l'on ne considère ce malheur que
 » du côté de la politique, le Portugal
 » n'a rien perdu dans cette révolution :
 » Le renversement de quelques pierres,
 » de quelques édifices, l'ancantissement
 » de quelques marchandises qui appar-
 » tenoient presque toutes aux étrangers,
 » l'incendie de quelques meubles, &
 » la mort de quelques sujets oisifs, qui
 » n'étoient ni laboureurs, ni artisans,
 » ne sauroient former un vuide dans

» son système général. Le phénomène
 » n'a porté que sur des matériaux qui,
 » bien loin d'être la cause de la gran-
 » deur de cette monarchie, étoient au
 » contraire les sources de sa ruine. Les
 » cours étrangères auroient dû profiter
 » de cet événement, pour achever de
 » la tirer des mains des Anglois. Le
 » grand coup d'état étoit de lui faire
 » appercevoir l'abîme, auquel elle ve-
 » noit d'échapper par un autre abîme;
 » mais il falloit pour cela l'arracher à
 » ses anciens préjugés politiques, sans
 » quoi le phénomène étoit en pure
 » perte pour les Portugais, & pour le
 » reste de l'Europe.

» Un de ces préjugés représentoit à
 » cette nation les armes Espagnoles tou-
 » jours prêtes à fondre sur elle, dans la
 » vue de s'emparer une seconde fois de
 » son pays. Mais si les desseins qu'on
 » prête à l'Espagne avoient quelque fon-
 » dement, jamais moment n'eût été plus
 » favorable. Dans la désolation où se
 » trouvoit le Portugal après le tremble-
 » ment de terre, sans capitale, sans ar-
 » gent, sans vivres, sans armées, sans puis-
 » sance; dans ce moment, où une terreur
 » panique s'étoit emparée de tous les
 » esprits, où la crainte avoit saisi tous

» les cœurs, où personne ne pensoit
 » aux affaires générales, & où chacun
 » n'étoit occupé que de ses intérêts par-
 » ticuliers, l'Espagne n'auroit eu qu'à
 » faire avancer quatre ou cinq mille
 » hommes, pour conquérir ce royau-
 » me. N'a-t-on pas vu au contraire la
 » cour de Madrid prendre part à son
 » malheur, donner des ordres pour
 » secourir cette monarchie, lui en-
 » voyer de l'argent, des subsistances ?
 » Epoque remarquable en Europe, &
 » qui doit enfin dissiper pour toujours
 » le préjugé généralement reçu en po-
 » litique, que les Espagnols sont aux
 » aguets pour saisir le moment favo-
 » rable de s'emparer du Portugal.

» Les autres préjugés que les An-
 » glois ont grand soin d'entretenir
 » dans l'esprit de la nation, & qui
 » lui ont été plus funestes que le dé-
 » sastre qui a abîmé cette capitale, sont
 » que ce pays, naturellement stérile,
 » ne peut suffire à la subsistance de
 » ses habitans ; que l'agriculture lui de-
 » venant inutile, les autres états sont
 » obligés de lui fournir le nécessaire ;
 » que ce royaume n'a besoin ni d'armées
 » de terre ni de mer ; qu'il est de l'in-
 » térêt de l'Europe de le soutenir dans

» sa position ; qu'il est plus riche au-
 » jourd'hui , qu'il n'étoit avant la dé-
 » couverte de ses mines ; qu'il n'a pas
 » besoin de manufactures , & qu'avec
 » son or , il peut avoir les genres fabri-
 » qués à meilleur marché , qu'il ne
 » les feroit lui-même ; que quand il
 » voudroit former de ces établisse-
 » mens , il n'en auroit pas le pou-
 » voir , attendu que le physique du
 » climat s'y oppose ; que cette nation
 » ne sauroit se passer des étrangers ;
 » que ce sont eux qui l'ont rendue plus
 » sociable , & de barbare qu'elle étoit ,
 » l'ont mise au niveau des peuples po-
 » licés ; enfin , qu'il est dans l'ordre
 » des choses , que des peuples entiers
 » soient oisifs , tandis que d'autres tra-
 » vaillent .

» C'est pour avoir trop suivi ces maxi-
 » mes , que le Portugal a subi le joug des
 » Anglois , qui ne pouvoit manquer de
 » causer sa ruine , si ce dernier accident
 » ne lui eût fourni les moyens de se ra-
 » cheter de ces désordres politiques .
 » Avant cet événement , toutes les réfor-
 » mes qu'il auroit pu tenter , eussent porté
 » à faux . Lorsque les principes d'un gou-
 » vernement sont une fois corrompus ,
 » les meilleures loix n'ont point de pri-

» se ; il faut alors un coup de foudre qui
 » abîme tout. Ce royaume , après son
 » désastre , se trouvoit dans le cas d'un
 » peuple naissant. Le malheur général
 » avoit mis une espece d'égalité dans
 » les fortunes particulieres. Une cala-
 » mité publique , pour l'ordinaire , réu-
 » nit les cœurs & les esprits. Que ne
 » peut point alors un grand réforma-
 » teur ? L'habileté est de saisir le mo-
 » ment favorable , & d'entrer dans les
 » vues de ce grand événement ».

L'accident qui a détruit la capitale du Portugal , s'est fait sentir dans toutes les autres parties du royaume. Les villes de Porto, de Santaren, de Sétubal, de Guimaraenz, de Bragance, de Viana, de Lamego, de Cintra , de Villareal, de Beja , de Portalegre , d'Elvas , &c, présentent , chacune en particulier, de tristes vestiges du dégât que les secousses y ont causé. Plusieurs montagnes ont été fortement ébranlées ; & quelques-unes se sont entr'ouvertes. La crue extraordinaire des eaux du Tage , de la Guadiana , du Minho & du Douro , a produit des inondations qui ont interrompu presque toute communication entre les différentes provinces.

Ces mêmes accidens ont affligé une

partie de l'Espagne, mais avec moins de violence. A Madrid, il n'y a eu que deux enfans d'écrasés, par la chute d'une croix de pierre tombée du frontispice d'une église. A Séville, quelques maisons ont été abattues. A Gibraltar, une partie de la montagne, du côté du port, s'est écroulée sur la ville, & y a causé quelque dommage. A Cadix, la mer s'est enflée; & il s'est élevé trois ou quatre vagues énormes, qui, venant à flots précipités, sembloient devoir engloutir cette cité riche & commerçante. Elles ont renversé une partie de mur, & ont pénétré dans l'enceinte, mais sans se répandre fort avant; & il n'y a eu que quelques personnes de noyées. D'autres vagues passerent avec impétuosité sur la langue de terre qui conduit de Cadix à une isle voisine, enleverent tous ceux qui étoient dessus; & plus de deux cens personnes y perdirent la vie.

De toutes les tristes victimes de ce débordement imprévu, celle qui nous touche de plus près, & qui intéresse particulièrement le parnasse François, est le jeune Racine, petit-fils du grand poëte tragique de ce nom, & fils de l'auteur du *poëme de la grace*. Il étoit à

peine dans sa vingt-deuxième année, qu'il savoit déjà les langues anciennes & modernes; il avoit de l'esprit, du jugement, du goût, & du talent pour la poésie; joignoit aux avantages de la figure les mœurs les plus douces, & donnoit lieu de croire que s'il avoit suivi la carrière de ses pères, il eût marché glorieusement sur leurs traces. Mais, renonçant aux muses pour suivre la fortune, il abandonna les lettres pour le commerce. Il en étudia la théorie dans les meilleurs ouvrages de ce genre, & voulut en acquérir la pratique dans la ville la plus marchande de l'Europe.

Il avoit fait, avec un de ses amis, la partie d'aller dîner, le 1^{er} de novembre, chez son associé qui demouroit dans le village de l'île; ils eurent le malheur de se trouver sur la chaussée lorsque la mer la couvrit; & ils y périrent tous deux. Le corps du jeune Racine fut trouvé & reconnu le lendemain parmi plusieurs autres; & l'on porta ses tristes restes dans l'église cathédrale où il fut inhumé. Toute la nation Françoisé assista, pénétrée de douleur, à cette cérémonie funebre; car quoiqu'il n'y eût que six semaines qu'il

fût arrivé dans ce pays, il s'étoit fait généralement aimer.

L'Afrique a éprouvé les mêmes malheurs que l'Espagne & le Portugal. Les deux tiers des maisons de Méquinès, dans la Barbarie, ont été renversées : quatre mille Maures, & plus de huit mille Juifs y ont péri. Peu de jours après, la terre s'est entr'ouverte ; & la ville a été engloutie de façon, qu'il n'en restoit plus de vestige. A Maroc, plus de douze mille personnes furent ensevelies sous les ruines des maisons ; & à quelques lieues de là, deux camps Arabes périrent de la même manière : le terrain s'étant ouvert, se changea en un gouffre effroyable qui les absorba. Six mille hommes de cavalerie, cantonnés dans les environs, eurent le même sort.

En parcourant toutes les côtes d'Afrique, & de-là passant en Italie, en Suisse, en France, en Allemagne, en Bohême, en Prusse, en Suede, dans le Groenland, dans les isles de l'Océan & dans celles de l'Amérique, on ne trouvera aucun de ces pays, qui n'ait ressenti quelques secousses de ce tremblement général, qui paroît avoir ébranlé toute l'étendue de notre globe,

SUITE DU PORTUGAL. 475
& a porté dans toutes ces contrées la
désolation & l'effroi.

Un pareil événement ne pouvoit
manquer de réveiller la sagacité de nos
physiciens , & de faire naître beaucoup
de systêmes & de conjectures , pour ex-
pliquer les causes , connoître les signes,
& prévenir les dangers de cet effrayant
phénomene. Les uns posent pour prin-
cipe , qu'il y a des cavités dans les en-
traîlles de la terre, & que dans ces cavi-
tés , il se forme des amas prodigieux de
matieres combustibles , comme du sou-
fre, du nitre, du vitriol, du bitume , &c.
« Si une pierre, disent ils, détachée de la
» voûte de ces antres profonds , vient à
» tomber sur une autre pierre, & qu'une
» étincelle jaillisse sur un amas de bitu-
» me ou de soufre, il se fait sur le champ
» une fermentation entre les parties
» sulfureuses , qui y cause un incendie.
» Les croûtes inflammables, attachées
» à la surface intérieure des cavités
» souterraines, s'embrasent successive-
» ment ; & si le feu ne trouve au-
» cune issue pour s'échapper, ces ma-
» tieres se raréfient ; l'air se dilate ; il
» brise les cellules dans lesquelles il est
» comprimé ; & son action réunie est
» alors si terrible , qu'il fait trembler la

» contrée qui est au-dessus, souleve des
 » masses énormes, perce les montagnes,
 » fait voler les rochers, renverse les
 » villes, & bouleverseroit des régions
 » entières, si de loin en loin il ne s'ou-
 » vroit des volcans, par où l'embrase-
 » ment s'évapore. La force prodigieuse
 » de ces feux souterrains vient donc,
 » comme celle de la poudre à canon,
 » des ressorts de l'air emprisonné dans
 » des corps combustibles, & de la résis-
 » tance de la terre, qui sert, comme
 » celle du canon, à faire agir plus de
 » ressorts à la fois. Les tremblemens
 » de terre sont donc un des princi-
 » paux effets de ces mêmes feux, à
 » peu près comme la poudre, allumée
 » dans les mines, souleve & fait sau-
 » ver un bastion».

Autre explication, qui diffère peu
 de la précédente. « On sait qu'il y a
 » dans la terre des matières suscep-
 » tibles d'inflammation ou d'efferver-
 » cence, rangées par lits, par vei-
 » nes, par sillons, par couches, seules
 » ou mêlées, en plus ou moins grande
 » quantité, mais répandues de toutes
 » parts. Elles sont nécessaires pour la
 » fermentation intérieure, pour la cir-
 » culation universelle, pour fomentier

» une chaleur constante , qui sert à
 » la végétation , à l'entretien des
 » sources communes , à la conser-
 » vation des sources chaudes & des fon-
 » taines minérales , à tous les météores
 » ignés , enfin au mécanisme entier
 » de notre globe. Ces matieres hu-
 » mectées s'échauffent , fermentent ,
 » s'enflamment même quelquefois ; ce
 » qui est prouvé par de fameuses ex-
 » périences. Lémery, qui a si bien imité
 » les procédés de la nature, mettoit en
 » terre cinquante livres d'un mélange
 » de soufre & de limaille de fer ; il
 » humectoit la terre peu à peu ; & au
 » bout de huit ou neuf heures , on
 » voyoit une petite image de l'Etna ou
 » du Vésuve : il y avoit tremblement ,
 » éruption , fumée & flamme. Les lieux
 » où il y a le plus de ces matieres ras-
 » semblées , sont aussi les plus sujets aux
 » tremblemens. Si elles étoient toutes
 » accumulées dans un même endroit ,
 » leur inflammation seroit capable d'em-
 » braiser le globe entier ; peut-être même
 » est - ce ainsi qu'il finira.

» Quand il seroit vrai , disent d'autres
 » physiciens , qu'on pût appliquer ces
 » hypothèses à quelques tremblemens
 » de terre , particuliers à certains lieux ,

» elles ne pourroient jamais servir à
 » rendre raison de celui qui, en 1755,
 » a ébranlé tout l'hémisphère. Si en effet
 » son principe étoit dans l'inflammation
 » des soufres & des bitumes, qui
 » pourroit calculer la quantité de ces
 » matieres qui ont dû s'enflammer ?
 » Quelle auroit été l'excavation de ces
 » mines naturelles ? La plus violente
 » explosion d'une mine artificielle,
 » bâtie selon toutes les regles, & char-
 » gée de huit milliers de poudre, ne
 » s'étend pas au-delà de soixante pieds.
 » Il faudroit donc supposer une quan-
 » tité de soufre & de bitume, qui se
 » trouvât en proportion avec l'étendue
 » des secousses ; ce qu'on ne sauroit ad-
 » mettre. La *simultanéité* des commo-
 » tions, si je puis parler ainsi, est un
 » autre écueil où vient se briser cette hy-
 » pothese. On en a senti en même tems,
 » en des lieux très-éloignés : cet effet ne
 » peut se concilier avec les loix du mou-
 » vement, ni par conséquent avec les
 » causes qui agissent dans les mines ».

Il faut donc avoir recours à un autre
 principe ; & on croit le trouver dans
 le feu élémentaire & électrique, qui
 existe par-tout. Par-tout la même acti-
 vité peut vaincre la résistance de tous

les corps, constitue l'essence du ressort de l'air, donne à l'eau la fluidité & l'expansion, pénètre les matières les plus dures, fournit la source de la lumière & du feu que nous voyons, & porte la propagation instantanée de son mouvement à des distances incroyables. En un mot, on veut que l'électricité soit la principale cause des tremblemens de terre, comme d'une infinité d'autres phénomènes. Mais, dira-t-on, cette cause est bien mystérieuse. Soit; mais elle n'en existe pas moins. On ne connoît point le fluide magnétique; on ne laisse pas de raisonner sur les propriétés de l'aimant.

Il est question présentement de connoître les signes par lesquels on peut prévoir les tremblemens de terre; ces signes se trouvent réunis dans la triste époque de la destruction de Lisbonne. « La sécheresse & la stérilité » avoient affligé l'Espagne & le Portugal. La contagion avoit menacé » de détruire, dans toute l'Europe, » l'espèce des animaux la plus utile & » la plus nécessaire. Depuis six mois, il » y avoit eu des bouleversemens dans » les montagnes d'Angleterre, & de » nouvelles éruptions dans les volcans.

» Le renversement total de la ville de
 » Quito , dès inondations universelles
 » causées par la fonte extraordinaire
 » des neiges , des mouvemens irrégu-
 » liers & des altérations sensibles dans
 » les eaux , de grandes agitations dans
 » l'air , des météores étranges , des
 » pluies de terre , semblables à celles
 » que vomissent les volcans ; tous ces
 » effets avoient précédé la catastrophe
 » de Lisbonne. Chacun de ces signes
 » est équivoque , sans doute , quand il
 » est isolé ; mais lorsqu'ils sont accu-
 » mulés & se manifestent en même
 » tems , il y auroit du danger à s'en-
 » dormir dans une sécurité philoso-
 » phique. Tous les animaux qui vivent
 » dans l'air , sur la terre & dans les eaux ,
 » peuvent encore servir d'avertissement
 » par leurs inquiétudes , ou donner l'e-
 » xemple par leur fuite.

» La physique offre une ressource ;
 » pour prévenir ces calamités. On peut
 » faire ce qui se pratiquoit dans un
 » canton de la Perse , qui , par sa situa-
 » tion & sa nature , étoit exposé à de
 » fréquens tremblemens de terre. On
 » donnoit issue aux matieres bitumi-
 » neuses , en ouvrant des soupiraux
 » qui leur coupoient toute commu-
 » nication.

» nication. C'étoit éventer la mine ;
 » c'étoit prévenir les éplofions ; en
 » un mot ; c'étoit une précaution que
 » les Perfans prenoient avec succès.
 » On pratiquoit depuis long-tems, par-
 » mi nous, des puits & des boyaux dans
 » les carrieres & dans les mines, soit
 » pour évacuer les eaux , soit pour en
 » chasser le mauvais air. Si les Romains
 » avoient connu l'art de couper & de
 » détourner les exhalaisons fouter-
 » reines, ils auroient pu l'appliquer aux
 » environs du Vésuve ; & Hercula-
 » num , dont il ne reste que le souve-
 » nir & quelques débris , subsisteroit
 » probablement encore. Par la même
 » industrie , Lisbonne auroit peut être
 » conservé plus de vingt mille habi-
 » tans & une fortune de deux mil-
 » liards. Il dépend donc des Portugais,
 » des Espagnols , & de tous les autres
 » peuples menacés de tremblemens de
 » terre, d'imiter les Perfans , & de ten-
 » ter les mêmes moyens qui réussiront
 » certainement , si le local le permet ,
 » c'est-à-dire , si les foyers sont superfi-
 » ciels & peu étendus : car s'ils étoient
 » vastes & profonds , toute la puissance
 » humaine ne pourroit mettre un frein
 » à ce terrible phénomène ».

Le Portugal eut à peine réparé les maux causés par le funeste événement dont on vient de rendre compte, qu'un événement non moins funeste, le replongea dans d'autres malheurs: je parle de la conspiration contre la personne & la vie du roi, qui éclata en 1758.

Le 3 de septembre, à onze heures du soir, ce prince revenant d'une petite maison de campagne (quelques-uns disent de chez la jeune comtesse d'Ato-guia) accompagné d'un seul valet-de-chambre, trois hommes à cheval se présentent devant la voiture. L'un d'eux, armé d'une carabine, la dirige contre le monarque (d'autres disent contre le postillon); mais heureusement le coup ne part pas; & le postillon effrayé presse ses mules, & fuit à toutes brides. Dans le même instant, les deux autres tirent par derrière. Les fusils chargés de grosse mitraille, font au dossier de la chaise deux ouvertures circulaires; & croyant avoir tué le roi, qui n'est que blessé, les assassins s'éloignent, & prennent la fuite.

On conduit Sa Majesté chez son chirurgien, Antoine Soarès, ci - devant élève de notre célèbre Alliot. On frappe à la porte; on croit dans la maison que ce sont des voleurs; on sort du lit avec

crainte ; on descend ; Soarès effrayé reconnoît le roi, le voit baigné dans son sang, examine les blessures qu'il a au bras & à l'épaule, & en tire des balles, du cuir, de l'étoffe & du linge ; il les panse, rassure le prince, & le fait transporter au palais.

Quelle désolation pour la famille royale ! On ignore les auteurs de l'assassinat ; la cour veut le cacher ; mais, en moins de deux jours, tout le public en est instruit. On travaille, dans le plus grand secret, à connoître les conjurés. Rien ne transpire : personne ne manque à Lisbonne ; sur qui faire tomber les soupçons ? D'ailleurs est-ce au roi qu'on en vouloit ? Est-ce au valet-de-chambre, qu'on croyoit seul dans la voiture ? Les sentimens sont partagés. Ceux qui paroissent mieux instruits, assurent que c'est au monarque même.

Dans ces circonstances, il paroît un édit qui promet les récompenses les plus flatteuses à ceux qui révéleront les auteurs ou les complices. Tout commerce par terre & par mer est interdit, jusqu'à ce que cette grande affaire soit éclaircie ; les vaisseaux même

que les Anglois ont dans les ports, se soumettent à n'en pas sortir sans la permission de Sa Majesté. On fait dans toutes les maisons des visites très-rigoureuses ; on saisit toutes les armes qu'on y trouve ; on arrête des personnes de tout état ; la ville entière est dans la consternation ; chacun tire des conjectures affligeantes ; & la terreur est peinte sur tous les visages.

On découvre enfin les chefs du complot ; ils sont arrêtés & mis dans les fers. Les principaux sont le duc d'Aveiro, grand-maître de la maison du roi, de la famille des Tavora, le comte d'Atoquia, &c. Ces criminels subissent la question par les mains des chirurgiens de l'Inquisition, qui sont les seuls qui sachent bien la donner. Il résulte de leur aveu, & du jugement qui fut porté en conséquence : « 1^o. Que le duc d'A-
» veiro avoit conçu une haine impla-
» cable contre le roi, tant parce que Sa
» Majesté n'avoit pas voulu qu'il réunît
» à ses biens patrimoniaux, les riches
» bénéfices qu'avoient possédés, pen-
» dant leur vie, les administrateurs de sa
» famille, que parce qu'Elle s'étoit op-
» posée au mariage du marquis de Gou-

» véa, fils du duc, avec la sœur du duc de
 » Cadaval, dont il vouloit faire tomber
 » tous les biens dans sa maison. 2°. Que
 » le même duc d'Aveiro, animé d'un
 » esprit d'orgueil & d'ambition, en-
 » tendoit dire, avec complaisance,
 » qu'il n'y avoit plus de degré où il pût
 » monter, que le trône même. 3°. Que
 » ce seigneur, qui avoit toujours été
 » mal avec les Jésuites, tant que ces
 » Peres étoient bien à la cour, se ré-
 » concilia avec eux, dès qu'il les vit
 » disgraciés. 4°. Que recherchant tous
 » ceux qui paroïssent mécontents du
 » gouvernement, ils tenoient ensemble
 » de fréquentes conférences, dont le
 » résultat étoit toujours, qu'on ne pou-
 » voit opérer le changement nécessaire
 » de l'administration présente, que par
 » la mort du roi.

» On fit entrer dans cette détestable
 » confédération, la vieille marquise de
 » Tavora, malgré son ancienne aver-
 » sion pour le duc, dont elle voyoit,
 » avec douleur, la maison élevée au-
 » dessus de la sienne. Ce qui entraîna
 » la marquise dans ce parti, est le cha-
 » grin de n'avoir pu obtenir pour son
 » mari, le titre & la qualité de duc,
 » qu'elle avoit sollicités avec autant

» de vivacité que de hauteur. Choquée
 » de ce refus , elle se réconcilia avec le
 » duc d'Aveiro , son beau-frere , & en-
 » tra dans le complot. On dit , dans le
 » jugement , qu'elle s'y disposa par une
 » retraite spirituelle sous la direction des
 » Jésuites , spécialement du Père Mala-
 » grida, & qu'elle devint dès lors un des
 » principaux chefs de la conspiration.
 » Elle n'eut pas de peine à y amener
 » son mari , sur lequel elle avoit un
 » empire absolu , ainsi que sur toute sa
 » famille , c'est-à-dire, ses fils, ses filles,
 » son gendre & ses beaux-freres, qu'elle
 » entraîna dans cette même conju-
 » ration. Ils se cottiserent tous, & firent
 » ensemble une somme de douze cens
 » livres , qu'ils distribuerent à trois scé-
 » lérats chargés de l'exécution de l'as-
 »assinat. Ils se partagerent ensuite eux-
 » mêmes en deux embuscades , afin
 » que si Sa Majesté échappoit à la pre-
 » miere , Elle ne pût manquer de périr
 » dans les autres. Mais sa blessure
 » l'ayant obligée de retourner sur ses
 » pas , pour gagner la maison du chi-
 » rurgien, Elle évita heureusement ces
 » deux troupes de conjurés.

» Le succès ne répondant point
 » à l'attente des coupables , le duc

» d'Aveiro prit entre les mains la ca-
 » rabine qui avoit rate le postillon, &
 » dit en colere : que tous les diables
 » t'emportent, puisque c'est ainsi que
 » tu me fers ! *Valhaô te os diabos , que*
 » *quando eu te quero , não me serves ;* &
 » le marquis de Tavora témoignant
 » quelque doute sur la mort du roi, le
 » même duc lui dit ces autres paroles :
 » *Naô importa , que se naô morreo , mor-*
 » *ra. N'importe ; s'il n'est pas mort ,*
 » il mourra ».

Je passe sur une infinité d'autres détails rapportés dans le jugement , pour ne plus vous parler que du supplice. Le 13 de janvier de l'année 1759 , c'est-à-dire, plus de quatre mois après l'assassinat, tout ayant été préparé dans la place où devoit se faire l'exécution, deux régimens de cavalerie & deux d'infanterie vinrent s'y ranger à huit heures du matin, en débordant sur le chemin par où les criminels devoient passer. Aussi-tôt on vit arriver la marquise de Tavora dans une chaise à porteur. Elle parut sur l'échafaud avec un visage tranquille ; & après qu'elle eut été attachée sur un tabouret, le bourreau lui trancha la tête.

Ses deux fils, le comte d'Atoguia son gendre, & quelques domestiques furent d'abord étranglés, & eurent ensuite les membres brisés de huit coups de massue. Le marquis de Tavora, étant censé avoir entraîné ses enfans dans le crime, fut rompu vif, & souffrit ce tourment sans proférer une parole, sans faire la plus légère plainte, sans jeter le moindre cri. Le duc d'Aveiro, condamné au même supplice, arriva le dernier, la tête nue, l'air abattu, désespéré; & lorsqu'on lui rompoit les membres, il pouffoit des hurlemens affreux, & faisoit des cris horribles. On attachait ensuite à des poteaux ceux qui avoient tiré contre le roi; & l'on mit le feu à un bûcher qu'on avoit dressé autour d'eux. On y brûla les corps de tous ceux qu'on venoit d'exécuter; & quand ces cadavres furent consumés, le bourreau recueillit les cendres, & les jeta dans la mer. Le marquis de Gouvea, fils du duc d'Aveiro, fut rasé, & envoyé aux Chartreux d'Ebora. La jeune comtesse d'Atoguia fut, par ordre du roi, reléguée dans un couvent.

Ainsi furent éteintes les deux maisons les plus florissantes du Portugal.

Le marquis de Tavora , après avoir commandé dans les Indes , comblé d'honneurs & de biens , étoit devenu conseiller de guerre , & chef de la cavalerie. Au moment de son supplice , les deux régimens lui tournerent le dos , en preuve de son ignominie , parce qu'il étoit leur général. Le roi , forcé de punir tant d'illustres coupables , étoit pénétré de la plus vive douleur , & répandoit des larmes ameres sur le sort de ces malheureux. La reine & les princesses étoient en pleurs & en prieres pendant tout le tems de ces terribles exécutions.

Les Jésuites impliqués dans cet énorme parricide , avoient déjà encouru la disgrâce de la cour au sujet de leurs missions du Paraguay. Lorsque l'Espagne céda au Portugal la ville du Saint-Sacrement & ses dépendances , on les accusa de s'être opposés à cet accord , & d'avoir fait révolter les peuplades qui devoient passer sous la domination Portugaise. La province de Saint-Nicolas se souleva en 1751 ; & si l'on en croit quelques relations , elle mit treize mille combattans en campagne , sous les ordres de deux Jésuites. Ces griefs , joints

à d'autres accusations, firent renvoyer ces religieux de la cour de Lisbonne, avec des reproches très-vifs aux supérieurs de l'ordre, accompagnés de toutes les marques d'une disgrâce éclatante.

Instruit de ces plaintes, le Pape, par un bref daté du mois d'avril 1758, nomma, établit & constitua visiteur & réformateur de la Compagnie de Jesus en Portugal, le cardinal Saldhana. Ce prélat, usant de ses pouvoirs, visita les maisons de la société; & fit ensuite signifier à ces peres, que, dans trois jours, ils eussent à lui remettre les clefs de tous leurs magasins, les livres de compte & de correspondance, avec la déclaration de leurs marchandises, lettres de change, effets mobiliers, & l'état de leurs biens-fonds, rentes, bénéfices, redevances & revenus. Dans le même tems, le cardinal patriarche & archevêque, Don Joseph - Manuel Athalaia, leur ôta le pouvoir de prêcher & de confesser, & les réduisit à la seule permission de dire la messe. Il leur fut aussi défendu de visiter les prisonniers, & de faire usage de leur apothicaire pour vendre des médicamens au public.

C'est dans ces circonstances, qu'arriva l'horrible attentat qui mit en danger les

jours du roi, & causa les sanglantes exécutions dont on vient de faire le récit. Les Jésuites furent soupçonnés d'avoir voulu se venger; & dès ce moment, les Peres Malagrida, Mathos & Alexandre furent arrêtés comme complices de l'assassinat. Ils ne furent cependant point punis avec les autres criminels, soit qu'en effet ils ne fussent pas aussi coupables qu'on le prétendoit, soit que l'on fût encore assez simple en Portugal, pour croire qu'on ne pouvoit condamner des religieux à mort, sans le consentement du saint-siege. Les cours de Rome & de Lisbonne furent long-tems en querelle à ce sujet; & l'on alla jusqu'à craindre que les Portugais ne secouassent le joug ultramontain, comme avoient fait autrefois les Anglois; mais le ministère montrant autant de fermeté que de condescendance, laissa les trois Jésuites en prison, & chassa tous les autres du royaume. Le roi fut enfin réduit à l'expédient de livrer Malagrida à l'Inquisition, comme hérétique & faux prophete; & en cette qualité, ce Jésuite fut condamné au feu, sans qu'on l'interrogeât seulement sur le crime de parricide.

M. le comte d'Oeiras profita de la
Xvj

circonstance de cet assassinat, pour affermir le trône, écraser la noblesse, abaisser le clergé, diminuer le pouvoir des Anglois, & augmenter le nombre des troupes. Rien n'étoit plus misérable que la milice Portugaise, jusqu'à la guerre de 1762. A peine y comptoit-on dix mille hommes; encore étoient-ce moins des soldats que des paysans, sans uniformes, sans armes, demandant l'aumône, & dont les officiers servoient à table leurs colonels. Aujourd'hui l'infanterie, assez bien disciplinée pour les manœuvres de l'exercice, mais non pour les grandes opérations de la guerre, est de trente-trois bataillons, faisant ensemble vingt-six mille hommes; la cavalerie, de vingt-six escadrons, ou, de quatre mille cavaliers, montés sur d'excellens chevaux d'Andalousie & de Beira. Je ne parle pas de plus de cent mille paysans, qui servent sans paie, mais que leur genre de guerre, d'embuscades & de surprises rend formidables. Ajoutez encore quatorze escadrons de cuirassiers assez bien exercés, un régiment de volontaires à pied & à cheval, composé de douze cents hommes, trois bataillons d'artillerie, & un corps de génie.

Les Portugais ont, comme nous, des lieutenans-généraux, des maréchaux-de-camps, &c; mais ils ne connoissent ni intendants d'armée, ni état-major, ni commissaires des guerres. Les hôpitaux ne sont point aux frais du roi; ce sont des moines qui en ont soin. Les arsénaux m'ont paru, en général, très-mal pourvus, & le corps du génie encore plus mal composé. Il n'y a de bons ingénieurs, de bons officiers d'artillerie, que des étrangers. Le comte de la Lippe, seigneur Allemand, qui peut être regardé comme le restaurateur de la milice Portugaise, a le titre de capitaine général, qui équivaut à celui de nos maréchaux de France.

Ce pays a plus de places fortes qu'il ne lui en faut; & elles ne peuvent pas toutes être garnies de troupes. Les principales ont une garnison militaire, & les autres seulement une garde bourgeoise. Le guet de Lisbonne n'a point d'uniforme. Très-peu de gentilhommes entrent au service, parce que très-peu en obtiennent la permission. Comme ils ont porté autrefois l'audace & la tyrannie jusqu'au dernier période, le ministre ne laisse servir que ceux qui lui sont spécialement attachés.

Les soins du gouvernement ne font

point négliger au marquis de Pombal la reconstruction de la capitale. Cette ville, en y comprenant les fauxbourgs, a aujourd'hui plus de deux lieues d'étendue le long du Tage ; mais sa prodigieuse inégalité en rend les embellissemens très-difficiles. Il n'y a qu'un beau terrain sur le bord du fleuve , où étoit ci-devant le palais royal. C'est à présent une grande place , où l'on entre par la rue Auguste , qui est terminée par un portique. Cette place , qui n'est point encore achevée , & où doit être posée la statue du roi , a , d'un côté , la douane & l'arsenal , & de l'autre , la bourse. Le reste de ce terrain est occupé par de longues & belles rues , bien alignées , bien pavées , ornées de beaux édifices , & bâties de maisons uniformes. Lisbonne doit être embellie d'un jardin public , dont on a déjà tracé le plan , & auquel on travaille. On parle aussi de construire des salles de spectacles ; car il y a ordinairement ici trois théâtres , sur l'un desquels on joue des opéra bouffons italiens ; & aux deux autres , on donne des pièces portugaises , dont la plupart sont traduites du françois ou de l'espagnol. L'excellent compositeur de musique , le sieur

Perès, connu dans toute l'Europe pour un des plus habiles musiciens de ce siècle, vit en Portugal.

Pour remplacer les Jésuites, M. de Pombal a établi, dans leur maison de Lisbonne, le college des Nobles. Il a aussi fondé dans différens quartiers de cette ville, ainsi que dans les provinces, des professeurs habiles, qui, soumis à un directeur général des études, y tiennent des écoles gratuites, où l'on enseigne le latin, le grec, les humanités & la rhétorique. L'université de Coïmbre, fournie d'excellens maîtres, est réservée pour les classes supérieures.

Les réglemens que le ministre a faits lui-même à ce sujet, sont admirables, & entrent dans tous les détails d'une éducation fort étendue. Il veut que ses concitoyens soient instruits, & qu'il se forme encore parmi eux des écrivains distingués, qui fassent renaître les beaux jours de la littérature portugaise; bien différent de ces hommes médiocres, qui, jaloux de voir les gens de lettres, que par dérision ils appellent *des Auteurs*, fixer les regards de la nation & honorer leur patrie, feignent ridiculement de les dédaigner, & sont d'autant plus injustes à leur égard,

qu'eux-mêmes, s'ils paroissent avoir quelque esprit, quelque goût, quelques connoissances, c'est aux écrits de ces mêmes Auteurs qu'ils en sont redevables. D'ailleurs M. de Pombal fait que les gens de lettres sont les citoyens les plus doux, les plus honnêtes, les plus modestes, les plus remplis de probité; que c'est à eux que l'état confie le soin de développer les principes de toutes les vertus; que nés pour éclairer leur nation, ils sont faits pour donner le ton à leur siècle, mettre le prix aux actions, & les humains à leur place; qu'ils doivent être d'autant plus courageux, qu'ils ont à braver également & l'insolent mépris des uns, & les propos imbécilles des autres; mais que la juste renommée, en flétrissant leurs adversaires, ne manque jamais de couronner leurs nobles efforts; qu'aux yeux de la raison éclairée, les dons de l'esprit l'emportent sur la fortune, les dignités, la naissance; que leur empire embrasse l'univers, & que leur gloire franchissant les bornes du tombeau, ne connoît plus que celles de l'immortalité.

Fin du Supplément;

T A B L E

D E S M A T I E R E S .

Contenus dans ce Volume.

L E T T R E C L X X I X .

LA CÔTE D'YVOIRE.

E TENDUE & situation de ce pays.	Page 5
Histoire du prince Aniaba.	6
Les François s'établissent à Issini.	7
Du roi d'Issini & de ses femmes.	8
Les amours de la reine de Guionré.	10
Peuples du pays ; les Quaquas.	12
Leur commerce avec les Européens.	20
Productions du pays ; les éléphans.	25

L E T T R E C L X X X .

CÔTE DE MALAGUETTE.

S ITUATION & description de cette côte.	28
Détails sur le prince Pierre , roi de Sestre, sur ses enfans , sur ses sujets.	29
Productions ; entr'autres le poivre.	38
Le cap Mesurado ; son commerce.	39
Les Quojas & autres habitans de cette côte.	40
Habitans des bords de Sierra-Leona.	46
Usages du royaume de Barré.	47
Climat ; productions ; le calébasier.	49
Les animaux de Sierra-Leona ; le lion.	52

LETTRE CLXXXI.

LE SÉNÉGAL.

M œurs des habitans du Sénégal.	19
Les isles de Bissao ; leur gouvernement.	61
Usages du roi & des habitans.	63
Cachao occupée par les Portugais.	67
Caractere des negres de cette ville.	68
Especie singuliere d'aventuriers nocturnes.	69
Usages des femmes ; jalousie des maris.	72
La riviere de Gambra ; usages des habitans.	73
Aventure qu'ils brouille avec les Anglois.	75
Comptoirs des Anglois sur la Gambra.	77
La nation des Mandingues ; ses coutumes.	79
Poëtes & musiciens du pays.	82
On y révere Mumbo-Jambo.	84
Volupté des rois Mandingues.	87
En quoi consistent leurs revenus.	88
Les Oualofs , autre nation de la Gambra.	90

LETTRE CLXXXII.

SUITE DU SÉNÉGAL.

I sles du cap Verd soumises aux Portugais.	94
Leurs productions ; leur commerce.	96
Habitans de San-Yago ; isle principale.	98
L'isle de Mai , & autres.	102
Rufisco , ses habitans , ses usages.	107
Les Sereres , nation indépendante.	110
Gorée , possédée par les François.	111
Leur commerce avec les rois voisins.	114
Mauvaise conduite des François.	117
Fourmis dans l'isle de Gorée.	118
Multitude de poissons.	119

DES MATIÈRES. 499

Ils sont la proie des animaux carnaciers.	120
Expériences auxquelles ils donnent lieu.	121
Les trombes de feu, phénomène singulier.	122
Huitres qui se cueillent sur des arbres.	123
Désordres causés par les sauterelles.	124
Respect qu'on a pour les serpens.	125

LETTRE CLXXXIII.

SUITE DU SÉNÉGAL.

F AUCONS du lac des Serreres.	127
Le Damel, souverain de Kayor.	128
Il se dispense des loix du mariage.	129
Ce qu'il pense du roi de France.	130
Il vend les femmes infidelles.	131
Troupes; habillement; armes; manœuvres militaires.	132
Description de la rivière du Sénégal.	134
Comment on arrive à l'isle Saint-Louis.	137
Les isles que forment le Sénégal.	138
L'isle de Saint-Louis; usages des habitans.	139
Le gouverneur avec les rois du pays.	142
Le grand Brack, roi de Hoval, renouvelle un traité d'alliance avec les François.	145
Le gouverneur reçoit la visite des sœurs du roi, & la leur rend.	147
Manière dont ce roi rend la justice.	150
Désert où est l'arbre qui porte la gomme.	151
Description du lac de Kayor.	154

LETTRE CLXXXIV.

SUITE DU SÉNÉGAL.

L es états du Siratik, roi des Foulis.	156
Description d'un bal, nommé Folgar.	157

Le Siratik & le gouverneur de S. Louis.	159
Le cortege du roi des Foulis.	162
Troupes qu'il peut mettre en campagne.	163
Ordre de succession dans son royaume.	164
Productions & commerce du pays.	166
Maniere de vivre du Siratik.	168
Comment il rend la justice à ses peuples.	169
Leur caractère, leurs occupations.	170
Commerce singulier des François.	172
Royaume de Bambouk, fertile en or.	174
Son gouvernement; ses productions.	175
La ville de Dramanet, son commerce.	176
Royaume de Galam; ses cataractes.	177
Le royaume de Casson.	178
Usages du Sénégal; circoncision des filles.	179
L'esprit infernal, qu'ils nomment Horey.	180
Les Marabouts, prêtres du pays.	181
Religion des Negres; leur nourriture.	187
Le tamarin, commun au Sénégal.	187
L'isle où est situé le village de Sor.	188
Comment on passe les rivières.	189
Les girmons; & autres productions.	190
Description de l'autruche.	191
La chasse de cet animal.	194
Ses plumes & sa chair.	195
Le trembleur, poisson; le requin.	196
Les pélicans, communs au Sénégal.	201

LETTRE CLXXXV.

LES CANARIES.

Le mal de mer; ses effets.	203
Poissons volans; phénomène singulier.	205
Isle & fort d'Arguin.	206
Isle de Fer, où passe notre méridien.	208

DES MATIERES. 507

Isles Canaries; leurs habitans.	209
Différens points de leur créance.	210
Maniere d'embaumer les corps; momies.	211
Découverte de ces isles.	213
La grande Canarie; ses habitans.	214
L'isle de Ténériffe; ses vins.	215
Description du Pic de Ténériffe.	217
La ville de Laguna, capitale de l'isle.	219
Animaux & autres productions; multitude de maquereaux; plantation de la vigne.	220
Madere; ses vins; son climat.	224
La ville de Funchal, capitale de l'isle.	226
Mœurs & usages des habitans.	228
Les isles Açores; isle de Fayal.	230
Volcan de cette isle.	231
L'isle du Pic; ses productions.	232
Tercere, dont Angra est la capitale.	233
Les autres Açores; leur découverte.	234
Description d'une tempête sur mer.	237
Observations générales sur l'Afrique.	238

LETTRE CLXXXVI.

LE PORTUGAL.

Cascaès, ville; histoire plaisante.	242
Montagne de Cintra; sa ville; sa vallée.	244
Description de l'embouchure du Tage.	246
Château, église & monastere de Bélem.	247
Vue du Tage, jusqu'à Lisbonne.	249
Logement des étrangers dans cette ville.	250
Ce qu'ils doivent observer.	251
Précis de l'histoire de Portugal.	253
Armes & ordres de Portugal.	255
Tremblement de terre en 1531.	255
Le faux Don Sébastien.	261
Histoire de Don Antoine.	265

LETTRE CLXXXVII.
S U I T E D U P O R T U G A L.

E TAT du Portugal en 1754.	270
Portugais dépendans de l'Angleterre.	272
Détails sur la ville de Lisbonne.	274
Superbe procession de la Fête-Dieu.	275
Description de la ville de Lisbonne.	278
Etablissement de l'Inquisition en Portugal.	280
La confrérie de la Miséricorde.	283
Scene que donnent des religieuses.	286
Singulier sujet de tableau.	288
Le palais du roi de Portugal.	289
L'hôtel de la douane.	292
Maison où l'on dépose les esclaves.	293
Combien on tue de bestiaux à Lisbonne.	294
Place de l'hôtel de ville.	295
Les sept collines qui partagent Lisbonne.	296
Sa malpropreté, son climat.	297
Etat des sciences en Portugal.	299

LETTRE CLXXXVIII.
S U I T E D U P O R T U G A L.

M œurs & commerce des Portugais.	307
Autorité du roi de Portugal ; le feu roi.	310
Célébration de l'Auto-da-Fé.	316
Biens confisqués par l'inquisition.	320
Ce qui tient lieu de carnaval à Lisbonne.	321
Les femmes avec les hommes, avec les moines.	322
Histoire d'un moine hypocrite.	323
Description du combat des taureaux.	324
Différentes provinces du Portugal.	336

DES MATIERES.	503
Description de la ville de Porto.	338
Evêque de Porto , premier patriarche de Lisbonne ; détails sur cette dignité.	340
De la marine Portugaise.	343
Sédition à Porto, pour la vente de ses vins.	344
Compagnies de commerce.	345
Galanteries des religieuses Portugaises.	347
Guimaraenz, ancien séjour des rois.	258
Extrême jalousie des Portugais.	351
A quelle église appartient la primatie.	353
Accord singulier entre Porto & Braga.	354
Détails sur toutes les parties de la littérature portugaise , avec les noms des écrivains dans tous les genres , & une indication de leurs principaux ouvrages.	355

LETTRE CLXXXIX.

SUITE DU PORTUGAL.

DESCRIPTION de la ville de Coïmbre.	379
Détails sur les monnoies de Portugal.	381
Mal propreté des habitans de Coïmbre.	386
Habillemens des Portugaises, leur portrait.	388
Fontaine merveilleuse , montagne & lac de la Sirelle.	390
Manufactures, & commerce en Portugal.	393
Tomar , chef-lieu de l'ordre de Christ.	401
Santaren, renommée pour ses oranges.	403
Usages concernant les mariages.	404
Usages sur les successions.	407
Mafra, maison royale & couvent.	409
Ville & territoire de Sétubal.	411
Esiremos, ville célèbre par une bataille.	412
Eyora, ou Ebora, Bragance, Elvas.	413

LETTRE CX C.

SUITE DU PORTUGAL.

AUTRES détails sur Lisbonne , Capucins, Capucines.	415
Chantier pour les vaisseaux , la galere.	418
Maisons de campagne , climat.	420
Population , boucheries , poisson.	422
Fontaines , loyers des maisons.	424
Détails sur la cour de Lisbonne.	425
Police , prisons , tribunaux , juges.	432
Conduite des Portugais à l'égard des Saints, des Juifs, des cérémonies de la religion.	438
Revenus du roi ; histoire naturelle.	442
Fautes essentielles à corriger.	444

SUPPLÉMENT

AUX LETTRES PRÉCÉDENTES.

LE tremblement de terre de Lisbonne.	446
Conduite du roi & du ministre dans cette oc- casion.	454
Portrait & éloge de M. de Pombal.	457
Nombre des personnes qui ont péri.	462
A combien on évalue la perte des effets.	464
A quoi ce malheur peut servir.	467
Tremblemens de terre en Europe.	471
Causes & signes de ces phénomènes, moyens de les prévenir.	475
Assassinat du roi de Portugal.	482
Expulsion des Jésuites.	489
Etat de la milice Portugaise.	491
Comment on remplace les Jésuites.	495

